H. THOROSSIAN
Répétiteur à l'Ecole Nationale des langues orientales
Publiciste
Membre de l'Association des journalistes parisiens

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE
ARMÉNIENNE

Des origines jusqu'à nos jours

Avec une carte de l'ancienne Arménie et des contrées limitrophes.

★

Préface de RENÉ GROUSSET
de l'Académie Française

●

PARIS

Don de Anaïs AVEDIAN
le 26-02-2002

ASSOCIATION POUR LA
RECHERCHE ET L'ARCHIVAGE
DE LA MEMOIRE ARMÉNIENNE

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE ARMÉNIENNE

DU MEME AUTEUR

EN FRANÇAIS

La route des Indes et la guerre en Extrême-Orient, *Paris*, 1942, (*épuisé*).

La charte du travail : *Analyse du texte, Critique et appréciations, Paris*, 1942, (*épuisé*).

Mercure d'Orient, *Revue économique et politique*, 8 *vol., publiée à Paris de* 1933 *à* 1940.

Grigor Magistros et ses rapports avec deux émirs musulmans, Manoutché et Ibrahim (*Extrait de la Revue des études islamiques* (1941-1946). *Librairie orientale Geuthner, Paris* 1947.

A PARAITRE:

L'Arménie et la cause arménienne depuis les origines jusqu'à nos jours. *Exposé historique. Documents.*

EN ARMENIEN

ՔԱՂԱՔԱԿԱՆ ՏՆՏԵՍՈՒԹԻՒՆ, Փարիզ, 1941·
Economie politique, *Paris*, 1941.

ԿԵՆՑԱՂԱՑԻՏՈՒԹԻՒՆ, ՀԱՆՐԱՅԻՆ ԳՈՐԾՈՒՆԵՈՒԹԻՒՆ ԵՒ ՔԱՂԱՔԱՑԻԱԿԱՆ ԿՐԹՈՒԹԻՒՆ·

Introduction à la vie publique (*Publication pour la Jeunesse de l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance, N°* 5), *Paris*, 1939.

H. THOROSSIAN
Répétiteur à l'Ecole nationale des langues orientales
Publiciste
Membre de l'Association des journalistes parisiens

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE ARMÉNIENNE

Des origines jusqu'à nos jours

Avec une carte de l'ancienne Arménie et des contrées limitrophes

●

Préface de RENÉ GROUSSET
de l'Académie Française

LIBRAIRIE "HARATCH"
G. TZÉRIKIANTZ
13, Rue des Dominicaines, 13
MARSEILLE

PARIS

Droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous les pays

Copyright by H. Thorossian 1951.

Imprimé en France

PRÉFACE

L'ouvrage que publie notre savant collègue, H.Thorossian, est depuis longtemps attendu, non seulement des arménologues, mais de tout le public cultivé. La littérature arménienne occupe en effet une place plus que jamais importante à ce carrefour Orient-Occident dont on nous parle tant aujourd'hui comme du point de rencontre, - et de choc -, d'irréductibles antinomies, alors que le génie arménien nous fait au contraire assister à l'harmonieuse collaboration des meilleures données européennes et orientales.

La littérature arménienne, c'est en effet l'expression même de toute l'âme du vieil Hayastan. Elle en traduit les vertus permanentes comme la merveilleuse faculté de renouvellement.

La permanence arménienne est fondée sur le roc. Les vicissitudes historiques ne sauraient voiler l'évidence inscrite dans la géographie. Dressées comme un socle au-dessus de l'Asie-Antérieure, les hautes terres arméniennes, en saisissant contraste avec les régions voisines, étaient prédestinées dès la protohistoire à leur rôle futur, modelées pour devenir le siège d'une civilisation originale. Tel avait été

déjà (Adontz l'a bien montré) le cas de l'antique Ourartou, cette préfiguration de l'Arménie, cette «Arménie avant les Arméniens» dont la culture assez élevée et même le substrat ethnique n'ont pas laissé de jouer un rôle posthume dans l'évolution du Hayastan indo-européen.

Mais le propre de l'Arménie historique,- toute sa littérature en témoigne-, réside dans sa langue indo-européenne, dans son caractère indo-européen. Il n'y a aucun racisme à le proclamer, et notre grand Meillet y insistait avec raison, cet indo-européanisme, jalousement gardé par la «forteresse haykane», a permis à l'âme arménienne de survivre à toute les tourmentes. Il a, d'autre part, facilité à celle-ci son heureuse symbiose avec la civilisation iranienne, avec la civilisation hellénique, l'une et l'autre de même texture qu'elle. La littérature arménienne a pu ainsi, à certaines heures et sans se dénationaliser en rien, s'inspirer librement de la poésie persane comme de la pensée grecque.

Aussi bien que son indo-européanisme foncier, la forteresse arménienne a su, depuis le IVe siècle, maintenir sa personnalité religieuse. Depuis le IVe siècle, l'Arménie est restée « en chrétienté ». A ce double titre, et contrairement aux apparences géographiques, *l'Arménie est en Europe.*

L'Europe, à diverses reprises, est allée au devant de l'Arménie. L'histoire des rapports arméno-byzantins, rapports d'ailleurs fort complexes où l'Arménie avait toujours à redouter une menace de dénationalisation spirituelle, n'en a pas moins marqué son empreinte dans la littérature arménienne comme dans la littérature byzantine. Plus tard sont venues les Croisades, auxquelles une partie de la population arménienne, établie en Cilicie, a pris une part essentielle. Je n'exagèrerai pas en disant que si les

croisades ont réussi, c'est qu'en débouchant de l'Anatolie dans la Syrie du Nord, elles ont trouvé établie à Antioche comme à Edesse une immigration arménienne qui a servi de base aux deux premiers Etats francs. Entre les Etats francs (c'est-à-dire français) de croisade et le royaume arménien de Cilicie, l'alliance fut spontanée et durable, les rapports s'établirent sur un pied d'égalité absolue, les unions princières furent incessantes. L'Orient Latin du XIIIe siècle fut en réalité un Orient franco-arménien. De cette étroite symbiose franco-arménienne, la littérature arméno-cilicienne porte, on le verra, d'émouvants témoignages.

Nous voyons ainsi, touche par touche, se dessiner sur la fresque de l'histoire l'immortel visage de l'Arménie. Indo-européen de race (et avec une langue qui constitue même une des grandes branches originales de la famille linguistique indo-européenne), le Hayastan a su, à travers toutes les invasions et migrations sémitiques ou altaïques, préserver ce caractère essentiel. Tôt chrétien de religion,, il a su maintenir sa foi contre toutes les pressions mazdéennes ou musulmanes. Ardemment francophile et même, du XIIe au XIVe siècle, ayant considéré le français comme sa seconde langue nationale, le royaume des Léon et des Héthoum a conclu avec notre pays une alliance spirituelle qui n'a jamais été rompue.

Mais un jour, la Croisade une fois rembarquée, après 1291, l'Arménie, une fois de plus, s'est retrouvée tragiquement seule, - seule à maintenir en terre d'Asie son ethnie européenne, sa foi, son idéal. Dans des conditions terribles, en dépit de l'oppression et des massacres, toujours elle a maintenu. Jamais elle n'a abdiqué, jamais elle n'a désespéré. De la terre asservie, la spiritualité arménienne a jailli,

plus ardente. Jamais peut-être la littérature arménienne n'a été plus grande qu'aux plus sombres heures. C'est que cette puissante littérature nationale est devenue comme une forteresse spirituelle, garante de l'indestructibilité, de l'invincibilité de la race. L'axiome de Mistral est éternellement vrai: «qui tient sa langue tient les clés qui de ses chaînes le délivrent».

Que Monsieur Thorossian soit remercié de nous avoir, par son beau livre, permis de mieux comprendre ces vérités essentielles. Qu'il soit félicité d'avoir si magistralement mené à bien, avec autant de science que de charme littéraire, cette noble tâche

René GROUSSET
de l'Académie Française

AVANT-PROPOS

*Ce livre d'*Histoire de la Littérature arménienne *que nous présentons au public, est l'abrégé des cours que nous avons faits à l'Ecole nationale des langues orientales vivantes. Il est destiné aux élèves de cette Ecole et à tous les orientalistes philologues désireux de s'initier à la culture arménienne.*

L'étude de l'arménien fait partie du programme de l'Ecole nationale des langues orientales depuis 1798. *H. Hübschmann et les érudits, ses successeurs, ont définitivement mis l'arménien au rang d'idiome indépendant et distinct dans la branche européenne des langues indo-européennes. Depuis, les études arméniennes ont pris un large essor. A la fin du siècle dernier, la littérature arménienne attira vivement l'attention des savants, et particulièrement des historiens, par son intérêt documentaire et ses aspects originaux, dans le fond comme dans la forme.*

« ... *Il est bien certain, écrivait Saint-Martin il y a déjà plus de cent ans, que les historiens arméniens ont ordinairement le mérite de mettre beaucoup plus de soins dans le choix des événements qu'ils racontent, de rapporter moins de faits peu importants et de soigner plus généralement le style de leurs ouvrages que les historiens arabes ou persans; on peut même assurer qu'ils sont bien supérieurs à la plupart des écrivains grecs du Bas-Empire... Sans quitter tout à fait ce qui constitue le style oriental, les historiens arméniens savent néanmoins s'abstenir de ces comparaisons bizarres, de ces métaphores ambitieuses et plus souvent absurdes qui font assez généralement le caractère distinctif de l'éloquence arabe et persane; on peut même assurer sans exagé-*

ration qu'il en est plusieurs, tels que Moyse de Khoren, Elisée, Lazare Pharbetzi, le patriarche Jean IV et quelques autres, qui ne seraient pas indignes de l'attention du lecteur européen, par leur éloquence, la pureté soutenue de leur style et la contexture savante de leurs périodes oratoires, et qui pourraient encore se faire lire avec intérêt après les grands modèles que nous possédons, et après ceux que Rome et la Grèce ont produits. » (1)

Saint-Martin reconnaissait aussi que l'histoire et la philologie pouvaient tirer des études arméniennes de grands avantages. Et le célèbre orientaliste poursuivait en ces termes :

« *La littérature arménienne, sans avoir l'intérêt et la richesse de la littérature des Arabes, des Persans, des Hindous et des Chinois, ne mérite pas l'oubli dans lequel elle est restée jusqu'à présent; le grand nombre d'écrivains qu'elle a produits la rendent recommandable à tous égards... Ses historiens... peuvent encore servir à remplir une lacune assez considérable dans les Annales de l'Asie, et nous fournissent, en outre, de grandes lumières et des renseignements très importants pour l'histoire des Grecs de Constantinople, des rois de Perse de la dynastie des Sassanides, des Arabes musulmans, des Turcs seldjoukides, des Croisades, des Monghols, et, en général, de tout l'Orient depuis le commencement du IVe siècle jusqu'aux temps les plus modernes.*»(2)

Un demi-siècle environ après Saint-Martin, Jules Mohl, secrétaire général de la Société Asiatique, pouvait déclarer à propos de la publication du premier volume de la collection d'historiens arméniens de Dulaurier :

« *Rien n'est plus curieux ni plus digne d'intérêt*

1) Saint-Martin, *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie* t. I. Paris 1818, p. 5-6.

2) Saint-Martin, *op. cit.* p. 4.

que la série d'historiens et de chroniqueurs que nous offre l'Arménie. Ce n'est ni leur talent ni leur originalité ni la grandeur de leur pays et de leur histoire qui leur donnent de l'importance; c'est leur position et leur esprit de nationalité. L'Arménie a été pour son malheur, mêlée aux affaires de tous les grands peuples; les Romains, les Arabes, les Grecs, les Latins et les Turcs se sont successivement et incessamment mêlés de son sort; ainsi ses historiens qui nous donnent un contrôle perpétuel des annales de toutes ces nations pour tout ce qui s'est passé dans cette partie de l'Orient, nous fournissent souvent des renseignements nouveaux et des éclaircissements d'une valeur d'autant plus grande qu'ils sont, en général, originaux et tirés des sources toutes locales et toutes indigènes. Il y a chez les Arméniens un esprit invincible de nationalité; toute leur histoire est une lutte incessante contre des nations plus puissantes, et si à la fin ils ont succombé, ce n'est pas faute de bravoure, ni de patriotisme, mais faute d'unité ». (1)

Un autre orientaliste, connu par le nombre et la variété de ses travaux, M. Brosset, écrit de son côté:

« *Je l'avoue, j'ai un faible pour les travaux historiques des vartabeds arméniens; leur mérite réel, comme témoins contemporains, pour la plupart, l'étendue de leurs rapports avec les dominateurs de l'Asie, Sassanides, Seldjoukides et dérivés, Mongols, Croisés, Byzantins et dans les temps plus modernes, avec la Turquie et la Perse; leur exactitude chronologique, sauf les erreurs inévitables et les* lapsus calami *des copistes : tout cela leur a mérité l'intérêt et l'attention des savants.* ». (2)

Enfin, Marquart déclare à propos des produc-

1) Mohl, *Vingt-sept ans d'Histoire des Etudes orientales*, II, Paris, 1880, p. 188.

2) M. Brosset, *Collection d'historiens arméniens, Introduction*, Saint-Pétersbourg, 1874-1876, p. xxix.

tions historiques des auteurs arméniens :

« .. *Elles nous permettent non seulement de suivre avec une clarté suffisante l'histoire de l'Arménie à partir du IVe siècle, mais aussi, elles nous mettent en mesure de reconstituer la situation dans la Perse et les pays caucasiques. Quel est le peuple du moyen âge qui pourrait se vanter d'avoir, en sa propre langue ou en latin,produit une œuvre équivalente à celle d'Elisée décrivant le combat héroïque livré par le général Vardan et ses compagnons ? Quant à la littérature théologique, elle contient aussi quelques œuvres estimables, comme la* Réfutation des sectes *d'Eznik, pour n'en citer qu'un exemple* ». (1)

⁂

Toutes ces appréciations et suggestions ont porté leurs fruits : une centaine de manuscrits arméniens ont été découverts depuis, traduits en français, en allemand, en russe, en anglais, etc. et commentés par les soins des chercheurs, des érudits et des critiques. Mais le champ des recherches n'est pas encore clos; il reste largement ouvert à la jeune génération des orientalistes. Plus de vingt mille manuscrits arméniens dispersés dans les grandes bibliothèques de l'Europe et de l'Asie contiennent sans nul doute des trésors historiques et littéraires relatifs à l'Orient. Ils ne demandent qu'à être dépouillés pour livrer aux savants curieux et au public leur secrets plusieurs fois séculaires.

⁂

L'intérêt de la littérature arménienne ne réside pas seulement dans la production historique. Les auteurs de l'ancienne Arménie furent généralement des ecclésiastiques. Certes, il en fut de même au moyen âge pour la littérature chrétienne, mais il y a une différence : c'est que, en Arménie, la disproportion

1) Marquart, *Ueber den Ursprung des armenischen Alphabets*, Vienne, p. 8-9.

entre le nombre des écrivains ecclésiastiques et laïcs est plus grande que dans d'autres pays. Or la première préoccupation littéraire des moines arméniens a été de produire des ouvrages théologiques où les exégètes modernes trouveront maints sujets à glose. Galano, l'abbé Cappeletti, Félix Nève, le chanoine Schmid en ont tiré grands profits. Les ouvrages arméniens déjà imprimés ou restés manuscrits offrent toujours une mine très riche pour peu que l'orientaliste consacre un ou deux ans à l'étude de la langue arménienne.

Ce n'est pas tout. L'intérêt de la littérature arménienne s'étend encore à d'autres domaines de la vie orientale. Au cours de sa longue et douloureuse histoire l'Arménie a toujours été l'objet des convoitises des conquérants étrangers. Elle fut aussi le lieu de contact de deux grandes civilisations : l'orientale et l'occidentale. Chez les auteurs arméniens anciens et modernes on trouvera de nombreux passages où nous sont révélés les différents aspects de cette lutte. Des savants occidentaux avisés en ont saisi de bonne heure l'importance, et c'est grâce à eux que la littérature arménienne est sortie du cercle étroit des philologues et des linguistes pour devenir un précieux instrument d'études orientalistes.

Le but de cet ouvrage est précisément de donner aux étudiants orientalistes, et, en général, au public lettré, un tableau d'ensemble sur l'état actuel de nos connaissances en fait d'histoire littéraire arménienne. Nous nous sommes efforcé de renseigner le lecteur avec le plus de concision et d'exactitude possibles. Notre tâche était très ardue, car, sur nombre de points, des précisions manquent; sur maints autres subsistent d'importants désaccords ou des contradictions. Le présent ouvrage s'enflerait démesurément s'il s'agissait d'indiquer tous les points litigeux

avec références. Que le lecteur ne nous taxe pas de négligence s'il constate des contradictions entre nos renseignements et ceux d'autres auteurs. Les erreurs sont inévitables dans un ouvrage pareil; elles sont dues à l'impossibilité matérielle de vérifier actuellement certaines données.

En effet, nombreux points restent encore obscurs. L'histoire de la littérature arménienne est en évolution constante. Il ne se passe d'année que de nouvelles découvertes de manuscrits ou d'inscriptions ne viennent infirmer ou rectifier les notions considérées jusqu'alors comme définitives. L'étude, la comparaison des textes grecs et latins avec les textes arméniens modifient sans cesse l'aspect des questions. Ceci est notamment le cas pour les auteurs antérieurs au Xe siècle. Comme le P. Daschian l'observe, il sera impossible d'écrire l'histoire exacte de la littérature arménienne comme la science la réclame aujourd'hui tant que les grands fonds des manuscrits arméniens des bibliothèques d'Etchmiadzine, de Jérusalem, de Vienne, de Venise, de Constantinople et d'autres villes ne seront pas étudiés. (1)

En dépit de ces difficultés, nous estimons que ce livre comblera une lacune dans la bibliographie orientale. Aucun ouvrage d'ensemble n'a été publié en langue étrangère depuis environ un siècle, et Dieu sait si des études nouvelles et des découvertes ont été faites. Dispersées dans les revues et les monographies, elles ne sont pas à la portée de tous. Le présent ouvrage en les signalant, en les groupant et en les analysant pourra, nous le souhaitons, être une précieuse source de renseignements et un bon instrument de travail pour tous ceux qui s'intéressent à un titre quelconque à la littérature arménienne.

H. Th.

---

1) Daschian, *Catalog der Armenischen Handschriften in der Mechitaristen-Bibliothek zu Wien*, Vienne, 1895, p. II du texte arménien.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ARMÉNIENNE

INTRODUCTION

I. LE PAYS. APERÇU HISTORIQUE

Période préarménienne. Naïri. Ourartou. Khaldi.— Le pays appelé aujourd'hui Arménie est mentionné pour la première fois dans les inscriptions assyriennes et chaldéennes.. Au XIIe siècle av. J.-C., le roi assyrien Tiglat Palassar nous rend compte de ses combats contre les peuples du Naïri, sur les rivages ouest et nord du lac de Van.

En ce temps-là, le pays était habité par des peuplades encore mal organisées. Environ deux siècles et demi plus tard, en 857 avant notre ère, Salmanassar III avait eu affaire avec Aram, véritable chef d'un Etat qui avait sa capitale à Artzaskoun (aujourd'hui Adildjévaz) et était doté d'une forte organisation administrative.

Ces peuplades habitaient une contrée dont on peut tracer les frontières comme suit : à l'ouest, Bitlis-Tchaï et le Tigre, Djébel-Djoudi, la région s'étendant à l'est de cette montagne. Au nord, les montagnes du sud du lac de Van et leur prolongement jusqu'à la frontière actuelle turco-iranienne. A l'est, la chaîne des montagnes qui longe la frontière actuelle turco-iranienne, formant un tracé entre Bach-Kalé, au nord, jusqu'à Khoï-Sandjak, au sud. (1)

1) W. Belck, *Beiträge zur Urgeschichte Armeniens*, dans *Handès Amsorya*, année 1927, p. 808.

Entre 1100 et 1000 avant notre ère, les troupes khaldo-ourartiennes étaient parties pour occuper les régions du nord et de l'ouest. D'après les inscriptions d'Ispouinis, petit-fils d'Aram, on sait que, vers 820, ce peuple avait déjà conquis la plus grande partie des contrées environnant le lac de Van et établi sa capitale à Thouspa-Van. C'est le fils de Loutipris, Sardour Ier, qui construisit le rempart et les forts de Thouspa, ainsi que nous apprenons des inscriptions cuneiformes que ce monarque a laissées. On en a trouvé trois; elles se trouvent encore *in situ*, tracées sur les forts de Sardour, et présentent une curieuse ressemblance avec les constructions cyclopéennes; ils sont considérées comme l'unique reste des remparts élevés dans les temps les plus reculés. Sous Ménouas et Arghistis Ier (754-727 av. J.-C.), tous les peuples du Naïri furent soumis, et le pays s'étendit jusqu'à la vallée de l'Araxe.

Les inscriptions assyriennes donnent à ce pays et à son peuple le nom de «Ourartou»; les inscriptions chaldéennes l'appellent «Biaïna». En se basant sur les recherches qu'ils ont faites sur place, le docteur Belck et le prof. Lehmann-Haupt l'ont nommé le royaume des Khaldes, du nom de Khaldis, principal dieu de ce peuple, royaume que l'on a plus tard identifié avec *Khaldoï* sur le Pont-Euxin. C'est le *Khaldaïoï* de Xénophon et le « Khaghtik » des auteurs arméniens. (1)

Cet Etat s'agrandit; il se fortifia à un tel point qu'il devint un redoutable rival pour les Assyriens.

Bouleversements en Asie antérieure au VIe siècle. — Vers la fin de VIIe siècle et au cours du VIe av. J.-C., le monde oriental fut le théâtre d'importants événements. Ce fut d'abord l'invasion des peuples indo-européens dans l'Asie Antérieure, et notamment des Cimmériens, qui, partis des bords du Pont-Euxin, envahirent la Lydie. Puis vint Cyaxare (634-594 av. J.C.), roi des Mèdes, qui, en 606 avant notre ère, détruisit Ninive et mit fin à l'Empire

---

1) H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen*, Strasbourg, 1904, p. 200.

d'Assyrie. Mais à peine un demi-siècle s'était-il écoulé que Cyrus fondait l'Empire perse; détruisant le puissant empire des Mèdes (Astyage),il renversait Crésus, roi de Lydie, et prenait Babylone. Cyrus fut à son tour vaincu par les Scythes qui avaient envahi la Mésopotamie. C'est ainsi que, pendant environ deux siècles, l'Asie Antérieure fut bouleversée : les Perses, les Assyriens, les Hittites cessèrent d'exister comme empires.

Immigration des Arméniens. — Cette période de l'histoire universelle est assez confuse. Quoi qu'il en soit, le fait est que les Arméniens, peuple indo-européen, profitant de cette confusion, vinrent de l'ouest, conquirent le pays habité par les Khaldes,et s'y installèrent. C'est depuis cette époque, sans doute, que le pays fut appelé «Arménie» et le peuple «Arménien» («Armina»et«Arminaya»,ancien persan;«Armenia»,en grec) (1). Eneffet, c'est à cette époque que, pour la première fois, on rencontre ce nom dans les inscriptions cunéiformes en langue persane ancienne de Darius Ier,fils d'Hystaspe. Ce ne peut donc être qu'au VIIe siècle au plus tôt, probablement pour la première fois au cours du sixième, que les Arméniens ont immigré dans le pays. Cependant, jusqu'au début du Ve siècle, on n'entend parler ni de l'Arménie ni des Arméniens; on sait seulement que le pays fit partie du royaume perse des Achéménides. En 401, c'est à dire après la bataille de Cunaxa, les dix mille Grecs opérèrent leur retraite à travers l'Arménie. (2)

L'Arménie resta-sans doute à cause de son état politique faible et sa culture élémentaire - sous le joug de l'empire perse fondé par Cyrus (529-486) et ses successeurs.

---

1) *Hérodote*, 5, 52; *Strabon*, XI, 12. — Les Arméniens appellent leur nation « Haï » et leur pays « Haïastan ».

2) La route suivie par Xénophon pour atteindre le Pont-Euxin n'a pas été encore retrouvée d'une façon précise; les efforts déployés à cet effet n'ont pas donné de résultats. Belck m'assurait en 1929 qu'il y était parvenu, mais son ouvrage, composé de mille pages environ, reste en manuscrit et n'a pas été publié après sa mort survenue en 1932.

Le royaume d'Arménie. — Après l'invasion d'Alexandre et la mort de ce monarque (323), l'Arménie tomba sous l'autorité des Séleucides. Ce joug fut moins funeste à ce pays qui conserva son autonomie sous le gouvernement de deux princes nommés par les Séleucides: la plus grande partie, celle de l'est, l'Arménie proprement dite, fut prise par Artaxias (190 av. J.-C.), alors que les territoires de l'ouest (la province de la Sophène, la IVe Arménie et les régions environnantes) étaient gouvernés par Zariadras (Zareh). Après la défaite d'Antiochus par les Romains (188 av. J.-C.), les deux territoires autonomes formèrent deux Etats indépendants : l'Arménie et la Sophène; l'un sous le sceptre des successeurs d'Artaxias (190-159 av. J.-C.), l'autre, sous celui de Zariadras.

Artaxias se déclara «ami et allié des Romains». Il étendit ses conquêtes aux districts environnants, et, comme lien culturel entre les diverses parties de son royaume, il adopta l'arménien comme langue officielle (1). C'est Artaxias qui, suivant les conseils d'Annibal, bâtit sa capitale Artaxata (=Artachat) sur les bords de l'Araxe.

Vers 160 av.J.-C., Artaxias fut de nouveau vaincu par Antiochus IV Epiphane (174-164) ; il devint encore une fois tributaire des Séleucides. Sous les successeurs de ce roi, l'Arménie fut soumise à l'influence des Parthes. Mais peu de temps après (50 ans à peine), sous Tigrane, dit le Grand (95-55 av. J.-C.), la puissance arménienne atteignit son apogée.

Tigrane le Grand. — Ce monarque, descendant d'Artaxias, se trouvait comme otage chez les Parthes, qui, après sa libération, lui donnèrent les territoires arméniens placés sous leur domination. Tigrane ne s'en contenta pas. Il étendit sa souveraineté sur la Sophène et la Cappadoce, et prit sous son joug tous les petits Etats entre l'Arménie et les Parthes: la Gordyène (=Kurdistan septentrional), l'A-

---

1) *Strabon*, XI, 5 : « ... tous pays, dont les habitants, grâce à cette réunion, parlent actuellement la même langue. »

diabène (=Mossul), l'Atropatène (=Aderbaïdjan). De plus, il hérita de son beau-père, Mithridate, roi du Pont, tous les territoires soumis jusque-là aux Séleucides (83 av. J.-C.). Il occupa même une partie de la Judée.

Cette période de gloire fut de courte durée: vaincu par les Romains, d'abord par Lucullus (69 av. J. - C.) ensuite par Pompée (64), Tigrane capitula; il fut obligé d'abandonner toutes ses conquêtes et de payer un énorme tribut. Il fut considéré comme l'«ami et l'allié du peuple romain»; en réalité, il était devenu son vassal. Depuis cette date, l'Arménie ne joua que le rôle d'un Etat-client entre les Romains et les Parthes, ensuite, entre Byzance et les Perses, successeurs de ces derniers.

A Tigrane le Grand succéda son fils Artavazt. Ce roi fut emmené en captivité en Egypte par le triumvir Marc Antoine à cause de sa sympathie pour les Parthes.

Parmi les monarques arméniens qui résistèrent vaillamment à leurs ennemis, on peut citer Khosrov Ier, dit le Grand, Terdat (Tiridate) II (217-238 ap. J..C.) et Terdat III (250-330).

Conversion au christianisme. — C'est sous Terdat III que le christianisme fut introduit en Arménie par Grigor et déclaré par ce monarque religion d'Etat. Selon la tradition, Grigor (Grégoire) était le fils d'Anak, meurtrier de Khosrov, père de Terdat, mais ce n'est pas certain (1). Quoi qu'il en soit, Grigor, de race arsacide, appartenait à la noblesse arménienne; il s'était réfugié dans les territoires romains pendant l'occupation de l'Arménie par les Perses. Il fut élevé à Césarée de la Cappadoce, où il fit de fortes études dans les sciences chrétiennes et les lettres grecques.

Lorsque le roi Terdat, élevé à Rome et envoyé par les Romains pour occuper le trône de son père Khos-

---

1) Cf. Lehmann-Haupt, *Armenien Einst und Jetzt*, t. I, Berlin, 1910, p. 17. — Jos. Marquart, *Ueber den Ursprung des armenischen Alphabets*, Vienne, 1917, p. 3.

rov, se mit en route pour l'Arménie, Grigor le rejoignit à Césarée. Il resta à son service, mais, arrivé en Arménie, il provoqua la colère du roi païen en refusant de déposer une couronne de fleurs sur l'autel de la déesse Anahit. Le roi, furieux, lui fit subir diverses tortures, le fit jeter dans une fosse remplie de bêtes fauves et de reptiles dangereux. Selon la légende, Grigor y fut abandonné pendant treize ans ; il y fut nourri et soigné clandestinement par une femme chrétienne. A la fin, le roi revint sur sa décision. Converti au christianisme, il fit sortir Grigor de sa fosse.

Fondation de l'Eglise arménienne. — La conversion de Terdat fut le début d'une nouvelle ère. Le roi et Grigor, avec une égale ardeur, travaillèrent avec acharnement à l'expansion de la nouvelle religion. Ils détruisirent les temples, anéantirent les archives et les livres païens. Ils élevèrent des églises, ouvrirent des écoles. Ainsi un souffle nouveau passa sur tout le royaume. De ce fait Grigor fut appelé « l'Illuminateur », le fondateur et l'animateur de l'Eglise arménienne en même temps qu'il fut le premier chef de cette Eglise avec comme siège Achtichat, puis Vagarchapat (Etchmiadzine). Pendant plus de deux cent-cinquante ans, ses descendants occupèrent le trône pontifical.

Conséquences politiques. — La conversion au christianisme eut des conséquences politiques considérables pour les destinées du pays. Devenus frères de religion des empereurs romains et byzantins, les rois d'Arménie resserrèrent leurs rapports avec l'Occident et s'efforcèrent de se détacher des souverains de Perse restés mazdéistes.

Une animosité existait déjà entre les Arméniens et les Perses provoquant des conflits continuels, surtout après le changement de la dynastie en Perse. Le trône de Perse avait été occupé jusqu'alors par les rois arsacides, branche aînée des rois arsacides d'Arménie. Mais, en 225, Artachir, fils de Sassan Bebet, tuant le roi arsacide de Perse, Artaban, usurpa le pouvoir et fonda la dynastie des Sassanides

qui fut hostile aux rois d'Arménie. Cette hostilité se transforma en haine, justement à cause de la différence de religion des deux peuples. Ballottée entre deux puissants voisins, la Perse et Byzance, l'Arménie alla en s'affaiblissant.

Partage de l'Arménie. — Las des guerres qu'ils se livraient entre eux à cause de l'Arménie, le roi perse et l'empereur byzantin jugèrent préférable de s'entendre au détriment de ce pays. Théodose le Grand et Chapouh III partagèrent l'Arménie en deux zones d'influence (387) : la partie est, environ quatre cinquièmes du territoire, resta sous la souveraineté persane, un cinquième sous la domination romaine avec Karin comme capitale (Théodosiopolis, aujourd'hui Erzéroum). L'administration intérieure fut confiée à deux rois fantômes : Khosrov III (386-392; 414-415), de la famille des Arsacides, pour la partie persane, et Archak III (378-389) pour la partie romaine. Les derniers rois arsacides furent Chapouh (416-420) et Artachès IV (423-429). Ainsi, l'indépendance de l'Arménie prit fin; le pays fut gouverné par des « marzpans » (gouverneurs perses) dans la partie soumise aux Sassanides, par des préfets, dans la partie occupée par Byzance.

Guerres de religion. Vardan Mamikonian. — La résistance des Arméniens sous la conduite du général Vardan, prince de la famille des Mamikonian, forme un épisode intéressant de la lutte qui fut menée contre Yazdédjard II (440-457) pour résister aux tentatives de ce roi de convertir ses sujets au mazdéisme. Ces luttes héroïques dont le point culminant fut la bataille d'Avaraïr, sur la rivière de Deghmout, restèrent indécises. Yazdédjard et ses successeurs ne parvinrent pas à imposer la loi de Zoroastre; par contre, ils restèrent maîtres de l'Arménie. Le récit de ces événements est consigné dans l'ouvrage remarquable d'un contemporain, Eghiché (1).

Le gouvernement des « marzpans » persans et des

(1) Voir infra le chapitre consacré à cet auteur.

préfets byzantins cessa respectivement en 652 et 653 par suite de l'invasion des Arabes : les Musulmans, après avoir écrasé l'armée du dernier roi sassanide, Yazdédjard IV (641), vinrent occuper l'Arménie.

L'invasion arabe. La dynastie des Bagratides.— Les Arabes conquirent l'Arménie (654). Les vexations continuelles des gouverneurs abassides suscitèrent finalement une réaction. Achot Ier (885-890), descendant de la noble famille des Bagratides, se distingua parmi les princes arméniens et fut nommé « prince des princes » en 859, et, en 885, il obtint la couronne royale de la part du calife même.Les rois bagratides devinrent complètement indépendants en 913, sous Sembat Ier (890-914). Une ère de prospérité et de culture s'ouvrit pour le pays. Les ruines des villes de cette époque et notamment celles d'Ani, la capitale, l'attestent. Cependant, l'esprit féodal était très fortement ancré chez les princes pour permettre l'existence d'un royaume puissant et uni. Quelques chefs de la noblesse se séparèrent des rois Bagratides. Le plus illustre parmi eux, Gaguik, chef de la famille des Ardzrouni, fonda à Vaspourakan le royaume des Ardzrouni, avec Van pour capitale (vers 913). Ni le royaume des Bagratides ni le royaume des Ardzrouni ni les autres petits royaumes fondés par la suite (vers la fin du Xe siècle on en comptait sept) ne purent résister à la pression des Seldjoukides, peuple barbare formé de tribus turques, qui, parti de la vallée de l'Oxus (Amou-Daria), envahit l'Asie Antérieure à travers l'Arménie, après avoir occupé tout le plateau de l'Iran. Sous cette domination, l'Arménie subit un martyre plus cruel que celui infligé par les Arabes.

La dynastie des Roubéniens. Le Royaume de Cilicie. — Bientôt un nouvel Etat arménien devait se fonder, cette fois en dehors de l'Arménie. Pendant l'invasion des Turcs seldjoukides, des dizaines de milliers d'Arméniens s'étaient réfugiés en Cilicie où le prince arménien Rouben créa en 1080 un petit Etat érigé en royaume sous le baron Léon II, devenu le

roi Léon Ier vers 1200. Les souverains de Cilicie entretinrent des relations étroites et suivies avec les Croisés; ils jouèrent un important rôle dans les événements politiques de l'époque. Après l'extinction des descendants de Rouben, le trône échut à un prince de la famille des Lusignan, d'origine française, souverain de Chypre et apparenté aux Roubéniens (1342). Peu après, sous Léon V Lusignan, la Cilicie, incapable de résister aux Mamlouks d'Egypte, fut occupée par ces derniers (1375). Léon V mourut à Paris en 1393.

Invasions étrangères. — Après la chute du royaume de Cilicie, la Petite Arménie fut occupée entièrement par les Egyptiens. Presque en même temps (1387), la Grande Arménie fut envahie par Tamerlan (1336-1405), fondateur du second empire des Mongols. Déjà, pendant le premier quart du XIIIe siècle (1236), les hordes tartares avaient pénétré en Arménie et dévasté une grande partie du pays, mais Tamerlan, conquérant farouche, surpassa ses devanciers en cruauté et en barbarie. Il poussa ses armées jusqu'à Sébaste (Sivas) semant derrière lui la ruine et la dévastation. Après sa mort (1405) et la dislocation de son empire, un de ses successeurs, Ouzoun Hassan, fondateur de la dynastie des Ak-Koyounlou (=Moutons-Blancs), de race turcomane, qui s'était proclamé sultan de Perse (1468), fut maître de l'Arménie. En 1473, il fut vaincu à Tertchan par les Turcs qui occupèrent une partie de ce pays. Sous la dynastie des Sofis en Perse, les Turcs élargirent leurs conquêtes par une série de batailles qu'ils livrèrent contre les Perses à différentes époques, entre 1514 et 1585. Toute l'Arménie passa ainsi sous leur domination.

Rivalité turco-persane. — Oppressés sous l'occupation turque, les Arméniens implorèrent l'intervention persane. Le chah Abbas Ier accéda à cette demande. Il envahit les territoires turcs (1603), mais, peu après, devant la supériorité numérique de l'ennemi, il évacua les terres conquises et ordonna aux populations arméniennes de le suivre en Perse

(1605). Ce faisant il poursuivait un double but : laisser aux Turcs des territoires vides; installer les Arméniens en Perse en vue de faire profiter son pays de leurs aptitudes industrielles et commerciales. Cette déportation, effectuée précipitamment et avec une extrême rigueur, eut pour les Arméniens les plus funestes conséquences ; la plupart d'entre eux moururent en route ou se noyèrent dans l'Araxe lors de leur passage à la nage. En outre, les villes arméniennes furent incendiées pour ne laisser aux Turcs que des ruines. De ce fait, une désolation indescriptible régna dans toutes les localités évacuées. L'Arménie tomba de nouveau sous le joug ottoman. Toutefois, par le traité turco-persan (1639), la partie orientale de ce pays comprise entre la Koura et l'Araxe, y compris Etchmiadzine, fut laissée aux Perses. La paix ne mit pas fin à la rivalité des deux Etats musulmans : les guerres recommencèrent et continuèrent jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Le traité de 1746 mit la partie orientale de l'Arménie sous la domination persane et les régions occidentales sous celle des Turcs.

Intervention de la Russie. Guerres russo-turques. — Ces guerres continuelles épuisèrent l'Arménie. Presque tout le pays fut rasé, les villes furent détruites, les champs dévastés; la famine et la désolation régnant partout, les habitants émigrèrent en masse. Ceux qui s'attachèrent au sol national fondèrent leur espoir sur la Russie chrétienne, qui avait déjà, dès le XVIIe siècle, commencé à s'intéresser au Caucase. La politique de Pierre le Grand et de la reine Catherine II fut favorable aux Arméniens. Sous Paul Ier, les Russes occupèrent une partie de l'Arménie persane (1798), et ne cessèrent, par la suite, d'étendre leur conquête. En 1813, ils devaient s'annexer de nouvelles provinces. Vers la fin du XVIIIe siècle, lorsque la domination persane devint de plus en plus vexatoire, les Arméniens émigrèrent dans les régions limitrophes de la Russie, Etat chrétien. Un courant de sympathie se créa ainsi entre les deux nations et les Arméniens souhaitèrent l'occupation russe. L'idée fit son chemin. Avec l'aide des

Arméniens qui comptaient sur les Tzars pour se libérer du joug persan, les armées de Nicolas entrèrent dans l'Arménie perse (1) ; elles imposèrent à l'ennemi le traité de Turkmen-Tchaï (février 1828), en vertu duquel les Russes devenaient maîtres de tous les territoires arméniens situés entre la Koura et l'Araxe. A l'issue d'une autre guerre contre les Turcs, ils occupèrent une partie de l'Arménie turque (traité d'Andrinople du 2 septembre 1829).

Les Arméniens espéraient obtenir l'autonomie sinon l'indépendance. Les promesses de Nicolas Ier à ce sujet ne furent pas tenues. Au contraire, par la publication du Bologénia (1836), les pouvoirs administratifs des catholicos furent considérablement limités malgré la protestations des Arméniens de tous les pays.

En 1877, un nouveau conflit se déclencha. Les Russes arrivèrent jusqu'aux portes de Constantinople, en Europe, et jusqu'à la ville d'Erzeroum, au cœur de l'Arménie. Le traité de San Stéfano (3 mars 1878) mit fin aux hostilités, et, au congrès de Berlin, fut signé un nouveau traité par lequel la Turquie céda à la Russie les villes de Kars, Ardahan et Batoum (13 juillet 1878).

Il n'était pas question d'accorder une autonomie à l'Arménie turque, mais d'y introduire des réformes administratives susceptibles de protéger l'honneur et les biens des habitants. En vertu de l'article 16 du traité de San Stéfano, devenu plus tard l'article 61 du traité de Berlin, le Sultan en avait accepté le principe sous le contrôle des Grandes Puissances, mais il n'appliqua aucune réforme, du moins touchant les Arméniens. Désespérant d'obtenir par les moyens pacifiques l'amélioration du sort de ses compatriotes, la jeunesse arménienne fonda des comités révolutionnaires; des bandes armées furent lancées en Arménie turque pour protéger contre les

---

1) Les volontaires arméniens avaient à leur tête, monté à cheval et l'épée à la main, l'archevêque de la Géorgie, Nersès Achtarakétsi, plus tard catholicos.

Kurdes les villages arméniens. L'activité des comités provoqua de sévères représailles, et les massacres continuèrent de plus belle.

Emues de cet état de choses, les Grandes Puissances exercèrent sur la Sublime Porte une pression diplomatique. Les gouvernements turcs qui se succédèrent, tergiversèrent, temporisèrent, et c'est après bien des tractations que les Jeunes Turcs acceptèrent un projet de réformes (26 janvier 1914). Deux inspecteurs généraux, l'un de nationalité hollandaise et l'autre de nationalité norvégienne, furent même désignés pour en assurer l'exécution, mais la guerre mondiale de 1914-1918 en empêcha la réalisation. Les exactions et les massacres reprirent non seulement dans l'Arménie turque, mais aussi dans les autres provinces habitées par les Arméniens. Ils prirent même la forme d'une extermination en règle : toutes les populations furent, par une décision du gouvernement des Jeunes Turcs, déportées dans les déserts de la Mésopotamie. Environ un million d'Arméniens périrent ainsi, et le reste fut dispersé aux quatre coins du monde. Cependant l'avenir paraissait encourageant. Ayant fait cause commune avec la France, l'Angleterre et la Russie, l'Arménie fut proclamée indépendante par le traité de Sèvres (10 août 1920). Elle le fut en réalité, mais le traité de Lausanne (24 juillet 1923), signé entre les Alliés et la Turquie après la victoire des Kémalistes, en réduisit les frontières à la seule partie de l'Arménie russe. La République arménienne, ainsi fondée, eut une vie éphémère : les Bolchévistes l'occupèrent le 20 novembre 1920, et à partir du 29 novembre de cette même année l'Arménie russe fit partie de l'U. R.S.S.

Colonies arméniennes. — Comme on vient de le voir, pendant environ quinze siècles, l'Arménie fut continuellement le théâtre de tragiques événements, qui poussèrent ses habitants à s'expatrier contre leur gré et malgré leur attachement au sol national. Dès la chute de la dynastie des Arsacides, ils avaient commencé à émigrer pour échapper à la tyrannie des Perses. Sous l'occupation arabe, l'émi-

gration fut plus ample et plus étendue. Le courant d'exode était dirigé principalement vers l'empire byzantin où les Arméniens fondèrent des colonies prospères. Ils prirent même une part active aux affaires de l'Etat : on compte quatorze empereurs d'origine arménienne, qui montèrent sur le trône de Byzance après Justinien, et dirigèrent les destinées de l'Empire pendant plus de deux siècles. La destruction de la dynastie des Bagratides donna à l'émigration une grande ampleur. Les Arméniens quittèrent en masse leur pays pour se réfugier à l'étranger : en Pologne, en Italie, en Russie, en Roumanie, en Crimée, en Egypte, aux Indes et dans plusieurs villes importantes de l'Europe (Amsterdam, Marseille, etc.).

La plus célèbre de ces colonies fut celle de Pologne. Elle était composée des habitants d'Ani et avait pour centre la ville de Lwow (Lemberg) où les rois de Pologne accordèrent aux Arméniens la liberté du culte ainsi que des privilèges importants en récompense de leur services. Non moins célèbre fut la colonie de Hongrie où les Arméniens fondèrent deux villes : Elisabethstadt (Erzsebétvaros) et Armenierstadt (Szamasujvar), exclusivement peuplées par eux.

L'émigration se ralentit pendant les deux derniers siècles. Cependant, à la suite des massacres dont les Arméniens furent victimes sous le régime tyrannique d'Abd-ul-Hamid, à la fin du XIXe siècle, l'émigration reprit ; les fugitifs allèrent s'établir dans les diverses parties du monde et surtout aux Etats-Unis d'Amérique. Toutes ces colonies se multiplièrent et s'agrandirent encore une fois par suite des massacres et des déportations exécutés en masse par les Jeunes Turcs durant la guerre de 1914-1918. Cette fois la plus grande partie des émigrés vint s'établir en France où se trouve actuellement l'une des plus importantes colonies arméniennes du monde entier.

II. LE PEUPLE ET LA RACE

Nous venons de voir que les premiers documents sur l'existence du peuple arménien datent du royaume des Perses. Il est vrai que, bien avant cette époque, les rois assyriens avaient pénétré jusqu'à Mélitène et même au-delà, mais, d'après Marquart, on ne rencontre dans leurs inscriptions aucun nom qui puisse se rattacher à l'arménien (1).

Il est évident que le point de départ de l'immigration arménienne fut la contrée appelée Cilicie (Petite Arménie), c'est-à-dire le territoire situé au sud du Lycus (Yéchil-Irmak) et à l'ouest de l'Euphrate. Au VIIe siècle, les Arméniens doivent avoir habité encore sur les confins immédiats de la Cappadoce. Car, dans les premiers siècles de la chrétienté, les Arméniens nommaient ce pays *Gamirk*, du nom du peuple iranien nomade, les Cimmériens, qui avaient occupé ce territoire au VIIe siècle.

Influences étrangères.- Partis de la Thrace les Arméniens ont dû parcourir des distances considérables avant leur installation définitive en Arménie. On n'a pu établir la durée de la période de leur migration. Par contre, on peut être certain que ce déplacement a eu lieu par étapes. Les Arméniens ne pouvaient manquer de subir l'influence intellectuelle et physique des nations avec lesquelles ils furent en contact. A cette époque, ce peuple, bien que de race européenne, « contenait en son sein des éléments non-aryens d'origine de l'Asie Antérieure »

---

(1) J. Marquart, *Die Entstehung und Wiederherstellung der armenischen Nation*, p. 11.

(1). Arrivés au pays appelé plus tard Arménie, les Arméniens y trouvèrent les Khaldes, plus nombreux que les nouveaux arrivants. Les rapports intimes qu'ils durent à la longue entretenir avec eux, constituèrent sans doute un nouveau facteur pour la modification de leur physionomie raciale. La lenteur de l'arménisaton des peuples indigènes en est la preuve, bien qu'il soit difficile à ce sujet d'émettre des précisions. D'après Hübschmann, au temps d'Artaxias et de Zariadras (190 av. J.-C.), une dense population arménienne se trouvait déjà installée dans l'Ararat et le Touroubéran. Par contre, la IVe Arménie et l'Aghtsnik étaient peuplés d'habitants fortement mélangés d'éléments étrangers, tandis que les habitants de la Haute Arménie et des autres provinces étaient encore non arméniens. Parmi ces provinces, le Sunik, le Vaspourakan, le Mokq et la Haute Arménie furent arménisés de bonne heure, alors que le Kordouk, l'Artsakh, l'Outi, le Gougark et le Taïk ne le furent qu'en partie et d'une manière superficielle. Au centre, l'influence arménienne ne se fit sentir que dans le Parskahaïk et le Phaïdakaran. (2)

Influence iranienne. — Voilà pour l'influence ourartienne. Quant à l'influence iranienne, elle s'est exercée particulièrement dans les provinces de l'est.

Dans la vallée de l'Araxe, et, en général, dans d'autres régions, des nomades appartenant à cette race s'étaient déjà établis avant la venue des Arméniens. Ces derniers appellent ce fleuve « Eraskh ». Or ce nom est iranien, et aucun autre ni géorgien ni arménien ne lui a été donné, à la différence, par exemple, du Kour (en arm.) que les Géorgiens nomment « Mtkwari ». La présence des Iraniens autour du Massis (=Ararat) est attestée par le fait que le démon Azi-dahaka aurait été enchaîné par Fréton à cette montagne. C'est une légende qui fut reprise

---

1) Lehmann-Haupt, *Armenien Einst und jetzt*, t. I, p. 12.

2) Hübschmann, *Die armenischen Ortsnamen*, Strasbourg, 1904, p. 239.

plus tard par les Arméniens. (1) Une preuve du séjour des Iraniens au nord de l'Araxe est le Mardastan (2) (=pays des Mèdes), canton du Vaspourakan situé près de Nakhitchévan, à l'ouest du canton de Goghten, où, au Ve siècle de notre ère, la population était attachée encore à des croyances païennes, et écorchait fortement l'arménien. Dans la province de Touroubéran on trouve une autre localité désignée sous le nom de « Mardaghi ».

Il convient de noter, en outre, que sont également iraniens : 1° le nom de « Nepat », aujourd'hui Ala-Dagh, montagne qui se rattache étroitement aux représentations religieuses des Iraniens. Selon toute évidence, cette montagne fut le siège d'Apamnapat, «fils des eaux»;

2° le nom de «Bagrevand», au nord de Nepat, et son ancienne banlieue Bagavan (3) (aujourd'hui Utch-Kilissé) était dans la période persane le centre du culte de Mithra qui y fut vénéré sous le nom de Baga, le «dispensateur»,comme chez les Persans. Plus tard, les Arméniens remplacèrent ce nom par «Vanatour», vocable qui a la même personnification.

Les Kurdes.- En dehors des Iraniens, d'autres peuples nomades dont il est difficile de préciser l'origine, avaient émigré sur les montagnes de la frontière arméno-médique, notamment celui des Amarder ou Marder (=Mèdes). Parmi eux, on cite les Kurdes. Les Mèdes et les Kurdes sont-ils de la même race ? La question n'est pas résolue. Le globe-trotter arabe, Massoudi, avait au X° siècle appris des généalogistes kurdes que l'ancêtre des Kurdes était le fils de Mard (4). C'est une question qui ne nous in-

---

1) Cf. Khorenatsi, *Histoire d'Arménie*, liv. II, ch. 51.

2) Au temps de Néron encore, les Mèdes habitaient cette région, de sorte que le canton s'appelait Mardastan. (Tacite, *Annales*, 14, 23-24).

3) Bagavan signifie « taches de Baga », ancien persan : *bagavana*.

4) Al Madrasi, *Les prairies d'or*, texte et traduction par Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, Paris, 1864, III, 250, 253.

téresse pas directement. Marquart observe toutefois que tous les Kurdes sont des Mardes, mais tous les Mardes ne sont pas Kurdes (1). Ce qui importe, c'est de savoir que les Kurdes étaient d'une race distincte de celle des Arméniens, mais ayant vécu avec les Arméniens sinon intimement, du moins très proches d'eux, ces derniers subirent certainement leur influence. Rappelons que les Kurdes ne sont que les Cardouques de Xénophon, peuple qui n'était séparé des Arméniens que par une rivière, le Centritès (2), le Bathman-Sou d'aujourd'hui.

On remarque qu'au point de vue physique, l'Arménien, d'après les anthropologues, ne ressemble pas au type original de la race indo-européenne dont le type le plus pur s'est conservé dans les pays du nord européen. L'Arménien porte plutôt les traits caractéristiques de la race hittite dont nous voyons les images sur les sculptures trouvées dans l'Asie Mineure et en Syrie du Nord (2e moitié du 2e millénaire et 1re moitié du 1er millénaire), ainsi que sur les statues et monuments égyptiens de la 2e moitié du 2e millénaire av. J.-C. Faut-il en conclure que ce peuple n'est pas aryen? Nullement.

Conclusion.- Séjours prolongés dans différentes parties de l'Asie Antérieure, alliances contractées avec les Khaldes, contacts avec les peuples limitrophes - Iraniens, Mèdes et Kurdes notamment; tels sont les facteurs qui, au cours des siècles, ont certainement modifié sinon sensiblement, du moins dans une mesure suffisamment large pour altérer le caractère de la race au point de vue physique. Ce n'est d'ailleurs pas un fait exceptionnel : la plupart des peuples indo-européens ont subi des influences analogues. L'exemple du Français et de l'Anglais d'aujourd'hui suffit pour le faire admettre. L'ensemble des constatations linguistiques nous obligent à reconnaître jusqu'à nouvelle preuve que les Arméniens sont un peuple mixte dans le sens remarqua-

---

1) Marquart, op. cit., p. 22.

2) Xénophon, *Anabase*, III, 1.

ble du mot (1). Toutefois, depuis plus de deux mille ans, leur type est fixé définitivement, de manière à les distinguer des autres peuples aussi nettement que l'on distingue un Anglais d'un Espagnol ou un Français d'un Russe.

III. LA LANGUE

Les Arméniens ayant immigré à l'époque des Mèdes, la langue parlée par les habitants du pays des Khaldes ne pouvait être l'arménien. Les noms des villes et des sites mentionnés dans les inscriptions assyriennes et chaldéennes ne sont pas arméniens; ils ne s'expliquent pas par l'étymologie arménienne. De même, il n'existe aucune trace de culture arménienne de l'époque de Darius, c'est-à-dire d'un temps où les Arméniens indo-européens étaient déjà installés en Arménie; les noms «Armina» et «Arminiya» que nous rencontrons dans les inscriptions de Darius ne sont pas arméniens (2).

Il en résulte que dans les pays que nous venons de décrire, deux langues tout à fait distinctes furent parlées pendant deux périodes successives depuis le XII° siècle avant notre ère : 1° *la langue d'Ourartou;* 2° *la langue arménienne,* aussi différentes l'une de l'autre que les deux peuples qui ont habité le pays.

La langue d'Ourartou.- L'idiome des Khaldes n'a aucune analogie avec l'arménien. Du reste, il ne fait pas partie des langues indo-européennes. Il est certainement d'origine caucasienne, bien

---

1) Marquart, op. cit., p. 7. — Pour la composition du présent chapitre nous avons utilisé cet excellent ouvrage.

2) Hübschmann, op. cit., p. 233-234.

qu'on n'ait trouvé jusqu'ici un lien quelconque de parenté entre elle et l'une des langues caucasiennes (1).

L'étude de l'ourartien a une grande importance pour les recherches linguistiques, étant donné qu'il a fourni à l'arménien des éléments non indo-européens. Les connaissances que l'on a actuellement de la grammaire ourartienne sont encore incomplètes. L'étude des inscriptions cunéiformes laissées par les Khaldes (inscriptions vanniques) n'a dégagé que quelques règles essentielles. Les premières notions furent publiées par le professeur Sayce dans le *Journal of the Royal Asiatic Society* (année 1882, p. 417-447). Les résultats obtenus par cet assyriologue étaient pour l'époque très appréciables. Les recherches effectuées depuis ont atténué leur valeur auprès des spécialistes, qui, d'ailleurs, encore aujourd'hui, ne sont pas d'accord sur d'importantes questions (2).

Les Arméniens ont emprunté aux Khaldes un grand nombre de mots. Les noms des provinces et, dans une large mesure, ceux des localités, sont presque tous d'origine ourartienne. De même le suffixe *ouni* n'est autre que l'*ini* des Khaldes; des désinences de pluriel, telles que *er* (եր), *ner* (ներ), *iar* (եաց), qui étaient très couramment employées au moyen âge et sont entrées par la suite dans l'arménien moderne, sont d'origine ourartienne.

La langue arménienne. Ses rapports avec le phrygien.- Des géographes et des historiens de l'antiquité, dont Bositonius (1er siècle av.J.-C.), établissaient une analogie entre les Arméniens, les Arabes et les Syriens au point de vue de la langue, de la constitution physique et des mœurs. Etienne de Byzance (VIe siècle) considérait l'arménien comme une langue semblable au phrygien. Peut-être cet auteur grec se basait-il sur le témoignage d'Hérodote qui considérait les Arméniens comme une colonie phrygienne (3). Le peu que l'on sait du phrygien ne permet

1) Marquart, *op. cit.*, p. 13.

2) Voir Johann Friedrich, *Einführung ins Urartaische*, Leipzig, 1933.

3) *Hérodote*, VII, 73: «Les Arméniens portaient armes pareilles, comme extraits d'eux, et Arthocmès, qui avait épousé

ni de confirmer ni de rejeter l'opinion selon laquelle l'arménien serait, comme le disent les anciens, une forme du phrygien. L'évidence des rapports entre le thrace et le phrygien indiquée également par les anciens n'est pas mieux établie par les documents dont on dispose (1).

L'arménien a-t-il des rapports avec le hittite ? — Certains philologues et linguistes ont cru trouver dans la langue des Hittites l'origine de l'arménien.

On sait que ce peuple avait fondé dans la première moitié du 2e millénaire avant J.-C., un puissant empire qui atteignit à l'ouest, la mer Egée; au sud-est, il s'étendit plus tard en Syrie et rivalisa avec l'Egypte, mais à la fin du second millénaire et au commencement du premier, il fut partagé en plusieurs petits Etats. La capitale de cet empire était Khâti (aujourd'hui Boghaz-Keuy), dans l'ancienne Cappadoce. L'assyriologue Hugo Winkler découvrit dans les ruines de cette ville un grand nombre de documents cuneiformes écrits en une langue complètement inconnue. On a trouvé des monuments portant ces caractères linguistiques non seulement dans une grande partie de l'Asie Mineure (de Malatia sur l'Euphrate jusqu'au Sypilos sur la mer Egée), mais aussi vers le sud, à Djerabis (l'ancien Carchémis) sur l'Euphrate, et même à Hamat, en Syrie, Toutes les personnes représentées sur ces monuments ont une physionomie ayant les mêmes traits caractéristiques (joues charnues et potelées, nez recourbés et proéminents) ainsi qu'un accoutrement identique (bonnets et souliers pointus). Or les efforts pour déchiffrer le sens des inscriptions énigmatiques de ce peuple ont été vains jusqu'à présent. Le professeur Jensen a identifié Khatti avec Hati, et de ce nom il a fait dériver Haïk (2), nom de l'an-

---

une fille de Daire, menait l'une et l'autre nation (Arméniens et Phrygiens) ».

1) Cf. Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 1915, p. 35.

2) Cf. P. Jensen, *Hittitisch-armenisches*, dans *Houchartzan*, Vienne, 1911, p. 331-335.

cêtre des Arméniens, d'après la tradition. Marquart ne partage pas cette opinion. Selon ce savant allemand, les tablettes en terre glaise découvertes à Boghaz-Keuy, indiquent que le hittite n'a pas de rapport avec l'arménien et qu'il n'est même pas une langue indo-européenne (1).

Opinion des linguistes.- Dans les temps modernes, Lacrose (1661-1739) a identifié l'arménien avec la langue des Mèdes. D'autres l'ont, après des recherches plus approfondies, classé dans les langues iraniennes. C'est ainsi que Bopp (1791-1867) lui a donné une place à part dans sa *Grammaire comparée des langues indo-européennes* où il développe les principes scientifiques de la linguistique. Petermann (1801-1876) et Windischmann (1811-1861) ont classé l'arménien parmi les langues européennes. Plus tard, F.R.Müller (1823-1900), de La Garde (1827-1894) et d'autres linguistes partagèrent cet avis et dirigèrent leurs recherches dans ce sens. En tout cas, ces savants faisaient entrer l'arménien dans le groupe iranien, le plateau iranien étant considéré comme le berceau des peuples indo-européens.

Théorie de Hübschmann. - C'est Hübschmann qui réfuta le premier cette opinion(2). Il démontra que l'arménien était une langue indépendante et distincte; par son vocalisme elle se rattache aux langues européennes et non aux langues aryennes. Le savant allemand est parvenu à ce résultat en épurant l'arménien de tous les mots étrangers (persans, grecs, syriaques). Il a ainsi dégagé admirablement les caractères phonétiques et morphologiques de cette langue. Ses théories sont admises par la la majorité des linguistes. Les recherches se poursuivent aujourd'hui d'après elles.

La base de l'arménien est donc indo-européenne; il appartient à la branche européenne de cette fa-

---

1) Marquart, op. cit., p. 10.

2) Hübschmann, dans le *Zeitschrift für Vergleichende Sprachforschung*, 1873, t. xxiii, p. 5-42.

mille. Au point de vue phonétique, il tient le milieu entre les groupes slavo-lithuanien et l'albanais;mais le vocabulaire offre des ressemblances frappantes avec le grec, ce qui indique aussi que les Arméniens ont autrefois habité l'Europe tout près des ancêtres des Grecs et des Thraces(1). L'arménien n'appartient donc pas à la branche iranienne des langues européennes. Aucun rapport étroit n'existe entre l'arménien et le persan, contrairement à ce qu'on avait cru à cause du grand nombre de mots empruntés à cette dernière langue.

Etat de l'arménien au Ve siècle.— Après l'immigration des Arméniens dans l'empire des Khaldes, l'arménien devint la langue du pays tant pour les nouveaux venus que pour les indigènes, car les Arméniens imposèrent aux Khaldes leur langue. Cela ne fut ni aisé ni rapide. Dans certaines provinces comme le Sunik, l'usage de l'arménien ne se généralisa que fort tard, trois ou quatre siècles après notre ère. Quoi qu'il en soit, nous possédons aujourd'hui des documents parfaitement utilisables écrits au début du Ve siècle. Il est vrai qu'il ne s'agit pas de documents originaux (le premier manuscrit arménien ne remonte qu'au IXe siècle), mais la tradition les attribue aux écrivains du Ve siècle, époque de l'invention de l'alphabet arménien.

Il n'y a aucun doute qu'avant cette date la langue était déjà fixée, ce qui dénote chez le peuple arménien une culture ancienne. En effet, l'arménien, tel que nous l'ont transmis les auteurs du Ve siècle, ne pouvait avoir été formé de toutes pièces aussitôt après l'invention de l'alphabet. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire universelle qu'une langue puisse atteindre une telle perfection dans une si courte période (trente ou quarante ans). Cette considération nous mène à penser que l'arménien était déjà constitué et parlé bien avant le Ve siècle de notre ère sinon par tout le peuple, du moins par la cour, la noblesse et le clergé. La preuve en est la rapidité avec laquelle des œuvres importantes, tant en quantité

1) Marquart, op. cit., p. 5,

qu'en qualité, furent après l'invention de l'alphabet traduites immédiatement sans hésitation ni révision ou correction. Si la première traduction de la Bible fut révisée plus tard, cette révision fut motivée non par l'imperfection du style, mais par le souci d'une plus grande exactitude dans la translation.

C'est ainsi qu'au début du Ve siècle on assista à la floraison d'une langue non seulement pure et harmonieuse, mais encore merveilleusement développée pour permettre la traduction en un style admirable des meilleurs ouvrages grecs et syriaques.

L'arménien classique et l'arménien moderne.- Cette langue c'est le vieil arménien, la langue classique appelée «grabar» (գրաբար =langue écrite) qui fut celle de la littérature pendant plusieurs siècles; elle fut même en usage jusqu'à la fin du siècle dernier. Mais une autre, dite «ramkoren» (ռամկօրէն=langue vulgaire), fut employée dès le Xe siècle de notre ère (1). Au XIXe siècle cette langue donna naissance à l'«achkharabar» (աշխարհաբար = parler du peuple) (2), qui est au « grabar» ce que le français et l'italien sont au latin. Aujourd'hui, le «grabar» est une langue morte. Par contre, l'«achkharabar» ou l'arménien moderne est universellement adopté: il se parle non seulement en Arménie, mais aussi dans les colonies arméniennes depuis l'Inde jusqu'aux deux Amériques. Il est également la langue de la littérature moderne.

On disingue deux groupes d'arménien moderne: 1° *l'arménien occidental* (l'arménien de Turquie) ; 2° *l'arménien oriental* (l'arménien de Russie). L'arménien occidental se parle et s'écrit dans l'Asie Mineure et dans les parties de l'Arménie conquises par la Turquie, ainsi que dans les colonies originaires de ce pays. L'arménien oriental se parle dans la République de l'Arménie soviétique, en Russie et en Iran, ainsi que dans les colonies arméniennes de Pologne, de Hongrie et de l'Extrême-Orient.

---

1) Voir infra : *L'origine de l'arménien vulgaire et sa littérature jusqu'au XVe siècle.*

2) Voir infra : *Les facteurs du développement de la littérature de transition, La langue.*

Au triple point de vue de la grammaire, de la syntaxe et du vocabulaire, l'arménien occidental et l'arménien oriental ne diffèrent pas très sensiblement. Entre ces deux idiomes, il existe tant en Turquie qu'en Russie, une foule de parlers formant un groupe dialectal distinct des deux autres et non utilisés dans la littérature proprement dite. Ce sont les «gavarabarbar» (գաւառաբարբառ =patois).

IV. L'EGLISE ARMENIENNE

Origine et Fondation.. L'Eglise arménienne est mêlée si intimement à la vie nationale et à la littérature arméniennes qu'il est nécessaire de la connaître pour comprendre l'une et l'autre.

Les apôtres saint Thadée et saint Barthélémy sont considérés par la tradition comme les fondateurs de l'Eglise arménienne. Cette tradition est reconnue par toutes les autres églises chrétiennes en ce qui concerne saint Barthélemy, martyrisé en Arménie; pour saint Thadée, elle est indécise.

On sait peu de choses sur l'Arménie chrétienne des premiers siècles où le christianisme ne semble pas avoir été la religion répandue dans tout le pays, puisque, pratiqué souvent clandestinement, il a été persécuté sous différents rois (Artachès, au début du IIe siècle; Khosrov et Terdat, au troisième). A partir du IVe siècle il fut proclamé religion d'Etat par Terdat (301). Voici dans quelles circonstances :

On sait que jusqu'à la fin du IIIe siècle, les trônes de Perse et d'Arménie étaient occupés par les Arsacides. Lorsque les Sassanides renversèrent ces derniers, ils résolurent d'empêcher les Arsacides arméniens de régner en Arménie. Ne pouvant les éloigner par les armes, ils eurent recours à la ruse: le prince Anak vint en Arménie et tua le roi Khosrov. Anak subit le même sort que le roi d'Arménie

mais son fils Grigor parvint à se réfugier dans les territoires romains. Elevé à Césarée, il y reçut une éducation chrétienne. Par la suite, il se joignit au roi Terdat, quand celui-ci revint de Rome pour prendre en Arménie avec l'aide de l'empereur Dioclétien la succession de son père Khosrov.

Terdat était païen. Lorsqu'il apprit que Grigor était non seulement chrétien, mais aussi fils de l'assassin de son père, il exigea qu'il abjurât sa foi. Sur le refus de Grigor, il le fit torturer et jeter dans une espèce de puits profond appelé Khor-Virap, et situé dans la ville d'Artachat. Ici se placent une série d'événements, la plupart miraculeux, qui amenèrent le roi à se convertir : le fait pour Grigor d'avoir vécu durant treize ans dans le Khor-Virap et de rester vivant; la maladie mentale du roi s'imaginant être changé en porc; l'ange suggérant, dans un songe, à la sœur du roi la délivrance de Grigor, condition nécessaire pour assurer la guérison de son frère, etc .

Terdat, une fois baptisé, encouragea Grigor et avec un zèle fanatique l'aida à répandre parmi le peuple la nouvelle religion. Ce fut alors que dans l'enthousiasme général, des milliers de personnes reçurent le baptême. Pour affermir le christianisme, on supprima tous les vestiges du paganisme; on démolit les temples, on détruisit les objets, monuments et archives païens : pertes irréparables pour l'histoire et la littérature de l'ancienne Arménie que l'on ne regrettera jamais assez.

Controverses avec l'Eglise grecque et l'Eglise romaine.— Il fallait un chef à la nouvelle religion. Ce ne pouvait être que Grigor, mais celui-ci était un laïque. Aussi, fut-il envoyé à Césarée pour y recevoir de l'évêque grec de cette ville, Léonce, la consécration épiscopale. A son retour,Grigor fut proclamé chef suprême de l'Eglise sous le nom de Lousavoritch (= l'Illuminateur). Après sa mort (325), le siège patriarcal, proclamé héréditaire, fut occupé par des ecclésiastiques de sa famille jusqu'au milieu du Ve siècle,avec de très courtes intermittences.

Le fait que Grigor fut sacré évêque par un pré-

lat grec a conduit les Grecs à considérer le siège d'Arménie comme suffragant de celui de Césarée. Lorsqu'au Ve siècle l'Eglise arménienne refusa de reconnaître le concile de Chalcédoine, elle se sépara de l'Eglise grecque et fut déclarée schismatique. Les Latins, de leur côté, prétendent que le siège d'Arménie n'a été autocéphale que grâce à un privilège accordé par le pape Sylvestre Ier (1).

Les Arméniens rejettent ces deux points de vue. Pour eux la prétention grecque n'est pas fondée, parce que le christianisme existait en Arménie avant la consécration de Grigor par les mains de l'archevêque de Césarée. Quant au privilège de Sylvestre Ier, il a pour base un document tendant à obtenir l'aide des princes chrétiens d'Europe pour défendre contre les Musulmans le royaume de la Petite Arménie. Or le caractère apocryphe de ce document est prouvé aujourd'hui d'une façon formelle. (2)

Luttes pour l'indépendance religieuse. — Après les guerres religieuses menées par Vardan Mamikonian, la domination persane devint prépondérante jusqu'au milieu du VIIe siècle. Elle passa jusqu'à la fin de ce même siècle (693) aux empereurs de Byzance. Ceux-ci, à leur tour, cédèrent à la pression des Arabes et laissèrent ces derniers occuper le pays jusqu'en 862. Les satrapes persans, les curopalates grecs et les gouverneurs arabes dirigèrent l'Arménie au nom de leur souverains respectifs; chacun de ces dominateurs chercha à y établir sa foi.

Ni les Perses ni les Arabes ne parvinrent à imposer leur religion malgré toutes sortes de persécutions. Découragés, ils proclamèrent la liberté de conscience sinon formellement, du moins de fait.

Les Grecs firent preuve de plus de ténacité. La

1) Sur l'autonomie du patriarcat arménien, consulter J. Laurent : *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, Paris, 1919, p. 307-308.

2) Ormanian, *L'Eglise arménienne, son histoire, sa doctrine, son régime, sa discipline, sa liturgie, sa littérature, son présent.* Paris, 1910, p. 12.

puissance de l'Empire byzantin et surtout la similitude dogmatique de l'Eglise grecque et de l'Eglise arménienne favorisèrent leurs entreprises. Ils cherchèrent à faire accepter aux Arméniens la profession de foi chalcédonienne en vue d'attirer l'Arménie dans l'orbite de l'Empire, politiquement et religieusement.

Le concile de Chalcédoine. Négociations avec les Grecs.- Jusqu'à la réunion du concile de Chalcédonie, les deux Eglises eurent la même doctrine: les Arméniens participèrent au concile de Nicée (325) où leur représentant accepta la discipline décrétée par ce concile et son symbole de foi. Il en fut de même du deuxième concile tenu à Constantinople (380) et du troisième réuni à Ephèse (431). La divergence de vues n'éclata que lors du concile de Chalcédoine (451), réuni pour combattre la doctrine d'Eutychès connue sous le nom de monophysisme. En guerre difficile avec les Perses et chargés de graves soucis, les Arméniens ne purent y être représentés. Plus tard, quand ils furent mis au courant des décisions prises, ils ne crurent pas devoir les accepter. Le refus fut entériné tout d'abord par un concile national tenu à Vagharchapat en 491, mais le dogme de l'Eglise arménienne ne fut définitivement établi que par l'acte du concile de Dvinn (506). La scission entre les deux Eglises fut ainsi consommée. La lutte n'était pas terminée, car les Grecs ne se découragèrent pas. Usant de leur influence politique, ils cherchèrent, à différentes époques, à annihiler l'indépendance religieuse des Arméniens.

L'empereur Héraclius reprit le projet de l'union dogmatique. En 632, il invita à Karin (alors chef-lieu des territoires arméniens occupés par les Grecs) le catholicos Ezr qui s'y rendit avec quelques évêques. La formule qui y fut présentée par l'Empereur ne parlait pas expressément des décrets de Chalcédoine. Du reste, ce monarque n'était pas considéré comme un partisan fanatique de ces décrets. La politique dicta à Ezr d'accepter la formule proposée. Son attitude choqua les évêques et le

peuple. Il fut pris à partie par la nation et son nom fut abhorré durant des siècles.

Sous le catholicos Nersès III le Constructeur (641-652; 658-661), un concile réuni à Dvinn (645) rejeta toutes les décisions ajoutées aux actes des trois premiers conciles œcuméniques, et c'est ainsi que les Arméniens dénièrent le caractère œcuménique aux conciles postérieurs.

Le refus que les Arméniens opposèrent aux invitations à l'union venues des Grecs,était plûtôt d'ordre politique que dogmatique: l'Eglise grecque occupait en Orient une situation puissante; elle jouissait d'un prestige incontestable. En acceptant l'union l'Arménie risquait de perdre son indépendance religieuse et politique à la fois. Nonobstant, les Arméniens furent toujours sincèrement favorables à toutes les propositions de réconciliation sans cependant se laisser entraîner par des solutions susceptibles de compromettre cette indépendance.

Durant la domination arabe, ces querelles s'apaisèrent, mais lorsque l'Arménie jouit de nouveau de son autonomie politique, Photius, patriarche de Constantinople, adressa au catholicos Zacharie Ier Tzaketsi (855-878) et au prince Achot Bagratouni, chef politique, des lettres les invitant à reconnaître les décrets chalcédoniens (1). Cette fois encore les Arméniens opposèrent un refus catégorique. Il est vrai qu'il y eût des catholicos, qui, comme Ezr au VII° siècle, se déclarèrent disposés à admettre la doctrine grecque, mais ils furent désavoués et combattus avec rigueur. Parmi eux, on cite le catholicos Vahan Suni (967-969), désapprouvé par le concile d'Ani (972).

Grigor II le Martyrophile, élu catholicos en 1065, reprit les négociations, sans succès appréciable. Sous le roi Léon Ier (1123-1137), en lutte armée avec Byzance, les tentatives d'union furent interrompues. En 1166, lors d'une entrevue de l'évêque Ner-

---

1) Voir J. Laurent, *Sur les négociations religieuses entre Latins et les Arméniens*, dans *l'Arménie entre Byzance et l'Islam*, op. cit., p. 309-316.

sès (plus tard catholicos) avec le prince Alexis, gendre de l'Empereur, la question de l'union fut de nouveau débattue. Nersès remit à ce prince un écrit faisant l'apologie de la doctrine arménienne; écrit remarquable, présenté à Manuel Ier Comnène. Les pourparlers se poursuivirent jusqu'en 1172, sans grand profit. L'empereur soumit au Catholicos une proposition en neuf points.Entre temps,Nersès mourut (1173). Son successeur Grigor IV les rejeta. L'empereur limita alors ses exigences à deux points, à savoir: reconnaissance du concile de Chalcédoine; reconnaissance des deux natures en Jésus-Christ. Le concile de Hromkla (1179) formula des contre-propositions transactionnelles, mais la mort de Manuel (1180) n'en permit pas l'examen, et son successeur, Isaac Angel, suspendit les négociations.

Rapports avec l'Occident.- Désespérés d'arriver à un accord satisfaisant avec les Grecs, les Arméniens tournèrent leurs yeux vers les Etats latins; l'aide d'un peuple étranger chrétien était nécessaire pour se défendre contre les Etats musulmans voisins. C'était alors l'époque des croisades, très favorable à une alliance avec l'Occident. En effet, la plupart des Croisés traversaient la Cilicie où ils obtenaient l'aide des Arméniens. Le prince Léon II (1187-1196), appuyé par le catholicos Grigor IV et l'évêque Nersès Lambronatsi, voulut profiter de ces circonstances propices pour obtenir la couronne royale, mais il se heurta à l'opposition du clergé de la Grande Arménie, hostile à toute union avec les Latins. Léon réussit toutefois à faire accepter au Conseil des douze évêques un projet de pacte, et le légat du pape couronna ce prince roi de Cilicie (janvier 1199).

Léon se soucia peu de respecter les conditions du pacte. Il osa même chasser les moines latins établis dans son royaume. L'influence européenne s'accentuant de jour en jour en Orient, les rois et les catholicos venus après lui se tournèrent de nouveau vers Rome; ainsi, l'union, sans aller jusqu'à la perte de l'indépendance ecclésiastique, fit de grands progrès sous Héthoum (1226-1270) en parfait accord

avec le catholicos Constantin; elle devint étroite sous Héthoum II (1289-1297) et le catholicos Grigor Anavarzétsi. Celui-ci établit des règles conformes à la doctrine de l'Eglise latine; elles furent adoptées après sa mort. Les rapports se resserrèrent à partir du jour où les membres de la famille des Lusignan montèrent sur le trône de la Petite Arménie. Cependant le pays n'en tira aucun profit politique à cause de l'accroissement de la puissance des Tartares, des Egyptiens et des Turcs. Ces peuples anéantirent petit à petit l'influence latine sur laquelle avaient compté les Arméniens pour maintenir leur indépendance. On sait comment le dernier roi Léon Lusignan devint captif et comment avec lui disparut le royaume de la Petite Arménie (1375).

Fondation des communautés catholique et protestante.— La propagande des Latins eut plus de succès que les entreprises des Grecs. Conduite par des religieux latins (Franciscains en Cilicie, Dominicains en Grande Arménie), elle fit des progrès dès le XIVe siècle. En Grande Arménie, les Dominicains avaient même créé la congrégation latino-arménienne de Frères «Unitor». Ils recrutèrent de nombreux prosélytes, la plupart très zélés, et parvinrent à fonder dans divers districts tant dans la Grande Arménie qu'en Cilicie d'importantes communautés de catholiques arméniens. L'une des plus remarquables fut celle de la région d'Ourmiah (1).

L'action catholique redoubla d'intensité lorsque toute l'Arménie tomba sous la domination turque. La propagande se développa considérablement à la faveur des traités dits «Capitulations», signés en 1535 entre le roi de France, François Ier et le sultan Soliman, et accordant aux Franks (2) établis en Turquie des privilèges sans précédent. De sorte que, dès la fin du XVIIe siècle, les missionnaires de Constantinople, appuyés par les Etats catholiques de

1) Voir infra : *L'influence européenne sur la religion et la littérature arméniennes.*

2) Nom donné en Orient aux Européens de toutes nationalités.

l'Europe, parvinrent, à force de larges distributions de subsides, à recruter parmi les Arméniens des partisans de plus en plus nombreux. Les nouveaux catholiques, encouragés par les représentants diplomatiques de la France, en particulier, s'efforcèrent de mettre la main sur les églises et les écoles arméniennes. L'œuvre de prosélytisme s'étendit aussi en province, notamment à Alep et à Mardine, ce qui suscita parmi les Arméniens de Turquie des discordes intestines, souvent graves.

Au début du XIXe siècle, on chercha à trouver un terrain d'entente entre catholiques et grégoriens (1), le conflit s'aggravant par suite de l'intervention de la France; les théologiens discutèrent la question(1817-1820)sans parvenir à la résoudre en raison de l'intransigeance des deux parties: les séparatistes et les unionistes. Sur l'intervention des Grandes Puissances, la Sublime Porte reconnut finalement la communauté catholique composée de tous les sujets ottomans convertis ayant adhéré à l'Eglise romaine.

A l'heure actuelle, la communauté arménienne catholique a à sa tête un chef religieux distinct, appelé patriarche des Arméniens catholiques. L'Eglise qu'il dirige, est soumise au Pape en ce qui concerne le dogme, le rite conservant son caractère national. Les missionnaires avaient en vain traduit en arménien les rituels latins dans l'intention de les imposer aux Arméniens catholiques; ceux-ci ne les ont pas acceptés et sont restés fidèles aux traditions nationales. Ainsi, l'office continue à se célébrer selon le rite de l'Eglise des ancêtres. Le nombre des Arméniens catholiques est évalué à environ cent-cinquante mille.

Encouragés par le succès de prosélytisme des moines latins, les missionnaires protestants se livrèrent eux aussi à une action de propagande. Ils parvinrent, en 1847, à faire reconnaître par la Sublime Porte une communauté composée des sujets ot-

---

1) Les étrangers appellent «Grégoriens» les Arméniens restés fidèles à leur Eglise nationale par opposition aux Arméniens catholiques et protestants. Ce terme est impropre.

tomans convertis au protestantisme et appelée «Communauté des Arméniens protestants», dont le nombre est estimé à environ 40 000 âmes. Leur chef s'appelle «azgabet» (*Ազգապետ* =chef de la communauté).

Organisation administrative... L'administration de l'Eglise est essentiellement nationale et démocratique. Le chef suprême,le Catholicos (*Կաթողիկոս*) est élu par les représentants du clergé et du peuple. Il est le centre et le dépositaire du pouvoir sacerdotal; tous les Arméniens, tant de la métropole que de la Diaspora, dépendent de sa juridiction. Quant au clergé, son influence n'est pas absolue: selon la tradition, la gérance des domaines ecclésiastiques et des lieux du culte s'exerce toujours avec le concours des fidèles. Aucun ecclésiastique n'est admis dans l'éphorie des églises.

Le siège du catholicos n'est pas attaché à une localité fixe. A la différence du chef religieux des Grecs, qui a le titre de *Patriarche de Constantinople*, le chef suprême de l'Eglise arménienne s'appelle (*Կաթողիկոս ամենայն Հայոց* = catholicos, primat universel,patriarche suprême de tous les Arméniens). Aussi, le siège en a-t-il été transféré là où les nécessités et les intérêts de la nation l'exigeaient: établi à Etchmiadzine au début du IVe siècle, il fut transféré tour à tour à Dvinn, à la fin du Ve siècle, à l'île d'Aghtamar (lac de Van) de 931 à 943; ensuite à Ani, presque continuellement jusqu'à la chute de la dynastie Bagradite en 1045.

Lorsqu'un grand nombre d'Arméniens fuyant l'invasion des Tartares s'établirent en Cilicie où le prince Rouben avait créé une principauté arménienne, le siège patriarcal fut transféré au couvent de Skévra dans la Montagne Noire (Amanus); il y resta jusqu'en 1113. En 1125, le catholicos Grigor III acheta au fils du comte Josselin, seigneur de Germanicie (Marache d'aujourd'hui) le château-fort de Hromkla (Roumkala) qui fut la résidence des catholicos jusqu'en 1293, soit pendant plus de cent cinquante ans. Après la prise de cette forteresse

par les Egyptiens, le siège fut transféré à Sis, et ensuite (en 1441), de nouveau à Etchmiadzine où il demeure jusqu'à ce jour après un éloignement de plus de cinq siècles (de 901 à 1441). Depuis, après une courte période de tranquillité et de prospérité, les catholicos se heurtèrent à d'énormes difficultés, morales et matérielles. Des troubles ne cessèrent de se produire. La région d'Erivan, dans laquelle est située Etchmiadzine, se trouva sous la domination des Khans persans, pour qui la dignité patriarcale devint un objet de lucre : ces cupides gouverneurs étrangers, profitant des rivalités des évêques qui convoitaient le trône sacerdotal, favorisaient celui des candidats qui leur offrait le plus d'argent. Cet état de choses changea cependant avec Movses III Tathévatsi (1629-1632) et ses successeurs.

Sièges subalternes.— Les deux sièges subalternes, l'un à l'île d'Aghtamar, l'autre à Sis, en Cilicie, sont les survivances des pérégrinations du trône patriarcal. Dissidents au début, ils ne jouirent que d'une juridiction restreinte. Ils se sont depuis réconciliés avec l'Eglise mère d'Etchmiadzine, aujourd'hui seule autorité respectée par les Arméniens dispersés dans le monde entier. Le siège d'Aghtamar est supprimé de fait depuis la guerre de 1914-1918. Quant à celui de Sis, il est établi actuellement près de Beyrouth, au Liban. En dehors de ces sièges, il existe deux patriarcats, l'un à Jérusalem, l'autre à Constantinople. Le patriarche de Jérusalem est le supérieur du couvent arménien de cette ville et dirige un diocèse peu étendu. Quant au patriarche de Constantinople, il est le chef des Arméniens de Turquie. Ses fonctions sont surtout administratives ; il sert d'agent de liaison entre les autorités turques et la communauté arménienne de Turquie. Ses prérogatives sont considérablement limitées depuis la fondation de la République turque en 1923.

V. *LES PERIODES DE LA LITTERATURE ARMENIENNE*

Il est presque impossible d'élever des cloisons étanches entre les périodes successives de la littérature arménienne. La diversité des divisions adoptées par les critiques en est la preuve. Signalons, à titre d'exemples, celles du P. Gatirdjian et de Mgr Tourian, qui nous donnent une idée de cette diversité (1). Quant à nous, nous avons, contrairement à l'usage quasi général, évité de prendre l'histoire de la littérature siècle par siècle et d'adopter un ordre chronologique rigoureux, ce qui rendrait difficile de suivre l'évolution des lettres arméniennes. Nous avons pour des considérations pratiques, adopté la classification suivante, quelque peu différente de celle généralement admise.

A. *LITTERATURE ORALE* (av-J.-C.-305 ap. J.-C.)

B. *LITTERATURE ECRITE* (305 - 1950)

I. *Epoque intermédiaire :* ouvrages écrits en langues étrangères (305-403)

II. *Age d'or*
1 Age d'or proprement dit (403-450)
2. Seconds traducteurs et leurs successeurs

III. *Première époque de décadence* (500-1100)
1. Ecole hellénistique (500-600)

---

1) Gatirdjian, *Histoire de la littérature arménienne*, t. 1, Vienne, 1851. - Tourian, *Histoire de la littérature arménienne*, Jérusalem, 1933, p. 309.

2. La littérature sous la domination byzantine et arabe (600-895)

3. La littérature sous les Bagradites (895-1100)

IV. *Age d'Argent* (1100-1200)

V. *Deuxième époque de décadence* (1200 - 1700)

VI. *Renaissance arménienne* (1700 - 1850)

VII. *Littérature moderne* (1850 - 1950)

1. Période de transition (1850 - 1890)
2. Période contemporaine (1890 - 1950)

A. LITTERATURE ORALE

LES CHANTS DE GOGHTEN

La littérature antique.— Très peu de vestiges littéraires nous sont restés des premiers siècles de l'histoire d'Arménie. Les quelques fragments parvenus jusqu'à nous suffisent cependant à attester que l'état intellectuel du peuple était assez développé pour produire en une langue pure et harmonieuse des œuvres d'une perfection et d'une imagination remarquables. La plupart sont des poésies épiques ou mythologiques appelées chants de Goghten (Գող - թան երգեր). Elles nous ont été transmises par l'entremise des ménestrels qui les récitaient ou chantaient en s'accompagnant d'une sorte de guitare appelée *bambirn*. Elles ont été recueillies par Movsès Khorénatsi et mentionnées dans son *Histoire d'Arménie*(1). Sans aucun doute,ces chants(2) qui étaient encore dans toutes les mémoires au Ve siècle, sont l'œuvre des bardes ou troubadours des temps du pa-

1) Khorénatsi, *Histoire d'Arménie*, I. ch. XXXI.

2) Oeuvres de poètes anonymes, ces chants sont connus sous le nom de *Chants de Goghten*, probablement parce que les habitants de ce canton (province des Sunik) qui étaient restés païens bien après la conversion des Arméniens au christianisme continuaient à les réciter.

ganisme (1) que l'on peut comparer aux rhapsodes grecs ou aux bardes celtiques qui célébraient les exploits des héros. En effet, les chants de Goghten glorifient souvent la bravoure des héros ou célèbrent un évènement extraordinaire, d'origine généralement légendaire.

Division des chants de Goghten suivant leur genre. — Ces chants peuvent être divisés en deux catégories principales suivant leur genre: 1. poésies épiques ou historiques; 2. cantiques mythologiques.

1. *Poèmes épiques.*— A cette catégorie appartiennent :

a) *les chants consacrés à Artachès II* :

Le valeureux roi Artachès, monté sur un beau (coursier) noir,
Tirant la lanière de cuir rouge garnie d'anneaux d'or,
Et prompt comme un aigle qui fend l'air passant le fleuve,
Lance cette lanière de cuir rouge garnie d'anneaux d'or
Autour des flancs de la vierge des Alains;
Il étreint avec douleur par le milieu du corps de la jeune prin-
Et l'entraîne brusquement dans son camps. (2) *cesse,*

b) *les chants glorifiant les prouesses de Terdat* : A propos des victoires remportées sur les Perses par le roi Terdat, Agathange dit que leur éclat les rendit proverbiales :

Comme le fier Terdat
Qui dans son impétuosité
Renversa les digues des fleuves,
Et dans son ardeur,
Arrêta leur cours vers la mer. (3)

---

1) Il paraît que dans certaines régions les chants de Goghten exerçaient encore un charme sur le peuple, puisque Vassak l'apostat cherchait, au Ve siècle, à détourner de la foi chrétienne la population, en la divertissant par ces chants (Eghiché ch. III).

2) Khorénatsi, *Histoire*, II, ch. L.

3) Agathange, *Histoire*, ch. XI; Langlois, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, Paris, 1867, t. I, p. 133.

c) *Le chant consacré à Vardkès*, mari de la sœur de Tigrane Ier, pour la fondation de la ville d'Artimet (ville d'Arthémis - Vagharchapat) :

Vardkès encore enfant, étant parti
Du canton de Douh, près du fleuve Kasakh,
Va se fixer près de la colline de Cherèche,
Près de la ville d'Artimet, près du fleuve Kasakh,
Pour tailler et sculpter la porte d'Ervand, roi. (1)

d) *Les chants sur les légendes relatives à Artavazt.*— Les chantres de Goghten improvisèrent des fables sur la mort d'Artavazt, fils d'Artachès. A la mort de ce grand roi il y eut beaucoup de sang versé, selon l'usage des païens. Artavazt — disent ces chantres — parla amèrement ainsi à son père :

Tandis que tu es parti emportant avec toi tout le pays,
Comment régnerai-je, moi, sur ces ruines ?

Irrité par ce langage, Artachès maudit son fils et répliqua en ces termes :

Si tu vas à cheval sur le libre Massis,
Les Katchk (2) *te saisiront, te conduiront sur le libre Massis,*
Tu resteras là, et tu ne verras plus la lumière (3).

2° *Cantiques mythologiques.* — L'unique morceau qui nous soit parvenu de ce genre de poème, est le chant consacré à Vahagn, le dieu de Feu, en lutte continuelle contre les dragons, ce qui lui valut le surnom de Վիշապակաղ (Vichapakagh=tueur de dragons (4).

Ce fragment, le plus beau morceau de la littérature orale de l'époque antique, est un véritable joyau littéraire. Le voici :

En travail étaient le ciel et la terre,
En travail aussi la pourpre mer.
Le travail dans la mer tenait le rouge roseau,

---

1) Khorénatsi, *Histoire*, II, ch. LXV.

2) Les bons esprits; génie tutélaire; les mauvais esprits s'appelaient *Aïss.*

3) Khorénatsi, *Histoire*, II, ch. LXI.

4) G. Dumézil, *Vahagn*, dans la *Revue de l'histoire des religions*, Paris, mars-juin, 1938, p. 152-170.

Par le col du roseau une fumée montait,
Par le col du roseau une flamme montait,
Et hors de la flamme un petit adolescent courait.
Il avait les cheveux de feu,
Et de flamme il avait les moustaches,
Et ses petits yeux étaient des soleils. (1)

Chants divers.— En dehors de ces deux catégories, nous trouvons dans Khorénatsi quelques petits chants de moindre importance. Celui, par exemple, qui fut composé sur le mariage du roi Artachès:

Une pluie d'or tombait
Au mariage d'Artachès ;
Les perles pleuvaient
Aux noces de Saténik.

Cette chanson fait allusion à la «coutume des rois d'Arménie d'aller, le jour de leur mariage, lancer sur le seuil du palais des pièces de monnaie, à la manière des consuls romains, et des reines, de jeter des perles dans leur chambre» (2).

Une autre chanson, dont le sens a échappé à tous les philologues qui l'ont étudiée, se rapporte également à la vie de ce roi. Il s'agit des relations entre la reine Saténik et Argavan, prince descendant d'Astyage, roi des Mèdes :

La reine Saténik convoite avec ardeur
De la table d'Argavan
L'herbe «artakhour»
Et l'herbette «dits». (3)

Enfin, c'est à Grigor Magistros (XIe siècle) que nous devons le fragment suivant :

Qui pourrait me donner la fumée du foyer
Et le matin du Jour de l'An!

---

1) Trad. Dumézil, ibid. p. 162.

2) Khorénatsi, *Histoire,* II, ch. L.

3) Sur la légende relative à Artachès et Saténik, voir : *Le dit de la princesse Saténik,* par G. Dumézil, dans la *Revue des études arméniennes,* Paris, 1929, t. IX, fasc. I, p. 41-53. Pour ce qui est, en particulier, de ce quatrain obscur, voir la curieuse explication, différente de celle admise jusqu'ici, qu'en a donnée S. Tchititchian (*Pazmaveb*, juin-août 1950, p. 173-176).

La gambade des biches et la course (rapide) des cerfs.
Nous sonnions la trompette et battions le tambour! (1)

Magistros a recuilli cette chanson de la bouche des paysans de son époque. Elle semble avoir fait partie des chants consacrés à Artachès et récités à son agonie (2).

*
**

La valeur quantitative et qualitative de la littérature orale de l'Arménie antique ne se borne pas aux morceaux que nous venons de citer. Suivant les témoignages de Khorénatsi, les chants de Goghten qui forment les plus anciens monuments de la langue arménienne, semblent être plus importants qu'on ne le croit.

Parmi les épopées arrivées jusqu'à nous, quelques-unes concernent des légendes dont l'origine n'est pas strictement nationale. Celle qui est attribuée à Sémiramis est de cette catégorie (3). La légende du géant Tork peut être, de même, considérée comme étant d'origine étrangère; elle offre des analogies avec celle de Polyphème. (4)

Certes, ces chants ne constituent pas une œuvre épique, telle que le Chahnamé datant du Xe siècle, ou comme l'Avesta, le livre sacré des Persans, composé avant Alexandre le Grand. Toutefois, dans le cas particulier des chants consacrés à Artachès, on peut supposer qu'il ne s'agit pas là de créations fragmentaires, mais d'un grand poème dans le genre du Chahnamé. (5) De là à conclure que tous les chants de Goghten formaient ensemble une épopée unique embrassant toute l'histoire d'Arménie, il y a loin.

1) Le sens de ce quatrain s'explique, lorsqu'on se rappelle que les anciens Arméniens fêtaient en grande solennité le Jour de l'An (le «Navassart») qui selon le vieux calendrier arménien, tombait en août. Or, ce jour-là, les Arméniens, suivant la coutume païenne, renouvelaient le brasier des temples du Feu. Les vers cités par Magistros font allusion à ce fait.

2) Correspondance de Grigor Magistros, 33e lettre, *in fine*, éd. Kostaniantz, Alexandropol, 1910, p. 87.

3) Khorénatsi, *Histoire*, I, ch. XVIII.

4) Homère, *Odyssée*, chant IX.

5) Cf. M. Abéghian, *Histoire de l'ancienne littérature arménienne*, Erivan, 1944, t. I, p. 50-60.

B. LITTERATURE ECRITE

(av. J.-C. — 305 après J.-C.)

I. PERIODE INTERMEDIAIRE (305-403)

a) OUVRAGES ECRITS EN LANGUES ETRANGERES

Dès le IVe siècle nous trouvons quelques ouvrages traitant des sujets presque exclusivement nationaux ou relatifs au milieu arménien. A défaut de caractères alphabétiques propres à la langue arménienne, ces ouvrages furent écrits en langues étrangères, principalement en grec et en syriaque. Déjà sous Tigrane le Grand (95-54 av. J.-C.) le grec était utilisé à la cour dans les rapports politiques et administratifs. Son fils Artavazt (56-34 av. J.-C.) connaissait à fond cette langue. Il était peu soucieux des affaires de l'Etat, mais il écrivait en cet idiome des tragédies, des discours philosophiques dont une partie existait encore au temps de Plutarque. (1)

Notons que, jusqu'au règne du roi Terdat, on cite le nom de quelques auteurs, dont il n'a été possible jusqu'ici d'établir ni la nationalité ni l'idiome, dans lequel ils avaient composé leurs ouvrages. Les plus connus sont : Olympius d'Ani (Oghioub), Bardesane, Khorohpoud, *vulgo* Eléazar, et Léroubna.

Par contre, sous ce même roi, nous rencontrons la plus grande figure de l'Arménie chrétienne : Grigor Loussavoritch (Grégoire l'Illuminateur),premier patriarche de l'Eglise arménienne, dont la vie et les œuvres ont inspiré maints annalistes et écrivains.

GREGOIRE L'ILLUMINATEUR

Saint Grégoire l'Illuminateur (302-325) fit ses études à Césarée et exerça son apostolat en Arménie. Avec l'appui moral et matériel du roi, il con-

---

1) Plutarque, *Vies Parallèles*, IV, p. 138.

vertit à la foi chrétienne le peuple arménien. Convaincu de la nécessité d'avoir des prêtres instruits pour l'aider dans son action de propagande,(1) il pressa le roi d'ouvrir des écoles dans tous les districts, écoles, dans lesquelles des milliers d'adolescents recevaient non seulement l'enseignement religieux, mais s'initiaient aussi aux sciences profanes et apprenaient le grec et le syriaque.

On a attribué à Grégoire un ouvrage intitulé *Hadjakhapatoum* (Յաճախապատում=Les Stromates), composé de vingt-trois discours sur des questions religieuses et morales, en un style qui ne diffère pas sensiblement de celui des pères de l'Eglise grecque.

L'avis général est que cet ouvrage fut écrit en grec. Quelques critiques, notamment le P. Zarbhanélian (2), prétendent qu'il le fut en arménien.

A saint Grégoire sont attribués d'autres écrits de moindre envergure, en particulier un recueil de trente canons.

L'Hadjakhapatoum est-il une œuvre apocryphe? On a mis en doute l'authenticité de l'*Hadjakhapatoum* pour les raisons suivantes : (3)

1° Dans l'exposition des questions dogmatiques (explication des trois personnes de la Trinité et leurs relations réciproques, notamment) on trouve des termes et des formules qu'on ne rencontre dans aucun ouvrage théologique antérieur au concile de Nicée (325). Force serait donc d'admettre qu'il fut écrit après ce concile, c'est-à-dire à une date où l'auteur présumé était déjà mort;

2° Les sujets sont en grande partie de caractère moral. On n'y trouve aucune trace indiquant que l'auteur fût un homme d'action, qui durant trente ans, lutta avec acharnement contre le paganisme. Il n'y est fait aucune allusion à cette circonstance;

---

1) Zénob Glak, *Histoire*, éd. Venise, 1889, p. 9, 11, 12.

2) *Histoire littéraire de l'ancienne Arménie*, Venise, 1897, t. I, p. 199.

3) Tourian, *Histoire de la littérature arménienne*, p.418-420.

3° L'ouvrage ne contient rien, décelant l'intention de l'auteur de le destiner aux Arméniens. La seule mention indiquant qu'il s'agit d'un auteur vivant dans un milieu arménien ou du moins proche de ce milieu, est l'allusion faite à la dynastie arsacide, et cela, sur un ton dédaigneux et menaçant(1). Or ceci ne s'applique qu'aux derniers rois arsacides et non à Terdat, vénéré et estimé par le peuple.

Quant aux critiques qui, suivant la tradition, attribuent l'*Hadjakhapatoum* à saint Grégoire, ils s'appuient sur un passage d'Agathange, où il est dit que le bienheureux Grégoire avait entrepris la composition de «discours riches et longs» (2).

La valeur de cet argument n'est pas décisive. Korioun également, dans sa *Biographie de Mesrop* (3) emploie les mêmes termes pour certains écrits de Machtotz.

Vetter s'est efforcé de prouver que l'*Hadjakhapatoum* est l'œuvre de Mesrop (4). Tourian réfute les argument de ce savant (5).

Style et valeur littéraire.— Le style d'*Hadjakhapatoum* est en général semblable au style du Ve siècle; il est du plus pur classique. On peut donc le considérer comme écrit ou traduit vers la fin de ce siècle. En ce qui concerne les idées, elles restent bien au-dessous de celles d'un homme tel que l'auteur supposé de ce livre. Cette médiocrité philosophique se manifeste particulièrement dans les questions théologiques traitées d'une manière tout à fait terre à terre (6).

ZENOB GLAK (Zénob de Glak (7)

Zénob († 324) était un prêtre d'origine syrienne.

---

1) Voir le XXe discours, *in fine*. — 2) Agathange, *Histoire*, éd. Tiflis, 1882, ch. 127, p. 508. — 3) *Vie de Machtotz*, éd. Venise, 1833, p. 21-22. — 4) Nirschl, *Patrologie*, III, Mayence, 1883, § 239-250, p. 215-262. — 5) Tourian, *op. cit.*, p. 420-422.

6) Tourian, *ibid.*, p. 423-424.

7) Le nom de la plupart des anciens écrivains est tiré de leur pays natal ou de leur couvent, formé généralement par les suffixes *atsi* (ացի), *étsi*, (եցի), ou *tsi* (ցի) : Khorénatsi, Anétsi, Kédiktsi, etc.

Devenu le disciple de l'Illuminateur à Césarée, il l'avait accompagné en Arménie pour collaborer à son œuvre d'évangélisation. Il fut placé à la tête du couvent Innaknian (=Neuf Sources ou Sourp Garabet) qu'il dirigea pendant vingt ans. Il est l'auteur de l'*Histoire de Taron.*

Les récits composant cet ouvrage, écrit sous forme de messages, sont précédés de trois lettres. La première est adressée par saint Grégoire au pontife Léonce, archevêque de Césarée. La seconde est envoyée à deux évêques syriens, Eléazar et Timothée.

Ces messages, ainsi que le chapitre consacré à l'envoi du troisième, renferment d'intéressants renseignements sur la manière avec laquelle on travaillait à cette époque à la propagation de la doctrine chrétienne.

Le récit proprement dit se compose de deux parties: 1° *Réponse de Zénob le Syrien à la lettre adressée par les Syriens, et l'Histoire du Couvent Innaknian.*

Des prêtres syriens ayant appris les miracles de saint Grégoire et les circonstances prodigieuses, dans lesquelles avait eu lieu la conversion du peuple, avaient prié l'Illuminateur de leur faire connaître les détails de cet événement. Le Patriarche confia à Zénob ce travail, en lui recommandant de décrire les combats livrés dans le canton de Taron contre les païens, ainsi que les actes de destructions de leurs sanctuaires.

2° La seconde partie est consacrée aux exploits du roi Terdat dans la région de Taron.

Cet ouvrage est, sans contredit, écrit dans l'idiome syriaque puisqu'elle était destinée à des prêtres syriens qui ne séjournaient pas en Arménie. D'aucuns croient que c'est Zénob lui-même qui l'a traduit en arménien (1).

D'après le P. Gatirdjian, il est l'œuvre d'un

---

1) Voir la préface de l'*Histoire de Taron*, éd. Venise, 1889.

écrivain médiocre du VIIe siècle (1). Khalatian s'efforça de confirmer la même assertion (2). D'autres ont nié l'existence de Zénob (3). Tourian aussi considère cet ouvrage comme apocryphe (4).

Valeur historique et littéraire.— Quoi qu'il en soit, l'*Histoire de Taron* nous apporte une contribution appréciable à l'étude des événements du début du IVe siècle, dans ce canton qui était le fief des prêtres païens, le centre le plus important du paganisme. Elle nous renseigne également sur les méthodes d'évangélisation en usage au cours des premiers siècles de la chrétienté.

Toutefois, elle n'a pas une grande valeur historique. Le style aussi est loin d'égaler celui des premiers traducteurs; il reste même au-dessous des productions des seconds traducteurs. Notons que le manuscrit a subi beaucoup d'altérations, en raison de l'ignorance ou de la négligence des copistes; de là l'inintelligibilité de certains passages.

AGATHANGEGHOS (Agathange)

Agathange, de nationalité romaine, exerçait les fonctions de secrétaire auprès de Terdat, lors du séjour de ce roi à Rome. Il l'accompagna en qualité de secrétaire; arrivé en Arménie, le monarque le conserva à son service.

Son principal ouvrage, intitulé *Histoire de Terdat et de saint Grigor*, relate les événements d'Arménie pendant un siècle environ (226-330 ap. J.-C.). Le roi Terdat, désireux de laisser à la postérité un récit circonstancié de la conversion du peuple arménien, confia cette tâche à son secrétaire.

Ce récit contient, outre une préface, plusieurs

---

1) Gatirdjian, *La liturgie des Arméniens*, textes, traductions et études, ouvrage posthume publié par le P. Daschian, Vienne, 1897, p. 76, note 2. — 2) Khalatian, *Zénob Glak*, étude comparée, Vienne, 1893, p. 76-78. Voir le compte rendu de cet ouvrage par K. v. Stakkelberg, *Byzantinische Zeitschrift*, t. IV, Leipzig, 1895, p. 368. — 3) Daschian, *Handès Amsorya*, 1889, p. 50-51. — 4) Tourian, *op. cit.*, p. 86.

chapitres, dans lesquels l'auteurs raconte: 1° la vie et l'histoire de saint Grigor; 2° le martyre de Hripsimée et de ses compagnes; 3° la conversion de l'Arménie à la religion du «salut». Ces récits sont interrompus par un long exposé de la doctrine de saint Grégoire.

Valeur littéraire et historique. — L'*Histoire* d'Agathange est un des joyaux de la littérature classique. Elle est écrite, en un style magistral, par cet écrivain de talent, nourri des belles-lettres latines et grecques (1).

Tous les auteurs de l'âge d'or et des périodes postérieures sont unanimes pour exalter son mérite ou pour s'y référer (2).

Controverses au sujet de l'idiome.— Les opinions diffèrent sur l'idiome dont se servit Agathange.

Certains critiques avancent le fait qu'Agathange a écrit sur l'ordre du roi, pour que «...les générations futures l'apprennent et le transmettent à leurs descendants» (3). Par conséquent, il s'agit – disent-ils – d'un livre fait exclusivement pour le peuple arménien; quel intérêt présenterait un ouvrage que ce peuple, ignorant le grec, ne pouvait lire ?

A cela on répond qu'aucune allusion n'existe ni chez les auteurs du V° siècle ni chez ceux des siècles postérieurs nous disant qu'Agathange connaissait l'arménien, de même qu'on ne trouve chez les auteurs arméniens aucune mention relative à la cessation par l'Etat d'utiliser le grec dans ses documents officiels (4). Du reste, on n'a trouvé aucune

---

1) Voir la préface de l'auteur à son *Histoire*, éd. Tiflis, 1882, p. 15-16. Il faut noter que cette préface ne figure que dans deux manuscrits arméniens. Est-elle apocryphe ? Il est difficile de le dire.

2) Khorénatsi, II, ch. 67, 75, 70, 80, 83, 86. Parbétsi, *Histoire*, préface, p. 1, 4, 7, 11; le catholicos Hovhannès, *Histoire d'Arménie*, Moscou, 1853, p. 23. — 3) Agathange, *Histoire*, ch. 127, p. 512.— 4) Voir infra : *Ouvrages écrits en arménien à l'aide de caractères étrangers;* Khorénatsi, *Histoire*, liv. II,ch.65.

trace d'ouvrages écrits en arménien à l'aide des caractères grecs.

Les arguments pour et contre sont également faibles. Selon toute probabilité, l'original fut composé en grec. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que le texte arménien aussi bien que le texte grec — tels qu'ils sont parvenus jusqu'à nous — ne constituent pas des ouvrages uniformes, mais que, au contraire, ils sont formés de divers écrits interpolés à différentes époques. Alfred Gutschmid fut l'un des premiers qui prouva que l'*Histoire* d'Agathange n'émanait pas d'un seul auteur, mais qu'elle n'était qu'une compilation de sources hétérogènes, réalisée successivement à diverses périodes (1). Le texte grec n'est que la traduction du texte arménien, mais ce dernier lui-même peut bien être la traduction d'un original grec plus ancien. Il convient de signaler que le texte grec contient quelques pages qui ne figurent pas dans le texte arménien.

PAVSTOS PUZANTATSI (Faustus de Byzance)

Controverses sur sa personnalité et son ouvrage. — La personnalité de Pavstos a soulevé beaucoup de controverses depuis une cinquantaine d'années. Les critiques se sont en vain efforcés de répondre à une foule de questions concernant l'auteur et son ouvrage. Etait-il Grec ou Arménien? A quelle époque a-t-il composé son *Histoire* et dans quel idiome, grec ou arménien? Questions, qui n'ont pas encore reçu de réponses satisfaisantes. Nous renvoyons nos lecteurs aux critiques qui les ont étudiées (2).

---

1) Gutschmid, *Agathangelos*, ZDMG fasc. XXXI, p. 1-60, Leipzig, 1877. — De Lagarde, *Agathangelos und die Akten Gregors von Armenien*, Göttingen, 1887.

2) Malkhassian, *Pavstos Puzant*, Vienne, 1896. — Ter-Boghossian. *Considération sur l'Histoire de Pavstos*, I. partie, Vienne, 1901. - Karamaniantz, dans l'*Artzagank*, année 1890, N° 6. - Le P. Zarbhanélian, *Histoire littéraire de l'ancienne Arménie*, t. I, p. 249, Venise, 1897. - Malkhassian, dans le *Mourdj*, année 1901, N° 3. — M. Abéghian, *Histoire de l'ancienne litté-*

Suivant la tradition, Pavstos est un écrivain d'origine grecque du IVe siècle. Il a écrit son *Histoire* dans cet idiome. Le texte arménien, tel qu'il nous est parvenu, ne peut donc être qu'une traduction faite postérieurement à l'invention des caractères alphabétiques.

Sujet et style.— Le sujet de cet ouvrage est le récit des évènements survenus pendant une période de soixante-dix années (environ cinquante ans, d'après Abéghian), allant du règne du roi Khosrov, fils de Terdat, à celui d'Archak III et de Khosrov III Chapour (316-387) (1). Il fournit une abondante et précieuse documentation, malgré ses nombreuses erreurs dans les faits historiques et les chiffres fantastiques qu'il donne sur l'importance numérique des troupes (2). En outre, l'auteur ne paraît avoir aucune idée de l'importance de la chronologie; il ne mentionne aucune date. En dépit de ses erreurs, de ses exagérations et de ses lacunes, Saint-Martin apprécie cet auteur qui relate scrupuleusement les moindres détails des évènements; le savant historien ajoute que la connaissance que Pavstos donne de l'Arménie du IVe siècle, doit être plus exacte que celle de Khorénatsi, dont l'œuvre est d'une extrême brièveté (3).

Puzantatsi a un mérite qu'il convient de relever: contrairement aux autres écrivains arméniens, il semble avoir compris l'importance de la description de mœurs et coutumes, des superstitions populaires, des usages du peuple et des princes, ainsi que des relations entre la Cour et l'Eglise. Il y abonde en détails, souvent pittoresques et quelquefois scabreux,qui nous changent un peu de la sobriété

---

rature arménienne, t. I, p. 168 et s., 246, 588-591, Erivan, 1944.- Tourian, *Histoire de la littérature arménienne*, Jérusalem, 1930, p. 79.

1) Emin donne la date de 344-392 (voir Langlois, *Collection ..., Introduction à l'Histoire de Faustus de Byzance*), t. I, p. 204). — 2) Cf. entre autres, les chapitres 30 et 55 du livre IV.- 3) Saint-Martin, *Mémoires*, ..., Paris, 1818-1819, t. I, p. 313-314.

protocolaire des historiens arméniens.

Au point de vue de la pureté, son langage atteint la perfection. Seulement, il a le défaut d'allonger les périodes, ce qui rend son récit parfois languissant (1).

b) OUVRAGES ECRITS A L'AIDE DE CARACTERES ETRANGERS

Les critiques traditionalistes déclarent qu' antérieurement à l'invention des caractères alphabétiques par Machtotz, des ouvrages furent, bien avant le Ve siècle, écrits dans l'idiome national, mais en caractères grecs, persans ou syriaques. C'est le cas notamment de l'*Hadjakhapatoum*, (2) des œuvres d'Agathange, de Pavstos et de Zénob Glak. (3)

Aujourd'hui, d'après l'opinion quasi générale, les ouvrages que la tradition fait remonter au IVe siècle, sont écrits en grec et traduits en arménien au siècle suivant. Des savants, tels que Hübschmann, Marquart, les P.P. Daschian et Ménévischian, et, en général, tous les mekhitaristes de Vienne sont de cet avis. Marquart, en particulier, est très catégorique à ce sujet : «En Arménie — écrit cet illustre orientaliste — on ne trouvait pas une seule ligne écrite dans l'idiome national, car aucun des alphabets connus jusqu'alors n'était capable de rendre les nombreux sons difficiles de la langue arménienne... La littérature de l'époque n'était donc pas arménienne,

---

1) Cf. Emin, *Introduction*, à la traduction de Pavstos, dans la *Collection* ... de Langlois, Paris, 1867, t. I, p. 206. - Aïdinian, *Grammaire critique* ..., Vienne, 1866, p. 59. et 63-118.

2) Cette opinion est moins catégorique en ce qui concerne l'*Hadjakhapatoum*. D'aucuns croient qu'il a pu être composé en arménien après le Ve siècle, le texte grec n'étant que la traduction du texte original. — 3) Les livres d'Agathange et de Pavstos ont dû être écrits pendant la première moitié du Ve siècle, comme il appert de leur style qui est du pur classique. Quant à l'*Histoire de Zénob*, elle n'est, d'après le P. Gatirdjian et Khalatian, qu'une compilation faite au VIIe siècle. (Voir Adjarian, *Les caractères alphabétiques arméniens*, Vienne, 1928, p. 116.

mais grecque ou perse» (1).

D'ailleurs, des monuments littéraires très anciens parvenus jusqu'à nous ou des documents, dont l'existence est attestée par des historiens nationaux et étrangers prouvent que les Arméniens de l'époque cultivaient la littérature en langue grecque ou syriaque. A cet égard on peut citer : les monnaies arméniennes, la statue érigée par le roi Khosrov, l'inscription gravée par Terdat sur son palais de Garni (2) et le tombeau élevé à la suite des combats d'Artzan (3). Tous ces monuments portent des inscriptions en langues étrangères (4).

II. L'AGE D'OR (403-450)

a) *LES PREMIERS TRADUCTEURS*

I. L'INVENTION DE L'ALPHABET (5)

Témoignages des historiens arméniens.— Trois auteurs de l'époque classique relatent les circonstances dans lesquelles furent découverts les caractères arméniens. Ce sont: Korioun (6), Khorénatsi (7) et Parbétsi (8).

On a l'habitude de confronter ces historiens pour y relever des contradictions, confrontation qui peut

---

1) Marquart, *Ueber den Ursprung des armenischen Alphabets in Verbindung mit der Biographie des heil. Maschtotz*, Vienne, 1917, p. 7; de même, *Handès Amsorya*, année 1911, p. 536 du texte arménien; p. 535 du texte allemand.

2) Khoréna'si, *Histoire*, liv. II, ch. XC.

3) Zénob Glak, *Histoire*, éd. Vienne, 1889, p.31.

4) Voir la liste dans *Agathange et son secret plusieurs fois séculaire*, par le P. Sarkissian, Venise, 1890, p. 295-297.

5) D'aucuns placent la date de l'invention de l'alphabet entre 405 et 407.

6) Cf. Korioun, *Biographie de Mesrop*, éd. Venise, 1833 p. 4, sqq.

7) Khorénatsi, *Histoire d'Arménie*, III, ch. LII, LIII.

8) Parbétsi, *Histoire*, ch X-XI.

présenter de l'intérêt historique, mais elle embrouille le sujet. Du reste, sur la question essentielle il n'y a pas de désaccord fondamental. Tous les trois sont unanimes à dire que le catholicos Sahak et Mesrop Machtotz prirent effectivement les caractères soi-disant arméniens chez un certain Daniel de Syrie, mais qu'après les avoir enseignés à leurs élèves à titre d'essai, ils s'aperçurent qu'ils étaient sinon tout à fait impropres, du moins incapables de rendre d'une façon satisfaisante tous les sons et articulations de l'arménien.

Mesrop fit un second voyage en Syrie et dans d'autres villes de l'Asie Antérieure pour effectuer de nouvelles recherches. Il n'obtint aucun résultat. C'est alors qu'une main providentielle — dit la légende — intervint pour tracer dans la vision de Mesrop les caractères que cherchait ce dernier.

Quels étaient ces caractères? Sur ce point les avis diffèrent. D'après Korioun, Mesrop avait obtenu un alphabet complet, alors que, selon Khorénatsi et Parbétsi, il ne s'agissait que de voyelles.

Les critiques arméniens aussi bien qu'étrangers ne sont non plus d'accord à ce sujet. Les opinions se ramènent aux trois points suivants:

1° Mesrop a inventé l'alphabet *de toutes pièces;*

2° Des caractères ont bien existé, mais ils étaient insuffisants pour exprimer tous les sons de l'arménien; Mesrop les a *complétés et améliorés.* On dit qu'il utilisa les vingt-deux lettres daniéliennes, mais qu'il les compléta en y ajoutant quatorze nouvelles lettres, qui lui furent révélées dans une vision. Ces quatorze caractères seraient les sons doubles qui forment la richesse phonétique de l'arménien et que l'on ne trouve pas dans les autres langues.

3° Mesrop n'a trouvé *que les voyelles.*

Des caractères arméniens ont-ils existé avant le Ve siècle?— Un autre point non moins controversé est celui de savoir si les Arméniens ont possédé des caractères alphabétiques avant le Ve siècle. Ceux qui le croient, s'appuient sur les témoignages des

historiens anciens: Korioun(1), Khorénatsi(2), Parbétsi (3), Agathange (4).

L'absence de toute trace d'inscriptions lapidaires peut être considérée comme une preuve que les Arméniens ne possédaient pas d'écritures alphabétiques. Si elles avaient existé, Mesrop, Korioun, Khorénatsi et Parbétsi en auraient certainement connaissance, puisque les inscriptions cunéiformes mêmes, dont la majeure partie date de l'époque ourartienne (proto-arménienne) se trouvent encore de nos jours disséminées dans divers districts de l'Arménie. Khorénatsi nous en a donné une description. (5)

Conséquences de l'invention de l'alphabet. — La renaissance littéraire qui suivit cette invention, contribua à l'indépendance de la nation. Comme l'a observé Saint-Martin, « cette opération purement littéraire en apparence, eut pour résultat de séparer à jamais les Arméniens des autres nations de l'Orient, d'en faire un peuple distinct et de les affermir dans la religion chrétienne, en proscrivant ou en rendant profane l'usage de tous les caractères alphabétiques étrangers répandus dans le pays et destinés à transcrire les livres des idolâtres ou des secteurs de Zoroastre. C'est à l'exécution de cette entreprise que nous devons la conservation de la langue et de la littérature des Arméniens. Il est probable que, sans la découverte de l'alphabet, ce peuple n'aurait pas tardé à se confondre avec les Perses ou les Syriens et à disparaître entièrement comme tant d'autres nations de l'ancienne Asie».(6)

---

1) *Histoire*, éd. Venise, p. 8-9.

2) *Histoire*, III, ch LII.

3) *Histoire*, éd. Venise, 1873, ch. X, p. 36.

4) *Histoire*, éd. Tiflis, 1882, ch. VIII, p. 70 et ch. XVI, p. 109.

5) Khorénatsi, *Histoire*, I, ch. XVI, *in fine*.

6) *Histoire du Bas-Empire* par Lebeau, nouvelle édition par de Saint-Martin, t. V, Paris, 1826, p. 320.

2. LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE A L'AGE D'OR

Début de l'âge d'or. — L'âge d'or de la littérature arménienne est la période qui commença avec l'invention de l'alphabet pour s'arrêter à la fin de la première moitié du Ve siècle. Sahak et Mesrop entreprirent avec le concours de leurs élèves la traduction des Saintes Ecritures, le travail le plus urgent à leurs yeux, puisqu'il s'agissait avant tout de servir la religion et de renforcer l'action chrétienne. La traduction orale dans les églises ralentissait l'œuvre d'évangélisation (1) ; il fallait présenter aux fidèles des textes en leur langue maternelle. Les productions littéraires furent donc avant tout des instruments de propagande et d'édification. Il serait cependant exagéré de dire qu'elles n'ont aucun caractère littéraire. « ... Si leurs auteurs furent uniquement des théologiens, rien n'était plus naturel, puisque ce qui prime chez les pères de l'Eglise, ce sont les idées théologiques et la substance morale. L'intérêt de la forme et du genre littéraire n'est que secondaire ».

Caractères généraux de la langue classique. — Dans cette période, la langue atteint son plus haut degré de perfection, comme noblesse, correction et richesse d'expression. Ses caractères distinctifs sont : la simplicité, la clarté, l'abondance des synonymes, ainsi que l'emploi fréquent et heureux de toutes les figures de construction, l'inversion, le pléonasme et l'ellipse, notamment. Il faut signaler aussi la souplesse remarquable de l'arménien due aux particularités suivantes : « liberté dans l'ordre des mots, triple article défini qui donne au dialogue une extrême précision, surtout peut-être un système verbal où le triple aspect indéterminé, déterminé (aoriste) et parfait conserve encore toute sa primi-

1) Khorénatsi, *Histoire d'Arménie*, III, ch. XLVII.

tive saveur » (1). L'ensemble de ces qualités caractérise le style de l'arménien classique, bien que toutes les œuvres du V° siècle ne les possèdent pas au même degré. Cependant, même chez les auteurs de second ordre la langue atteint une perfection telle qu'on peut facilement distinguer les productions littéraires du V° siècle des écrits des siècles suivants. Aussi, les a-t-on classés tous sous la dénomination d'*auteurs de l'âge d'or*. Le style classique, tout en conservant son caractère asiatique, offre enfin la particularité d'égaler très souvent la précision de l'exposé et la variété des nuances des ouvrages grecs et latins.

Une autre caractéristique de l'arménien, c'est le rythme spécial de sa prose, rythme qu'on constate dans nombre d'écrits religieux, historiques et philosophiques de cette période, surtout dans la version arménienne des Saintes Ecritures. La prose y est telle, qu'en démembrant les phrases, on obtient souvent de véritables vers; et cela, de la manière la plus naturelle.

b) LES TRADUCTIONS DE L'AGE D'OR

Période dite des traducteurs.— Immédiatement après l'invention de l'alphabet commença l'ère dite des traducteurs ou disciples.

On désigne sous le nom de *premiers traducteurs* ceux qui, au moment de la découverte de l'alphabet, étaient suffisamment formés pour collaborer avec leurs maîtres, Sahak et Mesrop. Les plus connus sont Eznik, Korioun et Hovsep Paghnétsi.

On appelle *seconds traducteurs* ou *traducteurs cadets* ceux qui sont sortis plus tard des écoles où

---

1) St. Lyonnet, *Les versions arméniennes et géorgiennes du Nouveau Testament*, Paris, 1936, p. 348. Au sujet du système verbal: cf. A Meillet, *Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien, Mémoires de la Société Linguistique de Paris*, 1909, t. XVI.

ils avaient eu pour maîtres les premiers traducteurs. Parmi les seconds traducteurs se distinguèrent : Eghiché, Parbétsi, David dit l'Invincible, Khorénatsi et Hovhan Mamikonian.

La plupart terminèrent, aux frais de la nation, leurs études religieuses et philosophiques dans les grands centres intellectuels réputés de l'époque : Byzance, Edesse, Alexandrie.

Ouvrages traduits.— La littérature de l'âge d'or a été par excellence celle des traductions. Aussitôt après la Bible, on donna la version des ouvrages religieux, théologiques et moraux des Pères syriens et grecs (1). En voici les principaux :

Ont été traduits du syriaque: l'*Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*(2) ; le recueil des *Discours* d'Aphraat, qui porte en arménien le nom de *Zgon* (*Le Sage*) ; la *Lettre d'Abgar* de Léroubna; le *Commentaire des Livres Saints* et la *Concordance des Evangiles* de saint Ephrem; le *Cathéchisme* de saint Cyrille (2) ; les *Lettres du patriarche Ignace* (2) ; le *Sermon sur les martyrs d'Orient* de l'évêque Maroutha; les douze premiers chapitres du *Commentaire de saint Jean* par Jean Chrysostome (2).

Ont été traduits du grec : La *Chronique* d'Eusèbe ; le *Commentaire sur Matthieu*, de saint Jean Chrysostome ; le *Commentaire des Epîtres de saint Paul* par saint Jeau Chrysostome; le *Livre de la Création en six jours* du patriarche Athanase; les *Discours* de l'évêque Sévérien; le *Commentaire du Pentateuque* de saint Cyrille d'Alexandrie; la *Lettre aux Arméniens* du patriarche Proclus(3) ; le *Livre des huit pensées de Péché, Le Moine et la Vie pratique,* et de nombreux

---

1) On se demande pourquoi aucun ouvrage n'a été traduit de la langue des Perses malgré les relations entre l'Arménie et ce peuple, surtout depuis la fondation de la dynastie des Achéménides. A cela deux raisons : 1° le paganisme des Perses; 2° la pauvreté de l'ancienne littérature perse.

2) Texte composé en grec; la traduction arménienne a é é faite sur une version syriaque.

3) Ne nous est parvenue qu'en partie.

autres écrits d'Evagre de Pont.

Traductions postérieures à l'âge d'or.— Pour ne plus en revenir sur le même sujet, nous plaçons ici les versions faites au VIe siècle et plus tard; la plupart portent sensiblement le cachet du style hellénistique.

Ont été traduits au VIe siècle : le *Livre des Chries* attribué à Movsès Khorénatsi; la *Grammaire* de Denys le Thrace; le *Livre des Définitions* de David; les *Preuves apostoliques* d'Irénée; le *Commentaire de l'Ancien Testament* et les *Discours* de Philon le Juif, entre autres, *De la Providence, Sans Préparation sur Samson, De Jonas;* le *Roman d'Alexandre* du *Pseudo-Callisthène* (1); le *Des Fables* de Nonnus; les *Fables* d'Olympien (1); l'abrégé de la *Réprimande aux Schismes* d'Epiphane de Chypre (1); l'*Histoire du Concile d'Ephèse* de Philaxianus (1).

En outre, il existe la version d'un grand nombre des sermons de Basile de Césarée, de Grégoire de Nazianze, d'Athanase le Grand, de Grégoire de Nysse et d'autres Pères. D'après le témoignage de Grigor Magistros, on a traduit aussi les œuvres de Callimaque, d'Andronicus de Rhodes, d'Olympiodore et d'autres versions perdues. Quant aux œuvres de Platon, qui nous sont parvenues (*Eutyphron, Apologie de Socrate, Timée, Phédon, La République*), elles sont regardées comme ayant été traduites par Magistros lui-même. Cet auteur nous a donné aussi des extraits de la *Géométrie* d'Euclide (2).

De nombreuses traductions ont été faites du VIIe au XIIe siècle; nous les signalerons en parlant de chaque écrivain. Parmi elles, celles de Stépanos Sunétsi et de Pilon Tirakatsi.

Textes perdus qui nous sont connus grâce aux versions arméniennes.— Les auteurs arméniens ont rendu à la littérature universelle un service incomparable; certains textes grecs et syriaques étant

1) La langue de cette version n'est pas influencée par l'école hellénistique sans, pour cela, être aussi pure que celle de l'âge d'or.

2) Voir la *Lettre à Sarkis Vartabed*, dans la *Correspondance* de Magistros, Alexandropol, 1910, p. 66.- Tourian. *Histoire de la littérature arménienne*, p. 37.

perdus, ce n'est que par les versions arméniennes que le monde savant a pu les connaître. De ce nombre sont: la *Chronique* d'Eusèbe, les *Paralipomènes* de Michel le Syrien, les *Homélies* de Sévérien, évêque de Gabala (1).

c) *AUTEURS DE L'AGE D'OR*

SAHAK LE GRAND

Sahak, dit le Grand ou le Parthe (355-438) était fils du catholicos Nersès le Grand (353-358;363-373). Il succéda à son père, et avec la collaboration de Mesrop, donna à l'instruction du peuple une grande impulsion. Indépendamment de l'action diplomatique qu'il exerça auprès des Perses ou des Grecs sur la demande du roi et des nakharars, il se révéla grand animateur du nouvel esprit chrétien. Ayant fait des études approfondies à Byzance et à Césarée, il était réputé pour son éloquence et ses écrits (2). Ses ouvrages nous sont inconnus. Nous savons seulement qu'il participa aux traductions des œuvres grecques, à celle de la Bible notamment (3). Il est considéré comme l'auteur de *Canons* formés de six chapitres, qu'il avait composés après les troisième et quatrième conciles de Vagharchapat. La tradition lui attribue quelques épîtres adressées à diverses personnalités (4). Il mourut dans le village de Blour (district de Bagrévand) en 439 et fut enterré à Achtichat.

MESROP MACHTOTZ

Vie. — Né dans le village d'Hatsékatz (district de Taron), Mesrop (360-440) fut dans sa jeu-

1) Cf. P. Sarkissian, *Dei Tesori patristici e biblici conservati nella litteratura armena* (Mémoire présenté au IVe congrès international à Fribourg), Venise, 1897).

2) Parbétsi, *Histoire*, ch. X, p. 42.

3) Parbétsi, op. cit., ch. XI.

4) Khorénatsi, *Histoire*, liv. III, ch. LVII.

nesse, chargé, à la cour de Khosrov, de la rédaction des décrets royaux. Ensuite, il embrassa l'état religieux et se rendit célèbre, tant par sa science que par sa vie vertueuse, austère et exemplaire. C'est à lui que l'Arménie doit l'invention de l'alphabet. Khorénatsi nous relate les circonstances qui l'avaient poussé à cette invention (1). Evangélisateur actif et énergique (2), il exerça son apostolat dans la province des Sunik et aux marches des Mèdes. Son action dans le canton de Goghten fut particulièrement célèbre en raison des efforts qu'il fit pour supprimer le reste des coutumes et des rites païens, auxquels les habitants se livraient clandestinement depuis le règne de Terdat. Il mourut à Vagharchapat et fut enterré à Ochakan.

Aucune œuvre ne nous est parvenue qui puisse être attribuée à Mesrop, d'une façon catégorique. On le considère comme auteur d'un livre rituel (*Machtotz*), mais ce n'est pas certain; cet ouvrage est sans doute l'œuvre du catholicos Machtotz (IXe siècle). Par contre, Mesrop prit part à la plus grande partie des traductions effectuées immédiatement après l'invention de l'alphabet, ainsi que l'attestent les historiens de son époque (Korioun et Khorénatsi).

Mesrop à Byzance (416).— Dans les provinces de l'Arménie occidentale, soumises à la domination grecque, les métropolites de Césarée faisaient obstacle à l'exercice pontifical des catholicos arméniens. Sahak dépêcha Mesrop à Byzance pour faire des démarches auprès de Théodose II et d'Atticus, ce dernier patriarche grec d'origine arménienne. Il réussit dans sa mission, et, dès lors, les catholicos arméniens purent de nouveau exercer leur autorité dans les territoires en question. A cette occasion, Atticus lui décerna le titre d'*ecclésiasticos*, distinction que l'Eglise d'Orient réservait aux docteurs de la foi et aux prédicateurs.

---

1) Khorénatsi, *Histoire*, liv. III, ch. XLVII.

2) « .. car ce n'était pas seulement un art qu'il enseignait, mais un souffle qu'il donnait à ses disciples à la manière des apôtres», écrit Khorénatsi (liv. IV, ch LI).

Mesrop agent de l'évangélisation des Ibères et des Alains.— Mesrop poussa son apostolat jusqu'en Ibérie et en Aghovanie. Aux Ibères, il donna leur alphabet *khoutzouri* (=ecclésiastique) qui ressemble à l'alphabet arménien, bien que Vaghtank raconte dans ses *Annales* que l'alphabet fut donné aux Géorgiens par le roi Pharnavaz (1). Mesrop ouvrit dans ce pays des écoles, et en confia la direction à deux de ses disciples arméniens.

Il se rendit ensuite dans le pays des Alains qu'il dota d'un alphabet particulier (2) ; il y laissa un de ses élèves avant de rentrer en Arménie (3).

EZNIK KOGHBATZI (Eznik de Koghp)

Vie.— Eznik, né à Koghp, est le plus brillant des auteurs de l'âge d'or. On ne connaît rien sur sa personne. Tout ce que nous savons, c'est qu'il fut envoyé par ses maîtres à Edesse pour traduire les ouvrages des premiers Pères de l'Eglise syrienne (4). Il fit ses études à Byzance où il se procura les textes «authentiques» en grec (5) de la Bible, dont la première traduction fut revisée vers l'an 443, d'après ces textes. Il rapporta également de Byzance les *Canons* (actes) du concile d'Ephèse tenu en cette ville en 431, en vue de condamner la doctrine hérétique de Nestorius. On croit qu'il fut, par

---

1) Brosset, *Histoire de la Géorgie*, t. I, p. 43.

2) L'alphabet des Alains est perdu depuis longtemps; jusqu'à présent on n'a trouvé aucun manuscrit écrit dans cette langue; les inscriptions lapidaires font également défaut. E. Boré avait cru trouver l'alphabet des Alains dans un manuscrit arménien... mais ces caractères n'étaient que le *nodrakir*, (écriture des notaires, sorte de cursive) des Arméniens. (E. Boré, *Lettres d'un voyageur en Orient*, Paris, 1840, t. II, p. 50. Langlois, *Collection*, t. II, p. 162).

3) *Khorénatsi*, liv. III, ch. LIV; *Korioun*, éd. Venise, 1833, p. 15, 18 et 19.

4) Khorénatsi, liv. III, ch. LX, *in fine*

5) *Ibid.*

la suite, pourvu de l'évêché de Bagrévand. On suppose qu'il participa au concile d'Artachat (450) ; son nom figure sur la liste des prélats qui assistèrent à ce concile.

Œuvre.— Le principal écrit d'Eznik est l'ouvrage connu sous le titre *Contre les Sectes*, chef-d'œuvre de la littérature classique de l'Arménie. C'est une brève critique des sectes les plus répandues en Orient.

L'ouvrage se compose de quatre parties comprenant chacune un certain nombre de chapitres.

Dans la première partie, l'auteur réfute les religions païennes, en particulier la doctrine dualiste dont il combat les partisans. La deuxième partie traite de la religion persane et critique les adorateurs du Feu. Dans la troisième, on trouve la réfutation des doctrines philosophiques et religieuses des Grecs. Dans la quatrième, l'auteur s'attaque à l'hérésie de Marcion.

La division traditionnelle en quatre livres est l'œuvre du P. A Pakradouni, auteur de l'édition de 1826 (1). Le P. L. Mariès considère cette division comme artificielle. D'après ce savant, les trois premiers livres s'interpénétrent d'une façon inextricable et déconcertante; tous les développements sur les instincts des bêtes et des hommes, les rêves et les songes, les maladies mentales et les possessions diaboliques n'ont rien de spécifiquement perse; de même, rien de spécifiquement grec dans les passages concernant la cosmographie; enfin, on se demande en quoi la grande conclusion sur Dieu transcendant et créateur contenue dans le troisième livre au sujet de la religion des philosophes grecs, s'adresse aux Grecs (2).

L'ouvrage — estime le P. Mariès — ne constitue pas quatre traités polémiques prenant chacun à

1) Voir la préface de cette édition, Venise, 1826, p. 1.

2) L. Mariès, *Le De Deo d'Eznik de Goghp*, études de critiques littéraires et textuelles, Paris, 1924, p. 19-20.

partie et séparément une catégorie d'adversaires, mais un traité sur Dieu, un *De Deo*, comme on dit dans les cours de théologie...(1) Il n'y a pour Eznik que deux catégories d'hommes qui s'opposent l'une à l'autre: ceux qui sont *en dehors* de l'Eglise (արտաքինք) qui a la vérité, et ceux qui sont *en dedans*, les vrais fidèles: les ներքինք . Restent à part ceux qui, tout en prétendant faire partie de l'Eglise, n'en sont point en réalité : les hérétiques հերձուածողք. Toutes ces catégories sont envisagées sous cet angle unique : la connaissance de Dieu (2). Aussi bien — conclut le P. Mariès — les différents titres qu'on lui a donnés, «Destruction des sectes» (Եղծ Աղանդոց), «Contre les sectes» (Ընդդէմ Աղանդոց), sont tous arbitraires (3).

Sur ce point, comme sur d'autres, Adontz ne partage pas l'avis du P. Mariès. Pour lui c'est la question du Bien et du Mal et non celle de Dieu qui préoccupe Eznik. Celui-ci ne parle du Créateur que dans la mesure où il est nécessaire de traiter le problème du Bien et du Mal (4)

Comme Adontz le dit lui-même, son intention, en critiquant le P. Mariès, n'a été nullement de minimiser la valeur de son travail; les défauts mis à part, l'étude du savant français est une précieuse obole jetée dans le tronc de l'histoire de la littérature arménienne (5).

Quoi qu'il en soit, Eznik se révèle, dans son ouvrage, comme un dialecticien et apologiste de premier ordre en même temps que fervent chrétien. Son exposé est fait d'ordre et de logique vigoureuse. Il étale de vastes connaissances en matière de phi-

---

1) Mariès, *ibid.*, p. 22-23.

2) *Ibid.*

3) *Ibid.*, p. 31.

4) *Remarques critiques au sujet d'Eznik, à propos de l'ouvrage de L. Mariès*, dans le *Pazmaveb*, année 1925, p. 196, 294, 336, et année 1926, p. 12, 60, 108. - Voir également les critiques formulées par H. Adjarian dans le *Pazmaveb*, année 1926, p. 170-171.

5) N. Adontz, *Pazmaveb*, année 1926, p. 113.

losophie, sciences physiques et naturelles. Toutefois, il n'a su éviter les erreurs de ses contemporains au sujet de certaines questions. En outre,il semble ignorer des vérités qui étaient pourtant connues des philosophes de son époque. C'est ainsi, par exemple, qu'il n'admet pas la rotation de la terre autour du soleil, fait vérifié cependant par les philosophes grecs.

Il est étonnant que l'existence d'une œuvre si remarquable à divers égards, ne nous ait été révélée qu'au XVIIIe siècle. Chez les auteurs arméniens depuis l'âge d'or jusqu'à cette époque, nous ne trouvons aucune trace de cet ouvrage; partout, Eznik n'est mentionné que comme traducteur.

La première édition de la *Réfutation des Sectes* parut à Smyrne en 1762, la deuxième à Venise, en 1826. L'unique manuscrit qui nous soit parvenu date de 1280; c'est sur ce dernier que reposent toutes les éditions. De son examen il ressort que l'ouvrage n'est divisé ni en livres ni en chapitres (1).

Le traité d'Eznik est-il une œuvre originale?— Longtemps on avait considéré ce traité comme une production originale. C'est le P. Zarbhanélian qui, pour la première fois, crut voir des similitudes entre l'ouvrage d'Eznik et le livre d'Epiphane (310-413) sur les *Hérésies* pour ce qui est des passages relatifs à la religion perse et à la secte de Marcion (2).

Plus tard, les recherches du P. H. Thorossian donnèrent un résultat plus positif. Les hypothèses émises par ce critique portèrent non seulement sur Epiphane, mais aussi sur les *Homélies* au sujet de l'*Hexameron* de saint Basile et les œuvres d'autres Pères utilisées par Eznik (3). Mais c'est surtout au

1) Adjarian, *Examen et collationnement du manuscrit d'Eznik nouvellement trouvé*, Vienne, 1904.

2) Zarbhanélian, *Histoire littéraire de l'Arménie ancienne*, p. 304.

3) H. Thorossian, dans le *Pazmaveb*, année 1889, p. 14, 108, 199, 313, 385.— Ajoutons que c'est encore ce Père mekhitariste qui signala les ressemblances frappantes de style et d'idées dans la version arménienne de la *Lettre pastorale*

P. K. Kalémkiarian que revient le mérite d'avoir établi les sources auxquelles Eznik a emprunté,presque textuellement, un grand nombre de passages (1). Parmi elles il faut citer: saint Méthode d'Olympe († 312), saint Basile de Césarée († 379), Epiphane († 403), Aristide († 140), Hippolyte (*scripsit* 200-235.).

Valeur du traité d'Eznik.— Malgré tous ses emprunts, l'avis général des critiques tant arméniens qu'étrangers confirme la célébrité dont jouit Eznik depuis la découverte de son manuscrit vers 1760.

Son ouvrage «est un livre précieux à plus d'un titre — écrit Langlois — parce qu'il complète les renseignements que les écrivains arméniens, notamment Eghiché et Parbétsi, nous ont transmis sur le mazdéisme... Eznik fait preuve d'une connaissance étendue des questions philosophiques et religieuses agitées de son temps» (2).

Eznik peut revendiquer à juste titre une place d'honneur dans les productions intellectuelles de l'antiquité classique, estime Weber, de son côté (3).

Vetter déclare à son tour: «Eznik est un phénomène unique dans la littérature patrologique» (4).

Le P. Mariès va beaucoup plus loin. Tout en soumettant à une critique sévère et minutieuse le texte d'Eznik pour ce qui est des sources exploitées, il conclut en ces termes: «...Arrivât-on à faire la preuve qu'il n'y a pas une pierre à lui dans son traité, Eznik n'en restera pas moins à jamais l'architecte. La simplicité et la hardiesse de lignes de ce petit édifice le classent parmi les monuments les

---

d'Aïlallah (évêque d'Edesse en 324) et la *Réfutation des Sectes*, ce qui amena ce savant à considérer Eznik comme le traducteur de la *Lettre* de l'évêque syrien (*Pazmaveb*, année 1911 p. 559-567).

1) K. Kalémkiarian, *Nouvelles sources d'Eznik Goghpatsi*, Vienne, 1919.

2) Langlois, *Collection...*, t. II, p. 371-372.

3) Weber, *Katholik*, Mayence, 1898, p. 215.

4) Nirschl, *Lehrbuch der Patrologie*, Mayence 1885, t. III, p. 231.

plus imposants de la littérature apologétique de cet âge, sans distinction entre la grecque et l'arménienne» (1).

Style.— Eznik se distingue par la pureté de la langue et la perfection de son style, qualités qu'aucun auteur arménien de l'époque ni des siècles postérieurs n'a possédées aussi parfaitement que lui.

Le P. Avker, savant mekhitariste de Venise, se plaisait à dire: «Celui qui veut connaître toutes les finesses, toutes les subtilités de l'arménien et du style de la période classique doit constamment lire Eznik».

KORIOUN

Vie.— Korioun, dit l'Admirable, fait partie du groupe des traducteurs aînés. Il se perfectionna à Byzance dans la langue et les belles-lettres grecques. Il fut consacré évêque d'Ibérie vers 440 (2). On le croit d'origine géorgienne. C'est à lui qu'on doit la traduction des trois livres des Macchabées. Il traduisit également Agathange, ainsi que cela ressort de la ressemblance du style de cet ouvrage avec celui de la *Biographie de Mesrop*, par notre auteur.

Quelques critiques arméniens lui attribuent la version de l'*Histoire* de Pavstos. Tourian ne partage pas cet avis (3), de même que le P. Zarbhanélian (4), mais ce dernier se base sur une raison de principe en ce sens qu'il admet l'arménien comme étant l'idiome original d'Agathange et de Pavstos.

Vie du Bienheureux Mesrop.— C'est le titre de l'ouvrage de Korioun, composé à la demande du catholicos Hovsep (441-452) en vue de perpétuer la mémoire et les œuvres de son maître. Ce livre ne contient aucun détail ni sur la jeunesse ni sur la vie laïque de Mesrop (5). Par contre, les renseigne-

1) Mariès, op. cit., p. 93.

2) Khorénatsi, liv. III, ch. LIV *Korioun*, éd. Venise, 1833, p. 9, 15, 18.

3) Tourian *Histoire de la littérature arménienne*, p. 93.

4) Zarbhanélian, *Histoire littéraire...*, p. 312-313.

5) Khorénatsi, liv. III, ch. XLVII.

ments abondent sur la seconde période de sa vie, consacrée à l'apostolat et aux travaux littéraires. Mais on attendait de la part d'un collaborateur immédiat du maître des particularités autrement importantes et circonstanciées.

Style.— Le style de Korioun est de valeur inégale. A côté de morceaux d'une pureté remarquable, on voit des passages obscurs, voire même inintelligibles, parfois avec une légère tendance au verbiage. Une partie de ces imperfections doit être attribuée à l'ignorance des copistes des siècles suivants, qui par suppressions ou par interpolation, ont très souvent modifié les livres à transcrire. La *Vie de Mesrop* est précisément l'un des manuscrits qui porte le plus la marque de ces altérations, dans sa dernière partie notamment. Pour ce qui est du style, voici deux appréciations nettement contradictoires; l'une dans la préface du *Grand Dictionnaire de la Langue arménienne* (1), où on lit que ce style «est de l'arménien authentique et pur, simple, par endroits, mais atteignant quelquefois le sublime».L'autre est émise par Adontz qui le trouve «factice et artificiel, obscur et lourd..., dépourvu de la magnificence glissante et agile, propre au style académique de ses contemporains» (2).

Remarques critiques et philologiques. — Les altérations et les interpolations subies par le livre de Korioun à travers les siècles ont compliqué la tâche des critiques dans la reconstitution du texte original. Les deux éditions, présumées complètes, ont été réalisées à Venise, en 1833 et en 1894. Cette dernière contient aussi la version dite «petite» de l'ouvrage, publiée pour la première fois par le P. Alishan (3).

---

1) Publié à Venise en 1836-1837, t. I, p. 14.

2) *Handès Amsorya*, année 1927, p. 400.

3) Alishan, *Ecrits arméniens*, vol. XI, Venise 1854.- Pour la comparaison de ces deux versions, voir : H. Adjarian, *Les sources de la Biographie de saint Mesrop et l'histoire de l'invention des caractères alphabétiques et leur examen*, Paris, 1907, p. 4-18. D'aucuns croient que l'abrégé n'est pas sorti de la plume de Korioun; il serait le travail d'un anonyme du IXe ou Xe siècle.

Le manuscrit le plus ancien date de 1781 (1). Il n'a pas été jusqu'ici soumis à un examen serré. Quelques critiques ont essayé de reconstituer le texte pour lui rendre son intégrité originale à l'aide des œuvres d'Agathange et de Pavstos, chez lesquels on trouve de nombreux passages empruntés presque textuellement à Korioun. Les tentatives de ce genre sont restées inachevées (2). Le dernier essai fut entrepris par Findiklian (3), très consciencieusement et minutieusement, mais ses conclusions n'ont pu satisfaire les spécialistes (4).

d) *LES SECONDS TRADUCTEURS ET LEURS SUCCESSEURS.*

FIN DE L'AGE D'OR

A quelle date l'âge d'or a-t-il pris fin ? Il est difficile de le préciser. Tout ce qu'on sait, c'est que les auteurs des siècles suivants furent très inférieurs à leur prédécesseurs. Dès le troisième quart du Ve siècle, la langue perdit son élégance. La valeur des traductions, tant au point de vue du style que du vocabulaire, diminua sensiblement; elles n'ont ni l'harmonie ni le sublime des auteurs de l'âge d'or ni la perfection dans l'art de translater.

Le ralentissement de l'activité dans la première partie de cette période (450-500) est attribué aux guerres religieuses avec les Perses, comme aussi aux discussions dogmatiques avec les Grecs, à pro-

---

1) Bibliothèque d'Etchmiadzine, sub. N° 2639.

2) Ter-Mekertitchian, *Ararat*, année 1912, p. 499-514.

3) Findiklian, *Korioun, la Vie de Machtotz, corrigée et expliquée*, Jérusalem, 1930.

4) Voir à ce sujet : Akinian, *Vie de Machtotz*, dans le *Handès Amsorya*, année 1932, p. 227, et la polémique engagée entre Findiklian et Adontz dans le *Handès Amsorya*, 1927, p. 273, 530, et 1928, p. 75, 94. Le dernier ouvrage en date sur Korioun est publié par M. Abéghian en 1941 à Erivan.

pos des décrets de Chalcédoine. La seconde partie (500-550) fut l'une des plus stériles et des plus obscures de la littérature arménienne. La pauvreté littéraire est généralement attribuée aux événements politiques défavorables à une activité féconde; elle est due surtout au fait que les rois de Perse, pour soustraire les Arméniens à l'influence politique grecque, ordonnèrent à ces derniers de cesser leurs rapports avec l'Empire; ils interdirent même l'étude de la langue grecque.

EGHICHE (Elisée)

Vie.— D'après la tradition, Eghiché était un religieux, secrétaire du général Vardan Mamikonian, le héros d'Avaraïr. Après la bataille, il se retira dans les montagnes des Mogq pour y vivre en anachorète. Découvert dans son refuge, il quitta ces hauteurs pour se retirer en un autre lieu du canton des Rechtounik où il mourut vers 480, âgé, croit-on, de soixante ans environ.

Histoire de Vardan et de la Bataille des Arméniens.— Ce livre, composé à la demande de l'archiprêtre David Mamikonian, est l'ouvrage principal d'Eghiché, dans lequel cet auteur raconte, en sept chapitres, la guerre défensive que les Arméniens durent livrer, en 451, contre le roi de Perse Yézdédjard II qui voulait les convertir au mazdéisme. C'est le récit des événements qui se sont déroulés à partir de la chute du royaume des Arsacides (430) jusque vers 465, embrassant ainsi une période d'environ trente-cinq années. Il contient un huitième chapitre supplémentaire que l'on suppose avoir été composé quelque temps après sa rédaction. Selon certains critiques, il serait l'œuvre d'un écrivain postérieur. Comme preuve, ils citent le témoignage de Thomas Ardzrouni, déclarant que les passages d'*Eghiché* concernant la famille des Ardzrouni ont été supprimés (1).

1) Ardzrouni, *Histoire des Ardzrouni*, éd. Constantinople, 1851, liv. II, p. 89.

Valeur historique et littéraire.— On a reproché à Eghiché de n'avoir pas décrit les évènements avec l'impartialité et l'exactitude qui doivent être le souci principal d'un véritable historien. Ce reproche n'est justifié qu'en partie, car notre auteur n'a pas eu l'intention de faire œuvre d'historien; il s'était fixé comme but l'exaltation de l'héroïsme et des vertus dont les Arméniens de toutes classes et de tous sexes avaient fait preuve dans la défense de la foi contre un ennemi redoutable, le puissant roi de Perse. Son ouvrage est donc une sorte de récit épique à la manière des poètes romantiques ou des tragédiens français, tels que Racine et Corneille; il a mis ses compagnons d'armes en parallèle avec Vassak Suni et les amis de ce traître; ayant à sa disposition deux types de caractère opposé, il a glorifié le patriotisme de l'un et flétri la trahison de l'autre. Toutefois, en tant que témoignage historique, cet ouvrage n'a plus maintenant la valeur qu'on lui attribuait naguère. Il contient des discours qui assurément ne sont pas authentiques; c'est du reste un procédé commun à la plupart des anciens historiens arméniens.

Eghiché n'est pas à l'abri des reproches faits à plusieurs auteurs d'avoir exploité les écrivains étrangers. C'est ainsi que dans les parties descriptives il a utilisé Philon, comme le releva le P. Avker, pour la première fois, dans sa version latine de ce Père grec. Il a emprunté aussi à Marouthas. Quant à la partie purement historique de la Résistance vardanienne, on croit que pour sa composition il a exploité l'*Histoire* de Parbétsi, mais a revêtu ses emprunts d'un style incomparablement plus élevé que celui de cet historien.

Au point de vue de la langue et du style, l'*Histoire* d'Eghiché vient immédiatement après le traité d'Eznik. Les critiques, tant arméniens qu'étrangers, sont d'accord pour signaler la pureté de l'arménien dont s'est servi Eghiché. On n'y relève pas de trace d'hellénisme, quoique l'ouvrage ait été

composé bien après Sahak et Mesrop. L'auteur semble avoir résisté, plus qu'aucun autre de ses compagnons d'études, à l'introduction de l'hellénisme dans le langage national; il est fort rare de rencontrer chez lui des mots grecs. (1)

Exhortations adressées aux Solitaires,— Tant au point de vue du style que des idées, c'est un bel écrit attribué à Eghiché; il est composé à l'intention de ceux qui embrassent la carrière ecclésiastique. Selon le P. Zarbhanélian, il a beaucoup de ressemblances avec le livre de Philon le Juif *Sur la Vie théorique*, dont une traduction, d'après le texte grec, aurait été faite à l'âge d'or même (2).

GHAZAR PARBETSI (Lazare de Pharbi)

Vie. — Parbétsi vivait dans la dernière partie du Ve siècle et les premières années du sixième (3). Il passa sa jeunesse dans les maisons princières; il se déclare compagnon de jeu du prince Vahan Mamikonian, avec lequel il avait été élevé (4). Il embrassa très jeune la carrière ecclésiastique. Plus tard, à un âge avancé, il partit pour Byzance en vue de se perfectionner dans les sciences. A son retour, il fut placé par Vahan à la tête du couvent de Vagharchapat. Il se distingua par les réformes qu'il y introduisit et l'ordre rigoureux qu'il y établit. Mais les moines, fort mécontents d'être obligés de renoncer à leurs mœurs déréglées, le discréditèrent aux yeux de Vahan; ils poussèrent même

---

1) V. Langlois, *Collection...*, t. II, p. 182.

2) Zarbhanélian, *Histoire littéraire de l'ancienne Arménie*, t. I, p. 347.

3) Khalatian a essayé d'établir les dates de naissance de Vahan et de Ghazar: celle de Vahan il la situe entre 445-449; celle de Ghazar entre 440 et 443. *Ghazar Parbétsi et ses œuvres*, Moscou, 1883, p. 572.— M. Abéghian, *Histoire de l'ancienne littérature arménienne;* t. I, p. 311.

4) Parbétsi, *Lettre à Vahan Mamikonian, éd. Venise*, 1873, p. 572.

la haine et la jalousie jusqu'à l'accuser de s'écarter, dans son enseignement, de la véritable foi chrétienne. Abandonné aussi par le catholicos Hovhan, il fut finalement chassé du monastère par ses adversaires(1). Réfugié à Amid (2),il adressa à Vahan une lettre pour se défendre contre les calomnies dont il était l'objet. Ainsi il rentra dans les bonnes grâces de ce prince qui le chargea même d'écrire l'histoire des événements de son époque.

Œuvres.— 1. L'*Histoire de l'Arménie* contient le récit des événements de ce pays pendant un siècle environ (384-485), depuis son partage entre les Perses et les Grecs (390) jusqu'au début du gouvernement de Vahan (485). Il comprend une préface et trois parties. Dans l'exorde (ch. Ier) l'auteur définit le but qu'il s'est proposé (3). Dans la première partie il fait un exposé rapide des événements qui accompagnèrent le partage du royaume d'Arménie, l'invention de l'alphabet et la renaissance littéraire qui s'ensuivit; enfin, la chute de la dynastie des Arsacides. Dans la seconde partie Parbétsi décrit les malheurs de sa patrie à la suite de la tentative du roi de Perse de convertir les Arméniens au mazdéisme; il décrit la bataille des Vardaniens et le martyre subi en Perse par les saints Pères de l'Eglise. Dans une troisième et dernière partie, il relate la libération de Vahan et sa désignation comme marzpan d'Arménie, ses luttes et ses exploits contre les Perses, la paix avec le roi Vagharche.

2. La *Lettre à Vahan Mamikonian* est un long message que Parbétsi adressa d'Amid à Vahan pour se défendre contre les calomnies des moines jaloux, dont il avait été victime. Ecrit curieux, qui nous donne une idée de la vie et des mœurs qu'abritaient certains monastères de l'époque et que l'auteur blâme avec une extrême sévérité, tout en dénonçant la profonde ignorance de ses adversaires.

---

1) Voir Parbétsi, *Lettre à Vahan Mamikonian*.
2) Ville de la province d'Aghtznik sur le Tigre.
3) Parbétsi, *Histoire*, éd. Venise, 1873, p. 3-4.

Valeur littéraire et historique.— Ni l'*Histoire* ni la *Lettre* n'atteignent le style sublime qui caractérise les écrivains de l'âge d'or, bien qu'elles ne soient pas dépourvues de la beauté des écrits de la première période classique. Malgré la simplicité d'exposition qui forme le trait principal de cet ouvrage, on y rencontre des pages qui ne manquent ni de vigueur ni d'élégance, sans parler d'observations et de remarques pénétrantes (1). A un point de vue différent, Parbétsi nous fournit des exemples du style familier par l'existence, dans le texte, de nombreuses expressions dont on ne trouve quelques spécimens que dans Pavstos. Quand à la valeur historique, l'ouvrage apporte, à divers égards, une précieuse contribution à l'histoire d'Arménie par les renseignements abondants qu'il contient. Marquart a qualifié notre auteur d'«historien respectable » (2).

On croyait jusqu'à ces derniers temps que l'*Histoire* de Parbétsi était postérieure à celle d'Eghiché. Les recherches des critiques semblent avoir démontré le contraire; en effet, dans l'exorde du livre l'auteur ne mentionne qu'Agathange et Pavstos comme historiens antérieurs; il se considère, par conséquent, comme le troisième auteur d'une *Histoire d'Arménie*. Il ne fait aucune allusion à Eghiché ni à Khorénatsi. Il est difficile de croire qu'il ne les aurait pas connus s'ils avaient existé avant lui (3).

MOVSES KHORENATSI
(Moïse de Khorène)

Vie.— Khorénatsi naquit dans le village de Khorni ou Khoronk (4). D'après la tradition, il

1) Voir, notamment, la description admirable de la province d'Aïrarat et de sa fertilité (I. partie, ch. VII).

2) Marquart, *Ueber den Ursprung des armenischen Alphabets...*, p. 16.

3) Dans ce sens voir, en particulier, Guléssérian, *Eghiché, étude critique*, Vienne, 1909, p. 178; Tourian, op. cit., p. 103.

4) Grand bourg dans le canton de Taron (Cf. Z. Glak. *Histoire de Taron*, éd. Venise, 1889, p. 37).

était le neveu de Mesrop Machtotz. Pour parfaire ses études il fut envoyé dans les centres intellectuels de l'époque (Antioche, Byzance, Alexandrie, Athènes et même Rome). A son retour, il trouva ses maîtres décédés et sa patrie en détresse: désorganisation politique, indifférence générale à l'égard des travaux de l'esprit. Il mourut très vieux (1) vers 487, âgé de plus de cent ans, dit la tradition. Il a été souvent confondu avec Mouché Taronatsi (Ve siècle) et le catholicos Moïse Ier ainsi qu'avec Movsès, évêque des Sunik (VII siècle) qui portait comme lui le titre de *réteur* (ռեթորական). Il fut identifié surtout avec le nommé Moïse cité par Parbétsi (2) et Jean Otznétsi (VIIIe siècle). Mais ce Moïse n'était autre que le rhéteur bien connu, qui, du reste, était traducteur et non historien (3).

Œuvres :

Histoire d'Arménie. — Composé à la demande du prince Sahak Bagratouni, cet ouvrage comprend trois livres: a) *Généalogie de la Grande Arménie,* dans laquelle l'auteur fait remonter jusqu'à Japhet l'origine des Arméniens. Leur ancêtre Haïk, fondateur de la première dynastie arménienne, serait, d'après lui, de la cinquième génération à partir de Japhet. Ce livre s'arrête à la défaite du roi Vahé par Alexandre le Grand (330 av. J.-C.); b) la partie intitulée *Histoire des temps intermédiaires de nos ancêtres* commence par le règne de Vagharchak (Valarsace) (193 av. J.-C.?), premier roi arsacide (d'origine parthe) de l'Arménie; elle aboutit à la mort de Terdat le Grand (début du IVe siècle); c) *Fin de l'Histoire de notre patrie;* ce livre débute par les événements qui suivirent la mort de Terdat pour prendre fin avec la chute de la dynastie des Arsacides (428) et la mort de Sahak et de Mesrop (440).

Dans deux chapitres ajoutés en supplément au premier livre Khorénatsi expose tout ce qu'il a considéré comme ayant une apparence de certitude re-

---

1) Khorénatsi, *Histoire,* III, ch. LXV., *in fine.*

2) Parbétsi, *Lettre à Vahan,* éd. Venise, 1873, p. 607-608.

3) Gutschmid, *Kleine Schriften,* III, 335.

lativement aux fables persanes concernant le roi Astyage, fils de Cyaxare, roi des Mèdes. Enfin, à la suite du troisième livre on trouve, en guise de conclusion, cette fameuse complainte, dans laquelle l'auteur déplore les malheurs de sa patrie, la chute des Arsacides et le retrait du pontificat à la famille de saint Grégoire. Selon le témoignage de Thomas Ardzrouni (IXe siècle), l'*Histoire* de Khorénatsi contiendrait un quatrième livre relatant les événements survenus depuis la chute des Arsacides jusqu'au règne de l'empereur Zénon (487) (1). De ce livre on n'a connu que des fragments dont l'un fut découvert par le P. L. Alishan; c'est le récit de l'assassinat et des funérailles du roi Terdat (2).

Quelle est la date de la composition de l'Histoire d'Arménie? — Comme nous venons de le voir, Movsès ayant vécu, d'après la tradition, au Ve siècle, son livre fut classé parmi les œuvres de cette époque. Cette opinion prévalut jusqu'à la seconde moitié du XXe siècle. C'est Gutschmid qui, pour la première fois, émit des doutes à ce sujet, ainsi que sur l'authenticité de la principale source de Movsès: le livre de Mar Apas Catina, le Syrien (3).

Auguste Carrière, énumérant en détail les sources exploitées par Khorénatsi a établi la date de la composition de son livre. D'après ce savant et, selon plusieurs autres critiques, Khorénatsi ne pouvait avoir vécu au Ve siècle, étant donné qu'il avait fait des emprunts textuels à la version arménienne de livres, comme la *Vie de Saint Sylvestre* et l'*His-*

---

1) Thomas Ardzrouni, *Histoire des Ardzrouni*, éd. Constantinople, 1852, p. 82.

2) Voir le *Pazmaveb*, année 1851, p. 69 sqq.

3) Gutschmid, *Über die Glaubwuerdigkeit der arm. Geschichte des Moses von Choren. Berichte über die Verhandlungen des K. Sächs. Ges. d. wiss. Philologische u. Hist. Klasse.* 1877, Bd. XVIII, p. 1-43.— Avant Gutschmid la véracité de Khorénatsi avait été mise en doute par les frères Whiston (1726) et Lacrose, mais l'opinion de ces savants avait été combattue par Neumann dans ses *Beiträge zur armenischen Litteratur*, Munich 1849, p. 31 sqq.

toire Ecclésiastique de Socrate. Or ces livres ne datent que du dernier quart du VIIe siècle (678 et 696) (1). Hans Lévy est allé plus loin. Il s'est efforcé de situer la date de la composition de Khorénatsi dans une période de deux siècles, soit entre 700 et 900 (2). Cependant, des critiques non moins compétents comme M. Abéghian, persistent à considérer Khorénatsi comme auteur du Ve siècle (3).

Valeur historique.— Ainsi, il devient désormais difficile d'attribuer à Khorénatsi la valeur qui lui avait été reconnue jusqu'au milieu du XIXe siècle. Sans contester la grande érudition et les multiples sources, auxquelles cet historien a puisé, Vetter ne lui accorde pas grand crédit étant, donné que les renseignements fournis par Movsès sur les événements et les personnages jusqu'aux IIe et IIIe siècles ne concordent pas avec ceux des auteurs classiques de Rome et de la Grèce. Toutefois, il serait injuste de dire que Khorénatsi les a inventés de toutes pièces, vu qu'il a composé l'histoire de son pays d'après les légendes et les chants nationaux, ce qui donne à celle-ci une place unique dans la littérature arménienne. C'est grâce à lui que nous connaissons quelques légendes persanes (4) qu'il a tirées du livre perdu des rois sassanides mêmes et non recueillies de la bouche du peuple, légendes dont Firdousi devait plus tard former son *Chahnamé*.

Style et valeur littéraire.— Le style de Khorénatsi est d'une originalité exquise; il a un charme particulier. Concis et riche, il atteint souvent le su-

---

1) A. Carrière, *Nouvelles sources de Moïse de Khoren*, Vienne,1893; *Nouvelles sources de Moïse de Khoren*, supplément, Vienne, 1894.— G. Khalatian, *Etudes critiques sur les nouvelles sources de Moïse de Khorène*, Vienne, 1898.

2) Voir la polémique entre H. Lewy et Adontz dans le *Byzantion*, XI fasc. I. 1936. *The date and the purpose of Moses Khorenian History.*

3) M. Abéghian, *Histoire de l'ancienne littérature arménienne*, t. I, p. 257-258.

4) Khorénatsi, liv. I, Supplément et liv. II ch. LXX et LXXIII.

blime. Il porte les traces d'un hellénisme marqué qui n'a pas cependant gâté les qualités propres de l'arménien, car ce style n'a rien d'artificiel. Notre historien est peu respectueux de la syntaxe et de la grammaire. En outre, le souci d'être court et concis donne à plusieurs passages de son livre une obscurité telle que le lecteur en saisit difficilement le vrai sens. Malgré ses défauts, l'*Histoire d'Arménie* est pour son cachet original, rangée parmi les meilleurs ouvrages de l'époque classique. Certaines pages, comme la narration de la bataille de Haïk contre Bel, celle du combat de Tzirav, ainsi que la description de la vallée d'Aragadz et de la ville d'Ervandakert, imbues d'une poésie pleine de charme suave, suffisent à conférer à l'auteur le titre d'écrivain de haute classe. M. Karakachian n'a pas hésité à déclarer que, même chez les meilleurs écrivains de Rome et de la Grèce classiques, on ne rencontre pas souvent des pages aussi belles (1).

Autres ouvrages.— A Khorénatsi sont attribués divers écrits de moindre importance:

Géographie.— Ce n'est qu'une compilation résumée de la *Géographie* attribuée à Pappus d'Alexandrie, dont l'original est d'ailleurs perdu. Khorénatsi l'a complétée par une description détaillée de la géographie d'Arménie; *Livre des Chries*, traité de rhétorique d'après les auteurs grecs, Aphtonius et Théon (2), notamment; *Apologie de Ste Hripsimé; Histoire de la Sainte Mère de Dieu et de son image en Arménie; Discours sur la fête de la Transfiguration.*

---

1) M. Karakachian, *Histoire critique de l'Arménie*, I. partie, Tiflis, 1895, p. 89-90.— Sur Khorénatsi voir également Vetter : Kirchenlexikon, Bd. VIII, Fribourg, 1893.

Pour ce qui est des passages que nous avons mentionnés ci-dessus, voir : *Khorénatsi*, I. ch. xi; III, ch. xxxvii; I, ch. xii; II, ch. xli.

2) Baumgartner, *Ueber das Buch « Die Chrie »*, dans le *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, XL, 1887, p. 457-515.

GUT

Gut, né au village d'Arahez, canton des Taïk, a fait ses études à Constantinople. Elu catholicos à soixante-dix ans (en 467), il mourut en 477. C'était un homme plein de science et de sagesse (1). Très peu de chose nous est parvenu de ses ouvrages : quelques épîtres seulement. L'épître à David est un tautogramme, peut-être le plus ancien du genre dans la littérature arménienne; celle adressée à Vatché, roi d'Aghovanie,et mentionnée par Kaghankatovatsi, est d'un style emphatique (2).

ABRAHAM MAMIKONIAN

Abraham vécut à la fin du Ve siècle et au commencement du sixième. On lui doit la traduction de l'*Histoire du Concile d'Ephèse* par Philaxius (3). Le style en est simple et l'exposé n'est pas dépourvu d'une certaine élégance.

HOVHAN MANDAKOUNI

Mandakouni appartenait au groupe des seconds traducteurs. A soixante-quinze ans, il occupa le trône patriarcal qu'il conserva pendant six ans, jusqu'à sa mort (490). Il s'est rendu célèbre à divers titres : pasteur modèle, réformateur d'églises et de couvents, sage politicien, moraliste distingué, orateur persuasif. Suivant les historiens arméniens des Xe et XIe siècles (4), on lui doit de nombreuses prières et charakans introduits dans la liturgie ar-

---

1) *Parbétsi*, éd. Venise, 1873, ch. LXII, p. 333.

2) Kaghankatovatsi, *Histoire*, éd. Chahnazarian, Paris, 1860, t. I, p. 103- 115.

3) Le P. Akinian attribue cette traduction à Verdanès le Rhéteur (voir le *Handès Amsorya*, année 1910, p. 39-45).

4) *Kirakos*, éd. Venise, 1865, p. 20; *Vardan*, ch. XXVIII; *Assoghik*, ch. II; *Le catholicos Hovhan*, éd. Moscou, p. 36.

ménienne. Parbétsi nous a transmis une allocution éloquente, du moins dans certains de ses passages, que Mandakouni prononça dans l'église de Dvinn, à l'occasion de la nomination de Vahan Mamikonian comme gouverneur d'Arménie (1). Sa principale œuvre est un *Recueil de Discours* sur des sujets moraux et dogmatiques (2). D'aucuns ont mis en doute l'authenticité de ces discours, parce que plusieurs d'entre eux sont dans certains *Djarentir* (recueil de discours) attribués à Ephrem et l'un à saint Jean Chrysostome, alors que, partout ailleurs, ils sont considérés comme l'œuvre de notre auteur (3). Le style pathétique de Mandakouni, presque aussi pur que celui des premiers traducteurs, est exempt de l'influence hellénistique de l'époque.

e) INFLUENCES ETRANGERES SUR LA LITTERATURE ARMENIENNE

Influence grecque.— La culture grecque en Arménie date de la conquête d'Alexandre le Grand, mais l'hellénisme conçu par ce monarque y progressa très lentement. L'influence grecque s'accrut cependant sous les Séleucides qui avaient fondé des villes à l'est de l'Euphrate. Tigrane II le Grand (94-54 av. J.-C.) avait fait du grec la langue de sa cour. Son fils Artavazt (56-34 av.J.-C.) devint auteur de langue grecque; il composa dans cet idiome des tragédies et des discours (4). C'est surtout dans la période chrétienne que l'influence grecque, comme celle de la Syrie, fut plus sensible. L'Arménie fit bon accueil aux moines grecs qui y pénétraient du côté de l'ouest, et aux moines syriens

---

1) *Parbétsi*, éd. Venise 1873, ch. C, p. 548-559.

2) On y trouve de nombreux passages, propres à piquer la curiosité, sur les us et coutumes, restes de mœurs païennes, ainsi que sur certaines pratiques de rapports sexuels contre nature.

3) Sur toutes les questions controversées relatives à Mandakouni voir P.P. Sarkissian. *Critique au sujet de Mandakouni et ses œuvres*, Venise, 1895.

4) Plutarque, *Vies Parallèles*, IV, 138.

qui entraient du côté du sud en vue d'évangéliser le pays.

Influence syrienne. — Au début, les relations avec la Syrie furent plus suivies que celles des Grecs, en raison des traditions communes des peuples arménien et syrien. Edesse, avec ses célèbres écoles, fut le centre où les étudiants arméniens cherchèrent l'élément spirituel et intellectuel qui leur manquait. Rentrés en Arménie, ils lisaient dans les églises nationales la Bible et pratiquaient les rites en langue syriaque (1). Dès le jour où les Arméniens apprécièrent la supériorité de la culture gréco-romaine, ils se détournèrent d'Edesse pour se diriger vers les écoles de Byzance, d'Athènes et d'Alexandrie. Bientôt les rapports arméno-byzantins se ralentirent par suite du conflit dogmatique qu'avait soulevé le concile de Chalcédoine; les Arméniens se tournèrent de nouveau vers la Syrie dont le dogme religieux était plus proche de celui de leur Eglise. Au VIIe siècle les études grecques devaient derechef être reprises, mais pas avec la même ardeur.

L'influence grecque et syriaque s'est manifestée dans deux domaines : *dans le vocabulaire*, par l'adoption de mots grecs et syriaques; *dans la syntaxe et le style*, par l'emploi de tournures propres à ces deux langues.

Influence arabe. — Selon la plupart des critiques arméniens, la langue et la littérature arméniennes auraient été influencées par la littérature arabe. On cite comme auteurs ayant subi cette influence le catholicos Hovhannès et Grigor Narékatsi, le premier pour son style emphatique, le second pour sa prolixité (2). Cette opinion traditionnelle est mise en doute par Tourian (3). D'après lui, ce style emphatique et prolixe, propre à l'arabe, n'est pas

1) Parbétsi éd Venise, 1873 ch. X, p. 36.

2) Voir: Alishan, *Hayapatoum*, p. 81; Adjarian, *Les sources de la Biographie de saint Mesrop*, p. 31; Zarbhanélian, *Histoire littéraire...*, t. I p. 125-126; Pakradouni, *Grammaire arménienne*, Venise, 1852, p. 630.

3) Tourian, op. cit., p. 56-57.

spécial aux auteurs mentionnés; on le rencontre également dans les ouvrages de l'âge d'or (Korioun, Agathange), soit environ un siècle et demi avant l'invasion des Arabes en Arménie. Du reste, il n'existe aucun témoignage historique — sauf pour Grigor Magistros — attestant que les écrivains dont on dit avoir subi l'influence arabe, aient connu l'arabe. N'est-il pas évident que la première condition pour porter l'empreinte d'une littérature quelconque est la connaissance de sa langue ? Sous la domination des califes l'influence arabe ne s'est traduite en somme que par l'emprunt d'un certain nombre de vocables arabes.

f) INFLUENCE ARMENIENNE SUR LES LETTRES GEORGIENNES

L'Ibérie (Géorgie), pays situé au nord de l'Arménie, était liée avec cette dernière par de multiples liens, religieux, politiques et intellectuels.

L'influence orientale sur la vie spirituelle et la littérature géorgiennes s'exerça jusque vers la fin du Xe siècle, surtout par l'intermédiaire de l'Arménie. On a pu dire non sans raison que cette période fut celle de l'influence arménienne. La culture chrétienne syro-palestinienne pénétra en Géorgie par l'entremise des missionnaires arméniens. L'Eglise y fut organisée suivant le type de celle d'Arménie. Du point de vue hiérarchique, elle était subordonnée aux catholicos; les traditions, les usages et les règlements ecclésiastiques étaient les mêmes dans les deux pays. La littérature aussi ne se développa que grâce à l'influence et au voisinage des Arméniens. Même après la séparation officielle et hiérarchique (vers 607), l'unité des deux Eglises subsista encore, du moins en ce qui concerne les traditions et les tendances littéraires. L'influence arménienne dans la composition, le vocabulaire, la phonétique et la syntaxe est si manifeste qu'il devient parfois possible, à l'aide des versions géorgiennes de certains

ouvrages, de reconstituer le texte original arménien égaré ou détruit. En effet, les chefs-d'œuvre littéraires traduits de l'arménien sont caractérisés par une fidélité très scrupuleuse envers le texte original (1).

III. PREMIERE EPOQUE DE DECADENCE (550-1100)

1. L'ECOLE HELLENISTIQUE (550-600)

Nous indiquons les années 550 et 600 pour marquer respectivement le début et la fin de l'Ecole hellénistique. Nous tenons à souligner qu'il ne faut pas les prendre comme étapes rigoureusement définies. Ainsi que nous l'avons rappelé (2), il est en général difficile d'établir des cloisons étanches entre les périodes successives, à plus forte raison pour l'époque de l'école hellénistique, la plus obscure de toute la littérature arménienne. Le désaccord est à ce sujet presque complet entre les critiques. Pour l'illustrer nous citons, à titre d'exemple, le P. N. Akinian et M. Abéghian. Akinian admet les dates 572 et 603 (3), alors qu'Abéghian indique comme point de départ les années 450-475.

M. Abéghian admet avec Ter Mekertitchian (4) que ce début est marqué par la date de la traduction de la *Controverse* de Timothée d'Eulure, fixée entre 480-484. Cette traduction, étant en style hellénistique accentué, réduirait à néant le point de vue répandu à la fin du XIXe siècle, point de vue qui plaçait au

---

1) Cornélius Kékélidzé, *Histoire de la littérature géorgienne* (en géorg.), Tiflis, 1923, t. I, ch. III : *Les diverses périodes de l'histoire de la littérature géorgienne ancienne*, (traduction inédite de M. G. Djaparidzé).

2) Voir supra : *Les périodes de la littérature arménienne*, p. 48.

3) N. Akinian, *L'Ecole hellénistique*, dans le *Handès Amsorya*, année 1932, p. 272.

4) Ter Mekertitchian, dans l'*Ararat*, année 1908, p. 564-569.

VIe siècle ou à la fin du cinquième le début de l'école hellénistique. Puisque, remarque Abéghian, la version arménienne de la *Grammaire* de Denys le Thrace, celles des œuvres de Philon le Juif, du *Livre des Chries* et de l'ouvrage *Contre les hérétiques* de saint Irénée font partie, d'après Manandian, du même groupe de traductions et sont faites avant celle de la *Controverse*, ces ouvrages ne pouvaient donc avoir été traduits au VIe siècle ou à la fin du cinquième, mais deux ou trois décades d'années avant la date précitée de 480-484. Force serait donc d'admettre le troisième quart du cinquième siècle (450-475) comme début de l'école hellénistique (1).

Qu'entend-on par école hellénistique? - Les auteurs de cette école croyaient enrichir la langue, en arménisant les mots grecs et en introduisant des innovations aussi bien dans la composition des mots que dans la grammaire et la syntaxe. Ainsi les traductions du grec devinrent littérales; le style arménien s'altéra d'une façon telle que beaucoup d'ouvrages, composés ou traduits par les hellénistes trop exclusifs, devinrent inintelligibles. Car on ne se contentait pas de suivre les textes grecs mot à mot, mais on traduisait, littéralement et suivant l'ordre du grec, chaque terme des mots composés ou dérivés. En voici un exemple tiré de l'*Interprétation* d'Aristote (2) :

Esti	*de*	*heis*	*protos*	*logos*	*apo.phan.*
tikos	*kata - phasis*		*eita*	*apo - phasis.*	

Nouvelle orientation. — L'hellénisme bouleversa la littérature de cette époque, car il changea

1) Cf. M. Abéghian, *Histoire de la littérature ancienne de l'Arménie*, t. I, p. 97 et 101.

2) Sur l'école et le style hellénistiques, voir : Adontz, *Ars Dionysii Grammatici et Armeniaca in eam Scholia*, Pétrograd, 1915; en particulier, les pages III et CLXXXIV — V. Voir aussi : M. Leroy, *Grégoire Magistros et les traductions arméniennes d'auteurs grecs*, Bruxelles, 1935, p. 284-285.

la mentalité des auteurs, donna à leurs études une nouvelle orientation et étendit leur activité vers d'autres sujets que la théologie et l'histoire, c'est-à-dire les «sciences extérieures» (les sciences profanes, արտաքին գիտութիւն), par opposition aux «sciences intérieures» (ներքին գիտութիւն embrassaient l'étude de l'Ecriture Sainte et les dissertations théologiques.

Certes, dans les matières d'enseignement scolaire des IVe et Ve siècles également, figurait, avec l'étude du *Trivium* (la grammaire, la rhétorique et la dialectique), celle du *Quadrivium* (l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la musique). Sans ces connaissances, un Eznik n'aurait pu composer l'admirable *Réfutation des Sectes*. Seulement, le *Trivium* et le *Quadrivium* étaient étudiés en vue de la théologie, comme éléments capables, aux yeux des ecclésiastiques, de représenter et de composer la science suprême ou de servir d'instrument indispensable à la prédication évangélique. Par l'effet de quels événements cette conception exclusive fut-elle abandonnée dès la fin du Ve siècle ? On l'ignore. Le fait est qu'une place de plus en plus grande fut réservée à l'étude et à la composition des livres profanes. La plupart des écrivains estimèrent que l'arménien n'était pas suffisamment riche pour traduire convenablement les ouvrages profanes et exprimer les idées nouvelles. C'est pourquoi les traducteurs suivirent la syntaxe grecque et introduisirent dans la langue un stock important de termes scientifiques. Cette imitation servile fit perdre à la langue nationale sa clarté et sa simplicité. Par contre, l'arménien eut l'occasion d'enrichir son vocabulaire philosophique. Il est vrai que tous les mots fabriqués n'obtinrent pas droit de cité dans la langue, mais un bon nombre d'entre eux survécurent à l'école hellénistique. Ils font, depuis, partie du vocabulaire de la langue arménienne tant classique que moderne et ne choquent en rien les oreilles arméniennes.

Tous les écrivains hellénistiques ne sont pas également obscurs. Les critiques arméniens les classent en trois catégories : 1° ceux dont le style

complètement inintelligible, est absolument étranger aux oreilles arméniennes; c'est le cas de la *Grammaire* de Denys le Thrace et de certaines traductions de David; 2° ceux dont le style exige de la part du lecteur un certain effort pour en saisir le sens; à cette catégorie appartiennent la traduction des ouvrages de Platon et de Philon le Juif, ainsi que le *Livre des définitions;* 3° ceux dont le style, étant beaucoup plus proche de la langue de l'âge d'or, peuvent être compris sans le moindre effort; la *Chronique* d'Eusèbe et le *Roman d'Alexandre* sont de ce nombre (1).

Classification des traductions de l'Ecole Hellénistique. — En partant du fait que toutes les traductions de cette école n'ont pas subi l'influence grecque d'une façon égale et uniforme, Manandian, dans une étude critique très intéressante au point de vue de l'évolution de l'arménien, a essayé de les classer en quatre groupes. Les versions des ouvrages appartenant à chacun de ces groupes sont, au point de vue du vocabulaire et de la construction grammaticale, d'une ressemblance telle que, d'après ce critique, on peut affirmer qu'ils furent traduits sinon par la même personne, du moins dans une même période (2).

DAVID L'INVINCIBLE

Controverse sur sa personnalité · — La personnalité de David, natif de Harek (canton de Hark), est énigmatique pour les critiques modernes, alors que pour les traditionalistes arméniens elle ne fait pas de doute· D'après la tradition, ce brillant disciple de Sahak et de Mesrop fut envoyé

1) Pakradouni, *Grammaire arménienne à l'usage des avancés,* Venise, 1852, p. 631.— Zarbhanéliain, *Histoire littéraire...,* t. I, p. 118

2) H. Manandian, *L'Ecole hellénistique et les phases de son développement,* Vienne, 1928.

à Athènes pour y compléter ses études. Sa vaste science et son éloquence irrésistible attirèrent sur lui l'attention des docteurs de l'Eglise grecque. Tant à Athènes qu'à Byzance il sortit victorieux de toutes les compétitions scientifiques et oratoires; dans les questions de controverses, il triompha de tous ses contradicteurs et mérita les surnoms d'«Invincible», de «Philosophe», de l'«Omniscient», de «Philosophe trois fois grand». Ses œuvres, conjointement avec le *Livre des Chries* et la *Grammaire* de Denys le Thrace, furent pendant des siècles, considérées comme les instruments indispensables pour l'étude des sciences philosophiques.

Neumann remarque cependant que «cet invincible, ce très haut et très éclairé philosophe» est inconnu à tout le monde savant : son nom ne se trouve nulle part dans les différentes histoires des systèmes philosophiques... Il est remarquable qu'on ne trouve rien de satisfaisant sur lui dans la Bibliothèque grecque de Fabricius» (1).

Presque tous les critiques modernes partagent les doutes du savant allemand. Ils reconnaissent cependant l'existence d'un écrivain du Ve siècle, nommé David. Ce ne peut être que l'auteur du *Panégyrique de la Croix*, qui à cause de l'homonymie est confondu, d'une part, avec un philosophe grec du VIe siècle vivant à Alexandrie, dont les œuvres sont traduites en arménien, et, d'autre part, avec un certain David, considéré comme originaire de Hark et vivant au VIIe siècle (2). Conybeare s'est demandé, de son côté, si la tradition arménienne, n'a pas confondu Prohaeresios avec notre David (3). Quant à Manandian, il déclare que l'identité des auteurs du VIIe siècle nommés David n'est pas éclaircie (4). Quoi qu'il en soit, ce nom de David fut, pendant des siècles, chez les Arméniens, comme

---

1) C. F. Neumann, *Mémoire sur la vie et les ouvrages de David*, dans le *Journal Asiatique*. Paris, 1829, p. 64.

2) Tourian, op. cit., p. 66-97.— 3) Voir C. F. Conybeare, *A collection with ancient versions of Greek text of Aristotle's Categories... and Porphyry's Introduction*, Oxford, 1892, Préface, § II et 12. — 3) H. Manandian, op. cit., p. 222.

le symbole de l'esprit et de la science philosophiques.

Œuvres. — Les écrits de David portent la marque caractérisée du style hellénistique. Ils sont presque tous réunis dans l'édition de Venise de 1833, sous les titres suivants :

1. *Panégyrique sur la Croix;* 2. *Définitions de la philosophie contre Pyrrhon;* 3. *Introduction de Porphyre aux Catégories d'Aristote;* 4. *Analyse à l'Introduction de Porphyre;* 5. *Catégories d'Aristote;* 6.*Interprétation des Catégories d'Aristote;* 7. *De l'Interprétation d'Aristote;* 8. *Interprétation d'Aristote;* 9. *Commentaire des quatorze chapitres de l'Analytique d'Aristote;* 10. *Deux lettres adressées au roi Alexandre :* a) *Traité du Monde;* b) *Traité des Vertus.*

A David est attribué également le *Livre des Choses* (գիրք իմաստից), petit recueil composé probablement au VIIIe ou IXe siècle (1). C'est un extrait des *Définitions (Fondement) de la philosophie* renfermant la réfutation des quatre propositions de Pyrrhon, philosophe sceptique. Le *Livre des Choses* contient, en outre, un fragment tiré des écrits métaphysiques d'Aristote.

LE SEMINAIRE DES SUNIK

En Grande Arménie le séminaire des Sunik était le centre de l'école hellénistique. Il se trouvait probablement dans le canton de Dzeghouk, au bourg de Chaghat, résidence des princes de cette province. L'église de ce bourg était la cathédrale et la métropole de tout le pays des Sunik; les docteurs («Vartabed» (վարդապետ) de son séminaire, traducteurs d'ouvrages grecs ou auteurs d'écrits originaux se rapportant à la Philosophie, jouissaient d'une grande célébrité (2). Ils sont connus sous le nom de

---

1) Cf. H. Manandian, op. cit., § 43, p. 136-142.

2) Cf. Orbélian, *Histoire des Sunik*, ch. XII.

«Kerthogh» (ֆ ե ռ ք ո ւ poètes, rhéteurs), épithète, qui, au début, était réservée aux personnes «très versées dans les Saintes Ecritures». Plus tard, le sens en fut élargi, et, par poète on finit par comprendre un homme qui était à la fois poète, orateur, écrivain, grammairien et savant (1).

Le séminaire des Sunik fut, au VIIe siècle, à l'apogée de sa célébrité, au temps de l'évêque Movsès, notamment. Ses docteurs montrèrent une activité débordante, en paroles et en écrits. De plus, ils prétendaient au double monopole de l'enseignement religieux et des traductions; leurs écoles jouaient dans cette province le même rôle que celui des écoles d'Athènes (2).

DOCTEURS DES SUNIK

MOVSES SUNETSI, auteur du VIIe sieclè, nommé par Orbélian *Père des rhéteurs* (3), était pourvu de l'évêché des Sunik. Il fut l'un des représentants notoires de l'école hellénistique. On croit qu'il laissa des traités de grammaire et de rhétorique.

PETROS aussi fut évêque des Sunik, de 547 à 556 (4). D'après Orbélian, il était «un homme incomparable, un disciple de Movsès, le *père des rhéteurs*, un orateur très éloquent, un philosophe invincible, plein de sagesse et d'une parfaite vertu, le premier de tous les orateurs de l'Arménie, grammairien-

---

1) Dans les extraits des grammairiens arméniens rédigés par H. Erzinkatsi (XIIIe siècle), Homère lui-même est nommé le premier «Kerthogh». Il se trouve aussi que chez les Grecs Homère est nommé le premier grammairien, parce qu'il est, selon le sentiment de quelques anciens philosophes, le père de toutes les sciences (cf. C. F. Neumann, *Mémoire...*, op.cit., p. 57).

2) Orbélian, *Histoire des Sunik*, ch. VII, (XXX. *in fine*, et ch. XXX.

3) Orbélian, op. cit., éd. Chahnazarian, Paris, 1859, t. I, p. 78 et 97.

4) Alishan, *Sissakan*, Venise, 1893, p. 20.

rhéteur et traducteur.» (1). On lui attribue un écrit dogmatique, *De l'Incarnation du Seigneur,* considéré comme apocryphe. On lui doit un ouvrage historique, l'*Eloge du prince Babik Suni,* dont nous ne possédons que des fragments.

En 1902, Ter Mekertitchian publia les textes de quelques écrits de Pétros (2) : *Panégyrique de la Mère de Dieu; Vingt-quatre Questions* adressées par Vatchakan, prince de l'Aghovanie, et les réponses à ces questions par Pétros au sujet du monophysisme (3) ; *De la Foi,* histoire des conciles œcuméniques. Il n'en existe que des fragments; *Discours sur la Nativité,* dont on ne possède que six petits extraits. A part le *Panégyrique de la Mère de Dieu,* qui suffit à lui seul pour glorifier Pétros comme auteur, les écrits parvenus jusqu'à nous ne justifient pas sa réputation. On est donc amené à supposer que ses meilleurs ouvrages ont été perdus (4).

STEPANOS SUNETSI, fils de l'archiprêtre de la cathédrale de Dvinn, était l'élève de Movsès Sunétsi et professeur d'exégèse biblique. Au cours d'une discussion, il fut traité d'ignorant par le chevalier Sembat Bagratouni à cause de son manque de savoir en matière de sciences profanes (5). Profondément blessé dans son amour-propre, Stépanos s'en alla à Byzance et à Athènes pour y étudier ces sciences. A son retour il fut nommé métropolitain des Sunik. Il mourut en 735, assassiné par une femme de mœurs légères, dont il avait à plusieurs reprises blâmé la conduite. (6)

Voici ses œuvres : *Réponse à la lettre du patri-*

1) Orbélian, op. cit., t. I, ch. XXII, p. 131-132.

2) *Ararat,* année 1902, p. 80-98 et 183-203. Les articles de Ter-Mekertitchian ont paru en librairie àVagharchapat en 1902.

3) Le P. Akinian considère cet écrit comme apocryphe; il l'attribue à un écrivain du IXe siècle (Voir *Handès Amsorya,* année 1904, p. 105 sqq.).

4) Sur Pétros Sunétsi, consulter : Akinian, *L'évêque Pétros Sunétsi, Handès Amsorya* années 1903, p. 245-252, et 1904, p. 18-22, 77-83, 105-113. — M. Brosset, *Histoire de la Siounie* par S. Orbélian, traduite de l'arménien, 1re livraison, St. Pétersbourg, 1864, p. 53, n° 2; IIe livraison, Introduction, Saint Pétersbourg, 1866, p. 44-45.

5) Orbélian, op. cit., ch XXXI, p. 117.

6) Ibid., p. 183-184.

arche Germanos au sujet de l'union dogmatique avec l'Eglise grecque. C'est l'un de ses plus importants écrits; *Lettre à Athanase, patriarche d'Antioche,* apologie du dogme et des rites arméniens et réfutation de ceux de l'Eglise grecque; *Explications des livres de Job, Daniel et Ezéchiel,* qui ne nous sont parvenues que fragmentairement; *Quelques charakans,* et entre autres, le *Canon de la Résurrection* qui suffit à lui seul pour immortaliser la gloire de l'auteur. (1)

Avec le concours d'un gentilhomme d'origine arménienne, nommé David, sommelier de l'Empereur, Stépanos traduisit à Byzance au cours des années 714 à 717 : *Le Livre de Scolie,* par Cyrille d'Alexandrie (2) ; l'ouvrage de Némésius sur la *Nature de l'homme* (3), d'un style hellénistique inintelligible en maints endroits, et peu fidèle (4) ; les écrits théologiques de Denys le Thrace, avec notes du traducteur.

b) LA LITTERATURE SOUS LA DOMINATION BYZANTINE ET ARABE (600-895)

VUE GÉNÉRALE

Cette période a été l'une des plus tristes de l'histoire arménienne. Dépourvu de son indépendance, le pays fut le théâtre permanent des guerres entre les Grecs et les Perses, les Arabes et les Perses, les Arabes et les Grecs. Dès le début du Ve siècle, l'Arménie était déjà devenue le jouet de deux adversaires puissants : les Byzantins et les Perses. Au VIIe siècle, la situation ne s'améliora guère pour les Arméniens, car les Perses ayant remplacé les Arabes, les guerres se poursuivirent sur le territoire arménien, avec la plus grande violence. L'Arménie endura ainsi les pires souffrances : pillée et saccagée par les

---

1) Alishan, *Sissakan,* Venise, 1893, p. 128. — 2) Traduit en 714. — 3) Traduit en 716. — 4) K. Zarbhanélian, *Catalogue des anciennes traductions arméniennes,* Venise, 1889, p. 371, et 629-32 — Daschian, *Petites études littéraires : De la Nature de l'Homme* de Némésius. Vienne, 1895, p. 1-16.

belligérants et déchirée par les luttes intestines de ses grandes familles seigneuriales, elle fut complètement épuisée. Plus tard, lorsqu'elle passa entièrement sous la domination arabe, à la période troublée succéda une période de calme relatif.

Cet état de choses n'était pas propice au progrès littéraire; la décadence continua. L'influence de la langue vulgaire devint de plus en plus sensible. Quelques auteurs (Sébéos, Kaghankatovatsi, Hovhan le Philosophe) firent cependant un effort pour ne pas trop s'écarter du pur classique, mais, dans l'ensemble, la langue perdit son éclat.

LE CATHOLICOS KOMITAS

Komitas, supérieur du couvent de Glak, catholicos en 615, mourut en 628. Le principal écrit qui nous soit parvenu de lui, est un charakan sur la sainte Hripsimé et ses compagnes. C'est une poésie lyrique en une langue sobre et concise, exempte d'hellénisme. Elle est connue sous le nom de Ով հոգիք նուիրեալք (O personnes vouées à l'amour du Christ !) ; elle est traduite par Luigi Carrer en vers italiens de huit syllabes (1), et en français, par Nève (2).

HOVHAN MAMIKONIAN

Hovhan, supérieur du couvent de Glak, comme Komitas, et contemporain du catholicos Nersès le Constructeur (641-652; 658-661), rédigea l'*Histoire de Taron* comme continuation de l'ouvrage sur le même sujet, écrit par Zénob Glak; histoire, qui relate les évènements du temps de Mouchegh Mamikonian, son fils Gaïl Vahan, Sembat, etc. En particulier elle mentionne en détaillant les guerres et les exploits accomplis par ces princes contre les Perses, sous le roi Khosrov II. Elle est d'un style vivant où l'on relève de nombreuses traces de la langue vulgaire (3). Sa valeur historique est très contestée;

---

1) *Inno alle Ripsimiane* (version italienne d'Agathange, Venise 1843, p. 209-222). — 2) F. Nève, *L'Arménie chrétienne et sa littérature*, Louvain, 1886, p. 196-201. — 3) Voir infra : *L'Origine de l'arménien vulgaire.*

on y rencontre des confusions de personnes et de dates. Malgré ces défauts, ce livre «romanesque» est agréable à lire; il gagne en pittoresque ce qu'il perd en vérité historique. Son auteur est moins un historien qu'un conteur qui parle à l'imagination.

SEBEOS

Œuvre.— L'évêque Sébéos, de la famille des Bagratides, naquit probablement dans les premières années du VIIe siècle. Il a composé un ouvrage, en trois livres, intitulé *Histoire d'Héraclius* ou *Histoire des guerres d'Héraclius contre les Perses*. Les deux premiers livres tracent le résumé de l'histoire d'Arménie, depuis les origines jusqu'à la fin de la dynastie des Arsacides, histoire, empruntée aux auteurs antérieurs. La partie composée authentiquement par Sébéos ne commence qu'au livre III (1), dans lequel l'auteur relate les guerres de l'empereur Héraclius contre Chosroès II (531-578), l'invasion des Arabes en Arménie, en Perse et dans l'Empire byzantin. C'est le récit des événements de la fin du Ve siècle et de la période allant jusqu'à l'avènement du calife Moavia (661).

Valeur historique et littéraire. — Le manque de méthode est la première chose qui frappe le lecteur dans ce récit. L'auteur n'a su maintenir une juste proportion entre les évènements qu'il raconte : certains faits sont relatés avec force détail, alors que d'autres sont rapportés trop succintement. Cependant, l'ouvrage a une valeur historique indéniable, car il est le seul qui rapporte les évènements dont l'Arménie fut le théâtre, depuis la chute de l'Empire des Sassanides jusqu'à l'invasion des Arabes. En effet, au VIIe siècle, aucun historien n'a fleuri en Arménie, sauf Hovhan Mamikonian et Mov-

1) Hübschmann, *Zur Geschichte Armeniens und der ersten Kriege der Araber, Aus dem Armenischen des Sebeos*, Leipzig, s. d., p. 5.

sès Kaghankatovatsi. Le livre de Sébéos constitue donc un précieux document pour l'histoire arménienne du VIIe siècle. Il est également important au point de vue des relations réciproques des Grecs, des Perses et des Arabes. De même, au point de vue religieux, car il parle d'une époque où les querelles dogmatiques interminables à propos du concile de Chalcédoine avaient provoqué l'animosité entre Grecs et Arméniens. Il rapporte des évènements ecclésiastiques et relate des miracles, sans soulever cependant des questions théologiques.

Le style de Sébéos, simple et léger, en général, est alerte par endroits. Son ouvrage n'a pas de valeur littéraire au sens propre du mot, mais contient quelques légendes recueillies de la littérature orale, rapportées en un langage poétique et vivant.

MOVSES KAGHANKATOVATSI

Vie. — Kaghankatovatsi était natif du village de Kaghankatouk (province d'Outi). Les critiques ne sont pas d'accord pour établir, d'une façon définitive, s'il est du VIIe siècle ou du dixième. (1) Il est généralement considéré comme ayant vécu au VIIe siècle, car il se dit témoin oculaire de nombreux évènements. Très probablement de nationalité arménienne, il était au service du patriarcat d'Aghovanie où l'arménien était adopté comme langue de culture littéraire et scientifique.

Œuvre.— Il a composé une *Histoire d'Aghovanie,* divisée en trois livres. Le premier est le résumé de l'histoire ancienne d'Aghovanie; il renferme de nombreuses pages intéressantes (XVIII, XXVI, XXIX). Le second constitue la partie la plus captivante de l'ouvrage, parce que l'auteur y traite des évènements contemporains jusque vers 685 (ch. XI. XV, LV). Au chapitre XLII, il nous raconte comment le prince des Huns, Ilou Tonélon, demanda

---

1) Voir F. Macler, *Traduction d'Assoghik,* Introduction. Paris, 1917, p. cxi.

le maintien de l'évêque arménien dans le pays, pour y parachever la conversion de tout le peuple, et comment cette demande fut rejetée. On admet généralement que ce refus fut une grande faute : en effet, la conservation d'un évêché chez les Huns aurait empêché ces barbares d'embrasser l'islamisme; toute l'Asie centrale serait ainsi devenue chrétienne depuis une dizaine de siècles, ce qui eût évité aux chrétiens de l'Asie Antérieure, et, en particulier, à la nation arménienne, les massacres et les dévastations. Ce livre contient une belle élégie sur la mort de Djovancher, composée par un rhéteur nommé David (ch. XXXIX). Quant au troisième, qui embrasse les années 700-988, il est apocryphe; on l'attribue à un homonyme, Movsès Dachkhouranétsi (Xe siècle). On y trouve au chapitre XI les canons religieux établis par le catholicos Siméon.

Valeur historique et littéraire.— L'ouvrage de Movsès constitue la principale source de l'histoire des Alains, peuple resté à maints égards inconnu, non seulement aux occidentaux, mais aussi aux orientaux. Demi-civilisé, il menait une vie errante, et se livrait au meurtre, au brigandage, ou fournissait des mercenaires (1). On n'a trouvé dans le pays aucun monument. La plupart des villes — peu nombreuses d'ailleurs—, qu'on y avait construites, étaient bâties par les Arméniens, au contact desquels la population indigène avait acquis une culture intellectuelle rudimentaire et créé des institutions religieuses.

L'Histoire d'Aghovanie est un curieux mélange d'histoire, de légende, d'épopée, de martyrologie et de descriptions de mœurs. L'auteur accepte sans contrôle les témoignages, jusqu'à reproduire des récits de miracles. Il n'a pas des dons d'écrivain, mais il sait intéresser le lecteur. Il a l'imagination vive; son récit est allègre, plein de vie. On lui a reproché cependant le manque de chronologie et de coordination dans les récits. On y chercherait en vain une méthode et un sens critique, encore moins une analyse psy-

1) Tacite, *Annales*, VI, 34.

chologique des personnages dont il y est parlé. Le style dénote une certaine originalité, bien que pompeux et obscur par endroits. La langue a conservé les qualités essentielles du classique, malgré des irrégularités grammaticales.

ANANIA CHIRAKATSI

Vie. Œuvre.— Anania († vers 670) vécut au VII• siècle. Ne trouvant pas en Arménie de savant pour approfondir les sciences profanes, il voyage à Karin, Constantinople et Trébizonde. Dans cette dernière ville, il trouve un docteur nommé Tychique (1), homme plein d'érudition, connaissant parfaitement les lettres arméniennes et célèbre chez les rois. Après huit années d'études il rentre en Arménie pour se consacrer à l'enseignement et faire profiter ses compatriotes de ses connaissances scientifiques, mais il se plaint de la paresse de ses élèves et de leur manque d'assiduité (2).

Il ne nous est parvenu que très peu de choses de ses œuvres, dont la plupart ont subi des altérations et présentent des incorrections résultant de la négligence des copistes ou de leur ignorance. En voici les principales : 1. *Du Firmament*, le plus important de ses livres, est un véritable manuel d'astronomie. Le peu que nous en possédons montre qu'il avait de la valeur, abstraction faite des erreurs scientifiques de l'époque où il fut écrit; 2. *Des Poids et des Mesures*. En analysant cet ouvrage, le P. Avker remarque que l'auteur s'est inspiré des écrits d'Epiphane de

1) Anania appelle ce savant Tukikos. Neumann pense que ce nom a dû être altéré par les copistes (*Versuch einer Geschichte der armenischen Literatur*, Leipzig, 1836, p. 100.— Nous croyons, au contraire qu'il s'agit simplement de la transcription arménienne du nom grec Tuxikos que nous trouvons aussi dans les Saintes Ecritures (Voir *Actes*, 20, verset 5).

2) *Anania*, notes biographiques placées par lui, en guise de préface, en tête de ses deux discours, l'un consacré à la naissance de Jésus-Christ, l'autre, écrit à l'occasion de la fête de Pâques.

Crète (1) et de Khorénatsi (2), sur le même sujet. 3. *Sur le Cours du Soleil;* 4. Traduction d'un ouvrage de Paul d'Alexandrie, *Introduction à l'Astronomie.*

Plusieurs ouvrages en manuscrits, inconnus jusqu'à ces derniers temps, furent publiés par A.Abrahamian, en 1944, accompagnés d'une étude serrée. Parmi eux citons : un manuel d'arithmétique élémentaire, un écrit d'arithmétique amusante appelé *Khrakhdjanakank* (Խրախճանականք) et un ouvrage intitulé *Sur le Cours du Soleil.* Ce dernier serait distinct de celui portant le même titre et mentionné ci-dessus (Cf. A. Abrahamian, *Les Œuvres d'Anania Chirakatsi, Erivan,* 1944.- Voir le compte rendu détaillé de cet ouvrage, dans le *Pazmaveb,* mai-juin 1950, p. 141-144).

Ces œuvres jouissaient, encore au XIe siècle, d'une renommée suffisamment grande pour que Grigor Magistros ait voulu les lire et relire. Comme Anania au VIIe siècle, Magistros se plaint de l'indifférence de ses compatriotes pour les sciences exactes (3).

Le style d'Anania est serré et concis, mais on y relève des traces du style grec. Les passages obscurs sont pour la plupart attribués à la mauvaise transcription des copistes.

LE CATHOLICOS HOVHANNES IV OTZNETSI, dit le Philosophe.

Hovhannès (650-729), originaire du village d'Otzoun (canton de Tachir), fut élu catholicos en 718. Par son caractère et ses mœurs, il inspirait le plus grand respect. Pour se rendre imposant il se parait de vêtements somptueux, sous lesquels il portait un cilice (4). Sa renommée dépassa les frontières de

1) P. Avker, *Explication des poids et des mesures anciens,* Venise, 1821.— Voir aussi la fin du discours d'Epiphane sur l'histoire légendaire de la version grecque des Livres Saints par les Septante.

2) Voir le début de sa *Géographie* où il traite sommairement des mesures de longueurs.

3) Magistros, *Correspondance,* lettre au catholicos Pétros, éd. Kostaniantz, Alexandropol, 1910.

4) Le catholicos Hohannès, *Histoire,* ch. XXII.

l'Arménie. Le calife Omar l'invita à Damas en 727. Les historiens arméniens rapportent de curieux détails sur l'entrevue qu'il eut avec ce souverain arabe (1). Il est connu par les réformes qu'il introduisit dans l'Eglise pour en régler les offices et lutter contre les abus religieux. Au concile de Dvinn en 719, il fit approuver de nombreux articles à ce sujet. Il poursuivit les partisans du concile de Chalcédoine et les pauliciens. En 726, à la conférence tenue à Manazkert, il fit rétablir l'union entre les Eglises arménienne et syrienne (2).

Voici les principales de ses œuvres (3) : *Discours synodal* prononcé au Concile de Dvinn (719) pour inviter les assistants à veiller au bon ordre de l'Eglise et les mettre en garde contre les innovations étrangères aux traditions nationales. Le XVIIIe chapitre de ce discours renferme les trente-deux canons qu'il fit accepter à ce concile; *Contre les Pauliciens*, où notre auteur s'élève contre les hérétiques dits Pauliciens, qui considéraient l'adoration de la Croix comme une idolâtrie et le respect des images saintes comme une superstition; *Contre les Fantastiques* où en un style théologique profond et une dialectique remarquable, il réfute les arguments de ceux qui ne reconnaissaient pas l'existence de deux natures dans le Christ.

Les traits caractéristiques des écrits d'Otznétsi sont la profondeur et l'éloquence, enveloppées d'une ferveur religieuse extraordinaire. Son style est généralement brillant; l'éloquence y atteint souvent des sommets très élevés. La langue est remarquable au point de vue de la correction, de la pureté et de la clarté; toutefois, on sent, dans certains passages, l'influence du style hellénistique.

GHEVOND ERETZ (Léonce le Prêtre)

La date de la naissance et celle de la mort de

---

1) Le catholicos Hovhannès *Histoire*, ch. XXII, in fine; Kirakos, *Histoire*, éd. Venise, 1833, p. 37-39; Vardan, *Histoire*, ch. XXXVII.

2) Kirakos, *Histoire*, éd. Venise, 1865, p. 37-38.

3) Voir Domini Johannis Philosophie Armeniorum Catholici *Opera*, Venise, 1834: traduction latine par le P. Aucher, accompagnée du texte arménien.

Ghévond sont inconnues. Il a très probablement vécu dans la seconde moitié du VIIIe siècle (720-790 ?). Nous possédons de lui un ouvrage historique, dans lequel il donne un aperçu succint des évènements accomplis pendant trente années (de 632 à 662). Ensuite, il fournit des détails abondants sur les persécutions, les massacres et les exactions perpétrés en Arménie par les Arabes. Le récit se prolonge jusqu'aux environs de 790. Il y est intercalé un message théologique de Léon l'Isaurien à Omar II; cette lettre qui occupe un tiers de l'ouvrage, est considérée comme apocryphe (1).

Ghévond a des dons d'historien; il relate simplement et sobrement les évènements de son temps; il est véridique et a le souci de l'exactitude dans la chronologie. De l'avis de célèbres historiens,l'importance de son ouvrage réside en ce qu'il fournit des renseignements et mentionne des faits qu'on ne trouve pas chez les historiens contemporains, arabes et byzantins. Selon Jules Mohl, malgré ses défauts, Ghévond «...est un auteur qui a de la valeur par sa véracité évidente, et un patriotisme ardent qui lui donne une certaine éloquence quand il décrit les maux de sa patrie, dont il est témoin» (2). Il n'a pas de prétentions littéraires. Son style est clair et se rapproche de celui des auteurs de l'âge d'or, bien que les avis des critiques diffèrent à ce sujet.
a écrit une histoire sur l'origine du royaume des

CHAPOUH BAGRATOUNI

Le généralissime Chapouh Bagratouni, fils de l'apopatrice Achot, fut le premier auteur laïc. Il vivait dans la seconde moitié du IXe siècle et dans les premières années du dixième. Suivant l'attestation des historiens arméniens (le catholicos Hovhan, Assoghik, Oukhtanès, Mekhitar Anétsi, Kirakos), il

---

1) Au sujet des controverses qu'à soulevées cette lettre, voir: Chahnazarian, préface de l'édition de Ghévond, Paris, 1859; Müller, *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, 1888, 2e cahier; Brosset, *Collection d'historiens arméniens*, t. I, N° 1, Saint-Pétersbourg, 1874, p. 24.

2) Mohl, *Vingt-sept ans d'histoire des études orientales* Paris, 1880, t. II, p. 113.

Bagratides au IXe siècle. Malheureusement cet ouvrage est perdu. Selon le catholicos Hovhan, c'est le premier écrit rédigé en langue vulgaire (1).

Pseudo-Chapouh.— Parmi les manuscrits de Van transférés à Etchmiadzine en 1917, on trouva un ouvrage que l'on crut être l'Histoire perdue de Chapouh et qui fut imprimé dans cette ville en 1921, mais on a vite constaté qu'il ne pouvait être l'œuvre de notre auteur (2). Selon Akinian, cet ouvrage nous présente, en un style charmant, des contes populaires de la période historique de l'Arménie, représentant des types chevaleresques, tableaux parlants de la vie arménienne. Sa valeur historique serait nulle; par contre, il s'avérerait excellent au point de vue de la géographie et de l'ethnographie.

AUTRES ECRIVAINS DE CETTE PÉRIODE

KHOSROVIK, dit Tarkmanitch (le Traducteur) est considéré comme un auteur du VIIe ou VIIIe siècle. Les renseignements que nous possédons sur sa personnalité sont nuls. Ses écrits ne furent découverts qu'en 1890. Leur ensemble forme cinq parties sans rapport direct entre elles, mais traitant, toutes, des sujets dogmatiques, en particulier de la question des deux natures en Jésus-Christ. Quant au style, il est différemment apprécié: pour le P. Sarkissian, il serait aussi pur et impeccable que celui d'Eznik, opinion que le P. Daschian trouve fort exagérée (2).

---

1) Le catholicos Hovhan, *Histoire*, éd. Jérusalem, 1867, ch. XXVII, p. 167.

2) Adjarian, dans le *Pazmaveb*, année 1922, p. 180-181; Akinian, dans le *Handès Amsorya*, année 1922, p. 609-623; Marquart, dans le *Handès Amsorya*, année 1922, p. 620. L'étude du P. Akinian publiée dans le *Handès Amsorya* parut en librairie sous le titre de : *Recherches Littérairls*, IVe partie, *Chapouh Bagratouni et son Histoire*, Vienne, 1922, p. 167-225.

3) Au sujet des controverses sur sa personnalité et ses œuvres, consulter: Miaban, *Ararat*, année 1892, avril; Aghanian, *Artzagang*, année 1892, n° 64; Sarkissian, *Pazmaveb*, année 1892, p. 203-214; Daschian, *Petites études littéraires*, Vienne, 1895, p. 67; Mgr K. Hovsépian, *Ararat*, année 1899, p. 212-216, 260-264, 315-320, 408-413, 469-480.

PILON TIRAKATSI fleurit sous le catholicos Anastase d'Aghori (661-667). Il a donné, vers 696, une traduction de l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate le Scolastique. Le style en est correct, mais la fidélité laisse à désirer, car Pilon y a ajouté nombre de passages de son propre cru (1).

SAHAK TZORAPORETSI fut l'un des plus grands catholicos de l'Arménie (677-703). On connaît sa démarche auprès du gouverneur arabe Mahmoud, à Harran, pour l'apitoyer sur le sort de son pays (2). La lettre qu'il lui a adressée, nous est conservée par Ghévond (3). On lui attribue quelques charakans, ainsi qu'un discours sur la fête des Rameaux.

GRIGOR ARCHAROUNI, évêque des Archarounik en 684, a écrit un *Commentaire des Saintes Ecritures*, d'un style pur et d'un langage plein de beauté.

ABRAHAM, catholicos, de 607 à 615, est connu par plusieurs lettres dogmatiques adressées à Kurion, évêque de Géorgie, lettres dont nous trouvons le texte dans l'*Histoire* d'Oukhtanès (4).

VERTANES LE RHETEUR, né vers 550 fleurissait au début du VII° siècle. Il fut *locum tenens* du catholicos, de 604 à 607 (5). Son principal ouvrage est un écrit intitulé *Au sujet des Icono-*

---

1) Zarbhanélian, *Histoire littéraire...*, t. I, p. 475, et *Catalogue...*, Venise, 1889, p. 694-698.

2) Hovhan le Catholicos, *Histoire*, éd. Jérusalem, 1867, p. 122-124.

3) Ghévond, *Histoire des invasions arabes en Arménie*, éd. Chahnazarian, Paris, 1867, p. 50-51; trad. française par G. Chahnazarian, *Histoire... des conquêtes des Arabes en Arménie*, Paris, 1856, p. 28-29.

4) Oukhtanès, *Histoire*, II, 59.

5) Vertanès *Vartabed le Rhéteur et ses ouvrages*, dans le *Handès Amsorya*, année 1910, p. 8-11, 37-46. — Tourian, son article sur notre auteur et les questions controversées à propos de sa personnalité, (*Sion*, année 1928, p. 305).

clastes, dans lequel il combat cette hérésie, qui commencée à Constantinople et répandue en Occident, était venue jusqu'en Arménie. Cet ouvrage est succint; le style en est soigné et le sujet très intéressant. Le P. Akinian attribue à cet auteur la traduction de l'*Histoire du Concile d'Ephèse*. (1)

THEODOROS KERTENAVOR était contemporain des catholicos Nersès le Constructeur (661) et Anastase (667). Il fut supérieur du couvent de la Sainte Mère de Dieu, au pied du mont Aragadz. Son ouvrage principal est le *Discours contre Hovhannès Maïragométsi* dont la doctrine contre l'Incarnation de Jésus avait, en Arménie, recruté des partisans. L'auteur y étale une vaste connaissance des sciences profanes et religieuses. Sa langue ne manque ni d'originalité ni d'éloquence, mais son style hellénistique, mêlé d'expressions obscures, nuit à la clarté de l'exposé.

c) LA LITTERATURE SOUS LES BRGRATIDES (895-1100)

VUE GENERALE

Par la fondation de la dynastie des Bagratides avec Ani comme capitale, une ère de prospérité et de tranquillité s'ouvrit pour l'Arménie, tant dans la partie indépendante que dans celle se trouvant sous la domination des califes. Cependant, la situation politique troublée ne fut pas complètement éclaircie. Le grabar perdit encore de sa pureté; par contre, la langue parlée gagna du terrain, bien qu'aucun document vulgaire ne nous soit jusqu'à ce jour parvenu de cette période.

Il y a lieu de signaler l'apparition de deux écrivains, remarquables à des titres différents : Grigor Narékatsi, qui avec ses écrits pleins d'images et de sentiments poétiques se présente comme le précurseur de l'âge d'argent; il est une exception aux IXe et Xe siècles. Ensuite, Grigor Magistros,

---

1) Voir supra, *Abraham Mamikonian*, p. 89.

esprit puissant, éminemment scientifique et philosophique, qui par son style hellénistique outré se révèle le dernier représentant typique de cette école. Remarquons enfin que cette période est celle des historiens; elle n'en compte pas moins de sept.

Le mérite de cette époque fut de préparer le terrain au renouveau intellectuel de l'âge d'argent qui s'annonçait déjà dans les œuvres de Narékatsi. Sous l'impulsion des Bagratides et des familles princières l'activité intellectuelle dans les couvents fut encouragée; (1) on en fonda de nouveaux, en particulier, dans le Chirak, les cantons avoisinants et à Tzoraget (2). Même les villages et les fermes étaient pleins de religieux (3). Ce renouveau, bien qu'interrompu par la chute du royaume, n'en fut pas moins le prélude de l'âge d'argent.

La chute des Bagratides (1045), l'invasion des Seldjoukides et la fondation de la dynastie roubénienne en Cilicie (1080) furent les évènements politiques marquant la fin de cette période.

LE CATHOLICOS HOVHAN

Vie.— Le catholicos Hovhan (840-931), quatrième du nom, naquit à Draskhanakert; il se dit élève de Machtotz, supérieur du monatère de Sévan. En 897, il fut élévé sur le trône patriarcal contre son gré, «ne pouvant s'opposer, dit-il, aux ordres du roi et des seigneurs». (4) On lui a donné le surnom de *Patmaban* (historien). Il est connu pour ses travaux sur le rituel arménien. Il joua un rôle actif dans les évènements politiques de son temps. C'est ainsi qu'il fut envoyé en mission auprès du gouverneur arabe Youssouf pour lui demander de mettre fin aux persécutions; mais ce dernier le retint prisonnier et lui fit subir des tortures. Plus tard, Hovhan engagea le roi d'Ibérie à faire la paix avec l'Arménie. A deux reprises il réconcilia les

---

1) Pour les couvents et leur rôle, voir infra. *Les Couvents arméniens des origines jusqu'au XVIIIe siècle.*— 2) Alishan. *Chnorali et sa Famille*, p. 124-125.— 3) Lastiverdtsi *Histoire*, ch. X et XVII.— 4) Hovhan, *Histoire*, ch. XXXVI.

deux Achot, l'un Achot II, héritier légitime du trône, l'autre, le généralissime Achot, son cousin, reconnu roi par Youssouf, en vue d'entretenir la division parmi les seigneurs arméniens.

Œuvre. — *L'Histoire d'Arménie* d'Hovhan commence par un résumé des évènements survenus depuis le déluge. L'intérêt de l'ouvrage augmente à partir du XVIIe chapitre qui fournit des détails particulièrement intéressants sur le règne d'Achot et de son fils Sembat, ainsi que sur celui des Ardzrouni; il donne aussi des renseignements sur les rapports arméno-arabes. La situation du pays pendant les invasions musulmanes, du VIIIe au dixième siècle, y est décrite en détail. Le récit, qui se poursuit jusque vers 924, contient un document historique fort curieux : la lettre adressé à Hovhan par le patriarche Nicolas de Constantinople (1). En outre, l'auteur y a inséré le texte d'une lettre qu'il avait adressée à l'empereur Constantin (2).

Appréciations. — Cette *Histoire* est considérée par les critiques comme un précieux document. Témoin oculaire des évènements qu'il raconte, l'auteur, à la différence de plusieurs historiens arméniens des siècles postérieurs, a su rester fidèle et véridique. Dans plusieurs pages éloquentes il donne des malheurs de l'Arménie, disputée entre le Califat et Byzance, une peinture poignante.

Les critiques ne sont pas d'accord sur la date de la composition de cet ouvrage (3).

---

1) Hovhan, *Histoire,* ch. LIV. — 2) *Ibid.*

3) A ce sujet, ainsi que sur la position de l'auteur à l'égard du concile de Chalcédoine, voir, Tchamtchian, *Histoire d'Arménie,* t. II, p. 727; Lajard *Histoire d'Arménie de Jean VI traduite par Saint-Martin,* Paris, 1841 notice, p. IX-X; Emin, préface de son édition du texte arménien d'Hovhan, Moscou 1853, p. III sqq.; E. Boré, *Correspondance et Mémoires d'un voyageur en Orient,* t. II, p. 31.

Style. — Hovhan a employé un langage relevé, orné de fleurs de rhétorique. Sous ce rapport il s'est livré à de telles exagérations que sa prose est devenue emphatique; la recherche des expressions et la profusion des images et des synonymes ont nui à la concision et à la simplicité. Les critiques sont quelque peu sévères à l'égard de cet écrivain. Tout en reconnaissant ses défauts, on ne saurait cependant refuser à son style une certaine originalité. Le livre contient de belles pages littéraires (1).

ANANIA NAREKATSI

Anania, supérieur du couvent de Narek, se faisait connaître au début du Xe siècle. Il figurait parmi les plus illustres personnages de son temps. (2) Son œuvre capitale, l'*Eloge de l'Eglise arménienne*, est remarquable par la langue et le style, par la poésie et l'élévation de la pensée.

Assoghik, Magistros et Chnorhali citent avec éloge un écrit d'Anania contre les Thondrakiens (3). Si la pièce éditée par Miaban, en 1892 à Vaghar-

1) Voir les chapitres XLV et LIII.

2) Oukhtanès, *Histoire*, I, ch. I.

3) Des hérétiques, connus sous le nom de Pauliciens, chassés de Grèce, s'étaient réfugiés en Arménie où ils avaient recruté des adeptes. L'un de ces derniers, nommé Sembat, avait paru dans le district de Dzaghkotn (Ararat) en 840. Imbu de la doctrine des Pauliciens, il s'était attaché à un Persan, médecin, mage et astrologue, dans l'enseignement duquel il avait partagé toutes les erreurs des Pauliciens. Ce Sembat se fixa plus tard au village de Thondrak, dans le canton des Apahounik; de là le nom de Thondrakiens donné à ses adeptes qui n'étaient chrétiens qu'en apparence; en réalité, leur croyance était en opposition avec les lois chrétiennes : ils niaient la vie future, les grâces du Saint-Esprit, rejetaient les sacrements de l'Eglise, etc... (A ce sujet, consulter, Tchamtchian, *Histoire d'Arménie*, t. II. p. 884-895; Prud'homme, sa trad. de Lastiverdtsi, et l'ouvrage même de cet historien (ch. XXII, XXIII). Voir également, dans la *Correspondance* de Magistros, la lettre responsive n° LXVII, adressée au patriarche des Syriens.

chapat, sous le titre de *Confession de Foi* ( ) est l'écrit dont font mention ces auteurs, elle ne justifie pas sa réputation.

THOMAS ARDZROUNI

On ne connaît rien de précis sur la vie de Thomas. Appartenait-il à la grande famille des Ardzrouni ? On ne le sait. Toujours est-il qu'il était originaire de Vaspourakan et que c'est sur la demande du prince de cette province, Grigor Ardzrouni (886-887), qu'il composa son *Histoire* et la continua sur l'ordre de Gaguik, fils de ce prince, pour la conduire jusqu'en 910.

Histoire des Ardzrouni. — Cet ouvrage se compose de quatre livres. Comme la plupart des historiens arméniens, Thomas commence par résumer, dans les deux premiers livres, l'histoire biblique et l'histoire arménienne. Le troisième comprend le récit des évènements se rapportant, en particulier, aux relations des Arabes avec les Arméniens et aux exactions musulmanes en Arménie : feu, fer et esclavage. Le quatrième est consacré aux évènements contemporains et concerne presque entièrement la maison des Ardzrouni. Le but essentiel de l'auteur étant de faire l'histoire de cette famille, il a insisté surtout sur les faits et gestes des princes de cette race depuis leur origine. Ce qu'il a voulu faire en écrivant son ouvrage, c'est l'apologie de ces princes.

L'ouvrage est d'une grande importance, étant donné le rôle primordial joué dans l'histoire arménienne par la famille des Ardzrouni, dont l'origine remonte au VIIe siècle avant Jésus-Christ (1). Des immigrants assyriens de sang royal reçurent comme apanage la province de Touroubéran; ils formèrent l'illustre famille des Ardzrouni. Leur influence fut considérable. On sait que de 908 à 1021, leurs domaines furent érigés en royauté avec la ville d'Adamakert comme principale résidence.

---

1) Cf. *Livres des Rois*, ch. XIX, XXXVII; *Isaïe*, ch. XXXVII, verset 38.

Valeur historique . — Malgré quelques imperfections et erreurs chronologiques, ce livre a une valeur indéniable. Pour nous fournir des renseignements sur les Ardzrouni, l'auteur a fait des recherches personnelles, en parcourant à pied de nombreux cantons et villes, pour se documenter directement auprès des personnes dignes de foi. Il cite des passages d'œuvres historiques qui ne nous sont pas parvenues, entre autres, le IVe livre de Khorénatsi et l'histoire succinte des Vardaniens par Abraham le Confesseur.

Thomas est abondant en détails extrêmement curieux sur les montagnards du canton de Khoït (province de Touroubéran), descendants de ces Babyloniens qui avaient acompagné les fils de Senecherib en Arménie. Les détails donnés par notre auteur s'avèrent d'autant plus précieux que rares sont les renseignements des auteurs arméniens sur la vie privée et sociale, ainsi que sur les mœurs de leurs compatriotes.

Brosset considère notre auteur comme un historien sérieux, presque aussi exact qu'on peut le souhaiter en fait de chronologie : «Sa véracité dans ce que l'on peut critiquer, en ce qui touche à l'histoire musulmane, est un garant de la fidélité de ses autres récits. Seulement, il n'aime pas les Bagratides et passe sous silence certains faits peu honorables pour les Ardzrouni (1).

L'ouvrage ne nous est pas parvenu intact : il est chargé de suppléments relatant des évènements accomplis jusqu'au XIVe siècle (2).

Style et valeur littéraire .— La langue de Thomas est relativement pure, bien que son style soit inégal; il est même obscur, par endroits. Son récit est vivant et quelquefois agrémenté de poésie. Il a fait des emprunts à ses devanciers, mais, il s'est bien gardé de les copier. 3) Au contraire, il a amplifié et embelli leurs récits.

---

1) Brosset, *Collection d'Historiens arméniens*, t. I, *Introduction*, p. XIX.— 2) Cf. Patkanian, sa préface à l'*Histoire* de Thomas, éd. Tiflis, 1917. — 3) Le passage emprunté à Sébéos fait exception, car c'est une reproduction presque littérale (cf. Thomas, éd Constantinople, 1852, liv. II, p. 93_109.

GRIGOR NAREKATSI

Vie. — Grigor Narékatsi (950-1010), fils de Khosrov (1), évêque des Antzévatzik, naquit vers 950; il fit ses études et passa toute sa vie monastique au couvent de Narek où il mourut; de là, son nom de *Narékatsi.* Il fut vénéré et estimé, tant pour ses propres qualités morales que pour ses ouvrages. La pureté de ses mœurs, la douceur de son caractère lui valurent une renommée incontestée. Son nom est resté jusqu'à ce jour l'objet de la vénération de la nation; l'Eglise arménienne l'a canonisé (2). Son génie est exclusivement national; Grigor n'est influencé par nul élément étranger, et, pour cause : il ne connaissait pas d'autre langue que la sienne. C'est donc vainement que d'aucuns chercheraient dans ses écrits une empreinte arabe.

«Un voyageur français qui parcourait l'Arménie en 1838, se détourna de sa route pour visiter les ruines du couvent de Narek». Son nom, dit-il, était associé dans mon esprit à celui du plus profond docteur, du plus parfait écrivain et du saint le plus tendrement pieux de l'Eglise arménienne, je veux nommer saint Grégoire Narékatsi». C'est en effet l'une des gloires les plus pures de cette ancienne Eglise; mais on n'a encore rien fait pour la vulgariser dans notre Occident. Ce serait rendre un insigne service à la littérature sacrée que de traduire les œuvres de ce grand et mystique théologien. Dulaurier l'appelait de ses vœux, parce qu'il avait pu en juger la valeur par sa vaste lecture des auteurs orientaux.» (3)

---

1) Khosrov Antzévatsi († 965), dit le Grand, est l'auteur de deux *Commentaires,* l'un sur les prières de la Messe, l'autre sur celles des offices des différentes heures du jour. Le style de ces écrits est exempt de l'emphase qui caractérise la plupart des ouvrages de l'époque.

2) Lambronatsi, dans son *Discours prononcé en* 1179 *au sujet de l'union des Eglises,* nomme Narékatsi «homme divin éminent entre plusieurs, ange dans un corps humain». — 3) Ce voyageur était Eugène Boré; voir *Correspondance et Mémoires...* t. II, p. 92; Nève, op. cit., p. 256.

Œuvres :

Commentaire sur le Cantique des Cantiques de Salomon, composé en 977, en un style sobre et simple.

Histoire des Reliques de la Sainte Croix, transférées en 983 de Constantinople en Arménie, suivie d'un *Panégyrique sur la Croix*, d'une sublime éloquence. Trois autres panégyriques : un sur la Sainte Mère de Dieu, un sur les saints Apôtres et l'autre sur saint Jacques de Nisibe ; tous sont, en général, d'un style ampoulé et obscur, mais non dépourvus d'élévation de pensées.

Narékatsi a composé également trois petites pièces poétiques en prose sur le Saint-Esprit, sur l'Eglise et sur la Sainte Croix. Elles s'appellent *Gantz*(1) ( ) et sont destinées à être chantées ou récitées. Une vingtaine d'autres petites compositions en vers nommées *Dagh* ( ) faites pour être chantées, contiennent des vers suaves et mystiques inspirés au poète ecclésiastique par l'art folklorique arménien. Elles reflètent comme les *gantz*, la beauté de l'âme et le tempérament poétique de leur auteur. Mais l'œuvre qui lui assure une place unique dans la littérature, est son Livre des Prières ( ) ou *Livre des Lamentations* ( ).

Le Livre des Prières.- Cet ouvrage, appelé communément *Narek* ( ), est considéré à juste titre comme le chef-d'œuvre de Grigor. Œuvre de haute inspiration de quatre vingt-quinze chapitres, divisés en trois cent soixante-dix paragraphes, elle résume les méditations mystiques de l'auteur pendant toute sa vie ; elle est donc la manifestation la plus complète de son âme. Les traits caractéristiques de la manière d'écrire de l'auteur y apparaissent pleinement.

Le *Narek* est une suite de conversations avec Dieu ; Grigor s'y entretient plutôt avec lui-même ; c'est une sorte de soliloque. Il y raconte ses intimes relations spirituelles avec l'Etre suprême. Son âme

1) Les *gantz* tirent leur nom du premier mot du début de ces pièces. Les auteurs postérieurs ont imité ce genre ; cette appellation a fait fortune depuis Narékatsi.

est tourmentée par la multiplicité de ses péchés,et le châtiment futur l'épouvante; elle est en tempête. Malgré cela, Narékatsi ne cesse de chercher Dieu. Il croit y être parvenu; dans la plupart des cas son âme finit par trouver la sérénité. Toutes ces méditations pieuses sont entremêlées de sujets théologiques les plus élevés.

«Ces prières reconnaissent chacun et chacun s'y reconnaît. Le peuple, pendant mille ans, y puisa des exorcismes et celui, surtout, qui guérit des affres de la mort. On plaçait, on place encore ce poème sous l'oreiller des agonisants, et dans les cercueils. Destin très admirable d'une poésie ! Elle saura, par sa vérité et sa beauté. adoucir la justice» (1).

La compréhension complète de ce livre suppose une vaste érudition théologique et biblique, ainsi que la connaissance des écrits des anciens Pères de l'Eglise, de l'histoire nationale arménienne, des us et coutumes du peuple. Certains chapitres, le vingt-sixième notamment (§ 2-4), sont en prose rythmique, d'une venue naturelle et sans artifice, sous la plume de l'auteur. L'ouvrage tout entier possède une beauté et une saveur qui, jointes à la profondeur des sentiments de l'auteur, ont poussé les critiques occidentaux à le considérer comme unique en son genre, non seulement dans la littérature arménienne, mais aussi dans celle des autres peuples .

Le style de Narékatsi est en général compliqué et emphatique,parfois obscur. Malgré cela, il est captivant et harmonieux, car les images et les sentiments poétiques abondent dans les écrits de l'auteur, même dans ses compositions en prose. Cette prose est souvent rythmée comme des vers auxquels il ne manque que la rime.

GRIGOR MAGISTROS

Vie.— Magistros (vers 990-1058), fils du prince Vassak Pahlavouni, de la famille de Grégoire l'Illuminateur par sa mère, semble avoir reçu une éducation fort soignée dès son enfance (2).A Cons-

1) Luc-André Marcel, *Troubadours arméniens*, (*Cahiers du Sud*, 37e année, 1950, N° 299, p. 8).

2) Magistros, *Correspondance*, lettre N° XLV du Recueil Kostaniantz, Alexandropol, 1910.

tantinople, il se perfectionna dans toutes les sciences cultivées alors: philosophie, théologie, histoire, mathématiques, médecine; il apprit à fond les lettres grecques. En 1021, après la mort tragique de son père, il lui succéda comme seigneur de Betchni. Au début il s'adonna corps et âme à la politique et suivit la carrière militaire; chargé de commandements militaires, il occupa d'importantes charges. Victime d'une calomnie et disgracié, il se retira dans son domaine de Taron pour se consacrer aux belles-lettres et aux bonnes œuvres. Il fut obligé bientôt de quitter le pays et d'aller à Constantinople (1045) où il fut soupçonné de trahison, à cause du soi-disant engagement qu'il avait pris envers l'empereur Constantin Monomaque de lui céder l'Arménie. Plus tard, il intervint en vain auprès de l'Empereur pour l'engager à rétablir le roi Gaguik dans ses Etats. Désespéré, il livra aux Grecs les clefs de la forteresse de Betchni et leur abandonna tout son domaine paternel (1). En échange, il reçut, avec le titre de duc de Mésopotamie, des villes et des villages dans cette contrée, et aussi, le gouvernement du Taron et du Vaspourakan (vers 1048). Dans sa nouvelle résidence, Grigor, à qui l'Empereur avait décerné le titre et la dignité de *Magistros*, s'adonna fiévreusement à la littérature tout en s'occupant des charges de son gouvernement. Comme professeur de rhétorique il eut de nombreux élèves.

Grigor était un écrivain laïque, chose rare dans la littérature ancienne. Avant lui il y avait bien Achot Bagratouni et Hamam Arévéltsi, mais tous les deux étaient loin d'avoir son envergure. Lastiverdtsi le nomme «homme savant et très versé dans les Saintes Ecritures comme nulle autre personne»(2). D'après N. Chnorhali, Magistros, savant et génial, doué de multiples talents et versé dans les sciences théologiques et profanes dès son adolescence, était honoré de l'Empereur Constantin et des seigneurs de la cour byzantine en raison de sa profonde érudi-

---

1) Lastiverdtsi, *Histoire*, ch. X; Vardan, *Histoire*, ch. LV. — 2) *Lastiverdtsi*, ibid.

tion; «il versifiait comme Homère et discourait comme Platon.» (1) Selon Matthieu d'Edesse, il était plein de grâces irrésistibles, et admirable dans toutes ses répliques aux docteurs grecs, au cours des discussions privées ou à la tribune de l'église de Sainte-Sophie de Constantinople. (2)

Œuvres.— Magistros a laissé les ouvrages suivants :

Correspondance, recueil de quatre-vingt-cinq lettres dont quelques-unes en vers, adressées à différentes et illustres personnalités, arméniennes et étrangères, sur des sujets extrêmement variés: dogmatiques, philosophiques, littéraires, etc. L'auteur y étale une rare érudition et traite ses sujets d'une manière originale. Même quelques-unes de ses lettres familières portent l'empreinte de sa science et de son esprit; on y constate surtout une connaissance très étendue de la mythologie grecque. Dans presque tous ses écrits, il emploie un style hellénistique très outrancier ou un langage sinon inintelligible, du moins très difficile à déchiffrer. C'est le cas notamment des épîtres en vers Nos. LXXV, LXXXV et LXXXVII (3). Noraïr Puzantatsi et le P. Ménévichian parvinrent à déchiffrer le N°LXXXVII et H. Adjarian le N° LXXXVI (4).

Victor Langlois fut le premier à étudier la *Correspondance* dans son ensemble; jusqu'à l'époque de ce critique on n'en connaissait que des extraits fort courts, insuffisants pour en apprécier l'importance et la valeur (5).

---

1) Chnorhali *Composition à la manière d'Homère...*, Ecrits en vers, éd. Venise, 1828, p. 588.

2) Mathieu d'Edesse, *Chronique*, IIe partie, ch. XCIV.

3) Ces numéros sont ceux de la classification adoptée par l'édition du *Recueil épistolaire de Grigor Magistros* publiée par K. Kostaniantz en 1910, à Alexandropol. — 4) N. Puzantatsi, *Banasser*, année 1900, p. 119-140; P. G. Ménévichian, *Handès Amsorya*, année 1912, p. 740-742; Adjarian, *Handès Amsorya*, année 1923, p. 241. — 5) V. Langois, *Mémoire sur la vie et les écrits du prince Grégoire Magistros*, *Journal Asiatique*, Paris, janvier 1869.

Commentaire sur la Grammaire, recueil sur la grammaire de Denys le Thrace, qui, encore au temps d'Erzinkatsi, servait de manuel aux étudiants (1).

Ecrits en vers. — Philosophe et théologien, Magistros est aussi poète, même dans ses écrits en prose. Il fut l'un des premiers qui, à l'imitation des Grecs et des Arabes, introduisit dans la poésie arménienne la mesure et la rime. Le plus important de ses poèmes sinon par sa valeur, du moins par sa longueur (mille seize vers), est le résumé de l'Histoire Sainte, qu'il rima à la suite d'un pari fait avec un prince arabe nommé Manoutché (2). Le style de ce poème diffère de celui de ses autres écrits en ce qu'il est simple et relativement correct.

Panégyrique de la Sainte Croix, poème monorime contenant d'excellents passages pleins de qualités poétiques.

Traductions. — Magistros semble avoir été un traducteur infatigable des ouvrages grecs et syriaques(3). Il n'a jamais cessé, écrit-il, de traduire tous les livres non reproduits dans sa propre langue (4). Ces traductions — exceptés les deux ouvrages de Platon (*Dialogues de Timée et de Phédon*) — ne nous sont pas parvenues; nous ne possédons qu'un petit fragment de la version arménienne de la *Géométrie* d'Euclide.

Style. — Magistros emploie, surtout dans ses écrits philosophiques et scientifiques, un style entaché de tous les défauts de la phraséologie hellénistique des époques antérieures. Il se plaît à forger

---

1) Adontz, *Ars Dionysii...*, p. LIII.— 2) H. Thorossian, *Grigor Magistros et ses rapports avec deux émirs musulmans, Manoutché et Ibrahim*, Extrait de la *Revue des Etudes islamiques*, années 1941-1946. Paris, 1947.— 3) Maurice Leroy, *Grégoire Magistros et les traductions arméniennes d'auteurs grecs, Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales*, t. III, Bruxelles 1935 — 4) Voir la lettre N° XXI du *Recueil*, adressée à Sarkis, supérieur du monastère de Sévan,

de nouveaux vocables ou à employer des termes inconnus, à introduire dans ses phrases des jeux de mots et à se servir de synonymes ou d'homophones. Les critiques attribuent ce langage artificiellement compliqué et l'obscurité qui en résulte, à l'influence de la littérature arabe, à celle de l'idiome parlé de son temps, à sa manie d'imiter les sophistes grecs. Il est à remarquer toutefois qu'il a usé d'une langue correcte dans maints de ses écrits (1). On n'a su d'où provenait cette diversité de style. Malgré ses graves défauts, sa prose ne manque ni d'énergie ni d'originalité.

STEPANOS ASSOGHIK

Stépanos, considéré comme l'un des plus célèbres historiens du Xe siècle, a été surnommé *Assoghik* (=le Chantre) parce qu'il était très versé dans l'art musical. On l'appelle aussi Taronatsi, étant originaire du canton de Taron. Il vécut probablement dans la deuxième moitié du Xe siècle et au début du onzième.

Histoire Universelle est le titre de son ouvrage, divisé en trois parties, commençant par la naissance d'Abraham et finissant vers l'an 1004 de notre ère. La première partie est le récit des évènemenst mondiaux jusqu'au règne du roi Terdat. La seconde arrive au calife Haroun-el-Rachid. Ces deux parties ne nous apprennent rien de neuf ni d'original. Tout ce que nous y lisons est emprunté aux historiens antérieurs, tant arméniens qu'étrangers (2). Il n'a même pas le mérite d'une meilleure présentation. La troisième partie débute par une préface (ch. I), dont le style oratoire extrêmement emphatique, offre un contraste avec la langue simple, assez claire et sans prétention qui est celle du livre, en général.

---

1) Voir le compte rendu concernant *Les Lettres de Magistros* (*Ararat*, année 1910, p. 186-187).

2) Presque la moitié du IIe chapitre du livre II est une reproduction textuelle de Sébéos; il en est de même de tout le chapitre III.

Dans les chapitres suivant la préface, Assoghik s'étend longuement sur les évènements d'Arménie et de quelques pays voisins, de 885 à 1004. L'auteur étant contemporain de la plupart de ces faits, ces pages revêtent un intérêt particulier. Il est vrai que les mêmes évènements ont été relatés par Jean Catholicos, Chapouh Bagratouni, Thomas Ardzrouni et Aristakès Lastiverdtsi, mais Assoghik nous rapporte de nouveaux faits, ou, tout au moins, éclaire ceux narrés par ses prédécesseurs, ce qui explique le crédit que lui ont accordé les historiens venus après lui. Le chapitre XXI est spécialement digne d'attention. On y trouve la réponse adressée, par ordre du catholicos Khatchik, à la lettre du métropolite de Sébaste. C'est un document théologique d'un grand intérêt, exposé du dogme monophysite de l'église arménienne, où sont discutés les arguments des adversaires.

F. Müller est d'avis que les emprunts d'Assoghik dans les deux premières parties de son ouvrage ne manquent pas d'utilité; ils servent souvent à rectifier les textes des sources. En ce qui concerne la deuxième partie, ce savant lui attribue une valeur propre, au triple point de vue : fidélité historique, description vivante et exactitude chronologique.

Langage et style.— La langue d'Assoghik est simple, mais pas toujours correcte. Le style, sec en général, revêt parfois de la vigueur ou devient ornemental.

OUKHTANES L'EVEQUE

Oukhtanès, évêque de Sébaste, contemporain du catholicos Khatchik (972-992), est l'un des écrivains les plus remarquables du Xe siècle.

Œuvre. — Il a laissé une *Histoire en trois parties...* dont on ne possède pourtant intégralement que la première. La seconde n'est pas complète; la troisième fait entièrement défaut; elle est donc perdue pour nous. C'est regrettable, car, ainsi que l'auteur le dit lui-même dans sa préface, il s'est proposé de décrire les cantons de l'Arménie avec leurs princi-

paux villages, villes, forts, déserts où vivaient les cénobites, et enfin, les circonstances de la conversion des Dzats, tous sujets extrêmement intéressants. Cette lacune est d'autant plus déplorable qu'on n'a pas su jusqu'ici quelle était cette nation, dit Dzat (1), ni où elle vivait.

La première partie qui ne présente pas d'intérêt particulier, reproduit cependant dans son chapitre LXXV un passage du livre de Chapouh Bagratouni (2). Dans la seconde, il est question de la sécession des Ibériens de la communauté religieuse arménienne, du fait de l'acceptation, de leur part, des décrets de Chalcédoine, au VIe siècle. «Malgré l'ennui que l'on éprouve à la lecture de ces récits de querelles théologiques, notre Oukhtanès est réellement intéressant par sa manière de traiter et d'exposer l'origine de la nationalité des Ibériens, l'état politique de leur pays au VIe siècle de notre ère, l'ethnologie des diverses peuplades qui l'occupaient, et une foule de questions se rapportant à l'histoire religieuse des deux contrées... Je crois que c'est, dans toute la littérature orientale, le seul point d'histoire exclusivement traité par un Asiatique d'après des pièces justificatives, relatées en entier.» (3)

Appréciations.— Sauf dans l'introduction (ch.I) pleine de périodes emphatiques encombrées d'exhortations évangéliques d'un ton sermonial, le langage d'Oukhtanès est relativement pure et précise. L'auteur peut être considéré comme l'un des précurseurs de l'âge d'argent. Le manuscrit porte les traces de nombreuses altérations. Au point de vue historique, le manque de chronologie est l'un des

1) D'après Marr, on appelait Dzats, ceux des Arméniens qui reconnaissaient le concile de Chalcédoine. Suivant Adjarian, le nom Dzat indique une nation que les historiens arabes nommaient Zodd ou Zoudd (voir, *Sur l'origine des Arméniens Dzats*, dans le *Journal du Ministère de l'Education publique* (en russe), Saint-Pétersbourg, 1911, p. 238-249.

2) Voir supra, *Chapouh Bagratouni*, p. 109

3) Brosset, *Deux historiens arméniens*, Saint-Pétersbourg, 1870 *Introduction*, p. XI.

principaux défauts qu'on lui ait reproché, dans la première partie de l'ouvrage, notamment.

MESROP ERETZ

Mesrop le Prêtre, contemporain du catholicos Vahan Suni (967-969), est l'auteur d'un petit livre, petit par son volume, mais important par son intérêt historique et littéraire. Il s'agit de la *Vie de Nersès le Grand*, le saint catholicos, petit-fils de l'Illuminateur. Ce n'est cependant qu'une compilation faite en 967, comme l'auteur le reconnaît lui-même (1). Le P. Tchamtchian déclare que ce livre est une copie presque textuelle de Faustus de Byzance (2) ; au contraire, Langlois relève des différences entre ces deux ouvrages(3). Ce qui est certain, c'est que la *Vie de Nersès*, attribuée à Mesrop, émane de la plume d'un écrivain de l'âge d'or; le style en est témoin, malgré les interpolations par divers copistes, à différentes époques. D'après le préfacier de l'édition de Venise, cet ouvrage serait dû à la plume d'un traducteur de l'âge d'or, ou, s'il ne fut pas composé par Mesrop Machtotz lui-même, il aurait été écrit sous sa dictée (4). Son importance réside dans le fait qu'il renferme des détails sur la hiérarchie et l'ordre de préséance de la noblesse arménienne à l'époque du roi Archak et de son fils Pap; elle réside aussi dans les renseignements qu'il fournit sur les Scythes et les Sarmates qui habitaient de l'autre côté du versant septentrional du Caucase.

ARISTAKES LASTIVERDTSI

Lastiverdtsi était né vers le milieu du XIe siècle au bourg de Lastiverd ou d'Ardzen, dans la région de Karin. Il faisait partie du clergé.

Œuvre.— Le principal ouvrage qui nous soit parvenu de lui, est l'*Histoire d'Arménie*, relatant la

---

1) Voir le mémorial de l'auteur.— 2) Tchamtchian *Histoire d'Arménie*, t. I, p. 15.— 3) V. Langlois *Collection...*, t. II p. 21-44, en diverses notes.— 4) A'ishan, *Ecrits arméniens*, t. VI p. 6 et 137.

destruction de la ville d'Ani, en 1064, par Alp Arslan, deuxième sultan des Turcs seldjoukides. Le récit commence vers l'an 1000 pour s'arrêter en 1071. Cette période est l'une des plus douloureuses de l'Arménie : suppression du royaume des Bagratides (1045), destruction de la capitale Ani (1064), massacres, exodes, etc., évènements qui fournissent à l'auteur l'occasion de se répandre en lamentations sur le sort de sa patrie. Sous la plume de l'auteur, c'est l'Arménie qui gémit des malheurs dont elle est déchirée. Le chapitre XVI, sous la rubrique l'*Arrivée du sultan*, et le chapitre XVIII, intitulé le *Règne de Théodora...*, sont dignes d'attention : ce sont deux passages typiques qui donnent une idée complète de la manière d'écrire d'Aristakès ; ils reflètent son style personnel, dans ses qualités comme dans ses défauts.

Valeur historique.— Le principal mérite du récit réside en ce que l'auteur a été témoin oculaire ou auriculaire de la plupart des évènements de son temps.

Pour ce qui est de l'histoire byzantine, Prud'homme remarque que les faits racontés par Aristakès avec une exactitude scrupuleuse sont en conformité parfaite avec les récits des historiens byzantins, tels que Cedrenus, Zonaras, Scylitzès et autres, qu'ils corroborent. Sa relation est même beaucoup plus circonstanciée que ce que nous ont laissé les historiens byzantins, arabes et persans. En outre, les quatre premiers chapitres renferment des fragments historiques relatifs à la Géorgie, que Brosset a utilisés dans son *Histoire de la Géorgie* (1). La valeur historique du récit est toutefois amoindrie par les interminables lamentations auxquelles l'auteur se livre pour déplorer les malheurs de sa nation. Ces jérémiades, ainsi que les nombreuses citations

1) *Histoire d'Arménie*, par A. Las iverdtsi, traduite par E. Prud'homme, préface, p. 2 et 4. Dulaurier également en a traduit quelques fragments accompagnés de notes, (voir, *Recherches sur la Chronologie arménienne*, Paris, 1859, t. I, p. 286_288 et 290_295).

bibliques qui lui servent comme arguments, interrompent constamment le cours du récit et en rendent la lecture fatigante. Le livre est devenu ainsi, dans maints endroits, un ouvrage de poésie élégiaque plutôt que d'histoire.

Style. — Aristakès possède un style limpide malgré ses irrégularités grammaticales et syntaxiques, dues en grande partie — il est vrai — aux erreurs des scribes. Son récit est alerte et imagé. Ses descriptions émouvantes sont empreintes d'un sentiment patriotique très fervent. La poésie qui émane de certaines pages, constitue le trait dominant de sa composition.

IV. L'AGE D'ARGENT (1100-1200)

VUE GENERALE

L'époque de la littérature arménienne que les critiques nationaux dénomment l'*âge d'argent*(1) embrasse tout le XII° siècle, au cours duquel un souffle nouveau passa sur l'Arménie et surtout sur la Cilicie. L'activité esquissée dans la période précédente fut stimulée par les princes roubéniens et les catholicos de la famille des Pahlavouni. Le renouveau se manifesta notamment par un retour vers le classique pur. La langue en tira les plus grands profits; le grabar s'épura. En même temps, l'idiome vulgaire fit ses débuts comme langue littéraire; il obtint droit de cité avec Hératsi qui composa, presque complètement en langue vulgaire,sa *Consolation*

(1) Qelques critiques réservent cette dénomination aux diverses périodes qui suivirent l'âge d'or (Cf. Pakradouni, *Grammaire arménienne à l'usage des avancés*, Venise, 1852, p. 632; Thornian, *Morceaux choisis*, Vienne, 1891, *Introduction*, p. II; Akinian, *L'arménien classique et l'Ecole des Mekhitaristes de Vienne*, Vienne, 1932, p. 57, sqq. et 81; Ménévichian, *La question de l'arménien de l'âge d'or*, Vienne, 1903.

dans les Fièvres. Chnorhali lui-même, écrivain essentiellement classique, composa en vulgaire certains de ses écrits destinés au peuple. L'âge d'argent fut remarquable aussi par l'apparition de la poésie qui devint l'un des genres les plus cultivés. Par contre, les sciences exactes ne firent pas de nouveaux progrès; Chirakatsi et Magistros ne trouvèrent pas d'émules, sauf Hovhannès Sargavak.

La littérature fut essentiellement nationale, car l'étude des langues étrangères fut peu poussée. Chnorhali même, la grande figure de cette période, ne connaissait pas le grec. Cependant, grâce à l'activité de Vkayasser, de Lambronatsi et de Chnorhali,la traduction d'ouvrages grecs, qui s'était considérablement ralentie depuis le VIII° siècle, reçut une nouvelle impulsion. Ces auteurs ne furent pas souvent eux-mêmes les traducteurs. Leur rôle consista surtout à revoir les traductions faites. C'était du reste la coutume de l'époque: certains écrivains faisaient exécuter les métaphrases par d'autres et n'y mettaient eux-mêmes que la dernière main (1).

Voici les principaux auteurs de cette période:

GRIGOR VKAYASSER (le Martyrophile)

Vkayasser (†1105), Vahram de son nom laïc, fils de Magistros, succéda à son père comme duc de Mésopotamie. Il préféra la carrière ecclésiastique, et fut élu catholicos en 1066 sous le nom de Grigor II. Le surnom de Martyrophile lui fut donné pour son zèle à recueillir les actes des martyrs étrangers. A cet effet, il entreprit un voyage à Constantinople; puis il se rendit en Palestine et en Egypte. Parmi les traductions parvenues jusqu'à nous en son nom,

(1) E. Renan écrit à propos des traductions de Michel Scot: «Il eut pour auxiliaire en ce travail un Juif nommé André. Roger Bacon, dans un moment de sévérité, l'accuse de plagiat... Il est sûr que les Latins, qui entreprenaient le voyage de Tolède, ne se faisaient aucun scrupule de s'approprier le travail de leur secrétaire, et qu'au moyen âge, comme de nos jours, le nom de traducteur était souvent une fiction». (*Averroès et l'Averroïsme*, essai historique, Paris, 1861, p. 208-209).

nous avons, à part les Martyrologes: un *Commentaire des Actes des Apôtres*, le *Panégyrique de Proclus sur saint Jean Chrysostome, la Vie de saint Jean Chrysostome*, etc.

HOVHANNES SARKAVAG

Vie.—Hovhannès Sarkavag naquit au milieu du XI° siècle, probablement entre 1045 et 1054, dans le canton de Parissos (Artzakh). Il mourut en 1129. Il était moine du monastère d'Haghbat. Ses contemporains l'ont appelé *Sopestès* (philosophe). Il jouissait d'une grande réputation comme littérateur, philosophe et homme de mœurs pures. Il était vénéré par les Grands. Le roi de Géorgie, David, lui témoignait une grande estime; lorsque Sarkavag allait le voir, il se levait pour le recevoir, et lui demandait la bénédiction.

Œuvre.— La plupart de ses écrits ne nous sont pas parvenus (1). Nous ne possédons de lui que très peu de choses,entre autres:un *Panégyrique sur saint Grégoire l'Illuminateur*, l'un des meilleurs du genre qui aient été jamais écrits par les anciens auteurs de l'Arménie; un *Discours sur le Sacerdoce du Prêtre;* une *Poésie sur le Merle*, dialogue,(environ quatre vingt-dix vers) avec cet oiseau dont il fait l'éloge, écrit essentiellement poétique, mais contenant quelques pensées philosophiques; un *Livre de Prières;* des écrits sur Philon, Porphyre, Basile, etc.

Sarkavag nous a laissé aussi quelques œuvres scientifiques: un écrit succint relatif aux *Tremblements de Terre et à leurs causes*, un autre, intitulé

---

(1) Parmi ses œuvres perdues, il faut signaler son *Histoire* dont quelques fragments sont transmis par Samuel Anétsi, disciple de l'auteur (cf. Zarbhanélian, *Histoire littéraire...*, t. II, p. 609_611; prof. Abrahamian, *Les Travaux historiques d'Hovhannès Sarkavag*, dans *Etchmiadzine*, organe du Siège du Catholicos, année 1950, juillet-août, p. 56-60).

Explications sur le Calendrier et, enfin, un troisième *Des Nombres polygonaux* (*Յաղագս անկիւնաւոր թուոց*) (1). C'est un ouvrage d'arithmétique portant sur certaines suites de nombres et leur loi de formation. L'auteur donne plusieurs tableaux: nombres triangulaires, carrés, pentagonaux, hexagonaux, heptagonaux.

Ce travail dont le sujet s'apparente un peu aux «sommations de piles de boulets», à la mode il y a une cinquantaine d'années à l'Ecole Polytechnique, n'est pas dénué d'une certaine valeur, vu l'époque où il a été écrit (2).

Sarkavag se révèle ainsi, après Anania Chirakatsi, comme un des rares auteurs du moyen âge arménien, qui aient approfondi les sciences exactes.

Style.— Les qualités du style et du langage de Sarkavag se remarquent surtout dans son *Livre de Prières* et son *Discours au sujet du Sacerdoce*. Malgré l'obscurité de certains passages, ce langage est en général correct, et ce style clair. Suivant Alishan, notre auteur est le premier parmi ses contemporains qui puisse être comparé avec Chnorhali, et même le surpasser à certains égards (3).

NERSES CHNORHALI

Vie.— Nersès Chnorhali (1102-1173), dit aussi *Klayétsi* (=de Rhomkla) (4), a été surnommé le *Gra-*

---

(1) Voir l'étude substantielle du professeur A. Abrahamian: *Les Travaux mathématiques d'Hovhannès Sarkavag* (*Etchmiadzine*, année 1950, mars-avril, p. 52-58, et mai-juin, p. 33-44).

(2) Nous devons ces renseignements à M. N. Arpiarian, docteur ès sciences mathématiques de la Faculté de Paris, qui, à notre demande, a bien voulu préciser certains termes mathématiques de l'ouvrage de Sarkavag.

(3) Alishan, *Chnorhali et sa Famille*, p. 134-135.

(4) A l'époque de Chnorhali, le siège patriarcal se trouvait à Rhomkla, forteresse située sur la rive droite de l'Euphrate,

cieux (Chnorhali, Ճնորհալի) pour la pureté de ses mœurs, la douceur de son caractère, l'éloquence de sa parole, l'élégance de son style. Il était fils cadet du prince Apirat, neveu de Magistros, et frère du catholicos Grigor Pahlavouni; Grigor le Martyrophile était son oncle. Né dans la petite forteresse de Dzovk (1) (district de Tlouk, territoire d'Antioche), il fit ses études théologiques à Karmir-Vank, couvent dans l'Amanus, près de Kessoun. Il fut consacré prêtre à dix-huit ans. En 1166, il fut désigné catholicos par son frère, Grigor III, qui de son vivant le plaça sur le trône patriarcal. Sa nomination fut agréée par la nation tout entière, car il jouissait d'une popularité exceptionnelle. Sa célébrité dépassa les confins arméniens; elle s'étendit parmi les Grecs, les Romains et même les musulmans.

Chnorhali, partisan d'une entente entre les Eglises grecque et arménienne, adressa à l'empereur Manuel Ier trois lettres écrites respectivement en 1167, 1170 et 1173. En vue de cette union, il avait fait des préparatifs pour la convocation d'un concile, mais sa mort empêcha la réalisation de ce projet. Il est l'une des plus éminentes figures, peut-être la plus grande, de la régénération littéraire du XIIe siècle. Son activité fut très vaste; il a un peu touché à tous les genres: théologie, philosophie, interprétation des Saintes Ecritures, didactique, questions dogmatiques, épîtres, homélies. Il a laissé aussi des petites poésies rimées, la plupart d'inspiration lyrique.

Ses œuvres comprennent : *Ecrits en prose:En-*

---

aux frontières de la Cilicie dans l'ancienne Comogène, au sud de Samosate. Le Catholicos Grigor avait, en 1147, acheté cette forteresse à la veuve de Josselin Courtenay, dernier seigneur français d'Edesse.

(1) Cybistra de Strabon (XII, 1) (J. de Morgan, *Histoire du peuple arménien...*, p. 171).

cyclique, longue et remarquable lettre pastorale que Nersès publia à son accession sur le trône patriarcal pour s'adresser à la nation arménienne tout entière et rappeler à chacune des classes de la population ses devoirs dans la conduite de la vie privée et publique. Elle contient une très belle profession de foi relative aux deux natures en Jésus-Christ, qui encore aujourd'hui, sert de base aux discussions concernant les dogmes de l'Eglise. «Cette lettre est pleine d'une piété solide, et l'on y découvre partout les sentiments de respect dont Nersès était pénétré pour la religion, l'Eglise et la discipline ecclésiastique» (1).

Epîtres sur la Question de l'Union avec les Grecs. A ce sujet, Chnorhali a écrit plusieurs lettres que les savants et théologiens étrangers ont fort appréciées. Selon F. Nève, le plus haut intérêt s'attache à ces épîtres qui ont trait aux rapports des Eglises arménienne et grecque (2).

Au sujet de la Conversion des Fils du Soleil. Sous le nom de «Fils du Soleil», une secte païenne avait subsisté dans la ville de Samosate depuis la conversion de l'Arménie par Grégoire l'Illuminateur. Les adhérents, qui étaient de race et de langue arméniennes, avaient conservé le culte du Feu. Ils se décidèrent un beau jour à embrasser la foi de leurs

---

(1) Villefroy, *Catalogue des livres...*, p. 57, cité par J. Cappelletti, *Epistola pastoralis S. Nersetis Clajentis...*, Venise, 1829, p. 8.

(2) F. Nève, *L'Arménie chrétienne...*, p. 274-275.- Ces épitres trouvent leur complément dans des controverses rédigées par Theorianus du côté des Grecs, et dont le cardinal A. Maï a publié une suite au tome VI de la *Scriptorum veterum nova collectio* (Rome, 1832): on douterait difficilement de l'authenticité de ces textes.- Selon Kirakos, Theorianus aurait dit à son retour à Constantinople, après un colloque avec Nersès : « C'est un vrai Grégoire-le-Théologue réssuscité ».— Voir le livre LXXII de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, ch. XIX et XX : *Conférence de Théorien avec les Arméniens.*

nationaux et s'adressèrent à Nersès pour être accueillis au sein de l'Eglise. Ce dernier écrivit à l'évêque de Samosate pour lui exposer comment on devait procéder à l'éducation religieuse et à la conversion de cette communauté. C'est une page curieuse de l'histoire des religions.

Mentionnons aussi une prière composée de petites pièces, au nombre de vingt-quatre, une pour chaque heure de la journée et de la nuit, dénommée *Je confesse avec foi* (Հաւատովս խոստովանիմ), d'après les deux premiers mots du début. Formules nettes et précises, d'une foi ardente et humaine, elles sont imprimées en plusieurs éditions polyglottes (1), dont celle de 1882 en trente-six langues, publiée à Venise.

Ecrits en vers. — Les productions rimées de Chnorhali, grandes et petites, de valeur et d'inspiration diverses, sont très nombreuses. Citons:

La *Composition à la manière d'Homère...*, qui est l'histoire de l'Arménie, en mille cinq cent quatre-vingt-dix vers, des origines jusqu'à la date de sa rédaction en 1121;

l'*Elégie sur la Prise d'Edesse* (1146) en mille soixante-sept vers monorimes de huit syllabes, composée pour déplorer la destruction en 1144, de l'une des puissantes villes chrétiennes de l'Asie occidentale, par l'atabeg de Mossoul, Emadeddine Zenghi. C'est une prosopopée: la ville d'Edesse s'adresse aux cinq capitales du monde, sièges de cinq patriarcats: Jérusalem, Rome, Constantinople, Alexandrie, An-

(1) La plus fameuse est l'édition en vingt-quatre langues publiée à Venise (*Sancti Nersetis. Clajensis Armenorum Catholici opera nuno primum ex Armenio in latinum conversa notisque illustrata*, Venise, 1833, p. 287 et 323. Dans ce volume on trouve la version latine de la plus grande partie des compositions en prose de Nersès. Le prêtre de Venise n'a traduit cependant aucune des œuvres en vers, étant donné que, translatées en une langue étrangère, l'original perdrait ses beautés de style et d'idiome (voir ibid. t. I, p. 22-23).

tioche. Elle se tourne ensuite vers Vagharchapat, capitale des Arsacides, et Ani, capitale des Bagratides; elle relève le contraste entre leur ancienne prospérité et leur détresse actuelle. Puis, l'auteur entre dans le sujet de son *Elégie*, la ville d'Edesse, dont il décrit le siège et la chute; il déplore amèrement sa ruine et le massacre de la population, après en avoir chanté son glorieux passé. Il se livre à des imprécations véhémentes contre les envahisseurs musulmans et flétrit leur cruauté. Il termine en prophétisant l'arrivée des Franks pour délivrer les peuples d'Asie. — Ce poème est très apprécié par les Arméniens, mais les critiques ne sont pas d'accord sur sa valeur littéraire (1).

Jésus Fils, Elégie narrative selon les Saintes Ecritures, poème composé en 1152, pour résumer l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament en trois livres (environ quatre mille vers octosyllabiques). Alishan le compare au *Paradis perdu* de Milton (2). Neumann le considère comme un chef-d'œuvre dans son genre (3). J. Villotte le nomme un livre presque divin (4).

Paroles de la Foi, poème didactique en mille trois cent cinquante-neuf vers de huit syllabes.

Parmi ses petits écrits, fort nombreux, il faut mentionner cent vingt quatrains rimés appelés ճաղկապկ ou առակ = (énigme) et composés en langue vulgaire pour le « divertissement de l'homme ».

---

(1) Saint-Martin dans sa préface à l'édition publiée à Paris par Zohrab en 1823. *Elégie sur la Prise d'Edesse par les Musulmans,* p. 5.- Brosset, *Collection d'historiens arméniens,* t. I, *Introduction,* p. XXVI.- Michaud, *La Bibliothèque des Croisades,* IIIe partie, *Chroniques grecques et arméniennes,* Paris, 1829, p. 499-504. F. Nève, *l'Arménie chrétienne...* p. 286.

(2) Alishan, *Chnorhali et sa famille,* p. 244.

(3) C. F. Neumann, *Versuch einer Geschichte der armenischen Literatur,* p. 152-153.

(4) J. Villotte, *Dictionarium novum Latino-Armenienum,* Rome, 1714, p. 751.

Nersès est considéré comme le premier auteur arménien qui ait adopté la composition rimée; seulement la métrique dont il s'est servi à l'imitation des Arabes, a nui à la beauté de la langue et à l'exposé des idées. Presque toutes ses poésies sont monorimes; l'uniformité qui en résulte, rend leur lecture ennuyeuse. Par contre, ses hymnes et cantiques où il s'est contenté de la prose cadencée et de rimes occasionnelles naturellement venues sous sa plume, sont pleins de verve et d'inspiration élevées. Ces admirables chants constituent les joyaux des pièces liturgiques arméniennes que l'on chante encore aujourd'hui dans les églises.

Le style de Chnorhali est en général imprégné de fraîcheur et de charme, surtout dans ses écrits en vers. Dans l'*Encyclique* il est élégant, en même temps que simple et facile à comprendre.

NERSES LAMBRONATSI

Vie.— Lambronatsi (1153-1198) appartenait à la plus ancienne des maisons de Cilicie. Son père Ochin II, seigneur de Lambron, avait épousé la nièce de Chnorhali qui s'intéressa à sa formation intellectuelle. De très bonne heure, Sembat, (c'était son nom laïque) montra les plus grandes dispositions pour la vie contemplative et les travaux littéraires. Encore adolescent, il fut consacré prêtre, mais ne voulut pas quitter la vie monastique. Il compléta ses études dans un des couvents de la Montagne Noire, où il approfondit le grec, le latin et le syriaque. Se dérobant aux honneurs, il se réfugia au couvent de Saghr (1177) et à Rhomkla; ensuite, dans un monastère grec de l'ile de Chypre. Découvert de nouveau, il fut ramené à Tarse; mais, peu après, il se rendit derechef à Saghr, et c'est là qu'il reçut du catholicos Grigor Degha, l'ordre impératif de quitter sa retraite (1179). Il fut ainsi consacré évêque de Tarse, capitale de la Cilicie, et nommé supérieur de Skévra. Il n'avait alors que vingt-trois ans.

Le premier acte de la vie publique de Lambro-

natsi fut sa participation au concile de Rhomkla, convoqué pour examiner les propositions grecques au sujet de l'union des deux Eglises. Il prononça un grand discours (1) en faveur de l'union et fit accepter son point de vue; mais, par suite de circonstances fortuites, l'entente ne fut pas réalisée. Vers la fin de sa vie (1197), il fut chargé par le catholicos Apirat et le roi Léon d'une importante mission. Il s'agissait de remettre à l'empereur de Byzance une lettre pour le prier de cesser les persécutions contre les Arméniens de ses territoires,qui refusaient d'opter pour l'Eglise grecque. Il fut reçu avec honneur. Lors de ses discussions dogmatiques avec les docteurs grecs, ceux-ci émerveillés de ses talents, dirent : « Nous avons vu plus que nous n'avions entendu ». Mais, ses efforts furent stériles; les autorités grecques continuèrent leur politique d'intolérance envers les Arméniens.

Lambronatsi jouissait de la sympathie de tous, nationaux et étrangers. Les Latins, les Grecs, les Syriens fréquentaient l'église où il prêchait. Comme écrivain il fut inégalable parmi ses contemporains. Les Latins et les Grecs l'appelaient deuxième apôtre Paul de Tarse(2). Quelques savants occidentaux l'ont comparé à Démosthène et à Cicéron. Galanus écrit à son sujet : « ... sa remarquable vertu est tout-à-fait digne d'être vantée d'une éternelle louange» (3).

A l'instar de Chnorhali, Lambronatsi prit soin d'écarter le désordre qui régnait dans le rituel de l'Eglise arménienne depuis la chute de la dynastie des Bagratides.

Parmi ses œuvres les principales sont : *Discours synodal* (1178), morceau oratoire rempli de tournures et de pensées éloquentes, plein de profonde science et de sentiments élevés. Il est resté comme « un monument d'éloquence persuasive et pathétique

---

(1) D'après Ormanian (*Azgapatoum*, t. I, p. 1470), ce discours avait été prononcé à Tarse.

(2) Tchamtchian, *Histoire d'Arménie*, III p. 94.

(3) C. Galanus, *Conciliationis...*, Rome, 1650, t. I, p. 325.

de haute et saine raison et de science théologique » (1).

Exposé des Institutions de l'Eglise et Explication du Mystère de la Messe (1177), composé à vingt-quatre ans pour mettre ses compatriotes en garde contre l'introduction de rites étrangers dans les offices de l'Eglise. C'est l'œuvre d'un théologien et d'un érudit consommé, écrite d'un style à la fois élégant et vigoureux, et précieuse pour nous par les détails qu'elle renferme sur les cérémonies et les rites en usage dans l'Eglise latine, et dont plusieurs aujourd'hui sont tombés en désuétude (Dulaurier).

Lettre adressée au roi Léon (vers 1195) — Le clergé traditionaliste de la Grande Arménie avait accusé Lambronatsi de compromettre par ses projets de réformes l'indépendance de l'Eglise nationale. Léon craignant qu'une vive adversité ne troublât la tranquillité du peuple, intervint;il fit dire à Lambronatsi en termes sévères et menaçants, de modérer son zèle. Ce dernier adressa au roi une lettre pour se justifier; disant qu'il ne s'est jamais écarté des voies tracées par les pères de l'Eglise en tout ce qui concerne le dogme, le rite et la discipline, il demande une enquête. Cette lettre est un document très intéressant du double point de vue littéraire et historique. Le langage en est simple, mais énergique, éloquent et persuasif; le ton en est passionné et téméraire; la tournure est d'une véritable véhémence, si l'on songe surtout qu'elle est sortie de la plume d'un ecclésiastique dévot, enclin à la vie contemplative. Comme dans son *Exposé des Institutions de l'Eglise*, Lambronatsi y étale des idées religieuses très larges. Enfin, au point de vue historique, la *Lettre* nous donne une idée de la mentalité de l'époque et de la situation de l'Eglise arménienne;

Discours sur l'Ascension, la Pentecôte, particulièrement remarquables par la beauté de la langue et les pensées sublimes qu'ils contiennent;

---

(1) Dulaurier, *Recueil des Historiens des Croisades, Documents arméniens*, t. I, p. 561.

Divers Commentaires sur les Psaumes, les livres de Salomon et les douze petits prophètes. Ce sont des œuvres de jeunesse qui n'ont rien de remarquable.

Vie de Chnorhali, en neuf cent trente-sept vers octosyllabiques, sans valeur littéraire spéciale.

Parmi ses nombreuses traductions du grec et du latin, il faut citer: le *Commentaire sur l'Apocalypse*, ouvrage d'André de Crète, archevêque de Césarée; les *Dialogues du pape saint Grégoire le Grand* et la Vie du même pontife.

GRIGOR SKEVRATSI

Grigor Skévratsi,appelé aussi Taronatsi et Lambronatsi, vivait au début du XIII° siècle. Ami de Nersès Lambronatsi, il fut aussi l'intime du roi Léon, dont il était le confesseur. Ses principaux ouvrages sont: *Livre de Prière*, *Eloge de Nersès Lambronatsi*, (1205), *Discours* sur le Mystère du Vendredi saint, sur la Résurrection, sur les Femmes, *Panégyrique de la Sainte Vierge*.

GUEVORG SKEVRATSI

Guévorg était né à Lambron. Il vécut au XIII° siècle. Après des séjours dans les couvents de la Grande Arménie il s'établit au monastère de Skévra, en Cilicie. Il mourut en 1300. Son meilleur ouvrage est le *Commentaire du Prophète Isaïe*, composé en 1295, à l'imitation de Jean Chrysostome, d'Ephrem et de Cyrille d'Alexandrie. Il a une *Interprétation des Actes des Apôtres* à l'instar des anciens pères de l'Eglise, et un *Traité sur l'Art de la Graphie*.

GRIGOR ANAVARZETSI

Grigor (†1307) s'illustra comme évêque d'Anazarbe et comme catholicos (1293-1306). Il était partisan de l'union avec l'Eglise latine. Dans cette entreprise il prêta son concours au roi Héthoum II,dont il était l'intime collaborateur; il lui adressa une lettre, en langue presque complètement vulgaire, pour préconiser l'union. Son œuvre la plus impor-

tante est l'ordonnancement du ménologe arménien. Il composa une trentaine de canons qui figurent dans l'hymnaire; le charakan de la veille de Noël, commençant par les mots *Sois prêt, ô Béthléem...* (Պատրաստ լեր, որ Բեթլեհեմ) mérite d'être signalé (1).

MATHEOS OURHAYETSI

Les dates de la naissance et de la mort de Mathéos sont inconnues; on sait qu'il vivait encore en 1136, puisque son livre se termine à cette date; il se dit originaire de la ville d'Ourha (2). Il a laissé une *Histoire*, en trois parties, où il mentionne en les détaillant les évènements d'Arménie pendant deux siècles environ, soit de 952 à 1136 (3). En réalité, c'est une chronologie qui nous relate, outre les faits intéressant l'Arménie seule, les dernières phases des luttes arabo-byzantines pour la suprématie dans la Méditerranée orientale, en Syrie et en Mésopotamie. Il nous fournit aussi des renseignements sur les relations des princes roubéniens avec les Croisés, fondateurs d'Etats latins en Syrie et dans l'île de Chypre, ainsi que sur l'aide que les Arméniens apportèrent aux Franks, lorsque ceux-ci traversèrent la Petite Arménie pour aller délivrer les Lieux-Saints. A ce sujet, il nous donne, avec son continuateur Grigor Eretz (4), des détails que, à en croire Dulaurier, on chercherait en vain dans les chroniqueurs contemporains, arabes, syriens, grecs ou latins (5).

Appréciations.- Ce n'est pas par fausse modestie

---

(1) Alishan, *Sissouan*, p. 261-262.

(2) Ancien nom d'Edesse.

(3) Un certain Grigor, se disant prêtre, a, en un langage et style décadents, continué jusqu'en 1162 le récit d'Ourhayétsi.

(4) Grigor Eretz a repris le récit de Mathéos pour le conduire jusqu'en 1162.

(5) Dulaurier, *Chronique de Matthieu d'Edesse*, traduction, Paris, 1858, préface, p. VIII.

que Mathéos parle de son indignité à composer un livre d'histoire (1). Les critiques arméniens aussi bien qu'étrangers ont montré que ses connaissances étaient fort limitées: il ignore son histoire nationale et ne cite aucun historien arménien. Sa science religieuse est également médiocre; il ne connaît pas les pères de l'Eglise grecs, si familiers pourtant aux anciens écrivains de l'Arménie. Il lui manque, en outre, la culture littéraire. Faute d'indications précises de sources, il ne nous reste comme garantie de sa véracité que la confiance que nous inspire sa nature consciencieuse (2). Les critiques ont relevé cependant quelques confusions de dates et même de faits, notamment dans la première partie de son ouvrage allant de 952 à 1051 (3). La comparaison de la *Chronique* avec les récits des historiens byzantins nous indique que, si ceux-ci «sont beaucoup mieux que lui au courant des affaires intérieures de la cour de Constantinople et des révolutions qui agitèrent les contrées occidentales de l'Empire, en revanche, Mathéos sait mieux qu'aucun d'eux tout ce qui a rapport aux évènements survenus dans les provinces asiatiques. Sur ce point il peut aider à les rectifier et à les compléter» (4).

Style.— Le style de la *Chronique* est sans valeur littéraire. Il est inégal: tantôt prolixe, tantôt très succint. Dépourvu de tout souci d'art, il est la simple expression de l'idiome parlé d'alors.

MEKHITAR HERATSI

Hératsi naquit au bourg de Her (Khoï), dans le canton du même nom, probablement vers la fin de la première moitié du XIIe siècle, puisqu'il dit avoir achevé son ouvrage en 1184. Ses contemporains le considèrent comme un habile médecin, mais on ignore les études qu'il a faites et la ville

(1) Mathéos Ourhayétsi, *Chronique*, éd. Jérusalem, 1869, ch. CLXXI, p. 342-344.

(2) Ibid., Préambule de la IIe partie.

(3) Tourian, *Histoire de la littérature arménienne*, p. 217.

(4) Dulaurier, op. cit., préface, p. XVI.

où il a obtenu le titre de médecin en chef.

La Consolation dans les Fièvres. — Mekhitar nous apprend dans la préface de cette œuvre qu'il entreprit de l'écrire, en extrayant des ouvrages étrangers (arabes, persans et grecs) l'étude des fièvres, en général. Ce livre, qui traite de trois sortes de fièvres (putrides et non putrides, fièvres avec et sans accès, fièvres aiguës et continues), est donc une compilation où l'on trouve une centaine de références aux œuvres d'auteurs étrangers. Sous le titre de *Recettes pour les Remèdes de diverses sortes de maladies*, une vingtaine d'ordonnances médicales sont réunies à la fin de l'ouvrage. C'est sans doute le travail d'un auteur postérieur (1).

Appréciation.— Hératsi n'apporte à la médecine aucun élément important. A part le mérite qu'il eut d'écrire en arménien sur la médecine, il est intéressant en ce qu'il contribue à l'étude de la médecine arabe : l'auteur ne s'est pas contenté de faire un exposé méthodique des notions qu'on avait au moyen âge sur les fièvres, mais il a donné, en même temps, des références d'ouvrages arabes de médecine, dont quelques-uns sont perdus ou restés inédits (2). La *Consolation dans les Fièvres* est important aussi au point de vue de l'évolution de l'arménien, car il est le plus ancien des livres connus en langue vulgaire, un document précieux pour l'étude de l'origine de l'idiome parlé.

GRIGOR DEGHA

Grigor Pahlavouni (1133-1193), surnommé l'Enfant (Degha), était neveu et successeur, en 1173, du catholicos Nersès Chnorhali. Il fut partisan de l'entente avec les Grecs et les Latins. Il prit l'initiative de la convocation du concile de Rhomkla (1179) et entretint d'excellentes relations avec Rome, mais il ne vit pas la réalisation de ses projets :

(1) Ernst Seidel, *Mechithar's des Meisterarztes aus Her, Trost bei* Fiebern., Leipzig, 1906, p. 279.

(2) Ibid, préface, p. IV.

l'union ne s'accomplit ni avec les Grecs, ni avec les Latins. Nous possédons de lui quelques épîtres écrites avec érudition, d'une langue mordante et ironique, revêtant, par endroits, une tournure incompatible avec la dignité patriarcale. Son œuvre littéraire proprement dite, qui nous est parvenue, est l'*Elégie sur la Prise de Jérusalem* (1187), poème rimé d'environ deux mille quatre cent vers, calqué sur l'*Elégie de la Prise d'Edesse*, par Chnorhali, mais très inférieur à cette dernière. Les passages où il est question de coutumes,mœurs et institutions des Francs de Palestine sont particulièrement intéressants.

SAMUEL ERETZ

Samuel, surnommé aussi Anétsi (=d'Ani), né vers 1100, était prêtre de la cathédrale de cette ville. Il vivait encore après 1179, puisque le dernier évènement mentionné dans sa chronologie porte cette date. L'unique ouvrage que nous possédons de lui, est un abrégé d'histoire où l'auteur note, année par année et succintement, les évènements relatifs à l'Arménie et aux divers peuples, jusque vers 1180. Ces évènements sont accompagnés d'une table chronologique où sont rangés, par synchronisme, les années des olympiades, celle de la Nativité de Jésus-Christ, de l'ère arménienne, et celles, enfin, des souverains de Rome, de Byzance et d'Arménie, des califes et des catholicos (1).

Brosset classe cet ouvrage parmi les trois grands recueils de faits qu'a offerts l'Arménie à la littérature historique de l'Orient. Le premier est, selon ce savant, la *Chronique d'Eusèbe*, conservée presque intacte dans une traduction arménienne exécutée d'après l'original grec, aujourd'hui à peu près entièrement perdu. Le second est la *Chronique* de Samuel Anétsi, et le troisième, l'ouvrage de Michel le Syrien dont l'original syriaque disparu n'est plus

---

(1) Dulaurier, *Recueil des Historiens des Croisades, Documents arméniens, Samuel d'Ani*, note préliminaire, p. 445.

connu que par une traduction arménienne (1).

Samuel s'abstient de réflexions personnelles; il se contente de présenter les faits. Son récit est vif. Le style en est clair, dépourvu de toute rhétorique.

DAVID, FILS D'ALAVIK

Le moine David (†1140), originaire de l'Aghovanie, est le premier codificateur du droit arménien. Il nous a laissé une centaine de canons que le P. J. Mécérian groupe, d'après les manuscrits existants, en neuf titres, à savoir: 1. Consigne pour la célébration de la messe et l'administration des sacrements; 2. directives pour diverses questions ecclésiastiques; 3. vœux, aumônes, éducation des enfants; 4. divers cas de morale (morts accidentelles, crimes ordinaires, guerres, dégâts, usure); 6. vie sexuelle et conjugale; 7. impudicité avec des infidèles; 8. contamination des aliments par le contact d'animaux ou de personnes; 9. sorts, sortilèges et superstitions variées.

Le P. Mécérian relève l'importance juridique de cet écrit. Il signale en même temps son grand intérêt folklorique, en le considérant comme un tableau très vivant des connaissances des mœurs et de la mentalité de l'époque. Cette mentalité se révèle, certes, bien intransigeante (défense inimaginable, par exemple, de manger de la viande égorgée par les Géorgiens, en dehors des cas de nécessité absolue), et même superstitieuse (les nombreux cas de contamination ou de sortilèges). C'est le tableau d'une population qui, en Transcaucasie, environnée d'ennemis puissants, se retranchait dans un isolement farouche, alors qu'à la même époque les enfants de ces mêmes Arméniens,qui se trouvaient ailleurs en contact continuel avec d'autres populations (Byzantins, Croisés et divers groupements musulmans), avaient fait bien

---

(1) Brosset, *Samuel d'Ani, revue générale de sa chronologie, Mélanges asiatiques tirés du Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de Saint Pétersbourg*, 1869, t. VI, p. 741.— Voir supra, p. 70.

des progrès dans l'esprit de tolérance (1).

MEKHITAR GOSCH

Vie.— Mekhitar Gosch, originaire de Gantzak, né entre 1130 et 1140, mort en 1213, s'appelait aussi Kédiktsi, étant moine du couvent de Kédik et fondateur en 1190, du monastère de Nor-Kédik (Nouveau Kédik). Ce couvent, fut grâce à lui, un foyer d'études dans l'Aghovanie arménienne; de tous les coins du pays les élèves y accouraient pour profiter de l'enseignement de ce grand homme; plusieurs docteurs dissimulaient leurs grades pour aller s'instruire auprès de lui (2), Vanakan Vartabed, Vardan Arévéltsi et Maghakia Abégha étudièrent sous sa direction. Lui-même, bien que déjà docteur, avait perfectionné ses études dans le couvent de la Montagne Noire, en Cilicie (3). Il entretenait des relations d'amitié avec des personnalités célèbres, le général Zakaré, les princes Ivané, Kourt et Vakhtank.

Œuvre.— L'ouvrage principal de Gosch est intitulé *Livre des Tribunaux* (Դատաստանագիրք) (4). C'est un recueil juridique précédé d'une introduction sur les principes généraux du Droit. Il est di-

---

(1) Sur David d'Alavik, consulter : Kirakos, *Histoire*, éd. de Venise, 1865, p. 66, 101. — M. Brosset, trad. de *Kirakos, Deux historiens, Kirakos de Gantzac et Oukhtanès d'Ourha*, St.-Pétersbourg, 1870, p. 61, 99. — Vardan, *Histoire*, éd. Venise, 1862, p. 121. — Tchamtchian, *Histoire d'Arménie*, t. III. Venise, 1786, p. 41-42. — K. Kostanian, *David vartabed, fils d'Alavik*, dans la *Revue Ethnographique* (en arm.), vol. XIV, Tiflis, 1906, p. 105-132; vol. XV, 1907, p. 62-67. — *Communication* du P. Mécérian, lue en juillet 1948, au XXIe congrès des Orientalistes à Paris : *David d'Alavik, précurseur des codificateurs du Droit en Arménie*. Voir surtout la remarquable étude de ce même Père, parue dans le *Bulletin arménologique* (premier cahier 1947-1948), *Mélanges de l'Université de Saint-Joseph*, t. XXVII, fasc. 10, Beyrouth, 1948, p. 184-201, étude que nous avons mise à profit.

(2) Kirakos, *Histoire*, ch. XIII.— (3) Ibid., ch. XI.

(4) Le P. N. Akinian conteste à Gosch le droit de pater-

visé en trois parties :
1. Introduction, 2. Canons ecclésiastiques et dispositions relatives au droit matrimonial, 3. Lois civiles. La partie la plus remarquable est l'*Introduction*, portant le cachet strictement personnel de l'auteur qui y fait preuve de qualités de juriste de premier ordre: méthode, travail consciencieux, indications de sources. Toutefois, l'insuffisance de ses connaissances juridiques ne lui a pas permis de donner à son recueil la perfection d'un ouvrage juridique digne de ce nom (1).

Gosch se plaint du manque de sources (2). En Arménie, il n'avait trouvé aucun recueil de lois pouvant le documenter. Il faut donc admettre qu'à part quelques canons ecclésiastiques, les différends se réglaient suivant des lois non écrites. Il s'est contenté, par conséquent, de recourir à des sources diverses, la plupart d'origine étrangère, qu'il n'a pas manqué d'indiquer (3).

Appréciations.— Comme Bastamiantz le remarque avec justesse, Gosch n'est pas un spécialiste dans le sens étroit du terme; il ne connaît ni le droit romain ni le droit byzantin (4). Aussi son ou-

---

nité à cet ouvrage qu'il attribue à un certain Père Hovsep. (voir *Akoss*, année 1944, I, p. 97, II, p. 105, III, p. 82). Le P. Kibarian, ne trouve pas convaincants les arguments de ce savant (*Histoire de la littérature arménienne*, t. I, p. 310).

(1) Bastamiantz, *Livre des Tribunaux des Arméniens, par Mékhitar Gosch*, Vagarchapat, 1880, Introduction, p. 101. — Pour le Droit arménien, en général, voir, K. Basmadjian, *Le Droit arménien depuis l'origine jusqu'à nos jours* (*Annales internationales d'Histoire;* Congrès de Paris, 1900; IIe Section : Histoire comparée des Institutions et du Droit, Paris, 1902). Consulter aussi : notre *Essai d'étude juridique comparée sur les dispositions du Livre des Tribunaux* (§ 47, 81, 82, 86) *relatives aux gages* (Voir: *Iravaked*, mars 1920, p. 77-82, et *Gotchnag*, année 1935, p. 776-778 et 799-800).

(2) Gosch, *Introduction*, ch. XI (mémorial).— (3) Ibid., ch. X.- (4) F. Müller s'étonne du sens juridique dont Gosch fait preuve dans l'exposition des principes généraux de droit sans avoir préalablement étudié les théories de jurisprudence ro-

vrage ne résiste-t-il pas à un examen critique; il n'en constitue pas moins un trésor précieux pour le droit arménien, du fait qu'il est unique en son genre dans la littérature de l'Arménie. Il fut jugé tellement indispensable que les émigrants arméniens l'emportaient avec eux, car le privilège d'être jugés suivant leurs lois nationales avait été reconnu aux Arméniens établis à Lemberg et dans les autres villes polonaises, par des décrets royaux (en 1344, 1356, 1469, 1476 et 1510). En 1518, sur l'ordre du roi Sigismond, les Arméniens firent traduire en latin leur code, la version latine étant jugée indispensable pour permettre aux personnes en conflit avec les Arméniens de comprendre les lois arméniennes (1). De même, une version tartare fut utilisée en Crimée à l'usage des Arméniens de langue tartare de cette contrée. Enfin, le roi Vakhtank VI de Karthalnie introduisit, dans le code institué au début du XVIII° siècle, les dispositions du *Livre des Tribunaux*, code qui fut maintenu par les tzars après la domination russe sur la Géorgie (2). Elles furent appliquées aussi dans le royaume de la Petite Arménie et dans les colonies arméniennes d'Europe et d'Asie. Ce recueil eut donc une valeur pratique indéniable, et le nom de Gosch, fut, depuis, associé à cet ouvrage.

Autres œuvres.— D'après Kirakos (3) et quelques commentateurs, Gosch est l'auteur de plusieurs ouvrages. On lui attribue un recueil de cent quatre-vingt-dix fables dont l'authenticité est mise en doute (4). Il a, en outre, fait suivre son *Livre des Tribu-*

---

maines, byzantines ou musulmanes (Voir *Mechitar Kosch, Rechtsbuch der Armenier*, compte rendu de l'ouvrage de Bastamiantz, paru dans le *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, V. Band, 1891, Vienne, p. 52-59.

(1) F. Bishoff, *Das alte Recht der Armenier in Lemberg, Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien, Philosophisch-Historische Classe*, XL. Band, II, Heft, année 1862, juillet, p. 256.- (2) Bastamiantz, op. cit., *Introduction*, p. 104-108.- (3) Kirakos, *Histoire*, ch.XIV.- (4) Voir les *Recueils de Fables de Vardan...*, (titre russe), St.Pétersbourg,

naux d'une liste des catholicos d'Aghovanie, ainsi que d'un récit assez détaillé sur les évènements contemporains se rapportant à ce pays.

Style.— Le style de Gosch, en général négligé et défectueux, est cependant meilleur que celui de la plupart des écrivains de la Grande Arménie, ses contemporains.

IGNADIOS VARTABED

Ignadios, condisciple de Nersès Chnorhali à Karmir-Vank, vivait au milieu du XII° siècle. Il composa une *Interprétation de l'Evangile de Luc* (1146?), œuvre maîtresse, non seulement au point de vue du style et du langage qui sont simples et d'une lecture agréable, mais aussi par l'érudition de l'auteur dans les questions touchant les Saintes Ecritures.

SARKIS CHNORHALI

Condisciple d'Ignadios Vartabed à Karmir-Vank, il composa, en 1156, son principal ouvrage, l'*Interprétation des sept Epîtres apostoliques universelles*, aussi important par l'agrément de l'exposé que par le classicisme correct de la langue, assez proche de celle de l'âge d'or. L'un de ses défauts est sa longueur; l'auteur semble l'avoir compris lui-même, puisqu'il en a plus tard (en 1167) donné un résumé.

KHATCHATOUR TARONETSI

Khatchatour, contemporain de Gosch, était le supérieur du couvent Haghardzine, dans les Gougark. Renommé par sa science, surtout dans l'art musical, il introduisit en Arménie l'usage des notes

---

1899, t. I, p. 66 sqq. — N. Marr discute dans cet ouvrage les arguments avancés pour ou contre l'authenticité.- J. Karst, *Historische Grammatik des Kilikisch-Armenischen...*,Strasbourg, 1901; § 264. p. 209 sqq.

musicales (1). Il est sans doute l'auteur du très bel hymne intitulé *O Mystère profond !* (Ով խորհուրդ խոր) que l'on chante au début de la messe pendant que le prêtre revêt dans la sacristie ses vêtements sacerdotaux.

MEKHITAR ANETSI

Prêtre à la cathédrale d'Ani, Mekhitar florissait à la fin du XIIe siècle. Il a composé une *Histoire Universelle*, de Barouyr, premier roi d'Arménie, jusqu'à l'arrivée des Francks en Orient. Nous ne possédons qu'un fragment de la première partie, publié par Patkanian en 1879. A en juger par ce morceau, le récit est inégal, aussi bien dans l'établissement du plan que dans le libellé des évènements et des personnes que l'auteur confond souvent (2). Le style n'a rien de remarquable; il est relativement correct, sauf au chapitre où l'auteur parle de Mahomet, et où figure une liste de succession des califes, liste, que Patkanian trouve presque identique à celle de Hamsa d'Ispahan (3).

VANAKAN VARTABED

Vie et œuvres. — Hovhannès Vanakan (vers 1200-1250) naquit dans le canton de Tavouch. Elève de Gosch, il est appelé aussi Kédiktsi et surnommé *Vanakan* dans le sens de «constructeur de couvent», «supérieur de monastère». Après avoir quitté son maître, il rentra dans sa patrie où il fonda, vers 1220, le couvent de Khoranachat, détruit plus tard (1225) par les soldats du sultan Djalaleddine. Il en fonda un autre, ailleurs, mais les Tartares le poursuivirent de nouveau et le firent prisonnier. Il ne fut délivré qu'en 1236. Il était l'une des plus célèbres personnalités de son temps. Vardan l'appelle le «docteur dont on envie la renommée». Tous ceux qui étaient témoins de sa vie

(1) Kirakos, *Histoire*, ch. XII, p. 108-109.- (2) Zarbhanélian, *Histoire littéraire...* t. I, p. 728.

(3) Voir l'*Histoire de Mekhitar Anétsi*, publiée par Patka-

et de ses actes, les considéraient pour eux comme une «loi non écrite» (1). Toutefois, ses œuvres ne justifient pas sa grande renommée; il semble qu'il fût un professeur plutôt qu'un écrivain. *L'Explication des Prières du Prophète Habacuc* est le meilleur de ses écrits; le style en est soigné, la composition porte la marque de la science de l'auteur. *Le Commentaire sur Job*, inférieur à *l'Explication*, est en grande partie une compilation. Parmi ses œuvres perdues pour nous, la plus précieuse serait sans doute son *Histoire*, à en juger par les paroles de ses contemporains (2).

LIVRES D'ÉPITRES

Oukhtanès, parlant du conflit religieux arméno-géorgien, cite comme source le *Livre d'Epîtres* (Գիրք Թղթոց) (3). Il en est tiré le récit circonstancié du conflit et reproduit la correspondance échangée par les personnages jouant dans cette question les principaux rôles. Le manuscrit de ce recueil fut découvert dans la bibliothèque de l'Ordre arménien de Saint-Antoine à Ortakeuy (Constantinople) (4). On pense qu'il est une compilation officielle faite par les autorités ecclésiastiques. Des lettres nouvelles, ajoutées à celles provenant des siècles postérieurs, en ont augmenté petit à petit le volume. Il semble que la querelle avec les Nestoriens et les Chalcédoniens ait fait réu-

---

nian, St. Pétersbourg, 1879, préface, p. II.- *Hamsae Isphanensis annalium Libri X*, t. II, *translatio latina*, Gottwaldt, 1848, p. 126-127.-

(1) Sur la personnalité de Vanakan, voir : Vardan, *Histoire*, ch. LXXXVI et LXXXVII; - Kirakos, *Histoire*, ch. XIII et LI; Maghakia, *Histoire de la Nation des Archers*, éd. Patkanian, 1870, p. 12.

(2) Vardan, *Histoire*, éd. Venise, 1862, ch. LXXVI, p. 145-146; Kirakos, *Histoire*, éd. Venise, 1865, p. 113, 129, 198, 200.- (3) Le manuscrit du *Livre d'Epitres* a été publié à Tiflis en 1901; il contient quatre vingt-dix-huit lettres. Nous avons puisé nos renseignements dans la préface de cette édition.— (4) Ce manuscrit a été copié par le prêtre Thomas, en 1298.

nir ces documents pour servir de guide aux ecclésiastiques, lors de leurs controverses avec leurs adversaires. Il va sans dire que la langue et le style des épistoliers varient suivant le siècle et l'école, auxquels ils appartiennent : à côté de la langue de l'âge d'or on rencontre dans ce recueil une langue classique plus ou moins altérée, un style tantôt limpide, tantôt prolixe ou emphatique.

V. LES COUVENTS ARMENIENS DES ORIGINES JUSQU'AU XVIIIe SIECLE

1. ROLE ET IMPORTANCE

Les premières écoles.— Nous ignorons tout de la vie intellectuelle de l'Arménie avant la conversion du peuple au christianisme. Nous ne savons non plus de quelle façon se faisait l'éducation de la jeunesse au temps de Grégoire l'Illuminateur. Agathange nous apprend que le roi Terdat fonda des écoles aux frais de l'Etat. Il nous rapporte aussi que les élèves furent divisés en deux groupes, l'un apprenant le grec et l'autre le syriaque (1). Au temps de Nersès le Grand, les écoles se multiplièrent. Chaque canton en possédait au moins une. Après l'invention de l'alphabet au début de Ve siècle Vagharchapat fut le principal centre d'enseignement. L'école de cette ville, placée sous la direction immédiate de Sahak et de Mesrop, préparait surtout des maîtres qui recevaient l'ordre d'aller enseigner dans les nombreux petits couvents et écoles, fondés dans toutes les parties de l'Arménie (2). La plupart des écoles étaient indépendantes des couvents, dont la fondation remonte également au IVe siècle (3).

---

(1) Agathange, *Histoire*, éd. Tiflis, 1882, ch. CXX, p. 483-484.- (2) Korioun, *Vie de Machtotz*, éd. Venise, 1833, p. 13.- (3) Z. Glak, *Histoire de Taron*, éd. Venise, 1889, p. 10-11 : *La Réponse de l'archevêque de Césarée à la lettre de Grégoire l'Illuminateur.*

Les couvents, centres d'études. — Avec le temps grandirent le rôle et l'importance des couvents. Le premier en date, qui nous soit connu, ne remonte pas au-delà du VIe siècle. C'est l'institut mentionné sous le nom de *Séminaire des Sunik* (*Ուսումնարան Սիւնեաց*).

Dans les siècles suivants les monastères prirent de l'importance au fur et à mesure que l'amour des études et la ferveur chrétienne s'accentuaient chez le peuple. Avec l'augmentation du nombre des moines leur influence s'accrût aussi, non seulement sur la vie religieuse, mais encore sur les affaires politiques. Le clergé se recrutait dans toutes les classes de la population; il formait un foyer de réaction contre l'organisation féodale de la société arménienne.

A proximité de beaucoup de couvents, il existait des centres d'ascétisme appelés *anabad* (désert) où les anachorètes menaient une vie de recueillement et de dévotion, alors que dans le couvent proprement dit, les moines consacraient leur temps à composer des livres, à copier des manuscrits, à les enluminer, à les orner de miniatures, tout en se livrant aux exercices religieux et à l'instruction de la jeunesse. En outre, ils étaient les conservateurs jaloux des traditions nationales, en même temps que les conseillers du peuple, et aussi, des Grands, voire même des princes et des rois. Enfin, les moines, copistes patients, nous ont transmis dans leurs manuscrits les œuvres littéraires. Ces manuscrits étaient destinés à des particuliers, à la demande desquels ils étaient copiés, mais la plupart enrichissaient la bibliothèque souvent très importante du couvent. Ce sont ces documents que les érudits des siècles postérieurs ont exhumés de la poussière des bibliothèques pour reconstituer l'histoire littéraire de l'ancienne Arménie.

Riches étaient aussi la plupart des monastères, car ils faisaient l'objet de la sollicitude particulière des rois et des familles seigneuriales qui les dotaient de biens et de privilèges. Les plus nobles seigneurs rivalisaient de zèle et de libéralités en

leur faveur. Ils se faisaient gloire d'être les protecteurs des couvents et de contribuer à la culture des sciences, mais, le plus souvent, ce zèle était motivé par un sentiment pieux : la peur de la colère céleste ou le désir d'expier leurs violences et leurs vices.

Rien que dans la province des Sunik il y avait plus de trente monastères importants (1). Ils étaient plus de deux mille dans toute l'Arménie (2). Les moines et les couvents se multiplièrent au IXe siècle (3). Les monastères principaux du Xe siècle sont énumérés par Assoghik (4). Parmi les plus célèbres on comptait Sévan (5), fondé par saint Machtotz, en 874; Tathev, dans les Sunik (6), renfermait plus de six cents moines (7) ; au Varag, dans le Vaspourakan, de grandes constructions furent faites au début du Xe siècle (8-9). Toute la vie intellectuelle était concentrée dans ces établissements. C'est là que l'instinct de conservation de la nation forgeait ses armes spirituelles : la langue et la littérature, la foi et l'éducation de la jeunesse, les arts et les sciences. Les monastères devinrent ainsi « les piliers du pays, les forteresses contre l'ennemi et les astres lumineux du pays » (N. Chnorhali). Souvent ils étaient entourés de solides remparts qui les protégeaient contre les brigands ou les envahisseurs étrangers. Le couvent de Tathev, par exemple, était célèbre à cet égard. Comme les maisons de campagne et diverses propriétés privées, les églises et les couvents avaient aussi leurs murs protecteurs. Enceinte de gros blocs pour le «bercail spirituel» du bourg de Khot dans les Sunik (10) ; muraille autour d'une église à Vanévan (11), autour du couvent de Tathev (12). La maison du catholicos à Vagharchapat était fortifiée (13).

---

(1) Orbélian, *Histoire...*, ch. LXII, p. 192-193.- (2) Mekhitar Anétsi, p. 65.- (3) Thopdschian, *Politische und Kirchengeschichte Armenjens...*, *Westasiatishe Studien*, VIII, 1905 p. 96-215.- (4) Assoghik, *Histoire*, ch. VI p. 126 sqq.- (5) Brosset. *Histoire de la Siounie*, op. cit., p. 122 sqq.

(6) Brosset, op. cit., p. 112 sqq.— (7) Orbélian, *Histoire* ch.

A Dvinn, «le catholicos Nersès avait fait construire autour de son habitation une enceinte de murs en forte pierres de taille»(1-2).

2. COUVENTS DES SUNIK

La province des Sunik était l'une des plus remarquables par le nombre et la prospérité de ses couvents. Elle abritait dans ses limites plusieurs centaines de monastères dont cent cinquante nous sont connus de nom(3). En voici les principaux:

Le séminaire des Sunik dont nous avons parlé à propos de l'école héllénistique.

Tathev.— Ce couvent était déjà célèbre au début du VIIIe siècle. La première date authentique qui puisse lui être rapportée est l'année 839, celle de l'achat d'un domaine à son profit (4). La renommée de ses docteurs s'étendit sur une longue période, de la fin du Ve siècle jusqu'au début du VIIe siècle (5). Il brilla d'un nouvel éclat au commencement du IXe s. Les sciences sacrées et profanes y étaient cultivées par cinq cents moines (6). C'était peut-être le plus riche des couvents arméniens étant propriétaire d'environ sept cents villages (7). Aux XVIIe et XVIIIe siècles il possédait encore deux cent soixante villages, sans parler d'autres revenus (8).

Glatzor, dans le canton de Vayotzor, fut célèbre à partir de la seconde moitié du XIIIe siècle jusqu'à la première moitié du quatorzième. Sa renom-

XLI, p. 135.— (8) Ardzrouni, *Histoire*, ch. XXIX, p. 206_207.- (9) J. Laurent, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam...*, p. 139, note 4.- (10) Orbéljan, *Histoire*, ch. XXXVII, p. 109.- (11) *Ibid.*, p. 112.- (12) Ibid., ch. XLI, p.134-135.- (13) Sébéos, *Histoire*, p. 111.

(1) Hovhannès le Catholicos, *Histoire*, p. 77.- (2) J. Laurent, op. cit., p. 52_53.- (3) Alichan, *Sissakan*, p. 21-22.- (4) Orbélian, *Histoire des Sunik*, t. I, p. 249.- (5) Alishan, op. cit., p. 208._ (6) Orbélian, *Histoire des Sunik*, t. I, ch. XLI, p. 271.- (7) Orbélian, *Ibid.*— (8) Alishan, *Sissakan*, p. 242.

mée atteignit son apogée de 1284 à 1338, sous l'administration de Nitchétsi (1). Il était une véritable université. «Seconde Athènes glorieuse», «métropole de toutes les sciences», telles sont quelques-unes des épithètes que lui ont données les anciens écrivains. Il devint le centre des traditionalistes, lorsque,, en 1294, le catholicos Grigor Anavarzétsi et le roi Héthoum II se disposèrent à céder aux Latins et aux Grecs sur la question de la date de la fête de Pâques. Ses moines luttèrent contre les Unitaires, jusqu'au jour où la direction de ce mouvement passa à Tathévatsi et à Vorotnetsi. Ils jouèrent un rôle important dans la réforme de la langue, et, en général, dans le progrès des sciences nationales et ecclésiastiques(2).

Makénotz existait sans doute avant le VIIIe siècle; sa renommée dura jusqu'au dixième. Pendant les invasions étrangères, il fut, à plusieurs reprises, dévasté, démoli; mais, après chaque destruction, il fut rebâti, de sorte qu'il pût prolonger son existence jusqu'au XIIe siècle, et même au-delà. Ses moines se sont illustrés tant par la profondeur de leurs sciences que par leurs bonnes mœurs.

Haghbat et Sanahin, dans le canton de Tzoraket, furent construits aux frais de la reine Khosrovanouch,épouse d'Achot le Miséricordieux,le premier en 967, le second, en 957. Ils abritaient à eux deux cinq cents moines. Ils devinrent de plus en plus prospères du XIe au XIIIe siècles, surtout au douzième. Là se trouvaient les tombeaux de nombreux rois Bagratides, ceux de souverains étrangers et de grands seigneurs. Les inscriptions, les objets et les pierres tombales qu'ils renferment, constituent, pour l'histoire de l'Arménie du Xe au XIVe siècle, des documents très importants. Haghbat était doté d'une bi-

---

(1) Alishan, op. cit., p. 130-137.- (2) Mgr K. Hovsépian, *Rapport sur l'ouvrage: Les Centres spirituels et l'Ecole supérieure de Glatzor sous les Brochiantz* (Sion, année, 1936, p. 338-340).

bliothèque très riche, dont une partie, abritée dans des grottes. Il est encore aujoud'hui, avec ses nombreuses constructions et inscriptions, avec ses ornements et ses sculptures un véritable musée d'architecture. Créé pour être une institution religieuse, il se transforma avec le temps en un foyer intellectuel et spirituel pour l'Arménie orientale (1). Ces couvents furent le centre des traditionalistes, connus sous le nom de *docteurs orientaux ou septentrionaux*, appelés aussi Tzorakétatsik. Leurs moines furent les animateurs de la lutte contre les latinisants arméniens, menée par les docteurs de la Grande Arménie.

3. COUVENTS UNITAIRES

Nous appelons ainsi les monastères qui, fondés par les latinisants, furent pour les Unitaires des centres d'activité et de propagande.

Kirna doit sa réputation non pas à sa grandeur, mais à son importance comme centre unitaire. Le chef et l'animateur des Unitaires, Hovhannès Kernétsi, en était le supérieur. C'est ici qu'en 1330, les latinisants construisirent, en soixante-dix jours, une église où fut enterré Barthélémy de Bologne.

Aparan, village dans le canton d'Eréntchak, fut au début du XVIIe siècle le centre des moines unitaires et le siège de leur évêque. Leur séjour dans ce village fut pour la région une cause de prospérité matérielle et intellectuelle.

4. COUVENTS DE LA PROVINCE D'ARARAT

Marmachen ou *Marmarachen* était situé dans le canton de Chirak. Sa construction, commencée en

---

(1) Mgr K. Hovsépian, *Un Chef-d'œuvre de l'Ecole de Haghbad, l'Evangile de Kédachen* (*Sion*, année 1934, p. 110, 148, 180, 206, 305, et, année 1935, p. 121, 188, 279, 311; en particulier, p. 190-191, 279-283, 311-312.

986, fut terminée en 994 (1). A en juger par les ruines que l'on voit à l'emplacement de ce monastère, celui-ci a dû mériter la célébrité dont il a joui.

Le *Hovanna-Vank* (2) se trouve dans le canton d'Aragadzoten. On vantait sa bibliothèque, qui, restée intacte jusqu'au début du XVIIe siècle, fut pillée par les Djalalis, lors des guerres turco-persanes. Il était aussi l'un des plus riches, possédant de vastes domaines.

Le *Karmir-Vank* (Couvent rouge), situé dans le canton de Bassen, anciennement s'appelait couvent de Bassen; le nom de *Karmir* lui fut donné par Grigor Magistros.

5. COUVENTS DE CILICIE

Les couvents de la Montagne-Noire. — Des nombreux monastères de la Cilicie soixante seulement nous sont connus par leur nom. La plupart se trouvaient dans la chaîne de l'Amanus, connue au moyen âge sous le nom de Montagne-Noire, aujourd'hui Guiavour-Dagh. Par un contraste bizarre, de repaire de brigands qu'elles étaient à l'époque romaine et plus tard, ces montagnes s'étaient transformées en asiles paisibles et sûrs. Limitrophes à l'Arménie, à la Syrie et à l'Empire byzantin, on voyait, sur ces hauteurs escarpées et abruptes, des religieux de toutes races, arméniens, grecs, et syriennes, auxquels se joignirent, au temps des croisades, les moines latins. La vie des religieux abrités dans ces lieux n'était pas cependant de tout repos : parfois, les moines étaient obligés de prendre les armes contre les malfaiteurs de toutes sortes. Quelquefois aussi, ils jouaient le rôle de Providence pour les voyageurs égarés ou poursuivis par les brigands (3). Ce furent encore eux qui ravitaillèrent

(1) Samuel Anétsi, *Chronologie, éd. Vagharchapat*, 1893, p. 103.

(2) Pour ce couvent, voir: *Le Monastère de Hovanna-Vank et ses Inscriptions* (lapidaires), par Karo Ghafatarian, Erivan, 1948.

(3) Maints couvents en Arménie avaient organisé un véri-

les Croisés, menacés de famine. Les plus fameux des couvents d'Amanus sont le désert de Soughr, le Monastère Rouge, près de Kessoun, et ceux de Karachitou et de Sapirin.

Skévra, situé à proximité de la forteresse de Lambron, au nord-ouest de Tarse, date probablement du prince Ochin, premier seigneur de ce fort. Comme la plupart des monastères d'Arménie, il avait deux parties, le monastère proprement dit et le désert; ce dernier, séjour d'anachorètes. Il fut prospère de la moitié du XIIe siècle jusqu'au début du quatorzième.

Drazark, près de Sis, fut du XIIe siècle jusqu'au milieu du quatorzième, l'un des plus célèbres par son ancienneté, comme par l'ordre qui y régnait et l'enseignement qu'on y donnait. Il fut le lieu de sépulture de plusieurs rois et princes roubéniens, ainsi que d'illustres docteurs; de ce fait, il est appelé *cimetière des saints docteurs*.

Akner ou *Akants-Vank*, près de Tarse, était fort renommé. Il fut l'objet de la sollicitude de Léon le Magnifique, à cause de la « bonne discipline des moines et des prières agréables (à Dieu) qu'ils y faisaient » (1). Le roi Héthoum Ier s'y isola comme simple moine, et y mourut.

Le *Désert de la Sainte Vierge à Saghrou* se trouvait près de Skévra, en un lieu isolé dans les montagnes. Il est connu par le séjour qu'y fit Nersès Lambronatsi.

6. AUTRES COUVENTS EN ARMENIE

Narek, dans le canton des Rechtounik, fut fondé en 935. Grigor Narékatsi y fut élevé et il en fut plus tard le supérieur. Lorsque Sénékérim, roi des

---

table service d'assistance sociale. A. Sanahin, au XIIe siècle, il existait une hôtellerie; à Ani, l'Eglise Saint-Sauveur avait un centre d'accueil pour les étrangers, les malades et les indigents. On y logeait et nourrissait gratuitement les voyageurs.

(1) Kirakos, *Histoire*, éd. Venise, 1865, ch. VII, p. 94.

Ardzrouni (990-1006), céda ses domaines à Basile de Byzance, en échange de territoires en Cappadoce, les moines s'expatrièrent avec le monarque en emportant les reliques de Narékatsi; ils allèrent s'installer près de la ville d'Akn, sur l'Euphrate, où on montre encore aujourd'hui le sanctuaire élevé à ce saint.

Innaknian ou *couvent de Glak.* — D'après la tradition, le monastère de Saint Karapet Innaknian est le premier en date fondé par l'Illuminateur lui-même sur les ruines des temples païens. C'est l'un des plus anciens et des plus célèbres de l'Arménie; il est appelé Métropole glorieuse. Lors de l'invasion des Perses au VIIe siècle, ses moines, au nombre de quatre cents, se signalèrent par leur vaillance.

Amerdol, près de Baghech (Bitlis), jouissait d'une prospérité matérielle et intellectuelle aux XVIe et XVIIe siècles sous l'administration des savants docteurs Barsegh (†1650) et Vardan (†1705). Il fut un séminaire de premier ordre appelé *Université* par Golod. Les sciences profanes y étaient enseignées avec un soin particulier.

⁂

Outre ces centres religieux, il existait une foule de monastères dont la plupart eurent leurs heures de célébrité. Ceux dont le nom revient le plus souvent dans les vieux textes, sont : *Horomotz-Vank,* près d'Ani (Chirak), *Khoranachat,* dans le canton d'Artsakh; *Aïri-Vank,* à l'est du bourg de Garni; *Nora-Vank,* dans le Vayots-Tzor; *Médzoba-Vank* et *Soukhara-Vank,* dans le canton d'Ardjèche; *Varaga-Vank,* au sud de Van; *Dzordzori-Vank,* dans le canton d'Artsakh; *Aghtamar,* à l'île de ce nom, dans le lac de Van; *Sévana-Vank,* à l'île du même nom, dans le lac de Kégham; *Kédik-Vank,* au nord du lac de Kégham, près de Gayan; *Couvent de Chirak,* près de Léninakan.

Il faut citer enfin les séminaires rattachés aux sièges patriarcaux d'Etchmiadzine, de Sis, de Jéru-

salem et d'Aghtamar, qui eurent des périodes plus ou moins prospères à diverses époques. Etchmiadzine et Jérusalem sont encore aujourd'hui deux centres importants d'études ecclésiastiques et de philologie arménienne. Sous ce rapport, ils viennent immédiatement après les couvents mekhitaristes de Venise et de Vienne.

La décadence des monastères fut précipitée par les invasions étrangères et par suite de la perte de l'indépendance de la Petite Arménie vers la fin du XIVe siècle. Pour donner du renouveau à la vie monastique le catholicos Movsès (1629-1632) et le Vartabed Nersès (1622) fondèrent des couvents, le premier à Erivan, le second, dans l'île de Lim (lac de Van), mais ils n'aboutirent pas à des résultats durables. Quant au séminaire d'Amerdol, sa prospérité éphémère prit fin après la mort de Vardan (1705). Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, le séminaire d'Etchmiadzine s'éteignit à son tour; il était presque le seul qui, jusque-là, avait su conserver la flamme de l'esprit national. La rénovation intellectuelle tentée au XVIIIe siècle donnera bientôt à la culture arménienne un nouvel essor. Peu à peu, l'enseignement laïque comblera la lacune faite dans l'instruction publique par la disparition ou la décadence des couvents. Quelques-uns d'entre eux, comme ceux d'Etchmiadzine, de Jérusalem et d'Armache (ce dernier à la fin du XIXe siècle) maintiendront leur réputation de foyers intellectuels. D'autres se confineront dans leurs attributions religieuses, et un certain nombre, administrés par des moines aussi cupides que fainéants, deviendront des sièges d'abus et de désordres, conséquence des mœurs relâchées et dissolues de moines corrompus.

Au début de notre siècle, les couvents étaient encore nombreux, mais le nombre des religieux y était extrêmement réduit. Le discrédit que les monastères s'étaient attiré fut tel que les générations postérieures, empreintes d'idées progressistes conçurent pour eux une véritable aversion.

7. COUVENTS DE RELIGIEUSES

Ces couvents furent, semble-t-il, particulièrement prospères aux IVe et Ve siècles. Au XIIe, on n'en rencontre plus. Dès la seconde moitié de ce siècle, quelques-uns réapparaissent et durent sans éclat jusqu'au XVe siècle. Dans la seconde moitié du XVIIe on enregistre un renouveau éphémère (1). Les religieuses participaient aux offices, comme diacres, par exemple, mais elles n'ont jamais pris part à l'activité littéraire. Sahakadoukht (VIIIe siècle), sœur de l'évêque Stépanos des Sunik, qui dès son enfance s'était réfugiée dans une grotte de la vallée de Garni, est la seule femme citée comme professeur. Spécialisée dans l'art musical, elle enseignait derrière un rideau; elle avait même, dit Orbélian, composé des mélodies sacrées (2). Particulièrement nombreux étaient les déserts des anachorètes féminins dans la province des Sunik (3). A Skévra (en Cilicie) a existé un couvent de femmes. On lit dans un mémorial que dix-huit vierges y ont pendant treize ans travaillé à la broderie et à la couture d'un rideau destiné à l'autel de l'église du couvent (4). On cite un autre couvent de religieuses dans le canton des Antzévatsik.

8. PROGRAMME D'ENSEIGNEMENT

Avant l'invention de l'alphabet l'enseignement consistait à apprendre aux élèves destinés à la carrière ecclésiastique, le grec, et surtout le syriaque

---

(1) Indjijian, *Antiquités géographiques de l'Arménie*, Venise, 1835, t. II, p. 214-217. - Hatsouni, *Les Couvents de religieuses en Arménie*, « *Pazmaveb* », année 1923, p. 12-17, 43-47 et 72-78.

(2) Orbélian, *Histoire*, éd. Chahnazarian, Paris, 1859, t. II, p. 182.

(3) Alishan, *Sissakan*, p. 23.

(4) Alishan, *Sissouan*, p. 533.

(1). Presque tout l'Orient se trouvait à cette époque sous l'influence de la culture syrienne. La littérature syriaque était alors dans sa période la plus brillante et la plus intéressante pour l'histoire de l'Eglise arménienne (2). Dès les premières années de l'âge d'or le syriaque céda le pas au grec, car après l'invention des caractères, c'est l'arménien qu'on enseignait presque exclusivement. Après l'achèvement de leurs études, les élèves étaient envoyés à l'étranger pour parfaire leur instruction.

Le programme comportait au début la philosophie qui, chez les anciens, embrassait toutes les sciences sacrées.

Les jeunes gens qui étudiaient dans les villes de l'Empire, s'initiaient aussi aux sciences profanes (3). «Nos sciences venaient de là-bas», écrivait Vertanès au VIIe siècle. Lorsque, après la séparation des Eglises grecque et arménienne (551) on n'envoya plus d'étudiants à Byzance, force fut d'élargir dans les écoles nationales les matières d'enseignement. L'étude des *sciences grecques* (Յունական գիտութիւն) (4) fut ainsi stimulée. L'école ou le couvent donnait dorénavant une large part aux sciences profanes et, parmi celles-ci, à la philosophie péripatéticienne. Le catholicos Gut énumère les matières qu'il avait apprises, à savoir: outre les sciences sacrées, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, la médecine (5). Cependant, le nombre des écrivains formés à l'école grecque devenait de plus en plus restreint. L'animosité contre tout ce qui était grec s'accentua d'une façon telle que plusieurs princes et ecclésiastiques

---

(1) Le persan était employé dans l'administration; il était la langue politique.

(2) Rubens Duval, *La Littérature syriaque*, Paris, 1899 p. 339.

(3) A ce sujet voir supra, p. 93 : L'école hellénistique.

(4) Parbétsi, *Lettre à Vahan Mamikonian*, éd. Venise, 1873, p. 582.

(5) Kaghankatovatsi *Histoire*, éd. Chahnazarian, Paris, 1860, t. I, ch. II, p. 109.

de l'Arménie orientale pouvaient écrire dans leur lettre de protestation adressée au catholicos Anavarzétsi (1293-1307) contre les innovations religieuses: «Nous consentons à descendre avec nos ancêtres aux enfers plutôt que de monter au ciel avec les Grecs » (1).

En somme, l'enseignement embrassa pendant des siècles les matières suivantes: 1. *Sciences sacrées*, comportant l'étude des Saintes Ecritures, leur commentaire et l'exégèse des saints Pères, unique source d'interprétation pour les questions dogmatiques; 2. *Philosophie*, consistant dans l'étude de la métaphysique, de la physique et d'autres sciences profanes; 3. *Art oratoire* enseigné aux élèves destinés à la prédication; 4. *Grammaire* (2) *et Rhétorique* professées d'après l'ouvrage de Denys le Thrace, commenté par des rhéteurs arméniens tels que Khorénatsi, Magistros, Erzinkatsi, Netchétsi; 5. *Musique* ou plus exactement l'art de chanter; 6. *Graphie*, pour la copie et l'enluminure des manuscrits.

---

(1) Orbélian, op. cit., t. II, p. 207.

(2) Ce terme était par les anciens pris dans son acception la plus large. C'est ainsi que Denys le Thrace, un des plus célèbres grammairiens grecs, nous donne une idée complète de la grammaire : «Elle est la connaissance expérimentale de ce qui se rencontre le plus communément chez les poètes et les prosateurs. Elle comprend six parties : l'art de la lecture; l'explication des tropes; l'art de reconnaître les archaïsmes et les détails de mythologie et de géographie; l'exposé raisonné des règles de déclinaison et de conjugaison; la critique littéraire qui est la plus belle partie de l'art» (Cité par A. Harrent, *Les Ecoles d'Antioche*, Paris, 1898, p. 74).

VI. DEUXIEME EPOQUE DE DECADENCE (1200-1700)

VUE GÉNÉRALE

L'âge d'argent fut de courte durée. Le progrès littéraire se ralentit au cours des XIIIe et XIVe siècles, pour s'arrêter presque complètement entre 1400 et 1700.

Cette situation était due principalement aux invasions étrangères répandant le feu et le sang sur tout le pays, de la mer Caspienne jusqu'au littoral de la Cilicie. Les couvents furent incendiés; ceux qui étaient indemnes, traînèrent une existence précaire. On ne pouvait rien attendre d'un pays ravagé constamment par les invasions. A peine délivrée des dominations perse, grecque et arabe, la nation arménienne subit le joug beaucoup plus terrible des Mongols d'abord, et, ensuite, celui des peuples musulmans: Egyptiens, Turcs seldjoukides.

Au XVe siècle, une grande partie de l'Arménie était en ruine. Les hordes barbares de Timour-Lenk saccagèrent tout le pays. La vie intellectuelle en pâtit et la décadence littéraire fut très profonde. On ne trouve à cette époque qu'un seul historien, Thomas Médzopétsi, et quelques poètes, versificateurs d'élégies et de lamentations. Le XVIe siècle fut plus sombre encore. On n'y rencontre presque aucun écrivain, sauf Koutchak, le délicieux trouvère, et Simon Aparanétsi, auteur d'un poème médiocre. Les sciences ecclésiastiques et profanes n'étaient presque plus cultivées, même l'étude de la grammaire était délaissée. Au début du XVIIe siècle, au temps du catholicos Melchisète, le couvent d'Etchmiadzine était en ruine; sa bibliothèque presque vide; personne ne lisait plus; les quelques vartabeds qui y demeuraient étaient ignorants.

Telle était la situation,lorsque quelques docteurs

formèrent dans la province des Sunik une association religieuse, ayant pour but de fonder des couvents et des centres cénobitiques, de développer la culture des sciences, d'encourager l'ouverture des écoles et de lutter contre le dérèglement des mœurs (1). Leurs efforts donnèrent des résultats, appréciables pour l'époque. Le catholicos Movsès (Moïse) (1629-1632) qui restaura le couvent d'Etchmiadzine, le catholicos Pilibbos (Philippe) (1633-1653) qui ouvrit une école à ce siège patriarcal, et enfin Arakel Tavrijétsi, dont l'*Histoire* est l'œuvre la plus remarquable du XVIIe siècle, furent de la lignée de ces réformateurs.

Le supérieur du couvent d'Amerdol, Parsegh (Basile) Vartabed (†1615), avait déjà, avant eux, ranimé les études profanes. Bien qu'aussi ignorant que ses confrères, il sut pourtant apprécier l'importance des sciences. Il s'instruisit lui-même et lut avec avidité les œuvres de David l'Invincible et la version arménienne des ouvrages d'Aristote et de Porphyre, jusqu'à ce qu'il les comprît intégralement; il les enseigna alors à ses élèves (2). C'est ainsi que le couvent d'Amerdol devint un important foyer intellectuel où devaient plus tard s'illustrer Vardan (†1695) et son élève Golod.

Vers la même époque, un autre centre s'était créé dans la colonie arménienne très prospère de la Nouvelle-Djoulfa, près d'Ispahan. Cette colonie était formée par les habitants de la province d'Ararat et du canton de Nakhitchévan, habitants que chah Abbas y avait déportés avec violence au début du XVIIe siècle. La Nouvelle-Djoulfa possédait une bibliothèque constituée de livres apportés des provinces arméniennes. Le vartabed Khatchadour y fonda une école qui devint prospère et qu'un historien appelle *Université*. C'est là également que s'illustra le vartabed Siméon (†1657), auteur d'une gram-

---

(1) A. Tavrijétsi, *Histoire*, ch. XX et XXII. Tchamtchian, *Histoire d'Arménie*, Venise, 1786, t. III, ch. XVIII.

(2) Tavrijétsi, ibid., ch. XXIX.

maire et d'autres livres classiques (1).

A ce réveil intellectuel contribua le contact des délégués pontificaux envoyés périodiquement par les catholicos d'Etchmiadzine pour visiter les colonies arméniennes de Turquie, de Grèce, de Roumanie, de Transylvanie, de Pologne et d'autres pays. Le réveil fut stimulé également par la création d'imprimeries arméniennes à Lemberg (1616), à Livourne (1640), à la Nouvelle-Djoulfa (1640), à Amsterdam (1660), à Marseille (1672), à Constantinople (1677) (2). Le temps était révolu où il suffisait à un candidat d'apprendre à lire et à écrire, d'avoir quelques notions de musique sacrée et d'histoire sainte pour s'entendre donner le titre de *vartabed*, de *savant* ou de *philosophe*. Cependant deux siècles et demi après la Renaissance européenne (1453), l'Arménie était encore en plein moyen âge.La théologie scolastique continuait à fournir aux intellectuels leur principal aliment, car la littérature profane, encore à ses débuts, progressait fort lentement.

Dans cette période, l'arménien subit fortement l'influence des langues étrangères, latine et turque, notamment.

VARDAN AREVELTSI, L'HISTORIEN

Vie.— Vardan Arévéltsi, (=de l'Est de l'Arménie) nommé aussi Aghvanyantz et Gantzakétsi, naquit dans les premières années du XIIIe siècle, probablement entre 1200 et 1210; il mourut vers 1270. Ses contemporains sont pleins de témoignages enthousiastes de ses talents; ils lui ont donné les épithètes les plus élogieuses: *très savant, trois fois*

---

(1) Tavrijétsi, ibid.

(2) Les premiers livres arméniens furent imprimés à Venise, en 1512-1513 et en 1515. Dans tout le XVIe siècle, quinze ouvrages seulement furent imprimés. Dans la première moitié du XVIIe, seize ouvrages; entre 1650 et 1675, quarante-cinq ouvrages et pendant le dernier quart du même siècle, soixante-sept ouvrages.

grand, etc. Après sa mort, on lui décerna le titre de *Grand* pour le distinguer de ses homonymes. Pendant longtemps, il fut confondu avec un certain Vardan Bartzerberdtsi, originaire de Cilicie (1).

Vers 1240, Vardan se rend en pélerinage en Terre Sainte. A son retour, il passe par la Cilicie où il attire l'attention du catholicos Constantin 1er qui le retient auprès de lui pendant cinq ans pour l'aider dans les affaires du siège patriarcal. Après la réunion du concile de Sis en 1243, Vardan s'acquitta avec succès d'une mission auprès des évêques de la Grande Arménie: il s'agissait d'obtenir l'adhésion du clergé oriental aux canons décrétés par ce concile. Après un nouveau séjour en Cilicie il rentra en Arménie où il se retira dans son couvent de Kayan-Tzor. Sa renommée était tellement répandue que le khan Houlaghou Elghan l'invita à sa cour, en 1264. Profitant des bonnes dispositions de ce chef tartare à son égard, il obtint pour ses compatriotes certaines faveurs. Par la suite il donna de cette entrevue une fort curieuse relation (2).

Histoire Universelle est le titre de l'ouvrage principal de Vardan relatant très succintement les évènements survenus dès la création du monde soit en Arménie, soit dans les pays étrangers. Le récit se prolonge jusqu'en l'an 1267. Pour les faits anciens, l'auteur a utilisé la Bible et les historiens arméniens, tout en rapportant des évènements dont la source est inconnue. En ce qui concerne son temps, il a exploité les ouvrages de Vanakan et de Kirakos. Il relate également des faits dont il a été témoin oculaire ou auriculaire. Il a emprunté à Sébéos quelques pages (ch. XXXI-XXXV).

---

(1) A ce sujet, voir : E. Prud'homme, *Extraits du Livre intitulé Solution des passages de l'Ecriture Sainte, par Vardan*, Paris, 1867, p. 2.- Consulter de même, dans le *Handès Amsorya*, janvier-décembre 1946, p. 95-111, l'article du P. N. Akinian sur *Vardan Bartzerbérdtsi*.

(2) Vardan, *Histoire Universelle*, ch. XCVI.- Pour la vie de Vardan, voir Kirakos, *Histoire*, ch. XXXIX, XL, LI.

Ce livre n'a d'importance historique et chronologique que dans la mesure où l'auteur parle de son époque. Dans maints endroits ce n'est qu'une nomenclature, avec une chronologie défectueuse. Il y a des confusions de dates. Parfois l'historien se montre crédule et superstitieux. Nonobstant ces défauts son livre éclaire nombre de faits contemporains dont cet auteur a été le témoin. Il donne des détails susceptibles d'enrichir l'histoire des Arabes, des Turcs, des Tartares et des Croisés (1).

On attribue à Vardan de nombreux ouvrages appartenant aux genres littéraires les plus divers: Commentaires et explications sur quelques livres des Saintes Ecritures, des panégyriques, des charakans, etc.

Ouvrages apocryphes :

1.- *Géographie d'Arménie;* c'est moins une géographie complète qu'une nomenclature de villes. Saint-Martin qui en a donné une traduction avec notes, estime que, quoique manquant d'ordre, cet ouvrage est en général fort intéressant et fort utile pour la géographie particulière de l'Arménie (2). Ce serait cependant l'œuvre d'un auteur postérieur (3).

2.- *Fables;* recueil de quatre-vingt-dix fables en langue vulgaire, qui, selon Saint-Martin, ne valent ni plus ni moins que celles attribuées à Esope ou à Lokman (4). Marr est d'avis que le véritable auteur d'une partie de ces fables est le nommé Vardan Ayguéktsi († vers 1150), né au village de Marata, en Syrie (5).

---

(1) Pour la critique textuelle et littéraire de l'*Histoire Universelle*, voir : *La Domination arabe en Arménie. Extrait de l'Histoire Universelle de Vardan*, traduit de l'arménien et annoté par J. Muyldermans, Louvain, Paris, 1927.

(2) Saint-Martin, *Mémoires*, t. II, p. 454.

(3) H. Oskian, *Hovhannès Vaankan et son Ecole*, Venise, 1922.

(4) Saint-Martin, *Choix de Fables de Vardan*, Paris, 1825, préface, p. VIII.

(5) N. Marr, *Recueil des Fables de Vardan, Matériaux*

3.- *Traductions:* la *Chronologie* de Michel le Syrien, et la version d'un autre écrit du même auteur sur le sacerdoce du prêtre chrétien.

Style.— Le langage de Vardan manque d'élégance. Comparé à celui des écrivains de son époque, il est relativement soigné, simple et clair, mais contenant beaucoup de mots et d'expressions vulgaires. Son style n'est pas cependant dépourvu de charme dans quelques parties de ses ouvrages; dans ses Panégyriques, il atteint même une certaine élévation.

LE CATHOLICOS CONSTANTIN Ier

Nous possédons plusieurs épîtres du catholicos Constantin Bartzerberdtsi (1221-1267) traitant en général de questions dogmatiques et adressées à diverses personnalités, principalement aux papes de Rome. Quelques-unes sont reproduites dans le *Recueil des Bulles* des papes. On conserve au Vatican l'original arménien d'une lettre contenant un exposé de la foi et adressée à Innocent IV, en réponse à une de ses missives au roi Héthoum et au catholicos Constantin, apportée en Cilicie par Dimanche, légat du pape.

MEKHITAR SKEVRATSI

Le prêtre Mekhitar de Skévra vivait sous le règne de Héthoum qu'il accompagna en 1254 chez Batchou, chef mongol. En 1263, il fut chargé d'une mission à Ptolemaïs (Akia) auprès de Guillaume, archevêque de Tyr, légat d'Urbain IV. Il eut avec ce prélat des entretiens dogmatiques qu'il présenta ensuite, par écrit, au roi.

---

pour l'Histoire de la littérature arménienne du moyen âge (en russe), Saint-Pétersbourg, 1899, t. I, p. 172 et 292.- Daschian, *Recueil des Fables de Vardan*, Vienne, 1900.- Voir l'analyse de l'ouvrage de Marr, par A. Arakélian, dans *Etchmiadzine*, année 1950, mars-avril, p. 32-38.

Réponse du P. Mekhitar de Skévra concernant l'Egalité en Dignité des douze Apôtres.— Les arguments de Mekhitar, qui portent principalement sur l'égalité en dignité des douze Apôtres contre les prétentions contraires des Romains et des Grecs, sont réunis dans ce livre. Ils sont en général très vigoureusement développés, mais la valeur de l'exposé diminue chaque fois que l'auteur tombe dans le mode scolastique.

KIRAKOS GANTZAKETSI

Kirakos (1200-1272), né à Gantzak, eut comme maître Vanakan vartabed. Fait prisonnier avec ce dernier par les Tartares, Vanakan fut libéré, mais les Tartares retinrent Kirakos qui leur servit d'interprète; il réussit à s'enfuir peu après.

L'unique ouvrage qui nous soit parvenu de lui est l'*Histoire* relatant les évènements de 301 à 1265. L'intention de l'auteur a été surtout de rapporter l'invasion des Tartares, ainsi que les massacres et les persécutions qui en furent les conséquences. Il mentionne incidemment les Perses, les Arabes, les Grecs, ainsi que Mahomet et sa religion. Il parle aussi des Aghovans et donne la liste, accompagnée de notes, des catholicos de ce peuple jusqu'à son époque. La partie la plus intéressante du livre est celle qui concerne les évènements d'Arménie sous la domination mongole à partir de 1241. Ce que notre auteur nous apprend des Mongols et de certaines de leurs coutumes, est extrêmement curieux. Ce sont des renseignements qui complètent ceux donnés par les historiens non arméniens.

Comme historien, Kirakos est véridique. Ses erreurs chronologiques ne sont pas très nombreuses. Il manque cependant d'esprit critique : il se fait l'interprète des récits les plus incroyables colportés au sujet des miracles. Il nous rapporte une foule d'évènements arméniens —politiques et culturels,en particulier—,qui, sans lui, nous seraient inconnus ou insuffisamment connus (1).

(1) M. Abéghian. *Histoire de la littérature...*, t. II, p. 192.

HOVHANNES ERZINKATSI

Vie.— Hovhannès Erzinkatsi, appelé aussi Blouz et Dzordzorétsi, vit le jour probablement en 1250, et mourut vers 1330. Il avait fait ses études préliminaires dans l'ermitage de Saint-Minas, près de la montagne Sépouh, et dans les couvents des environs d'Erzinka. Il parcourut d'abord presque toute l'Arménie et partit ensuite pour Jérusalem. En 1281, on le trouve en Cilicie où il se lie avec le roi Léon et surtout avec le prince Héthoum, héritier du trône. Il est très apprécié aussi par le catholicos Hagop 1er qui lui confia la direction de l'école dont il était le fondateur.

Œuvres. — Erzinkatsi a cultivé presque toutes les branches de la littérature sacrée et profane : grammaire, exégèse, poésie, astronomie, etc. Voici les plus connus de ses ouvrages :

Recueil des Commentaires sur la Grammaire. La base de cet ouvrage, achevé en 1293, est la version arménienne de la *Grammaire* de Denys le Thrace que des savants arméniens avaient déjà commentée à diverses époques. Erzinkatsi composa pour ses élèves un nouveau recueil, en réunissant les travaux de ses prédécesseurs et en y ajoutant quelques passages originaux.

Discours sur les Mouvements célestes, livre d'astronomie, composé à Tiflis en 1284, en langue parlée, pour que «les lecteurs le comprennent facilement». Le style en est simple, sans être toutefois aussi vulgaire que l'auteur le prétend. Erzinkatsi a mis cet ouvrage en vers, à la prière d'un prince arménien.

Deux Panégyriques, dont l'un sur saint Grégoire l'Illuminateur, l'autre sur les fils et les petits-fils de ce dernier. Le *Panégyrique* sur ce saint est un petit chef-d'œuvre d'éloquence et d'inspiration poétique, qui surpasse le panégyrique de Sarkavag sur le même Illuminateur, pourtant l'un des meilleurs du genre.

Commentaire de l'Evangile de Matthieu (1316). Composé d'après saint Jean Chrysostome, ce com-

mentaire est la suite de l'ouvrage inachevé de Nersès Chnorhali sur le même sujet, mais l'œuvre d'Erzinkatsi ne supporte pas la comparaison avec celle de Chnorhali. Notre auteur a laissé aussi des *Chants liturgiques, des Charakans,* des poésies de caractère moral ou didactique, en langage populaire, ainsi qu'un *Recueil de Canons,* relatifs, notamment, à la discipline ecclésiastique.

Traductions.— On attribue à Erzinkatsi diverses traductions; en particulier, la version arménienne, d'après le texte latin, des écrits théologiques de Thomas d'Aquin (les *Mystères de l'Eglise*). Il avait appris cette langue en fréquentant des religieux latins qu'il avait connus vers 1321.

Style.— On considère Erzinkatsi comme l'un des derniers auteurs de la littérature classique, bien que dans ses ouvrages, les traces de l'idiome parlé soient très visibles. C'est le cas de son *Recueil de Canons* et de ses écrits sur l'astronomie. Cet emploi voulu de la langue vulgaire avait pour mobile le souci d'être mieux compris du peuple.

VAHRAM RABOUN

Vahram, dit Raboun (du syriaque *rabban*=docteur), natif d'Edesse, au service de Léon III, en qualité de secrétaire, composa, à la demande de ce roi, un poème de plus de quinze cents vers monorimes de huit syllabes, relatant les évènements survenus en Arménie sous les Roubéniens jusqu'à Léon III(1). On lui attribue deux discours en une langue classique pure et simple: *Discours sur la Sainte Trinité, Discours sur l'Incarnation du Christ.*

---

(1) On trouvera la traduction intégrale de cet ouvrage dans le *Recueil des Historiens des Croisades, Documents arméniens,* t. I, p. 439-535.- Une version abrégée en a été publiée par F. Neumann, en anglais (*Translation from the Chinese and Armenian,* London, 1831). Une autre version française en prose a été donnée par S. Pétrossian, sous le titre de : *Chronique du Royaume arménien de la Cilicie à l'époque des Croisades,* Paris, 1864.

LE CONNETABLE SEMBAT, dit l'HISTORIEN

Vie.— Sembat, (1208-1276), seigneur de Babéron, frère du roi Héthoum, entra dès sa quatorzième année, au service du roi Léon. Il reçut la charge de connétable, de la main de son frère, à qui il succéda comme seigneur de la forteresse de Babéron. Lors de l'invasion des Mongols dans l'Asie occidentale, il fut chargé d'une délicate mission auprès du souverain tartare. En 1248, il se rendit à Kara-Koroum, résidence du grand Khan des Mongols, Koïouk, qui l'accueillit avec bienveillance, et, par un acte écrit, accorda au roi d'Arménie son amitié et son affection. Sembat s'illustra dans les guerres contre les Musulmans et en consigna le récit dans sa chronique, avec des détails précieux.

Ouvrages. — La *Chronique du Royaume de la Petite Arménie* embrasse une période de plus de trois siècles, de 952 à 1274. La première partie (952-1136) n'est qu'un abrégé extrait des ouvrages de Mathéos Ourhayétsi et et de Grigor Eretz. La seconde partie (1152-1274), sortie de la plume de Sembat, contient un nombre considérable de faits que l'auteur a, sans doute, puisés, en majeure partie, aux archives royales. Sa chronologie présente cependant des lacunes, particulièrement en ce qui concerne la période 1226-1245. En outre, elle est aride et très élémentaire, tout en étant précieuse au point de vue historique, car elle est, avec la *Chronique* de Vahram, quasi la seule source détaillée que nous possédons sur cette période.

Traduction des Assises d'Antioche.— Les Assises d'Antioche, dont l'original perdu ne nous est connu que par la version arménienne (1),

(1) *Assises d'Antioche reproduites en français..., dédiées à l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres de France, par la Société Mekhitariste de Saint-Lazare*, Venise, 1876. Cette édition renferme le texte arménien avec une *Introduction* en français, par le P. Alishan.- Mas Latrie (Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, année 1874, VIe livraison).

sont presque l'unique ouvrage concernant les lois et les coutumes des Etats francs d'Orient à l'époque des Croisades. Une traduction était devenue indispensable, car ces lois étaient en usage à la cour et chez la population de la Petite Arménie. Ce très précieux document juridique est donc arrivé jusqu'à nous grâce à l'initiative de Sembat. Le manuscrit, copié vers 1330, fut découvert à une date relativement récente (vers 1870) dans une ville syrienne.

Traduction du Livre des Jugements de *Gosch.*— C'est à Sembat que nous devons encore la version abrégée en arménien vulgaire d'une partie de l'ouvrage de Gosch. Le traducteur a modifié quelque peu l'original et il y a ajouté des suppléments. C'est donc une espèce de refonte de l'ouvrage de Gosch.

Langue et style.— Le souci d'être compris par le peuple conduisit Sembat à s'exprimer dans la langue vulgaire. Aussi, ses ouvrages ne présentent-ils pas de valeur littéraire. Le style porte l'influence du latin, le vocabulaire contient des mots français et turcs. Notons que la langue de la *Chronique* est relativement plus pure que celle des *Assises.* Ces ouvrages constituent, par contre, des documents précieux au point de vue philologique, car ils fournissent un important spécimen de l'un des principaux dialectes de l'Arménie, celui de la Cilicie.

MEKHITAR AYRIVANETSI

Mekhitar, né en 1222, était moine du couvent d'Ayrivank. À soixante-sept ans il se construisit un ermitage où il termina son *Histoire chronologique,* et *écrivit* ses autres ouvrages. C'est là qu'il mourut probablement en 1291 (1).

Cette *Chronique* est un abrégé d'histoire universelle jusqu'en 1289, si succint qu'il se réduit à une simple énumération très incomplète de noms et de faits, sans appréciations personnelles de l'auteur.

(1) Mgr K. Hovsépiantz, *Mekhitar Ayrivanétsi, Inscription nouvellement trouvée et Œuvres,* Jérusalem, 1931.

D'après Brosset, Ayrivanétsi semble n'avoir noté que les évènements qui pour une raison quelconque lui ont paru mériter une attention particulière (1). Toutefois, pour certains renseignements relatifs au XIIIe siècle, il est la seule source. Son style et sa langue sont aussi médiocres que le contenu de son ouvrage.

MAGHAKIA ABEGHA

Maghakia, élève de Vanakan Vartabed, a vécu au XIIIe siècle (1200-1272) (2). Il est l'auteur de l'*Histoire de la Nation des Archers*, récit succint, mais considéré comme véridique de l'invasion des Tartares en Arménie, ainsi que de la tyrannie que ces barbares y exercèrent pendant quarante-quatre ans (la relation arrive jusqu'en 1272, date présumée de sa mort). Ce livre n'est pas dépourvu de valeur. Il est particulièrement interessant pour l'histoire des Mongols. Brosset écrit au sujet de l'auteur: «Son récit est court, souvent curieux, sinon toujours exact, il me paraît mériter confiance (3).

Nous suivons l'opinion traditionnelle pour considérer Maghakia comme l'auteur de l'*Histoire de la Nation des Archers*. Le préfacier de l'édition de Jé-

---

(1) Brosset, *Etudes sur l'Historien arménien Mékhitar d'Aïrivank... Mélanges asiatiques tirés du Bulletin de l'Académie Impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1865, t. IV, p. 335. Voir aussi du même auteur : *Histoire chronologique par Mékhitar d'Aïrivank, Mémoires de l'Académie Impériale de Saint-Pétersbourg*, 1869, VIIe série, t. XIII, N° 5, *et notice sur ce même Historien*, en appendice aux *Ruines d'Ani*, St. Pétersbourg, 1861, p. 152-174

(2) *Maghakia Abégha*, éd. Patkanian, St.-Pétersbourg, 1870, p. 12.

(3) Brosset, *Additions et Eclaircissements à l'Histoire de la Géorgie, St.-Pétersbourg*, 1851, p. 438. On trouvera dans cet ouvrage (p. 439-467) la traduction en entier de l'*Histoire de la Nation des Archers*.

rusalem l'attribue cependant à Vardan Arévéltsi(1), mais le P. Oskian ne trouve aucune indication probante pour confirmer cette opinion(2). Selon le P. Akinian, cette *Histoire* est l'œuvre du prêtre Grigor (1250-1335), supérieur, vers 1313, du couvent d'Akner, en Cilicie (3).

HETHOUM, L'HISTORIEN

Vie— Héthoum, fils d'Ochin, seigneur de Korikos (4), neveu du roi Héthoum et du connétable Sembat, exerça pendant longtemps, par son activité politique et millitaire une grande influence dans les affaires de son pays. En 1305, il remit son domaine de Korikos entre les mains du roi pour se retirer au couvent des Prémontrés en Chypre. Il visita ensuite Rome et Avignon. Dans cette dernière ville, il fut reçu en audience par le pape Clément V, sur la demande duquel il élabora son *Histoire des Tartares*, et rédigea un projet d'expédition d'une croisade en Orient. Ce pape lui confia l'administration d'une abbaye à Poitiers où il mourut, probablement en 1308.

Histoire des Tartares.— En raison de l'insuffisance de ses connaissances en français, Héthoum dicta son récit à un certain Nicolas Falcon (1307) qui le recueillit en français et le traduisit en latin (1310). Jean d'Ypres, dit le Long, en donna plus tard une version française (1351). Depuis l'ouvrage eut plusieurs éditions latines et françaises et de nombreuses traductions en anglais, allemand, italien, hollandais, espagnol, néerlandais. Le P. M. Aucher publia une version en arménien classique, suivie d'une *Table chronologique* en arménien, attri-

---

(1) Cette édition date de 1870.

(2) Oskian, *Handès Amsorya*, année 1922, p. 221-226.

(3) Cf., *Handès Amsorya*, juillet-août 1948, p. 387-403.

(4) Ancien Corycus de Cilicie, au nord-est de Seulicie (Séléfké).

buée à Héthoum (1).

Appréciations .— Héthoum a participé à la plupart des évènements qu'il relate. De ce fait, on a cru pouvoir mettre en doute certaines de ses assertions. Il n'en reste pas moins que son livre constitue dans son ensemble un document de premier ordre touchant, en particulier, l'histoire des Mongols. Les quelques menues inexactitudes qu'on y a relevées ne nuisent pas à la valeur de l'ensemble. Ainsi que Dulaurier l'observe, «à de rares exceptions près, lorsqu'il sera possible de le confronter avec d'autres relations, on s'apercevra qu'il les égale et souvent même les surpasse...» (2).

STEPANOS ORBELIAN

Stépanos (vers 1260-1305) était évêque des Sunik, province qui était l'apanage de l'ancienne famille noble des Sissakan. Sissakan, par sa mère, Stépanos était Orbélian par son père. Vers 1285, il alla en Cilicie pour être consacré métropolite de sa province. On lui donna en outre le titre de *Protofrontès*, c'est-à-dire premier suffragant du Patriarche, autrement dit, le plus élevé en grade de tous les évêques.

L'Histoire de la Famille et de la Province des Sunik depuis les temps les plus reculés est son principal ouvrage. Pour le composer, il a recherché et

---

(1) M. Avkérian, *Héthoum, Historien des Tartares*, Venise, 1842.

(2) *Recueil des Historiens des Croisades, Documents arméniens*, t. II, *Introduction*, p. XLVII-XLVIII.- Pour le projet d'expédition d'une croisade en Orient, qui forme la quatrième partie de l'*Histoire des Tartares*, voir *Ibid.*, p. LII-LIII. Consulter également: Paulin Paris, *Hayton, prince d'Arménie, historien*, Extrait de l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXV, Paris, p. 479-507. Vittore Bellio, *Archivio Storico Siciliano, N.S. anno VIII*, 1884 (sur ce travail, voir: *Pazmeveb*, 1884, p. 202-211. F. Feydit, *Héthoum, l'historien, auteur du livre intitulé La Flor des Estoires de la Terre d'Orient*, Bibliothèque de l'*Anahit*, Paris, 1939.

réuni les historiens antiques et modernes de l'Arménie, ainsi que les inscriptions des églises et les vieux documents conservés dans les châteaux-forts de Tathev. Il a, en outre, recueilli les traditions d'hommes bien renseignés, et, après en avoir vérifié l'exactitude, a mis de côté tout ce qui lui a paru peu sérieux (1). Sans nul doute, Orbélian est un grand patriote, mais —s'il est permis d'employer un terme moderne—, il est avant tout un régionaliste; il fait preuve d'ardeur remarquable pour glorifier sa province natale ou justifier l'attitude politique des seigneurs de cette province, chaque fois que l'occasion se présente.Son patriotisme ne l'empêche pas, cependant, de flétrir ceux des princes de sa race, qui, comme Vassak, avaient trahi la patrie. Son style porte les marques de la période décadente. On y trouve une foule de mots étrangers, en particulier, grecs. On dirait qu'il a pris grand soin d'étaler sa culture hellénique.

Sous le titre de *Lamentations sur la Basilique d'Etchmiadzine*, Orbélian a écrit un long poème lyrique, «assez inégal au point de vue littéraire, mais plein de beaux passages d'une douloureuse éloquence, dans lequel, sous la figure allégorique de l'illustre Eglise se souvenant de son glorieux passé et pleurant sa misère actuelle, c'est l'Arménie elle-même que le poète évoque et fait parler».

ESSAYI NITCHETSI

Essayi (1280-1350), fut supérieur du couvent de Gayli-Tzor, de 1284 à 1338. Il acquit pour son érudition et pour la pureté de ses mœurs, une grande renommée. Un copiste l'appelle, en 1298, *chef des docteurs;* le catholicos Hagop 1er le nomme *grand maître*, en 1332. Orbélian lui-même le désigne comme «chef de l'Université de Jésus et dispensateur des sciences». Parmi ses écrits citons: le *Commentaire du Prophète Ezéchiel, l'Explication de la Grammaire* et plusieurs *Epîtres religieuses* pour la défen-

(1) Voir le mémorial de son *Histoire...*, ch. LXXIII.

se des traditions et des rites, contre les partisans de l'Eglise latine notamment.

MEKHITAR SASNETSI

Mekhitar Sasnétsi ou Kermantsi, (1291-1337), originaire du canton de Sassoun, fut élève de Nitchétsi (1). Professeur, il était aussi habile calligraphe et excellent dessinateur. Il est l'un des docteurs que Balentz accuse dans son livre sur les cent dix-sept hérésies arméniennes présentées au pape Benoît XII. Il mourut au couvent de Médzop.

On lui attribue quinze discours et quelques commentaires.

GRIGOR KHLATETSI

Grigor Khlatétsi ou Dzérentz (vers 1350-1425), fut supérieur du monastère de Salnabad. Il se retira ensuite au désert de Tchipna où il fut tué par les Tartares sur son refus d'abjurer sa foi (2).

Sous le titre de *Mémoires sur les Malheurs qui se sont abattus sur l'Arménie* (3), il nous a laissé le récit chronologique de l'invasion des Mongols (1386-1422). Les termes et les expressions vulgaires abondent dans ce récit versifié en arménien classique. Il a composé aussi de nombreux discours et panégyriques, ainsi que des hymnes en vers.

TOVMA MEDZOPETSI

Tovma, natif du canton d'Aghiovit (Katchbérounik), vit le jour vers 1379; il mourut en 1446.

---

(1) K. Hovsépian, *Mekhitar Sasnétsi*, Vagharchapat, 1889, reproduit de l'*Ararat*, année 1899, p. 158-167. Voir aussi la bibliographie de cet ouvrage par le P. Daschian, *Handès Amsorya*, année 1899, p. 378-380.

(2) Médzopétsi, *Histoire*, ch. XLIII. Voir également l'article du P. Njtéhian, (*Banasser*, année 1905, p. 97-105), où ce prêtre essaie de reconstituer la biographie de Khlatétsi. Manandian et Adjarian, *Les anciens Martyrs de l'Arménie*, Vagharchapat, 1903, p. 269. (3) Voir l'article de K. Khalatiantz (Ararat, année 1897, avril) pour le texte de ces *Mémoires*, ainsi que dans le *Hayapatoum* du P. Alishan, t. III.

Il fut surnommé Médzopétsi pour avoir passé la majeure partie de sa vie dans le couvent de Médzop dont il était le supérieur. Assoiffé de sciences, il passa d'un couvent à l'autre pendant près d'un quart de siècle. Dans la dernière partie de sa vie il continua ses pérégrinations, poursuivi par les Tartares qui ravageaient sa patrie. En 1440 on le retrouve dans son couvent de Médzop. L'un des plus célèbres docteurs du XVe siècle, il jouit d'une grande renommée, à trois titres différents : comme auteur, comme ecclésiastique, comme professeur. Ses contemporains lui ont décerné des épithètes très flatteuses : *Excellent orateur, Maître éclairant l'univers, Egal de David,* (le Philosophe), *Illuminateur de la Nation,* etc. Il était également célèbre comme copiste et comme professeur de graphie.

L'Histoire de Leng-Thimour est l'œuvre principale de Médzopétsi embrassant une période d'environ soixante années (1386-1440). Elle contient le récit des campagnes de Leng-Thimour en Arménie et dans quelques pays voisins, ainsi que celui des guerres du chef turcoman Kara-Youssouf et de son fils, contre le sultan Chah-Rokh, fils de Leng-Thimour. Tovma ne semble avoir en vue que les faits intéressant son pays, en particulier, les cruautés, les massacres et les dévastations auxquels se sont livrés Leng-Thimour et ses successeurs. Ces détails, qui font défaut chez les autres historiens de ce capitaine, nous ont été conservés grâce à Médzopétsi qui n'a pas manqué de les noter soigneusement comme témoin oculaire ou auriculaire de ces calamités. Le livre nous fournit, en outre, quelques renseignements sur l'état de l'Arménie et de la Géorgie après la mort d'Iskender. L'ordre chronologique y est maintenu, mais les faits sont souvent interrompus par la biographie de personnalités intellectuelles de l'époque, ainsi que par des renseignements ecclésiastiques. Ces digressions ne sont pas dépourvues d'intérêt. Dans un mémorial détaillé, l'auteur traite exclusivement du transfert du siège patriarcal à Etchmiadzine (1441). De ce fait, il est parti-

culièrement intéressant pour l'histoire de l'Eglise arménienne (1).

Selon F. Nève, Médzopétsi n'a pas dépassé les bornes de la vérité; il n'a certainement pas exagéré le mal. Il dépeint avec une naïve rudesse l'impression de terreur produite dans tout l'Orient par les rapides exploits des envahisseurs et par leurs excès d'une effroyable inhumanité... Il a même, dans ses paroles et dans son ton, plus de véracité que l'écrivain musulman Arabchah...» (2)

Deux savants arménistes, Saint-Martin et Brosset, ont utilisé la chronique de Médzopétsi, le premier, pour déterminer et décrire un grand nombre de localités de l'Arménie (3), le second, pour demander, à cette même source, des éclaircissements sur l'histoire ancienne de la Géorgie (4), qu'il a commentée à l'aide des auteurs arméniens (5).

Style.— Le style de Médzopétsi est classique dans le fond, mais saupoudré de mots et d'expressions vulgaires. Le langage, sec et banal, n'a aucune prétention littéraire.

AMIRDOVLAT AMASSIATSI

Le médecin Amirdovlat était originaire d'Amassia d'où son nom Amassiatsi. Il naquit probablement vers 1415; il mourut en 1496 (6). Il fut l'une des plus illustres personnalités de son temps à Constantinople où il habita après avoir parcouru la Macédoine. Il lut de nombreux livres arabes, persans et turcs, et étudia la médecine en cinq langues (6).

---

(1) Ce mémorial ne figure pas dans l'édition Chahnazarian; il est publié par K. Kostaniantz en 1892 à Tiflis, sous le titre de *Mémorial de Tovma Médzopétsi*. (2) F. Nève, *Exposé des Guerres de Tamerlan et Schah-Rokh dans l'Asie orientale, d'après la Chronique arménienne inédite de Thomas de Médzoph*, Bruxelles, 1860, p. 20-21.

(3) Saint-Martin, *Mémoires*.... - (4) Brosset, *Hstore* de la *Géorgie*, S. Pétersbourg, 1851-1852. - (5) F. Nève, *Etude sur Thomas de Médzoph* et sur son *Histoire de l'Arménie au XVe siècle*, Paris 1855, p. 4. - (6) Voir le mémorial de l'auteur, p. 3 de l'édition Basmadjian.

Œuvres :

1. L'*Utilité de la Médecine*, écrit vers 1468 à Philippopoli, contient, outre la substance médicale proprement dite, des notions sur l'anatomie, la chirurgie et la pharmacie. L'auteur y mentionne le nom des médecins grecs et arabes auxquels il avoue avoir emprunté une foule de renseignements. On remarque, entre les divers passages de cet ouvrage, une différence de style, due aux emprunts faits par l'auteur à ses prédécesseurs;

2. *Le Dictionnaire de Médecine* porte un second titre: *Inutile aux Ignorants*, titre par lequel l'auteur nous avertit que son livre ne s'adresse pas aux ignorants. Il vise à compléter les renseignements au sujet de la pharmacopée, transmis par les devanciers de l'auteur. Mais ce qui fit la renommée d'Amirdovlat, ce fut son *Utilité de la Médecine* qui servit de guide et de source à tous les médecins arméniens venus après lui (1).

(1) Voir: Basmadjian, *L'Inutile aux Ignorants* ou *Dictionnaire des Matières médicales* par Amirdovlat d'Amassia, avec notes, Vienne, 1926.- Ménévichian, *Bibliographie*, (*Handès Amsorya*, année 1930, p. 238-249).

VII. LA POESIE ARMENIENNE A L'EPOQUE CLASSIQUE.

1. *CHANTS RELIGIEUX*

Prose poétique et Cantiques.— Nous ne possédons pas de documents accusant l'existence de poésies profanes à l'époque classique. La poésie fut, dans cette période, d'inspiration exclusivement religieuse. Rien d'étonnant en cela: tous les écrivains appartenaient au clergé; aucun sujet étranger à la foi chrétienne ne pouvait donc être l'objet de leur inspiration. Faut-il en conclure que la verve, le tempérament poétique manquaient aux ecclésiastiques? Certes, non. Car là où la matière traitée ne nuisait pas au sentiment religieux—comme c'est le cas pour les sujets historiques ou épiques—,les écrivains donnèrent libre cours à leur inspiration. Dans la prose de Khorénatsi, d'Eghiché, de Parbétsi et de tant d'autres, les descriptions poétiques abondent. Cette prose est souvent cadencée, mais n'est pas encore une composition versifiée.

La poésie pure ne se manifestait que dans les cantiques où les ecclésiastiques répandaient toute l'effusion de leur âme en vue d'assouvir leur besoin de poésie. L'examen des anciens textes nous montre que celle-ci a changé simplement d'objet: au lieu d'être alimentée par les actions d'éclat des héros nationaux, la source d'inspiration fut dès lors la manifestation sous ses multiples formes de la foi chrétienne et des sentiments pieux.

A propos des poèmes religieux du moyen âge arménien, F. Feydit observe qu'ils n'ont pas conduit les Arméniens à la représentation de mystères, et que le théâtre religieux est absent de la littérature arménienne du moyen âge comme le théâtre profane (1). Cette remarque de l'arméniste français s'ap-

(1) Voir son article sur *La littérature arménienne du XIIe au XVIIIe siècle*, dans l'*Histoire illustrée de la littérature universelle* (Larousse).

plique à plus forte raison aux productions poétiques de l'époque classique.

Chants liturgiques.— Dans les chants liturgiques de l'église arménienne il faut distinguer surtout les *charakans*, Շարական (1), c'est-à-dire les cantiques ou hymnes chantés à l'occasion des grandes fêtes ou pendant les offices célébrés à la mémoire des saints, soit de l'Eglise universelle (Apôtres,saint Jean Chrysostome), soit de la nation arménienne (Grégoire l'Illuminateur, le roi Terdat, le général Vardan et ses compagnons).

Tous ces cantiques sont réunis dans le livre nommé Շարակնոց, *Charaknotz* (hymnaire). La tradition fait remonter au début de l'âge d'or les premiers charakans. Au cours des siècles leur nombre s'accrut d'année en année. N'ayant pas été pendant longtemps réunis dans un recueil général, ils différaient d'une église à l'autre, d'un canton à l'autre.

Aussi, le catholicos Nersès, en se conformant à la décision du concile de Dvinn (645), chargea Barsegh Djon d'en unifier le recueil qui fut, depuis, appelé *Djonentir* (recueil d'hymnes choisis par Djon) du nom de ce docteur.

La plupart des hymnes sont l'œuvre d'auteurs anonymes. Nombre d'entre eux sont attribués à tel ou tel auteur, sans aucune preuve décisive. Cependant, l'authenticité de plusieurs charakans ne soulève aucun doute. C'est le cas, par exemple, des hymnes qui nous sont parvenus au nom des catholicos Komitas et Sahak (VIIe siècle) et de Stépanos Sunétsi (VIIIe siècle). Parmi les charakans écrits aux siècles postérieurs (jusqu'au XIIIe siècle) ceux composés par Pétros Kétadartz (XIe siècle), par Chnorhali et Lambronatsi (XIIe siècle), par Hovhannès Blouz (XIIIe siècle), etc., sont attribués authentiquement à leurs auteurs.

La réunion de plusieurs charakans forme ce que

---

(1) Au début, les chants liturgiques étaient appelés *yerk* Երգ ou *dagh* Տաղ (chant, mélodie). C'est Chnorhali, qui, pour la première fois, employa le mot charakan.

l'on appelle un կանոն, *kanon* (canon), mot d'origine grecque. Chaque grande fête a son canon, composé de plusieurs charakans que l'on chante l'un après l'autre, pendant les offices des différentes heures du jour: canon de la Nativité, canon de la Résurrection, canon de la Transfiguration, canon de saint Grégoire l'Illuminateur, etc.

Valeur intrinsèque.— Un certain nombre de charakans forment les joyaux de la poésie sacrée de l'ancienne Arménie. Les ressources de la langue classique y sont exploitées à merveille pour leur conférer une grande beauté, presque toujours pleine de fraîcheur: variété de synonymes, abondance de figures, style alerte, élégiaque ou plein d'allégresse, suivant la fête et le saint commémorés, à la mémoire desquels ils sont composés. Les charakans de la Nativité, de la Résurrection, de la Passion, de la Pentecôte, et surtout ceux composés en l'honneur de la Sainte Vierge, appartiennent à cette catégorie. Cependant, à côté de morceaux remarquables par la forme et le fond, il existe un nombre considérable de charakans où le style est négligé, les idées et les images pauvres ou plates et dont la lecture est rendue très peu attachante par la répétition des mêmes pensées. C'est le cas des charakans consacrés aux Apôtres, aux prophètes et aux saints, en général. Celui dédié à sainte Hripsimé, composé par le catholicos Komitas (VIIe siècle), est l'une des rares exceptions.

Ces hymnes ont de tout temps joui de la plus grande faveur parmi les Arméniens. Ils sont aussi très appréciés par les connaisseurs étrangers. C'est ainsi qu'au temps de l'empereur Manuel Comnène (1143-1180), les docteurs de l'Eglise grecque ont rendu justice aux hymnes arméniens. Au XVIIIe siècle, Guillaume de Villefroy en a parlé avec enthousiasme; il en a montré la valeur par des spécimens de traduction heureusement choisis. Des théologiens et docteurs romains, à qui le P. Avédikian en avait communiqué une traduction latine, témoignèrent leur admiration. Des cardinaux réunis en conclave à Venise vers l'an 1800, en prirent connaissance;

ils appuyèrent de leurs conseils l'intention qu'eut dès lors ce même Père d'en publier un commentaire (1).

2. *VERSIFICATION ARMENIENNE.*

Absence de système fixe— On ne distingue pas de règles fixes de métrique dans la poésie de la vieille Armenie. Les chants populaires rapportés par Khorénatsi renferment des vers d'inégales longueurs; il n'y a ni rime ni césure. Les bardes de Goghten pratiquaient donc le vers libre. Il en fut de même à l'époque classique pour les hymnes religieux. Cependant, il semble que, dès le VIIe siècle, le catholicos Komitas ait appliqué dans son canon de Hripsimé une métrique plus régulière. On croit y voir une adaptation syllabique de la métrique d'Homère, système que l'on observe aussi dans les autres chants spirituels de l'Eglise arménienne.

Versification dite «arménienne».— Le P. A. Pakradouni dégagea et exposa les règles de la versification dite arménienne et l'appliqua dans ses poèmes (2).

Ce système comporte quatre césures dans chaque vers de treize syllabes au minimum et de seize syllabes au maximum, la longueur des césures variant entre une et quatre syllabes. Cette inégalité quantitative ne nuit ni à la cadence ni à l'harmonie, car la longueur des césures est ramenée à une durée égale. C'est ainsi que la longueur des césures d'une ou de deux syllabes est uniformisée par la durée de leur lecture; il n'est pas absolument nécessaire que la cadence des vers dépende uniquement de l'égalité

---

(1) F. Nève, *L'Arménie chrétienne...*, p. 55.- *Traductions:* 1. *Laudes et hymni ad S.S. Mariae Virginis*, Venise, 1857; 2. *Recueil de Canons et d'Hymnes* (en russe) par Emin, Moscou, 1879.

(2) Voir A. Pakradouni, *Géorgique* de Virgile, traduction arménienne, Venise, 1847, préface.

numérique de leurs syllabes. Les césures peuvent donc comporter un nombre inégal de syllabes, mais elles doivent toujours être d'*égale durée* (=havassaratchap, հաւասարաչափ).

Ainsi, à la versification peu savante des charakans et au manque de système syllabique dans les productions en vers des siècles postérieurs, fit place, depuis Pakradouni, un système mixte ordonné et bien défini, rythmé et mesuré suivant la quantité (longue et brève) ou suivant le nombre des syllabes. Cependant, le renouveau dura peu: depuis environ cinquante ans on ne versifie plus en arménien classique.

Le système, à la fois savant et ingénieux de ce Père mekhitariste, fut mis très habilement en pratique, mais il n'éclaircit pas les règles appliquées dans les chants de Goghten et les charakans. Des controverses se sont élevées entre les critiques à ce sujet (1). Faut-il voir un système défini? Si oui, quel est ce système? Ou bien, ne conviendrait-il pas de n'y distinguer qu'une prose cadencée, ou, tout au moins, l'usage du vers libre de nos jours? Tout ceci est resté aussi obscur que la versification des Psaumes de David : personne n'a pu jusqu'ici enseigner ou éclaircir leurs règles.

---

(1) A titre d'indication, voici quelques ouvrages arméniens ou études traitant la question :

Dr. H. Tiriakian, *La Versification arménienne*, New-York, 1912.- P. Gh. Hovnanian, *La Versification nationale au moyen âge*, *Handès Amsorya*, année 1895, p. 305-306.- Diroyan, son article dans le *Pazmaveb*, année 1912, octobre-novembre.- Sahakian, *Le secret de la Versification de l'ancienne poésie nationale*, *Pazmaveb*, année 1907, juin.- Dr. Kapriélian, *Remarques sur la Versification arménienne*, *Handès Amsorya*, année 1912, p. 97-110.- Alishan, *Petits Souvenirs de la Patrie arménienne*, Venise, 1869-70, t. II, ch. XIX.- M. Abéghian, *La Métrique arménienne*, Erivan, 1933; en particulier: p. 341-351 où l'on trouvera d'intéressantes observations sur le système métrique du P. Pakradouni.

3. *VERSIFICATION SYLLABIQUE*

C'est au moyen âge seulement que la versification syllabique fut introduite dans la littérature arménienne. Les auteurs des Xe et XIIe siècles (Narékatsi, Magistros, Nersès Chnorhali) en firent usage avec plus ou moins de bonheur. Ils adoptèrent aussi la rime à l'imitation des *qafiya* arabes. Magistros le premier l'emprunta aux Arabes, sans grand succès (1). Chnorhali y réussit mieux.

D'une façon générale, la qualité des compositions poétiques de cette époque languit considérablement, lorsque les morceaux, sacrés ou profanes, atteignent une certaine ampleur. Dans les poèmes de longue haleine des XIe, XIIe et XIIIe siècles (*Résumé de l'Histoire Sainte* de Magistros, *Histoire d'Arménie* et *Elégie sur la Prise d'Edesse* de Chnorhali, *Elégie sur la Prise de Jérusalem* de Grigor Degha, *Histoire rimée* de Vahram Raboun, *Poème* du roi Héthoum) la composition devient traînante, sans éclat; quelquefois, elle s'élève à peine au-dessus du médiocre. Depuis, la poésie rimée fut perfectionnée de siècle en siècle, et, à partir du XIXe siècle, elle fut généralisée dans les écrits en langue mo-

---

(1) Le P. A. Antimossian (*Grammaire française*, Venise, 1821, p. 554), contrairement à Saint-Martin (*Elégie sur la Prise d'Edesse*, éditée par Zohrab, Paris, 1828, préface de Saint-Martin, p. 3), croit que l'introduction des vers monorimes fut la conséquence de l'influence que les Latins et les Français exercèrent à cette époque sur les Arméniens, avec lesquels ils eurent de fréquents rapports. C'est ainsi que beaucoup de pièces de vers arméniennes seraient entièrement composées sur une seule rime, comme le pratiquaient ordinairement les Français de cette époque, c'est-à-dire aux XIIe et XIIIe siècles. Il est difficile cependant de souscrire à l'avis de Saint-Martin, car, bien avant cette époque, Magistros avait employé ce système. Cet auteur, dans son *Commentaire de la Grammaire*, nous apprend qu'il avait étudié la métrique du peuple arabe. (Voir le texte de ce *Commentaire* dans : *Ars Dyonisii Grammatici* par Adontz, p. 232).

derne. Aujourd'hui, les vers sont, quant à leur forme, modelés sur la métrique en usage dans les littératures occidentales; mais. bien entendu, cette métrique est adaptée aux particularités de la langue arménienne.

VIII. L'ORIGINE DE L'ARMENIEN MODERNE LA LITTERATURE VULGAIRE JUSQU'AU XVe *SIECLE*

1. *EXISTENCE DE DIALECTES DANS L'ARMENIE ANCIENNE*

Pendant longtemps, la tradition, se basant sur certains aspects extérieurs du classique, conclut à l'existence de dialectes en Arménie. On en voit les traces morphologiques dans la langue de l'âge d'or. Pavstos et Parbétsi fournissent à cet égard des exemples concluants. Leur style se détache assez sensiblement de celui de leurs contemporains : il est plus familier, plus libre dans son élan, et abonde en termes et tournures qu'évitaient les auteurs de l'âge d'or. Du reste, dans l'ancienne littérature, on relève des allusions à des dialectes parlés. Korioun appelle « grossier et barbare » (1) le parler de diverses régions; Thomas Ardzrouni traite de « barbare » la langue des habitants de Khoyt (2); le catholicos Hovhan (3) dit que l'ouvrage de Chapouh

(1) Korioun, *Vie de Mesrop,* éd. Venise, 1833, p. 12.

(2) Ardzrouni, *Histoire,* liv. II, ch. XVII.

(3) *Histoire,* ch. XXVII. Notons que l'avis des critiques diffère sur l'interprétation qu'il convient de donner au terme « langue rustique ».

Bagratouni était écrit en « langue rustique » (vulgaire).

Hübschmann au sujet du témoignage d'Erzinkatsi. — L'argument décisif en faveur de l'existence de dialectes est le témoignage de Hovhannès Erzinkatsi. Dans son *Commentaire de la Grammaire de Denys le Thrace,* cet auteur dit incidemment: «Nous devons connaître les idiomes de notre pays, ceux des régions frontières, les langues des Kordjaïk, des Taïk, des Khoyt, de la VIe Arménie, de Sper, des Sunik, d'Artzakh, bien que la langue de la Cour et la langue des régions centrales nous soient seules utiles pour la littérature et l'histoire ». Hübschmann observe cependant que six d'entre les dialectes cités par Erzinkatsi sont des langues étrangères sans rapport avec l'arménien et disparues plus tard, par suite de l'absorption, par la nation arménienne, des peuples qui les parlaient. Et le linguiste allemand conclut : « La tradition touchant l'existence de dialectes arméniens doit être examinée de près » (1).

Recherches récentes. — Au début de ce siècle parurent quelques publications tendant à répondre affirmativement à la question de savoir si l'arménien a eu des dialectes.

On a remarqué tout d'abord que la linguistique générale admet que toutes les langues ont eu ou doivent avoir des dialectes. L'arménien ne pouvait faire exception, indépendamment du fait que la structure topographique et le régime politique du pays se prêtaient à la diversité d'idiomes : les provinces arméniennes, séparées les unes des autres par des obstacles naturels, avaient comme gouverneurs des chefs féodaux jaloux de leur indépendance.

Meillet signale incidemment quelques éléments des dialectes arméniens de notre époque, éléments qui pouvaient avoir comme origine une autre langue

---

(1) Hübschmann, *Armenische Grammatik*, I. Teil : *Armenische Etymologie*, Leipzig, 1895, p. 518-520.

que le grabar (1). Karst, de son côté, après avoir constaté que le moyen arménien de Cilicie n'est pas issu d'un autre dialecte que celui qui a donné naissance au grabar du Ve siècle, arrive à la conclusion que l'ancien arménien devait avoir des dialectes (2). Les arguments de Karst sont — il est vrai — démentis en partie par le P. Daschian, qui, pourtant, reconnaît lui-même l'existence de dialectes dans l'ancienne Arménie (3). Toutefois la question n'est pas encore historiquement résolue.

Influence de la langue vulgaire sur le grabar. — Au fur et à mesure que nous avançons dans les siècles les traces de la langue vulgaire dans la littérature écrite deviennent plus manifestes. Mais il faut descendre jusqu'à la fin du XIIe siècle pour trouver le premier texte vulgaire proprement dit : la *Consolation dans les Fièvres*, écrit en 1184 par M. Hératsi.

Dès la fin du Ve siècle, le grabar donne des signes d'altération; au sixième, il tombe déjà en décadence; un Vertanès Kertogh (fin du VIe ou début du VIIe siècle) ne put lui redonner qu'un éclat passager; le classique continua d'être envahi par la langue vulgaire. Le VIe siècle forme la ligne de démarcation entre le grabar agonisant et le vulgaire naissant; la pureté de la langue classique est altétée; le livre de Hovhan Mamikonian (VIIe siècle) en constitue le premier témoignage. Et c'est ainsi qu'au Xe siècle, le grabar était déjà devenu une langue morte, bien qu'il fût, encore pendant plusieurs siècles, reconnu comme langue littéraire. Dans la seconde moitié du XIIe siècle, il devait déjà, semble-

---

(1) Meillet, *Sur la Conjugaison arménienne*, (Banasser, vol. II. fasc. 2, Paris, 1900, p. 97-112), cité par H. Adjarian (*Banasser*, vol. III, fasc. 3, Paris, 1901, p. 78).

(2) Karst, *Historische Grammatik des Kilikisch-Armenischen*, Strasbourg, 1901, p. 5-6.

(3) Daschian, *L'arménien de Cilicie, Handès Amsorya*, année 1901, page 15, note 2.

t-il, être insuffisamment intelligible au peuple pour que Hératsi ait jugé nécessaire de composer en langue vulgaire sa *Consolation dans les Fièvres.*

2. LE MOYEN ARMENIEN DE CILICIE

Origine. — Le développement de la langue vulgaire fut favorisé par l'établissement de la dynastie roubénienne. Le centre de la vie nationale étant transporté en Cilicie, on assista à la renaissance politique de la nation, avec une vie intellectuelle très intense. A côté du grabar, qui demeura la langue des ecclésiastiques et de quelques savants, l'idiome parlé fut de plus en plus fréquemment employé par les auteurs. Cet idiome n'était plus le grabar, ni l'arménien moderne qui ne naquit qu'après le XVe siècle. C'était le moyen arménien, c'est-à-dire la langue de la période comprise entre l'époque classique et l'époque moderne, langue de transition que les philologues arméniens appellent le *vulgaire de nos ancêtres.* Il fut employé comme idiome littéraire du Xe au XVe siècle, période qui correspond assez exactement à celle qui va de l'établissement des princes roubéniens dans le Taurus (1080) jusqu'à la perte de l'indépendance du royaume de la Petite Arménie (1375). Le sort du moyen arménien fut lié à celui du Royaume à qui il devait son existence ; il fut adopté par la Cour et devint la langue officielle de l'Etat.

Caractères du moyen arménien.— Comme Karst l'observe (1), le moyen arménien n'est pas uniforme. Il varie d'une époque à l'autre, d'un auteur à l'autre : la langue d'un Hératsi n'est pas la même que celle du connétable Sembat, comme la langue de ce dernier diffère de celle des *Fables* de Vardan ; comme aussi elle varie de celle qu'on lit dans une inscription de 1358 trouvée à Betchni (2). Toutefois,

(1) Karst, op. cit., p. 3_4.

(2) Voir Chahkhatounian, II, p. 183. - Aïdinian, *Grammaire critique,* 1ère partie, p. 169. - Alishan, Ayrarat, Venise, 1890, p. 273-274.

dans l'ensemble, on peut considérer l'arménien de Cilicie comme langue uniforme.

Aspects extérieurs. — La littérature du moyen arménien a deux aspects extérieurs particuliers : laïcité et genre littéraire. Contrairement aux classiques qui appartenaient presque tous au clergé, la majorité des auteurs usant du moyen arménien sont des laïcs. Ils traitent tous de sujets pratiques en rapport avec la vie quotidienne du peuple : médecine, agriculture, législation, commerce, administration de l'Etat, etc.

L'arménien de Cilicie mourut à son tour. Il devait renaître bientôt sous une autre forme : à l'aide de divers éléments empruntés aux autres dialectes, il donna naissance à l'arménien occidental (arménien moderne) qui n'est que la continuation de la langue vulgaire de Cilicie.

3. AUTEURS DE LANGUE VULGAIRE

Les principaux auteurs de langue vulgaire sont : Nersès Chnorhali (dans ses *Enigmes*), Mekhitar Hératsi, le connétable Sembat, Vardan Arévéltsi, Maghakia Abégha, Grigor Anavarzétsi, Amirdovlat, Assar Sébastatsi, Bouniat Sébastatsi. Ces auteurs sont déjà étudiés dans les chapitres que nous leur avons consacrés. Il ne nous reste à parler que de l'œuvre d'un anonyme, intitulée : Գիրք Վաստակոց (*Kirk Vastakotz* = *Les Géoponiques*).

4. LES GEOPONIQUES

L'original des *Géoponiques* est en grec; la version arménienne est faite sur une traduction arabe. La personnalité du traducteur arménien, ainsi que la date et le lieu de la traduction sont complètement inconnus. Le préfacier de l'édition de Venise croit que celle-ci a été faite sous la dynastie des Roubé-

niens, au XIIIe siècle, sinon avant. (1)

La version arménienne est surtout intéressante au point de vue philologique. Elle constitue le principal document de langue vulgaire, tant par son étendue (elle est presque le double de la *Consolation dans les Fièvres*) que par la richesse du vocabulaire; elle contient des centaines de termes scientifiques(2) que l'on ne trouve pas dans les dictionnaires arméniens imprimés, et qui sont de ce fait inintelligibles au lecteur. Le livre(3) est divisé en trois cent trente-deux chapitres, bien courts, traitant de questions diverses concernant l'agriculture dans son acception la plus vaste: culture de la terre, renseignements sur les produits agricoles, météorologie, élevage des animaux, etc. Dans plusieurs passages le traducteur s'est servi d'une langue classique assez pure, quoique mélangée, en maints endroits, de tournures vulgaires.

---

(1) *Les Géoponiques*, éd. Venise, 1877, p. XIV_XV.

(2) Kévork Baladtsi (XVIIIe siècle) en a composé le lexique que l'éditeur de Venise a placé à la fin de l'ouvrage, après l'avoir complété et corrigé.

(3) Des extraits de ce livre ont été traduits en français sous le titre d'*Abrégé des Géoponiques*. Voir *Mémoires d'Agriculture*, publiés par la Soc. d'Agriculture du Département de la Seine, Paris, 1810, t. XIII. - *Pazmaveb*, année 1862, p. 93 et 95, et 1867, p. 358_359.

IX. INFLUENCE EUROPEENNE SUR LA RELIGION ET LA LITTERATURE ARMENIENNES DU Xe AU XVIIe SIECLE

I. RELATIONS POLITIQUES ET RELIGIEUSES AVEC L'OCCIDENT

Premiers contacts.— A peine les Roubéniens s'étaient-ils établis en Cilicie qu'ils se mirent en rapports avec les Occidentaux. Dès la première croisade (1096-1098) les Latins, soldats, commerçants ou missionnaires, affluèrent en Arménie. Le port d'Ayas devint un centre important d'échanges; il fut ouvert au trafic commercial avec l'Europe. Les Arméniens fournirent aux Croisés une aide très appréciable; leur part dans le succès de la première croisade fut grande. Arrivés aux confins de la Cilicie, les Franks furent copieusement ravitaillés, et grâce aux Arméniens, ils acquirent des points d'appui dans les territoires où ils s'établissaient.

Relations avec le Saint-Siège.— L'apparition des Mongols en Asie occidentale avait forcément mis la Papauté en rapport avec les Tartares païens, ennemis et rivaux des Musulmans, en qui le Saint-Siège voyait des alliés naturels contre les occupants des Lieux-Saints. Or les ambassadeurs occidentaux chargés de négocier avec les chefs tartares empruntèrent la route passant par la Cilicie et la Grande Arménie. Les princes arméniens leur firent bon accueil, ainsi qu'aux religieux franciscains et dominicains qui s'y établirent. Les rois de Cilicie, non seulement accueillirent les moines catholiques, mais leur procurèrent des résidences; ils les introduisirent même à leur cour. Il s'ensuivit de constants échanges spirituels et linguistiques entre Arméniens et Latins de diverses nations. En 1290, à la demande du roi Héthoum II (1289-1297), cinq Pères de l'or-

dre des Franciscains vinrent s'établir en Cilicie. Leurs mœurs pures attirèrent sur eux l'estime de la population. Le roi, séduit par leur conduite et leur savoir, se retira de la vie publique pour devenir moine franciscain (1299), sous le nom de *frère Hovhannès* (Jean). Il transforma en monastère le palais royal de Sis et y passa son noviciat.

Propagande en Arménie.- Le pape Jean XXII prit particulièrement à cœur le resserrement des liens de Rome avec l'Arménie. Il ne se contenta pas d'y envoyer des prédicateurs; il prit aussi soin d'y établir des diocèses. Vers 1318, il y envoya Barthélemy de Bologne, qui fut sacré évêque de Maragha (région d'Ourmiah). Ce Dominicain s'installa dans la région; il apprit le persan, prêcha et discuta en cette langue. Non seulement il convertit des infidèles, mais il chercha encore à attirer les Arméniens au sein de l'Eglise romaine. Son érudition théologique, ses connaissances des sciences profanes, physiques et astronomiques, et aussi la pureté de ses mœurs créèrent autour de lui un fort courant de sympathie qui facilita sa tâche de propagandiste. Bientôt le nombre des prosélytes augmenta, mais, alors, sa prédication jeta en même temps le trouble parmi les Arméniens, car elle avait converti même des ecclésiastiques. Parmi ceux-ci se distingua le vartabed Hovhannès Krnétsi, élève d'Essayi Nitchétsi qui l'avait lui-même envoyé chez Barthélemy pour qu'il profitât de la science de ce missionnaire (1328). Krnétsi devint vite l'admirateur de Barthélemy; il dit de lui qu'il s'était «désaltéré à sa source de sciences comme un cerf assoiffé ».

Hovhannès et son collègue Hagop apprirent le latin et la théologie catholique. A leur tour, ils enseignèrent l'arménien à Barthélemy et à ses collaborateurs. Ils se mirent, ensuite, tous ensemble, à traduire des ouvrages latins de religion ou de morale pour les propager en Arménie. Ils traduisirent le rituel latin en vue de le mettre en application dans leur entourage. Dès 1330, Barthélemy se transpor-

ta à Krni où il construisit un couvent et une église de style latin.

Fondation de l'Ordre des Frères Unis.— Dans la même année, une assemblée de religieux, réunie à Krni, décida d'abandonner les traditions nationales pour adopter le rite latin. Elle reconnut même la primauté du Pape, ce qui jeta dans le peuple l'émotion et le trouble. Nitchétsi en éprouva un grand chagrin. Il prodigua à Krnétsi des conseils de prudence qui ne furent pas écoutés. Barthélemy lui-même ne ménagea pas des conseils de modération, de peur que le zèle intempestif de Krnétsi n'effarouchât les indigènes(1). C'est dans ces circonstances qu'une communauté religieuse latine fut, dès 1330,(2) fondée au cœur même de l'Arménie, de même qu'une congrégation appelée Ordre des Frères Unis (*Fratres Unitores*) ou des Unitaires, régie d'après la règle de saint Augustin. On adopta la constitution et l'habit des Dominicains, avec cette différence que le scapulaire et le capuce étaient noirs (3). Le principal centre de leur activité fut la région occupée par les cantons de Tchahouk, d'Erentchak et de Goghten, dans la province des Sunik, ainsi que les régions de Tauris, de Maragha et de Soultanieh, dans l'Aderpatakan. Très satisfait de leur activité, le Pape créa un nouveau siège à Nakhitchévan et y nomma Barthélemy comme titulaire.

Luttes entre Unitaires et traditionalistes.— Cependant, l'agitation des Unitaires indisposa grandement le peuple, à cause du fanatisme avec lequel ils accomplissaient leur mission. Barthélemy ne put continuer son action d'apaisement, car il mourut

(1) Le fanatisme des Unitaires fut dans les siècles postérieurs blâmé par des auteurs catholiques eux-mêmes. Le P. Tchamtchian, (*Histoire d'Arménie*, t. III, V. ch. XL, liv. VI. ch. III); la P. Alishan (*Sissakan*, ch. XII, section I, p. 386), et Nève, *Etude sur Toma Médzopêtsi*, p. 18) sont de ce nombre.

(2) Galanus, *Conciliationis...*, t. I, p. 510.

(3) *Ibid.*, p. 512.

en 1333 et fut enterré dans l'église de Krni. Les évêques et les docteurs arméniens poursuivirent alors les Unitaires dont quelques-uns, réfugiés en Cilicie, furent arrêtés par ordre du roi Léon. Les persécutés accusèrent le roi devant le Pape, qui, en guise de représailles, refusa à ce prince l'aide financière, antérieurement promise. Les extrémistes renforcèrent leur activité, l'étendirent aux autres parties de l'Arménie, en particulier, à la Cilicie.

Après la mort de Barthélemy, Krnétsi se rendit à Avignon pour faire ratifier par le Pape Jean XXII la Constitution de la congrégation des Unitaires. Il succéda à Barthélemy, mais à titre de supérieur provincial, sous les ordres de l'évêque latin de Tiflis, et il continua sa propagande avec fougue. Ainsi le nombre des frères unis et des latinisants augmenta sans cesse. Le mouvement fut favorisé par la politique du roi Léon qui avait, dans sa cour de Sis, introduit des usages européens. Il avait, par exemple, confié à des Franks d'importantes fonctions et laissé les moines latins libres d'avoir accès partout. Vers le milieu du XIVe siècle, trois villes et trente villages avaient déjà adhéré aux Unitaires. Mais, en raison de la résistance des traditionalistes, le latinisme ne s'étendit pas outre mesure. La plupart des évêchés latins, fondés à Maragha, Tiflis, Soultanieh et Téodosia, furent détruits à diverses époques. Les Unitaires se concentrèrent surtout dans le canton de Nakhitchévan où les Dominicains arméniens avaient un sceau spécial avec cette inscription : *Sigillum Provinciale Nakhivanesis in Armenia Majori* (=Sceau de la province de Nakhitchévan en Grande Arménie). Au XVIIe siècle leurs établissements y jouissaient encore d'une certaine prospérité, mais, malgré les efforts du Frère Marie de Bologne (1614-1620), ils tombèrent en décadence(1).

(1) Galanus, op. cit., t. I, p. 524-525.

2. INFLUENCE LATINE SUR LA LITTERATURE

Influence sur la langue et les idées. — Si nous nous sommes étendu sur les évènements politiques et religieux, c'est parce qu'ils exercèrent sur la cour, la religion et les mœurs arméniennes une profonde influence. Les relations fréquentes et suivies avec les Latins, entretenues dès le début du XIIe siècle, modifièrent les us et coutumes dans le royaume de la Petite Arménie. La littérature ne put se soustraire à cette influence qui s'y exerça dans deux domaines : la langue et les idées.

Langue. — Les ouvrages rédigés depuis le XIIIe siècle jusqu'à la première moitié du XVIIIe, portent, presque tous, la marque de la langue et de la syntaxe latines. L'influence latine est sensible même dans les textes officiels, parmi lesquels citons les traités et actes diplomatiques échangés entre l'Occident et la Cilicie, tels que : les actes de Privilèges commerciaux octroyés par Léon II aux Génois (1288) et par le roi Ochin aux marchands de Montpellier (1314) (1), la confirmation de ce privilège sous Léon IV (1321 (2), le chrysobulle de ce même roi octroyant des privilèges aux Siciliens (1331) (3). C'est ainsi qu'on y rencontre de nombreux termes latins et français, tels que : *sikegh* (4), transcription du latin *sigillum*, dans le sens de décret, privilège; *koumin* (5), transcription de *comminis; vikaïr* (6), *vicarius; printz*, (7), prince; *tchamblaï* (8), chambellan; *emprour* (9), empereur; *samor* (10), transcription de censarius; *kountz* (11), transcription du mot consul; *pourdjès* (12), transcription du mot bourgeois; *voul* (13), en

(1) Voir les textes arméniens de ces documents dans *Le Trésor des Chartes d'Arménie ou Cartulaire de la Chancellerie Royale des Roubéniens*, Victor Langlois, Venise, 1863, p. 154-158, 178-179, 185-186, 186-190.

(2-3) Voir ces deux actes dans les *Recherches sur la Chronologie arménienne*, par Ed. Dulaurier, Paris, 1859, p. 189-190.

(4) Սիկեղ, (5) Կումին, (6) վիկայր, (7) Բրինձ, (8) Չամպլայ, (9) Ամպրուր, (10) Սամոր, (11) Կուից, (12) Պուրճէչ,

latin, *bulla*, sceau ou bulle, etc.

En outre, des déclinaisons et des tournures bizarres furent employées : *ner méroum khossoum*(14) au lieu de *i méroum lézvi* (15) =dans notre langue) ; *neroum déghagalé* (16), au lieu de *horoum gan* (17) = dans lequel il y a). De plus, on arménisa souvent les termes latins d'une façon monstrueuse; c'est ainsi que du verbe latin *ledere* (nuire) on forma un verbe arménien *lédém* (18), pour le conjuguer de la manière suivante : *lédém* (= je nuis), *lédés* (tu nuis), *lédé* (il nuit), au lieu de *vnassem* (19), *vnassès* (20), *vnassé* (21). On trouvera d'autres exemples d'altérations dans l'*Histoire littéraire* du P. Zarbhanélian, t. II, éd. 1878, p. 51-53.

Cette langue bâtarde perdit du terrain presque en même temps que disparaissait le mouvement unitaire qui lui avait donné naissance, c'est-à-dire vers le milieu du XVIIIe siècle.

Idées. — Par contre, ce que l'arménien perdait en pureté et en élégance, il le gagnait en abondance d'idées et richesse d'exposition. Les ouvrages des Frères unis étaient en général beaucoup plus substantiels que ceux des auteurs arméniens traditionalistes qui ne faisaient qu'imiter ou copier les idées des docteurs anciens. Chose curieuse, cependant : bon nombre de traditionalistes, (en premier lieu Grigor Tathévatsi, adversaire farouche des Frères unis) ne se gênaient pas pour étudier les livres traduits du latin et en tirer profit. Etait-ce dans le dessein d'étendre leurs connaissances ? ou bien pour s'initier à la manière de raisonner des auteurs latins, afin de combattre les Unitaires avec leurs propres armes ? On ne sait trop. Tout ce qu'on peut dire c'est que ce sont les travaux littéraires des Unitaires qui introduisirent en Arménie le style scolastique du moyen âge.

---

(13) վասն, (14) ներ մեր խոսում, (15) ի մեր լեզուի, (16) ներում տեղակալէ, (17) որում կան, (18) լեմեմ, (19) վնասեմ, (20) վնասես, (21) վնասէ :

Les traductions des Frères unis. — Fort nombreux sont les ouvrages latins, théologiques ou moraux, traduits entre 1329 et 1354, par Barthélemy de Bologne, Pierre d'Aragon, Krnétsi, Hagop et d'autres auteurs anonymes (1). De nombreux manuscrits se sont égarés; parmi ceux qui nous sont parvenus, citons : les *Sermons et l'Héxaméron* de Barthélemy de Bologne; *Du Mystère de l'Eglise* et *Contre les Païens* de Thomas d'Aquin; *Traité sur la Vertu; Traité sur le Vice; le Livre des Enfers; le Bréviaire des Dominicains* et le *Missel latin; la Théologie d'Albert le Grand; la Constitution de l'Ordre des Frères Prêcheurs* précédée d'une lettre préface de Krnétsi, adressée aux Frères unis (2); le *Commentaire sur le Mystère de la Messe* d'Innocent II.

3. ECRIVAINS PARTISANS ET ADVERSAIRES DES FRERES UNIS

Dans les luttes entre Unitaires et traditionalistes plusieurs écrivains se distinguèrent de part et d'autre. Voici les principaux :

a) LES UNITAIRES

Hovhannès Krnétsi († 1348) dont l'activité littéraire fut aussi grande que son dévouement à l'Eglise romaine, fut le premier et le plus fidèle adepte de Barthélemy de Bologne; en collaboration avec celui-ci il traduisit plusieurs ouvrages, entre autres, le *Livre des Enfers.*

---

(1) Voir la liste complète de ces ouvrages dans le *Sissakan* d'Alishan, p. 384-385.

(2) Voir le texte de cette lettre, reproduit par Galanus, op. cit. t. I, p. 513-522.

Hagop Vartabed, dit le Traducteur, traduisit, soit seul, soit en collaboration avec Pierre d'Aragon, entre autres ouvrages théologiques et moraux, l'*Interprétation de l'Héxaméron* de Barthélemy et les *Traités de la Vertu et du Vice.*

Nersès Paghon, élève de Krnétsi, fut l'un des plus fanatiques partisans des Unitaires. Il se signala par l'intransigeance dont il fit preuve dans l'application intégrale du rite latin. On lui doit une traduction libre, modifiée et chargée de suppléments, de l'*Histoire biographique des empereurs romains* du Frère Martin, le Polonais (1348).

Mekhitar Aparanétsi fut élève de l'illustre docteur Maghakia, dit l'Ermite, mais il se sépara de lui pour entrer dans l'ordre des Unitaires. En 1410, il composa un livre de polémique sous le titre de *Livre de Logique catholique,* dans lequel on trouve, à côté d'excellentes idées, un sentiment de haine démesurée contre ceux qui refusaient de se rallier aux Unitaires.

b) LES TRADITIONALISTES-NATIONALISTES

Hovhannès Kakhik (1315-1388) est surnommé aussi Vorotnétsi, parce qu'il était originaire du territoire de Voroten dans le canton de Dzeghak. Fils du prince Ivané, il fut élève de Nitchétsi dans le monastère de Gaïlitzor. Il abandonna tous ses privilèges nobiliaires pour se retirer dans ce couvent. Il passa ensuite au monastère de Tathev, et dota la nation arménienne de nombreux docteurs et prêtres. Il fut aussi supérieur du couvent d'Aprakouni. Il peut être considéré comme le véritable fondateur du parti conservateur, qui devait, après sa mort, s'illustrer dans les luttes contre les Unitaires sous l'impulsion de son élève et successeur, Grigor Tathévatsi. Parmi ses œuvres on cite : des *Commentaires* sur l'Evangile de Jean et les quatorze Epîtres de

Paul; des *Sermons* sur différents passages de l'Evangile; une *Explication des Catégories et du Periermenias* d'Aristote; des *Remarques* sur les deux livres de Philon le Juif. Ces ouvrages, en style très décadent, ne sont pas en faveur auprès des lettrés.

Grigor Tathévatsi (1340-1410), né à Vayots-Tzor, fut élève de Vorotnétsi, mais le surpassa par son savoir et son activité. Après un séjour au couvent d'Aprakouni comme professeur, il passa au couvent de Tathev, dont le séminaire fut célèbre sous sa direction (de 1390 à 1409). Il se signala surtout dans les luttes contre les Frères unis, et, en général, contre l'Eglise latine, qu'il combattit avec fanatisme, par la plume et la parole, en se montrant intransigeant sur toutes les questions de dogme et de rite. Après sa mort, son action antilatine devint, pendant très longtemps, une tradition pour les moines de Tathev. Ses cours étaient très réputés. Médzopétsi le nomme « source qui répand le Christ et soleil qui ne se couche jamais » (1), « théologien très supérieur aux philosophes et aux docteurs tant anciens que modernes » (2). De Tathévatsi nous possédons entre autres : *Livre de Questions et de Réponses* (achevé en 1397) au sujet des erreurs des Hébreux, Manichéens, Musulmans et d'autres hérétiques sur la nature, la création de l'homme, l'incarnation du Verbe, la fin du monde et le dernier jugement (il existe un résumé de ce livre, fait en 1387 par l'auteur lui-même) ; *Sermons*, réunis en deux volumes pour toute l'année, l'un *pour l'été*, l'autre *pour l'hiver*, contenant, au total, près de trois cent-cinquante sermons, dont plusieurs tirés les uns des œuvres de Vorotnétsi, les autres, des ouvrages latins.

---

(1) Médzopétsi, *Histoire, éd. Chahnazarian*, Paris, 1860, p. 17. — (2) *Ibid.*, p. 50.

X. AUTRES AUTEURS DE LA PERIODE 1200-1700

Assar Sébasdatsi, médecin, vivait à la fin du XVIe siècle et au début du dix-septième. Après Amirdovlat il est le premier en date des auteurs arméniens traitant de la médecine. Son ouvrage qu'il nomme *Livre de l'Art médical,* connu sous le nom de *Bejechkaran* (բժշկարան , *Livre de Médecine*), est rédigé à l'imitation de Hératsi et surtout d'Amirdovlat. La langue employée est l'arménien vulgaire du moyen âge, mais, par endroits, elle est le classique de la période décadente; parfois aussi, elle se rapproche de l'arménien moderne.

Bouniat Sébasdatsi dont le nom est mentionné pour la première fois en 1630 comme traducteur de livres arabes de médecine (1). De ses ouvrages nous ne possédons que des fragments cités par des écrivains ultérieurs.

Arakel Tavrijétsi, né probablement à la fin du XVIe siècle (1591-1596), est mort en 1670; en 1659, il était déjà très âgé et «proche de la tombe».(2) Il était moine du monastère d'Etchmiadzine, fort réputé à cette époque. Il fut pendant quelque temps collecteur, chargé à ce titre, par le catholicos, d'aller faire la quête en Grèce.

Il a écrit un livre d'*Histoire* qui traite des événements de l'Arménie et surtout de la province d'Ararat et du canton de Goghten, de 1602 jusque vers 1660. Son but essentiel fut de décrire les malheurs qui fondirent sur l'Arménie par le fait du roi chah Abbas 1er et de ses successeurs, ainsi que les coups portés à ce pays par les sultans turcs; il expose en même temps la décadence du siège patriarcal d'Etchmiadzine. Il nous fournit une foule de renseigne-

(1) Alishan, *Pazmaveb,* année 1881, p. 34.

(2) Arakel, voir le mémorial de son *Histoire.*

ments, aussi curieux que précieux, sur les guerres turco-persanes, sur l'émigration forcée à laquelle le chah Abbas contraignit les Arméniens des provinces de Nakhitchévan et d'Erivan pour faire le vide devant les Turcs, ses ennemis. On y trouve des détails sur les Djélalis, ces aventuriers formés en bandes indisciplinées, qui pendant trente ans fomentèrent en Turquie la guerre civile. On y rencontre aussi des renseignements sur l'invasion de la Géorgie par les Perses.

Arakel Tavrijétsi se montre un historien consciencieux, soucieux d'établir une chronologie exacte. Il a fait des voyages et interrogé les personnes susceptibles de le renseigner sur les faits dont il n'a pu être témoin oculaire (1). Il se révèle un fervent patriote, exempt de tout chauvinisme; il ne craint pas de critiquer sévèrement ses compatriotes, chaque fois qu'il les prend en défaut (2). Par contre, sa ferveur religieuse l'aveugle; sa crédulité ne connaît pas de bornes, lorsqu'il rapporte sans contrôle tous les miracles qu'on lui a racontés à propos du martyre de tel ou tel Arménien torturé ou tué par les Musulmans. Il a le don d'un historien. Son récit est fort captivant; il dépeint les malheurs de sa patrie avec des couleurs vivantes et des termes émouvants. Dans certains chapitres il est pourtant d'une platitude déconcertante. Sa langue porte toutes les traces du classique de la période décadente. Son texte est encombré de nombreux mots étrangers, arabes, turcs et persans.

Zakaria Sarkavag, le Diacre (1626-1699) était issu de la noblesse géorgienne, descendant d'otages géorgiens amenés en Arménie au commencement du XVIe siècle(3). Il entra très jeune à Hovhanna-Vank où il passa près de quarante-sept années de sa vie. Il est connu par son *Histoire* divisée en deux

---

(1) Arakel, le mémorial de son *Histoire*.

(2) *Ibid.*, ch. XIII.

(3) Zakaria, *Histoire*, III, ch. XVI.

parties. Dans la première, après avoir donné un aperçu sur l'histoire des anciens Persans, d'Alexandre le Grand, des Arsacides et des Sassanides, il passe sans transition au règne de Djihan-Chah (XVe siècle). Dans la seconde il parle de la venue, au pays d'Ararat, des Osmanlis, ainsi que de leurs guerres contre les Perses et décrit toutes les souffrances endurées par les populations des théâtres de ces guerres. Dans cette partie il est plus abondant et plus véridique. Il nous donne aussi des détails sur les Géorgiens des XIIIe et XVIIe siècles, et nous fournit de précieuses matières sur le folklore arménien (1).

Zakaria est un esprit observateur et curieux. Il tient particulièrement à recueillir partout, souvent sans discernement, des renseignements de toutes sortes, mais il manque d'esprit critique. Par sa langue, il est souvent supérieur à Arakel, mais il lui reste inférieur comme historien (2).

En 1687, Zakaria écrivit le *Cartulaire de Hovhanna-Vank,* où il fait l'historique de la fondation de ce couvent, d'après les inscriptions recueillies sur les murs de l'église et du monastère (3).

Stépanos Léhatsi (1620-1681) est surnommé Léhatsi, parce qu'il était né à Lemberg (Pologne). Il se rendit à Etchmidzine où il apprit l'arménien et s'initia aux sciences sacrées. Après la mort du catholicos Hagop IV (1655-1680), il fut *locum tenens* du siège d'Etchmiadzine. Il a traduit du latin de nombreux ouvrages.

---

(1) Abéghian, *Histoire de l'ancienne littérature arménienne,* t. II, p. 456 et 457.

(2) Abéghian, ibid. p. 454.

(3) Brosset a donné dans sa *Collection d'Historiens arméniens,* t. II, la traduction des ouvrages de Zakaria sous les titres de *Mémoires historiques sur les Sofis* et *Cartulaire du S. Asile de Johannou-Vank.* Pour ce couvent consulter, Karo Ghafadarian, *Le Couvent de Hovhanna-Vank et ses Inscriptions* (lapidaires), Erivan, 1948.

Hovhannès Holov (1635-1691) fut le plus savant et le plus fécond des auteurs du XVIIe siècle. Prêtre catholique, il exerça à Rome, à Marseille et à Venise la plus grande partie de son activité, consacrée principalement à la traduction d'ouvrages religieux, d'après les textes latins et italiens. Parmi ses ouvrages originaux, il faut mentionner : un *Petit Traité de Rhétorique* (1674) ; une *Explication des Psaumes de David* (1687) ; une *Grammaire arménienne* (1674) (*Puritas linguae armeniae*). Il eut le mérite d'avoir, le premier, donné la version arménienne d'un ouvrage occidental très réputé : l'*Imitation de Jésus-Christ*. C'est encore lui qui, pour la première fois, publia un ouvrage religieux en arménien vulgaire, mélangé de grabar, mais intelligible au peuple; c'est l'*Explication des Psaumes de David*.

Partant du principe que l'Arménie ne pouvait être délivrée de l'hérésie qu'en mettant entre les mains des fidèles la version strictement littérale des livres du dogme latin, Holov, sous prétexte d'épuration, introduisit des formes latines dans la langue qu'il altéra profondément. Guidé par ce même principe, il composa une grammaire qui fut le code des *latinomanes* (1).

Oskan Erivantsi (1614-1675),vartabed, naquit à la Nouvelle-Djoulfa. Son intelligence et son ardeur au travail attirèrent sur lui l'attention du catholicos Pilibbos (1633-1654) qui le manda à Etchmiadzine où son activité se dépensa dans l'enseignement. C'est là qu'il fit la connaissance du dominicain Paul Pi-

(1) A consulter : P. N. Akinian, *Hovhannès Holov et ses traductions de la De humane Physiognomia et de la Chiromancie*, *Handès Amsorya*, année 1910, p. 324-326, et année 1893, p.283, note de la rédaction. — P. H. Daschian, *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque des Mekhitaristes de Vienne*, texte allemand, p. 139-140, 171-179; texte arménien, p. 668-669, 773-774 et 803, description des manuscrits de la *Physiognomia* et de la *Chiromancie*. — Tchitouny, *Physiognomia*, *Pazmaveb*, année 1910, p. 209-212.

randelli (1), avec lequel il apprit le latin. Tous les deux traduisirent des livres latins, en un style barbare inspiré du latinisme le plus outré. Dans ce style, ils corrigèrent même la Bible qu'Oskan devait plus tard imprimer à Amsterdam.

C'est surtout aux services rendus à l'imprimerie arménienne qu'Oskan dut sa réputation. Dès 1472, il y eut des textes imprimés en arménien à Paris (2), à Pavie (1539) (3). L'*Indicateur des Fêtes* (Տօնացոյց) de l'Eglise arménienne parut en 1512, sans mention du lieu d'impression ni du nom de l'imprimeur. On attribue généralement l'édition des livres arméniens à Abgar Evtokatsi qui, envoyé en mission à Rome par le catholicos Mikayel, s'initia dans la Ville Eternelle aux secrets de l'invention de Gutenberg, pour en faire bénéficier sa patrie. Il se mit à l'œuvre et imprima à Venise un psautier arménien (1565). Mais, il ne s'agissait là que d'initiatives isolées. C'est Oskan qui par son dévouement,

---

(1) Pirandelli était l'un des missionnaires envoyés par Rome pour instruire la jeunesse orientale et propager la foi catholique en Orient. Il s'habillait à l'orientale et était très discret dans sa prédication. Aussi jouit-il de la sympathie des Arméniens et de l'entourage même du catholicos, à tel point qu'il fut autorisé à prêcher dans les églises arméniennes. Arrivé en Arménie en 1631, Pirandelli y séjourna pendant vingt ans. Il apprit l'arménien et composa un dictionnaire arménien-latin (35000 mots), resté inédit. Il prit particulièrement soin d'étudier les anciens auteurs arméniens, dans le dessein de recueillir des arguments tendant à prouver que les Arméniens sont considérés par malentendu comme hérétiques, car, d'après lui, le dogme arménien, n'ayant pas varié depuis l'origine du christianisme, ne diffère pas de celui de Rome.

(2) Dans une grammaire polyglotte publiée par le Collège de France (*Pazmaveb*, année 1890, p. 101).

3) Dans une grammaire polyglotte : *Introductio in chaldaicam linguam syriacam atque armenicam, et decem alias linguas*..., par Ambroise Thésée Albonesi, Pavie, 1539, p. 143-177, 185-186, 190-192, 197-198.

son esprit pratique et sa ténacité donna à l'imprimerie arménienne une grande impulsion. Avec l'autorisation du catholicos Hagop, il se rendit à Amsterdam (1662), chez son frère qui y dirigeait une imprimerie. Il en prit possession et son premier soin fut d'imprimer la Bible (1668), qu'il avait, comme nous venons de le dire, corrigée d'après le style latinomane. Il édita aussi plusieurs autres livres, notamment l'*Histoire* d'Arakel Tavrijétsi (1669), mais, par la suite, criblé de dettes, il fut obligé de transférer son imprimerie, d'abord à Livourne, puis à Marseille (1673).

Ghoukas Vanandétsi (Nouridjanian) écrivit en 1696 une *Clef* pour la *Carte géographique des deux Hémisphères*, publiée à Amsterdam en 1695, sous l'initiative de son oncle, l'évêque Thomas avec qui il collabora à l'impression de livres arméniens. Par la publication de ces ouvrages les éditeurs se proposaient de mettre entre les mains des négociants arméniens un guide pour faciliter les relations commerciales avec les divers pays. C'est dans le même dessein que Ghoukas publia en 1699 son *Trésor de Poids et Mesures et des Monnaies* en usage sur les marchés commerciaux du monde entier.

Erémia Tchélébi Keumurdjian (1637-1695) fut un autodidacte. Il apprit le latin, le turc, le grec, l'arabe et devint l'un des hommes les plus instruits, les plus illustres et les plus estimés de son temps. Il se mêla à toutes les questions ecclésiastiques et à tous les conflits surgis au sein de la communauté arménienne de Turquie. Partout il se rendit utile par son esprit de modération et ses dons de conciliation. Il fut, pour ainsi dire, l'arbitre et le conseiller officieux du Patriarcat arménien de Constantinople.

Chez Erémia, les qualités de l'homme d'action ne nuisaient pas aux facultés de l'homme intellectuel. Sa production littéraire est aussi variée qu'abondante; malheureusement, la majeure partie en est conservée dans des manuscrits qui se trouvent

dispersés un peu partout; la plupart sont conservés dans les bibliothèques des Mekhitaristes de Venise et du couvent arménien de Jérusalem. Voici quelques-uns de ses ouvrages :

Histoire des Souverains ottomans qui se sont succédés depuis quatre cents ans (1678) ; *Récit en vers de l'Incendie qui désola la ville de Constantinople en* 1660; *Annales* (1690), chronologie d'événements de toutes sortes survenus en Turquie entre 1648 et 1690; *Journal,* dans lequel l'auteur a consigné au jour le jour les événements politiques et nationaux, de 1648 à 1663; *Description d'Istamboul* (1689) ; *Carte géographique de la Perse, de l'Inde et de l'Anatolie,* avec explications, élaborée à la demande de l'ambassadeur d'Autriche en Turquie. Cet ouvrage n'a pas été retrouvé; *Au sujet de l'Antéchrist* (1) ; *Charte-Mémorial de l'Eglise Saint-Jean-Baptiste de Crète,* où l'auteur décrit, en même temps, la prise de Candie par les Turcs et les souffrances endurées par les habitants du fait de la guerre et de l'occupation.

Parmi les écrits en vers on trouve quatre poèmes dédiés à la mémoire du grand catholicos Hagop Tchoughayétsi. Ces pièces en langue classique renferment quelques strophes remarquables. Erémia a composé aussi plusieurs chansons, à la manière des trouvères arméniens du moyen âge.

A en juger par quelques écrits publiés soit en librairie soit par les périodiques, notre auteur ne semble pas doué de grandes qualités littéraires. Sa *Description d'Istamboul* est un ouvrage médiocre, tant par le fond que par la forme. Les quelques fragments de ses écrits en prose sont toutefois dignes d'attention par l'originalité du style et la

---

(1) Le Juif Sabathaï Sévi, né à Smyrne en 1625, se proclama Messie et provoqua ainsi, vers 1666, des troubles parmi les Juifs. Le grand vizir fut obligé de l'incarcérer, et c'est en embrassant l'islamisme que Sévi put sauver sa tête. *Au sujet de l'Antéchrist* est le récit en vers de cet événement.

clarté relative de l'exposition. Le mérite d'Erémia réside surtout dans le fait qu'il a réussi, à l'époque la plus sombre de la littérature arménienne, à s'élever, comme écrivain et comme homme politique, au-dessus de ses contemporains. Il emploie tantôt le grabar tantôt l'idiome vulgaire, et souvent une langue mixte farcie de mots étrangers (1).

XI. LA POESIE ARMENIENNE DU XIIIe AU XVIIIe SIECLE

1. ORIGINE DE LA POESIE PROFANE

Nous avons signalé la stérilité littéraire de la décadence entre 1200 et 1700. C'est cependant à cette période que débutèrent la littérature laïque et la poésie profane.

Il n'est pas douteux que la poésie profane ait été de tout temps oralement cultivée en Arménie. Seulement, elle n'a pu être transmise à la postérité, car les ecclésiastiques, exerçant sur la littérature un monopole de fait, la rejetaient systématiquement en raison de son caractère profane. Ainsi, les productions orales des poètes laïcs furent perdues, faute d'avoir été recueillies et consignées par écrit. Ce n'est que vers la fin du XIIe siècle que les moines traitèrent en vers des sujets non religieux : didactiques et historiques. Peu à peu, ils abordèrent des thèmes empruntés à la vie quotidienne, mais leur élan était toujours brisé, car l'état ecclésiastique leur interdisait d'extérioriser toutes leurs pensées et tous leurs sentiments. Aussi, le manque de sincérité est-il souvent manifeste dans les productions de cette période. Bientôt, avec l'apparition sur la

(1) A consulter : M. Tchamtchian, *Histoire d'Arménie*, III, p. 680, 688, 699—700, 702—710, 717—718, 722—723. — Dr V. Torkomian, *Histoire d'Istamboul par Eremia Tchélébi*, t. I, Vienne 1913; t. II, Vienne, 1932. — Le P. N. Akinian, *Erémia Tchélébi Keumurdjian, sa Vie et son Activité littéraire*, Vienne, 1933.

scène littéraire des écrivains laïcs, l'amour, la vie et ses plaisirs devaient fournir des sources d'inspiration autrement intéressantes.

Les poésies profanes sont généralement réunies dans des recueils appelés *Dagharan* Տաղարան et *Vosguéporik* (Ոսկեփրիկ). Dans le livre rituel de l'Eglise arménienne, le *Machtotz*, on trouve également des *voghp* (élégies) composés par des laïcs et destinés à être chantés lors d'un décès. La plupart sont des improvisations de poètes illettrés anonymes. Faisant partie de la littérature orale, elles furent par la suite, introduites dans les manuscrits par des copistes laïcs. Cette catégorie de chants transmis oralement s'appelle Հայրէն *Haïren* = arménien, dans le sens de chant ayant le caractère essentiellement national). Ces chants sont l'œuvre de divers auteurs et datent de différentes époques. Il y a encore une quarantaine d'années, nous avons vu à Akn, des femmes, qui, lors des cérémonies familiales (mariage, décès) etc.), ajoutaient des strophes à des chants déjà connus, ou en improvisaient d'autres sous l'inspiration du moment. Il en était de même dans d'autres villes arméniennes.

2. CHANTS POPULAIRES

Les chants oraux ou écrits, nombreux et de valeur certaine, tiennent dans la production littéraire de l'Arménie du XIVe au XIXe siècle une place importante. Certes, ils ne peuvent rivaliser avec ceux des Persans et des Arabes; les poètes arméniens ne se sont pas illustrés par des œuvres de longue haleine; par contre, la littérature folklorique arménienne nous a donné une multitude de petits poèmes à ranger en bonne place dans les productions poétiques de la littérature universelle. Les chants d'amour, les chants d'émigrés, les berceuses, ainsi que les élégies chantées à l'occasion des cérémonies funèbres sont de ce nombre. La plupart d'entre eux — ceux de Koutchak et de Sayat-Nova, par exemple — sont, dans leur touchante simplicité, de petits chefs-d'œuvre où l'exaltation de la beauté,

les chagrins et les délices de l'amour, les tourments des cœurs trouvent des accents, des expressions souvent sublimes. Quant aux poèmes didactiques et historiques, ils sont généralement médiocres. Les premiers ne contiennent pour la plupart que des leçons de morale; les seconds sont le récit terne des événements de toutes sortes : guerres, massacres, persécutions, calamités naturelles, etc. Sous cette réserve, la poésie arménienne du XIIIe au XVIIIe siècle reste remarquable tant par le nombre que par la qualité.

Parmi les poètes populaires Nahabed Koutchak (XVIe siècle) est le plus ancien qui ait librement chanté l'Amour et qui nous soit connu par son nom et par ses œuvres. Un grand nombre de poèmes érotiques parvenus jusqu'à nous étaient sans doute composés avant lui, mais on ne connaît ni la personnalité de leurs auteurs ni le lieu et les circonstances dans lesquels ils furent composés.

Pendant très longtemps ces chants restèrent enfouis dans les manuscrits à cause de l'indifférence des critiques pour ce genre de littérature. C'est à partir du milieu du XIXe siècle qu'on s'aperçut de la richesse folklorique contenue dans les Dagharans. Dès lors, on publia les poèmes conservés dans les manuscrits, ainsi que les chants populaires, les contes et légendes en prose recueillis de la bouche même du peuple. Il faut signaler à notre reconnaissance les efforts de K. Servandzdian dans ses œuvres (*Manana*, *Hamov-Hodov*), ainsi que ceux des revues, (*Pazmaveb* et *Azgagragan Handès*), qui ont rendu à la lumière et mis à notre portée tout ce trésor folklorique.

3. TROUVERES ARMENIENS

Après Koutchak, les poètes populaires se multiplièrent. On les appelait *achough* (Ա շ ո ղ) du mot arabe *achik* (amoureux), employé aussi en turc et en persan.

Les *achough* étaient donc les trouvères et les troubadours arméniens. Poètes ambulants, ils er-

raient, allant de ville en ville, tantôt honorés et grassement recompensés, tantôt voués à la misère. Souvent aveugles, ils étaient révérés comme de saints personnages à l'instar des derviches musulmans. Dans les provinces de l'Arménie, et surtout dans la partie de ce pays située au Caucase, on les rencontrait partout, il y a encore une trentaine d'années. Ils improvisaient des poèmes et les chantaient en s'accompagnant du *saz* (espèce de guitare). Non seulement ils amusaient le public par leurs chansons, ou leur procuraient de douces émotions en communiant dans la joie et la peine avec leur auditoire, mais ils instruisaient aussi le public, ou le moralisaient, en lui signalant ses défauts et en flétrissant le péché. Souvent aussi, ils faisaient des allusions plus ou moins discrètes aux évènements politiques du jour. La poésie *à la manière des achough* (Ուշա-ղական) fut cultivée plus tard par des poètes laïcs ou ecclésiastiques; elle devint ainsi un genre distinct qu'ont pratiqué avec succès des poètes contemporains, comme Avédis Issahakian. Voici les principaux auteurs qui ont excellé dans ce genre.

Héthoum II, fils du roi Léon III, succéda à son père en 1289; mais, enclin à la vie contemplative, il abdiqua pour entrer au couvent des Franciscains. En 1307, le général mongol Bilargou l'attira dans son camp sous prétexte d'une conférence et le fit traîtreusement égorger, ainsi que le roi Léon IV et les barons qui les accompagnaient. Héthoum écrivit un poème en vers de huit syllabes monorimes mixtes, dont la rime change en général à chaque quatrain. Ce poème est intéressant par les événements historiques qu'il relate et par sa description mélancolique de la triste situation dans laquelle se trouvait alors le royaume de la Petite Arménie. Il n'a rien de remarquable ni au point de vue du style ni au point de vue du fond. Il est rédigé en arménien classique et ne porte presque pas de trace de la langue vulgaire.

Vardan Haïkazn, auteur du XIIe siècle, nous a laissé un *Poème funèbre sur la mort du catholicos*

Grigor Vkayasser, composé de près de neuf cents vers élégiaques portant de fortes traces du langage vulgaire de l'époque.

Costantin Erzinkatsi vécut dans la dernière moitié du XIIIe et dans la première du siècle suivant. Il est le premier poète populaire de langue vulgaire, mélangée par endroits de mots persans et arabes. Sa versification est influencée par la poésie persane (1). Ses vingt-deux poésies sont réunies dans un manuscrit daté de 1336. On lui attribue aussi quelques autres poésies, ce qui porte leur nombre à une trentaine. On y relève les sujets les plus variés : religieux, moraux, didactiques, descriptifs et, aussi, des plaintes et des lamentations, mais on y chercherait en vain des chants d'amour, l'auteur, étant ecclésiastique, ne pouvait aborder ce genre. Ses poèmes « révèlent surtout une personnalité poétique d'une grande originalité; ils font éclater un lyrisme nouveau, un lyrisme jeune et lumineux, comme on en avait rarement vu rayonner dans la poésie sombre, grave, imposante et souvent de caractère purement théologique des maîtres classiques ». (2).

Frik était, paraît-il, un laïc, sans grande culture, originaire de la province des Sunik, né entre 1230 et 1240 et mort en 1310. C'est tout ce qu'on connaît de sa personnalité. Ses œuvres , dispersées dans de vieux manuscrits, sont réunies en un recueil par Mgr Diraïr. Elles sont en arménien vulgaire, plus vulgaire que celui de ses prédécesseurs.

Ce poète est un chanteur spontané, un instinctif comme Koutchak et comme Costantin, mais il est moins varié que ces deux poètes, et souvent, moins pur, moins parfait. Un grand nombre de ses poèmes sont pleins de longueurs, de platitudes, de redites. Plus mystique qu'un moine, il n'a rien de la libre fantaisie, de la sensualité lumineuse de Koutchak.

---

(1) P. M. Bodourian, *Costantin Erzinkatsi et ses poèmes*, Venise, 1905.

(2) A. Tchobanian, *La Roseraie d'Arménie*, t. II, p. 21.

Son mysticisme porte rarement le caractère fleuri, serein, presque voluptueux de celui de Costantin; il a bien souvent quelque chose de sombre et de douloureux (1).

Khatchatour Kétcharétsi vécut à la fin du XIIIe siècle et au début du quatorzième. Selon toute probabilité il était prêtre séculier. Il a écrit en arménien classique de nombreux *gantz* et *dagh*. Ses autres compositions sont presque toujours en arménien vulgaire. Les poèmes qu'il a placés à la fin de chaque chapitre du *Roman d'Alexandre*, copié par lui, pour en commenter le sujet, donnent une piètre idée de son art, tant au point de vue de la langue que de l'idée. Ce sont des prosopopées que les auteurs postérieurs nomment *kafa* (de l'arabe qâfiya). Ce sont aussi de petites poésies résumant en vers certains passages du *Roman d'Alexandre*. Elles sont en arménien vulgaire parfois pur, mais parfois aussi, mélangé de mots étrangers. Toutefois, elles sont par endroits écrites avec tant de naturel que le style en revêt certain attrait; dans l'ensemble, elles sont insignifiantes (2).

Arakel Sunétsi vit le jour vers 1350. Sacré évêque en 1401, il devint le supérieur du couvent de Tathev. Il fut l'un des ecclésiastiques les plus savants de son temps. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, la plupart inédits, embrassant les sujets les plus variés. Ses écrits poétiques tiennent une place importante dans sa production. Son principal poème est le *Livre d'Adam*, appelé aussi *Livre de la Côte*. C'est le récit versifié de la création de nos premiers parents et de leur expulsion du paradis, chargés du péché originel. La plus grande partie des écrits de cet auteur reste encore manuscrite. Parmi eux on peut

---

(1) A. Tchobanian, op. cit., t. II, p. 75.

(2) Consulter : P. H. Daschian, *Etude sur la Vie d'Alexandre du Pseudo-Callisthène*, Vienne, 1892, p. 107-108 et 125. — P. L. Alishan, *Ararat*, p. 267-268.

citer le *Livre du Paradis*, poème en mille soixante vers, contenant quelques bons passages, mais les strophes ennuyeuses et les redites y tiennent une place importante. La langue en est plus vulgaire que celle du *Livre d'Adam* (1).

L'œuvre d'Arakel est très variée, mais fort inégale; « certaines parties en sont intéressantes par leurs qualités verbales, mais dénuées de chaleur et de vraie poésie... Même dans les chapitres (du *Livre d'Adam*) qui constituent le véritable poème, l'auteur interrompt parfois le récit pour s'adonner à sa manie de prédicateur et de commentateur. Pourtant, ce qu'il y a de beau dans ces quelques chapitres est d'une poésie si réelle, si vivante et si typique qu'on pardonne volontiers à l'auteur tous ses défauts. Dégagés de tout le fatras théologique, allégés des commentaires et des discours, ces quelques passages forment un *Paradis perdu* oriental, d'une saveur naïve et forte, d'un coloris vif et original, et méritent d'occuper non seulement dans la littérature arménienne, mais dans la littérature mystique universelle, une place marquée... » (2).

Hovhannès Telkourantsi fut catholicos de Cilicie, de 1489 à 1526. On ignore presque tout de sa vie privée et publique. Il n'est connu que comme poète, non comme auteur d'hymnes pieux à la manière d'un Narékatsi ou d'un Chnorhali, mais plutôt comme un poète profane qui chante la beauté féminine, l'amour et les plaisirs de la vie. Il a porté la verve et l'enthousiasme poétique à un degré peu commun pour la littérature arménienne de l'époque. Le P. N. Akinian, dans un article publié sous le pseudonyme de *Daghasser* (3), démontre que, con-

---

(1) P. M. Bodourian, *Arakel Sunêtsi et ses Poèms*, Venise 1914.

(2) A. Tchobanian, op. cit., t. I, p. 10 et 12.

3) Dans la revue *Arek*, N° 8 du 15 avril 1924, parue à Vienne (Autriche), p. 470-473. — Consulter : G. Kostaniantz, *Hovhannès Telkourantsi et ses chansons*, Tiflis, 1892.

trairement à la tradition, l'auteur des poèmes attribués à Hovhannès Telkourantsi n'est pas le catholicos de Sis de ce nom, mais un homonyme qui vécut au moins un siècle avant lui.

Mekertitch Naghach, né vers 1470, dans le village de Por, près Bitlis, fut en 1431, sacré évêque d'Amid. Las des exactions des autorités musulmanes, il alla résider à Constantinople, et ensuite, à Théodosie, en Crimée, jusqu'au jour où ces mêmes autorités le firent venir à Amid (1447). Il nous a laissé une dizaine de poésies en langue vulgaire, la plupart d'inspiration religieuse. On y trouve des tournures de phrases classiques; le style, le plus souvent sans originalité, manque de couleur. Ce poète était doublé d'un artiste; il a orné ses manuscrits d'images et de dessins; c'est là l'origine de son nom *Naghach* (=dessinateur, peintre) (1).

Nahabed Koutchak est assurément le premier trouvère arménien et le plus ancien qui soit connu par son nom et par ses œuvres. Devkantz publia, la première fois en 1882, un recueil des poèmes de ce trouvère, tirés d'un manuscrit copié en 1583 (2). Notre poète aurait fleuri à la fin du XVe siècle et au début du seizième, dans le village de Kharakoniss, près de Van. Il serait mort en 1592. A. Tchobanian remarque avec justesse que Koutchak est sûrement originaire d'Akn; la langue porte toutes les caractéristiques du parler local de cette ville de l'Arménie occidentale, qui est, du reste, célèbre par la beauté magnifique de ses chants populaires anonymes; c'est seulement dans les chants populaires d'Akn qu'on retrouve de longs fragments de ces poèmes, oralement conservés jusqu'à présent (3). L'œuvre de ce trouvère se compose de quelques centaines de petits poèmes. La plupart sont des qua-

(1) G. Kostaniantz, *Mekerditch Naghach et ses Poésies*, Vagharchapat, 1899. Voir aussi la bibliographie de cet ouvrage, par le P. Daschian (*Handès Amsorya*, année 1899, p. 304).

(2) Aristakès vartabed Dévkantz, *Haï-Erg*, Tiflis, 1883.

3) Tchobanian, *La Roseraie d'Arménie*, t. II, p. 182.

trains rimés de quinze syllabes, écrits dans la langue vulgaire de l'époque. Ce sont des chants d'amour, des chants d'émigrés, des chants didactiques et allégoriques. Les poèmes d'amour y dominent, cependant, tant par le nombre que par la qualité. Ils sont peut-être les plus remarquables de tous les chants populaires composés ou improvisés après lui.

« On a comparé Koutchak à Omar Khayam, écrit Luc-André Marcel (1). « S'il n'a pas comme ce dernier le goût de la sentence didactique et le fatalisme désabusé, il en a la maturité verbale et la sensualité. Plus familier que le poète Persan, moins homme de cour et moins érudit, il possède à un plus haut degré l'intelligence des corps. Son épiderme en sait long. Il lui suffit de l'écouter vivre, et toute une expérience s'élabore. Il ne se réfère presque pas à l'esprit, mais toujours au cœur et au sens...quoique il use sans gêne d'une rhétorique amoureuse commune à tous les Orientaux, il n'en traduit pas moins les exigences les plus pressantes et particulières de sa passion ».

Grigoris Aghtamartsi naquit probablement entre 1480 et 1490 dans l'île d'Aghtamar, son patrimoine familial. Encore adolescent, il devint, en 1512, catholicos de ce siège régional. Il mourut entre 1580 et 1587. Nous possédons de lui une trentaine de pièces sur des sujets variés, parmi lesquels de nombreux chants d'amour. Il a traduit le *Conte de la Ville d'Airain* (2), qui resta, pendant des siècles, le livre préféré de ses compatriotes. Aucun des poètes du moyen âge arménien ne jouit d'une popularité comparable à la sienne. Tous les *dagharans* copiés en Arménie ou à l'étranger depuis le commencement du XVIIe siècle, contiennent un ou deux poèmes de Grigoris qui exerça une influence sur les

---

1) Luc-André Marcel, *Troubadours arméniens* (*Cahiers du Sud*, 37e année, 1950, n° 299, p. 9).

(2) Pour la version arménienne de ce conte, voir l'article d'Henri Laurentie (*Revue des études arméniennes*, année 1921, p. 297_302.

poètes venus après lui. Il laïcisa le sujet et rendit plus souple la facture de ses vers. De même il fut peut-être le premier qui chanta l'amour, la beauté et la nature, fit parler le rossignol et la rose. Les poèmes où il chante la beauté sont les mieux réussis et les plus originaux. Seulement il n'est pas le chantre de la femme dans son acception étroite, mais du beau en général; aussi sa lyre perd-elle tout caractère érotique. Son *Dialogue du Rossignol et de la Rose* est un thème commun à tous les poètes, mais l'auteur a su rester original.

Grigoris est influencé par la poésie persane, ce qui donne à ses œuvres un caractère différent de celui de ses devanciers. Ses poèmes, d'une inspiration élevée, sont écrits en un style noble et délicat. Sa langue n'est ni le classique ni l'arménien vulgaire; c'est le grabar mélangé de vulgaire (1).

Zakaria, évêque des Gnounik, naquit au début du XVIe siècle dans un village du littoral du lac de Van. Il fut élève de Grigoris Aghtamartsi. En 1544 on le trouve à Constantinople, puis à Rome; on ignore ce qu'il devint ensuite. Son œuvre n'égale pas l'importance et la force de celle de son maître, mais, dans quelques pages, elle la dépasse en finesse.

Minas Tokhatétsi naquit, en 1510, à Tokat. A trente ans il quitta le pays natal. On le rencontre en 1544 à Kamenetz, et ensuite à Suczawa, mais son domicile permanent semble avoir été la ville de Lemberg où il exerça les fonctions de secrétaire à l'archevêché arménien (1563). C'est lui qui, en qualité de *notaire*, a, de 1599 à 1619, tenu le registre du tribunal arménien de Lemberg où étaient inscrites, en langue tartare, les expéditions des actes d'héritage et de testaments, ainsi que de celles des contrats de mariages et autres actes juridiques ou d'état civil. Il mourut vraisemblement en 1620.

---

(1) Pour les renseignements sur Grigoris nous avons mis à profit l'étude du P. Akinian, dans le *Handès Amsorya*, année 1915, p. 18-52.

Son principal écrit est la *Lamentation sur les Arméniens de Valachie,* récit élégiaque des persécutions religieuses exercées, en 1511, sur les Arméniens de Galicie par le voïvode Etienne (1). Simple relation versifiée en mètres de huit syllabes, ce récit n'a rien de poétique, mais l'exposé en est vif et, malgré les fréquentes redites et la défectuosité de la facture, il est agréable à lire. La langue est celle de la période de transition du grabar en arménien vulgaire. Il a écrit aussi l'*Eloge du Hérissa* (2), pièce humoristique en vers octosyllabes, écrite en 1563. Des défectuosités de facture se rencontrent également dans cette pièce, mais le style en est badin, approprié au sujet traité. Quant à la langue, elle est plus vulgaire que celle de la *Lamentation* (3).

Stépanos Tokhatétsi, prêtre, naquit à Tokat en 1558. Lors du siège de cette ville par les Djalalis, en 1602, il eut à souffrir de la cruauté de ces bandits; aussi jugea-t-il prudent de s'expatrier. Il alla à Constantinople et ensuite à Théodosie où il se consacra à l'enseignement. En 1621 on le retrouve dans sa ville natale. Son œuvre la plus importante est la *Complainte sur les Malheurs de la Ville de Tokat,* provoqués par les Djalalis. Quelques-uns de ces poèmes sont remplis d'humour. La *Plainte contre les puces* et l'*Eloge des Prêtres de Kafa* sont de ce nombre. Ses écrits témoignent d'une verve poétique certaine, mais son style est lâché, sa langue spécifiquement vulgaire.

Hagop Tokhatétsi vit le jour à Tokat, en 1573. Prêtre comme son compatriote Stépanos, comme lui,

---

(1) B. P. Hasden, *Histoire de la Tolérance religieuse en Roumanie,* Bucarest, 1876, p. 76, cité par le P. Kovriguian dans le *Handès Amsorya,* année 1888, p. 38.

(2) Le *hérissa* est un mets fait de gruau de froment et de viande hâchée ou pilée.

(3) Voir : P. N. Akinian, *Cinq Poètes émigrés,* Vienne, 1921. — *Die Verfolgung der Armenier in der Moldau vom Jahre 1551, beschrieben vom Diakon Minas aus Tocat, ins deutsche übertragen und erklaert von Demeter Dan,* Czernowitz, 1894.

il quitta le pays natal pour se soustraire aux excès des Djalalis. Emigré en Pologne, il habita la ville de Zamosc où on le trouve, en 1603, curé de l'église arménienne. Il vécut de très longues années; en 1678 il était âgé de cent-cinq ans. Il est l'un des écrivains les plus remarquables du XVIIe siècle. Comme poète, il a laissé plusieurs écrits en vers; comme traducteur, il a donné d'après le texte latin une version arménienne du *Conte des Sept Sages*. Parmi ses poèmes l'un des plus remarquables est la *Complainte sur la Ville de Tokat*. En un style coloré, en termes tranchants, il pleure les splendeurs passées de sa patrie, et déplore ses malheurs actuels, tout en nous disant son ferme espoir en le retour d'une ère de gloire momentanément disparue.

Hovnatan, surnommé *Naghach* (dessinateur, peintre) à cause de sa profession, naquit, en 1661, à Chorot, bourg de la province des Sunik; il y mourut en 1722. Il a laissé un grand nombre de poésies; la plupart sont des chansons d'amour; le reste comprend des chants de joie et des poésies pieuses ou morales, ainsi que quelques pièces humoristiques en vers, qui sont peut-être les plus réussies de sa production. Ces pièces sont d'autant plus intéressantes qu'elles sont le premier essai du genre dans l'ancienne littérature arménienne. Quelques-uns des poésies d'amour sont remarquables; la majeure partie est médiocre; toutes, cependant, dénotent une âme sensible et passionnée, mais malheureuse. Par contre, dans ses chants de joie, le poète se révèle jouisseur, bon vivant, aimant la bonne chère et le bon vin. Son style est simple et assez correct. Sa langue est l'arménien vulgaire de son époque et se rapproche du dialecte occidental. Notre poète a cependant un peu abusé de l'emploi de mots turcs et arabes; de nombreux vers sont entièrement en langue étrangère (1).

---

(1) Consulter : A. Tchobanian, *L'Achough Naghach Hovnatan et l'Artiste-peintre Hovnatan Hovnatanian*, Paris, 1910. — P. N. Akinian, *Naghach Hovnatan, les Hovnatanian et leurs*

Sayat-Nova, Haroutioun de son nom de baptême, naquit à Tiflis, probablement en 1712. Très jeune il fréquentait les réunions où chantaient les trouvères. Lui-même, il jouait du *saz* et composait des chansons, tout en continuant son métier de tisserand. Encouragé par ses succès, il abandonna son métier, devint achough et prit le surnom de *Sayat-Nova.* A Tiflis, il jouit d'une grande popularité. Il fut même le chansonnier préféré du roi de Géorgie, Eréclé II et de la noblesse géorgienne. Après la mort de sa femme il se retira au couvent (1770). Lors de l'invasion des Perses en Géorgie, il fut surpris dans l'église par les soldats musulmans qui le sommèrent d'abjurer sa foi s'il voulait préserver sa tête. Le vieux moine — il avait alors plus de quatre-vingts ans — refusa, en improvisant dans leur idiome ces vers :

Tchikmanam kilissadan,
Deunmanam Issadan.

(Je ne sors pas de l'église,
Je ne m'éloigne pas de Jésus.)

A peine avait-il achevé ces paroles qu'il fut égorgé sur place (1795).

La plus grande partie des productions poétiques de Sayat-Nova est perdue. Par un pur hasard, un recueil contenant cent soixante-et-une chansons, dont cent-quinze en turc et quarante-six en arménien, fut découvert par le docteur Akhvértian. Celui-ci en édita les poésies arméniennes, dont cependant sept ne sont pas complètes. Dans les autres chansons on relève des termes inintelligibles, ainsi que des mots persans, arabes, turcs et géorgiens. Ses meilleurs poèmes, écrits en géorgien et composés pour la cour d'Eréklé II, sont perdus. Parmi ceux, parvenus jusqu'à nous, les chants érotiques sont les plus nom-

---

œuvres, *Handès Amsorya,* année 1911, p. 211_231 et 390-410. — A. Tchobanian, *La Roseraie d'Arménie,* t. II, p. 285-295, notice et trad de quelques poésies de Hovnatan.

breux et les plus beaux. C'est là que s'épanouit surtout le talent de notre poète.

Ghounkianos, né à Karin vers la fin du XVIIIe siècle (entre 1780 et 1786), fut moine au Liban, secrétaire du Khédive Ibrahim pacha et commerçant en Egypte, comptable en Crimée, ensuite, maître d'école au Chirak. C'est dans ce canton qu'il écrivit la plus grande partie de ses poésies qui devinrent très vite populaires tant à Chirak qu'à Karin et à Constantinople. Le poète revint dans cette dernière ville où il mena une vie très miséreuse; puis, il se rendit au Caucase où il s'éteignit en 1841. Il était très instruit et très versé dans les langues persane, arabe et turque. Du reste, la majeure partie de ses poèmes sont en turc. Les Turcs l'appelaient *ghalémmès chaïr* (= poète éloquent, instruit) (1). Sa vie errante, malheureuse, et ses tendances à la dévotion lui inspirèrent des morceaux d'un accent mystique et passionné à la fois. On y remarque surtout un culte démesuré pour la Sainte Vierge qu'il glorifie en termes si manifestement érotiques qu'on est amené à se demander si l'objet de son adoration n'est pas une personne autre que la Mère de Dieu. Son langage est l'arménien vulgaire pur de l'époque; il est mêlé d'expressions et de tournures des dialectes de Karin et du canton de Chirak, ainsi que de termes turcs et persans, comme il était d'usage chez les écrivains de son temps.

Séropé Lévonian, de son nom d'emprunt *Djivani*, est peut-être le dernier représentant des vieux achough. Il naquit en 1846 dans un village près d'Akhalkalaki; il mourut à Tiflis en 1912. D'origine paysanne et orphelin à huit ans, il dut travailler la terre pour gagner sa vie. Il a composé plusieurs centaines de poèmes qu'il chantait au cours de sa vie errante. Il devint ainsi célèbre dans toute la

(1) *Poèmes du Chanteur Ghounkianos de Karin* (recueil), Venise, 1893, p. XII.

Transcaucasie et surtout à Tiflis. Ses chants sont en arménien moderne (dialecte oriental). Son style et son langage sont plus littéraires que ceux des autres trouvères. Contrairement à ses prédécesseurs, il a banni de ses œuvres les tournures et les termes étrangers : turcs, arabes ou persans. Sa production est riche et variée : « le lyrisme pur, l'humour, la critique des mœurs, la satire mordante, le patriotisme, les méditations sur la destinée humaine, les maximes et les conseils fondés sur une simple et saine morale s'y unissent et s'y mêlent et en font une des productions les plus typiques de la littérature arménienne, car c'est l'esprit même du paysan d'Arménie, c'est l'âme de la race que ces chants traduisent fidèlement » (1).

XII — RENAISSANCE ARMENIENNE

VUE GENERALE

L'Arménie, en retard sur la civilisation occidentale, ne vit sa renaissance qu'au XVIIIe siècle. Cependant, M. F. Feydit constate « dès le XIIIe siècle un mouvement qui présente la principale caractéristique de la Renaissance occidentale : la littérature religieuse cesse d'être, avec l'histoire, le seul genre littéraire autorisé. Le Christianisme, définitivement installé, cesse d'être intolérant et exclusiviste; il est depuis trop longtemps l'unique source possible de l'art, son intérêt s'épuise. Et par un mouvement analogue à celui que l'on constatera peu après en Occident, les Arméniens recherchent déjà leur inspiration poétique aux sources pré-chrétiennes. Mais en

(1) A. Tchobanian, *La Roseraie d'Arménie*, t. II, p. 299-300.

entreprenant la Réforme de bonne heure, ce n'est pas dans l'antique culture gréco-latine que la littérature arménienne ira puiser; elle se retournera vers une culture antique nationale influencée par le voisinage et la parenté qui relient l'Arménie à la Perse » (F. Feydit, *La littérature arménienne du XIIe au XVIIIe siècle*, dans l'*Histoire illustrée de la littérature universelle* (Larousse).

L'amélioration amorcée au XVIIe siècle se transforma en un renouveau intellectuel. L'abbé Mekhitar fonda à Constantinople une congrégation qu'il transféra ensuite à Modon (Morée) pour l'installer définitivement à Venise, en 1717. A Constantinople, les patriarches Golod et Nalian éditèrent des livres, ouvrirent des écoles. Golod transporta dans la capitale ottomane les traditions du séminaire d'Amerdol. Il créa le premier collège où on enseignait les sciences profanes et les langues étrangères; on y travaillait à la traduction des auteurs européens.

Dans les provinces arméniennes on assista au réveil de la vie monastique. A Jérusalem, le patriarche Grigor Cheghtayakir restaura la bibliothèque du couvent qui avait été délaissée à tel point que les livres étaient devenus la proie des mites. Les laïcs commencèrent à prendre une part de plus en plus active à l'instruction de la jeunesse, restée, jusqu'alors, le quasi monopole du clergé. Le contact spirituel avec l'Occident par l'intermédiaire des Mekhitaristes ouvrit les esprits à la civilisation européenne. Des jeunes gens partirent pour les centres intellectuels de l'Europe en vue d'études universitaires : les Arméniens de Turquie allaient de préférence en Italie, les Arméniens de Russie, en Allemagne. L'ère nouvelle ainsi inaugurée donna naissance à un mouvement littéraire qui se poursuivit, malgré la situation défavorable créée par la faiblesse du siège d'Etchmiadzine, la rivalité des ecclésiastiques pour s'emparer du pouvoir patriarcal, les luttes entre les Arméniens traditionalistes et les partisans de l'Eglise romaine.

Le style des auteurs se dépouilla petit à petit de

son cachet scolastique qui prévalait depuis les Unitaires et qu'avaient adopté même les docteurs traditionalistes comme Grigor Tathévatsi. Les Mekhitaristes introduisirent dans la littérature l'esprit classique. Ils composèrent et traduisirent, en grabar ou en arménien vulgaire, des ouvrages classiques. Le grabar fut épuré par leurs soins; au début du XIXe siècle, il s'était rapproché de sa splendeur première.

1. — L'ABBE MEKHITAR. FONDATION DE LA CONGREGATION DES MEKHITARISTES

Jeunesse. — Mekhitar (1676 - 1749), né à Sébaste, avait, encore presque enfant, une vocation irrésistible pour la carrière ecclésiastique; à quinze ans il fut sacré diacre. Son amour pour les études le poussa vers les centres intellectuels de l'époque. Il se rendit à Etcmiadzine, passa ensuite aux monastères de Sévan et de Bassen. Partout il fut déçu, car il constata que la réputation de ces instituts ne correspondait pas à la réalité : la médiocrité des études, la carence des moines et le manque d'ordre dans les couvents le dégoûtèrent. En 1695, il se décida à aller au couvent de Jérusalem. Arrivé à Alep, il rencontra des moines catholiques romains qui exercèrent sur ses convictions religieuses une influence décisive. En 1696, il reçut la prêtrise, débuta comme prédicateur et conçut le projet de fonder une association monastique modèle. L'année suivante il voyagea à Constantinople pour y trouver les moyens de réaliser ce projet. Il chercha à propager, assez discrètement du reste, ses idées en faveur de l'Eglise romaine. Bientôt il acquit une grande renommée comme prédicateur, mais sa politique religieuse suscita contre lui l'animosité des traditionalistes. Après une tournée de propagande en province, il revint à Constantinople (1700) pour y prêcher; son éloquence et ses bonnes mœurs attirèrent une foule d'auditeurs.

Fondation de la Congrégation des Mekhitaristes. — C'est alors que l'abbé Mekhitar songea de nouveau à son projet, le but de sa vie. Ayant réuni quelques élèves, il entreprit la publication d'ouvrages religieux, composés ou traduits par divers écrivains. En 1701, il loua une maison dans le quartier de Péra, où ses élèves exerçaient apparemment le métier de relieur, mais, en réalité, recevaient clandestinement l'enseignement de Mekhitar, et s'adonnaient à la pratique religieuse selon le rite romain. Cette précaution était nécessaire pour être à l'abri des soupçons, car, à cette époque, les patriarches Eprem et Avédik persécutaient avec une extrême rigueur tous ceux qui s'inclinaient vers l'Eglise romaine. Peu après Mekhitar fut obligé de se réfugier au couvent des Capucins (1702). Ensuite, il partit secrètement avec ses élèves pour la Morée où il s'établit dans la petite ville de Modon (1703). En 1712, sa congrégation, constituée selon la règle de saint Benoît, fut confirmée par le pape Clément XI.

La guerre déclarée par la Turquie (1715) à la République de Venise obligea Mekhitar de chercher un autre asile. Il se transporta à Venise avec ses moines pour s'installer dans l'île de Saint-Lazare que le Sénat lui céda à perpétuité (1717). A Venise il existait déjà une colonie arménienne qui s'était développée depuis 1235. Les Arméniens y avaient une église, une rue qui leur était réservée, un pont, un cimetière, etc. Les négociants arméniens entretenaient avec l'Orient des relations maritimes suivies. Dans la ville des doges on rencontrait de nombreux armateurs, imprimeurs et commissionnaires arméniens. Mekhitar fut soutenu par ses compatriotes qui l'aidèrent à organiser sa congrégation. Il mourut avec la satisfaction d'avoir vu se réaliser son rêve : *fondation d'un couvent sur le sol étranger offrant toute sécurité.* Dans l'île Saint-Lazare, séjour de paix, de piété et de science, les moines arméniens prient, travaillent et étudient, ayant, suivant l'expression d'un savant français, « le pied en Europe et les yeux tournés vers l'Orient, berceau de la race arménienne » (Langlois).

Œuvres. — Malgré ses multiples occupations d'ordre administratif, Mekhitar produisit ou édita des ouvrages religieux, didactiques et littéraires. A Constantinople, il publia, entre autres, l'*Imitation de Jésus-Christ* de Thomas A. Kempis, et le *Commentaire du Cantique des Cantiques* composé par Khatchatour Vartabed. A Venise il composa une *Grammaire de la Langue arménienne classique*, une *Grammaire de l'Arménien vulgaire* expliquée en turc, un petit *Traité de Rhétorique*, ainsi que plusieurs manuels classiques depuis l'arithmétique jusqu'à la morale, la plus grande partie inédite. Son ouvrage le plus utile et le plus magistral fut cependant le *Grand Dictionnaire arménien* achevé en 1745, et complété par ses disciples, en 1769.

Pour apprécier ce travail à sa juste valeur, il faut savoir que, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, des dictionnaires dans le sens moderne du mot n'ont pas existé en Arménie. Aristakès est considéré comme le premier qui ait laissé un recueil de mots très rudimentaire. On avait aussi des recueils spéciaux pour certaines catégories d'études, mais ils étaient loin de remplir le rôle d'un véritable dictionnaire. Le *Vocabulaire arménien-latin* de François Rivola de Milan, publié à Paris en 1633, le *Dictionnaire latin-arménien* de A. Nérséssovitch publié à Rome, en 1695, et d'autres vocabulaires édités à la même époque par des auteurs arméniens ou étrangers, ne méritent pas cette appellation. Mekhitar osa le premier entreprendre la confection d'un dictionnaire, travail d'autant plus ardu à réaliser que l'auteur n'avait devant lui aucun ouvrage de ce genre.

Action éducatrice et intellectuelle. — Mekhitar sut admirablement concilier la tradition nationale avec la foi catholique en opposition avec l'Eglise nationale arménienne. Dans le mémorial de la Bible qu'il publia en 1733 (p. 1279), il déclare : « ... bien que j'aime ma nation et ne veuille travailler que pour son bien, cela n'amollit jamais mon cœur de croire à la foi orthodoxe de la sainte Eglise de Rome. Réciproquement, bien que

je me soumette entièrement au trône de Rome, ce sentiment ne diminue nullement mon amour pour ma nation ni mes efforts pour travailler à son bien, même si celle-ci me blâme pour cette soumission ».

Telle fut aussi la ligne de conduite de ses successeurs jusqu'à nos jours. Les partisans les plus fanatiques de la tradition nationale en matière de dogme reconnaissent et apprécient sans réserve les services rendus par les moines mekhitaristes à la nation arménienne toute entière, sans distinction de confession. La rénovation de la langue classique, l'épuration de la langue vulgaire, l'acquisition de manuscrits anciens et leur publication en librairie, les recherches historiques et philologiques réalisées depuis deux siècles sont, en grande partie, l'œuvre des Mekhitaristes. Bref, la régénération du XVIIIe siècle fut entièrement leur œuvre. Nous ne parlons pas des dizaines d'écoles primaires qu'ils fondèrent dans les colonies arméniennes de tous les pays, écoles où des milliers d'enfants reçurent une éducation nationale. De plus ils ont dirigé et dirigent encore à Venise, à Padoue, à Paris et à Vienne des établissements d'enseignement secondaire, indépendamment des deux séminaires de Venise et de Vienne, destinés aux études supérieures, théologiques, philologiques et historiques. Des miliers de jeunes gens sortis de ces établissements se distinguèrent en Turquie et dans d'autres pays, comme religieux, hommes de lettres, hommes d'Etat,hauts fonctionnaires, avocats, médecins, etc.

2. CONGREGATION DES MEKHITARISTES DE VIENNE

Dissidence au sein de la Congrégation Mekhitariste de Venise. — Après la mort de Mekhitar, les moines de Saint-Lazare élirent supérieur le P. Mélkonian (6 avril 1750). Sous l'abbatiat de ce Père un grave conflit surgit entre lui et les moines, à propos de l'emploi d'un leg fait en faveur de la

Congrégation. En 1773, les dissidents fondèrent à Trieste une nouvelle association religieuse qui fut plus tard reconnue par l'impératrice Marie-Thérèse (30 mai 1775). L'Etat lui fit don d'un terrain pour la construction d'un couvent et autorisa les moines à former, avec les Arméniens résidant à Trieste, une communauté qui fut approuvée officiellement et bénéficia de nombreux droits civils et commerciaux.

Lors des guerres napoléoniennes, les moines se virent obligés de se tranférer à Vienne (1810). L'empereur François Ier mit à leur disposition une église et un vieux couvent. Une imprimerie et une école furent créées aussitôt (1811). La nouvelle Congrégation commença pleinement son activité lorsqu'elle régularisa sa situation avec l'approbation de la Congrégation de la Propagande de Rome (1817).

Activité intellectuelle. — A l'instar des Mekhitaristes de Venise, les moines de Vienne déploient depuis leur fondation une fiévreuse activité dans deux domaines principaux : littérature et enseignement.

Dans le domaine littéraire leurs efforts sont surtout dirigés vers la philologie et l'histoire. Les travaux élaborés par une érudition méthodique et patiente sont immenses. Des résultats considérables ont été obtenus depuis 1840. Les moines, inspirés par la critique allemande, entreprirent de reviser toutes les connaissances anciennes relatives à l'histoire et à la littérature arméniennes dans toutes leurs branches. Ils se débarrassèrent ainsi de tous les préjugés d'un nationalisme mal conmpris qui se cramponnait aux traditions historiques et se refusait à l'examen critique des récits rapportés par les anciens historiens de l'Arménie. Les études historiques, philologiques et linguistiques furent poussées au plus haut point avec la collaboration des orientalistes les plus réputés de l'Europe. Les savants occidentaux se donnèrent et se donnent encore rendez-vous dans la revue *HandèsAmsorya* publiée à Vienne par la Congrégation, depuis 1887. Quant à

l'imprimerie du couvent, elle est particulièrement prospère. Toutes sortes de publications y sont imprimées en toutes langues. Le nombre des livres allemands imprimés dans ses ateliers est notamment considérable. Le papier-monnaie hongrois même y fut imprimé en 1849.

3. AUTEURS MEKHITARISTES DE VENISE

ARSENE PAKRADOUNI (1790-1866), par son activité littéraire, fut l'un des plus illustres membres de la Congrégation. Il est connu plutôt comme traducteur que comme auteur. Il débuta par la poésie. Ses premiers poèmes — religieux et didactiques, pour la plupart — sont écrits en une langue harmonieuse; ils sont d'une facture remarquable, essentiellement classique, mais l'inspiration y fait généralement défaut. Dans son *Haïk le Héros* (1858), poème de longue haleine, composé de vingt-deux mille vers de seize pieds, le talent de l'auteur se déploie dans le fond aussi bien que dans la forme. Il a essayé de doter l'Arménie d'une grande épopée nationale, mais il faiblit à la tâche n'ayant pas le génie poétique nécessaire; le souffle épique lui a manqué et il n'a pas su vivre ses personnages. *Haïk le Héros* n'est donc pas parfait,mais,malgré ses imperfections, il est unique en son genre dans le passé littéraire arménien. Cappelletti a traduit en italien un épisode de cette épopée, sous le titre de : *Prane, episodio del poema eroico Haik...*, Venise, 1859.

Par contre, Pakradouni est inimitable dans l'art de traduire. Si l'on excepte le P. E. Tomadjian, nul écrivain ne posséda mieux que lui les ressources inépuisables du grabar. Dans ses traductions, il est aussi varié que fécond: l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, les *Géorgiques* de Virgile, l'*Art poétique* d'Horace, les *Caractères* de Théophraste, les *Commentaires de la Guerre des Gaules* de César, un *Choix de discours* d'Eskinès, de Démosthène, de Cicéron, un

Choix de Tragédies anciennes et modernes, les *Oraisons funèbres* de Bossuet, le *Petit Carême* de Massillon, diverses œuvres de Racine, de Voltaire, d'Alfieri, etc., et, enfin, l'*Art du Raisonnement* de Soavé. Cette dernière fournit au traducteur l'occasion de fixer avec un heureux succès le vocabulaire philosophique arménien.

Grammaire arménienne. — Le P. Pakradouni publia en 1852 une grammaire pour l'arménien classique, intitulée *Grammaire arménienne pour les avancés*, la plus complète de toutes les grammaires. C'est un immense réservoir de la morphologie et de la syntaxe du grabar. C'est lui encore qui dégagea et révéla les règles de l'ancienne versification arménienne et les appliqua le premier dans ses écrits en vers.

Tout en restant fidèle au style de l'âge d'or, Pakradouni sut employer un grabar original et personnel qu'aucun écrivain arménien des temps modernes ne put égaler.

GHEVOND ALISHAN (1820-1901), par ses productions littéraires, en arménien et en langues étrangères, aussi abondantes que variées, jouit d'une grande réputation. Il est considéré comme le père de la poésie arménienne occidentale. Comme historien et géographe il tient l'une des premières places. On lui a reproché cependant son traditionalisme incontrôlé et son manque d'esprit critique.

Sa production poétique est réunie dans un recueil de cinq volumes publiés de 1857 à 1858, sous le titre général de *Chants*. Les quatre premiers volumes sont en grabar. Ses écrits en langue moderne sont mélangés de grabar, mais ce mélange ne manque pas de charme et de saveur. Ses *Méditations sous le Sapin* (1874) forment un recueil de poésies où l'on trouve de nombreuses pensées philosophiques sur la Nature et sur l'Homme, agrémentées d'images poétiques.

Parmi ses ouvrages historiques et géographiques citons : *Souvenirs de la Patrie arménienne*, en deux volumes (1869-1870), de caractère surtout his-

torique, écrit en un langage souvent poétique, destiné à éveiller les sentiments patriotiques du lecteur. Le neuvième chapitre de cet ouvrage est traduit en français (*Saint Théodore le Salahounien, martyr arménien*, traduit par J. Hékimian, Venise, 1872) ; le deuxième en italien (*Vartano il Grande, un episodio della storia Armena*, Venise, 1875).

L'Arménie pittoresque (1870) est la description sommaire des diverses localités d'Arménie, ainsi que la relation des événements qui s'y sont déroulés. Il en existe des traductions française (1872), anglaise (1875) et allemande (1893), parues à Venise sous le titre : l'*Arménie pittoresque*.

Chnorhali et sa Famille (1873) est la biographie détaillée de ce grand catholicos.

Chirak (1881), *Sissouan* (1885), *Aïrarat* (1890) et *Sissakan* (1893) contiennent chacun la description détaillée du canton de Chirak, du royaume de Cilicie et des deux provinces d'Aïrarat et des Sunik, avec cartes et nombreuses illustrations.

Botanique de l'Arménie (1895), nomenclature de plus de trois mille plantes et fleurs, ainsi que la description de cent cinquante plantes de la flore arménienne.

La Religion païenne de l'Arménie (1895), avec légendes, superstitions, etc., se rapportant au peuple arménien.

Les Relations entre l'Arménie et la République de Venise du XIIIe au XVIe siècle (1896), curieuse étude traduite en italien (*L'Armeno-Veneto. Compendio storico e documenti delle relazioni degli Armeni coi Veneziani, secoli XIII-XVI*, en deux volumes, publiés à Venise, en 1893).

Hayapatoum (1901), en deux tomes, contenant notamment des renseignements sur les historiens arméniens et les historiens étrangers parlant des Arméniens.

EGHIA TOVMADJIAN (1778-1848) laissa de nombreuses traductions en langue classique : l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, *Parallèles* de Plutarque, les six chants d'Hermonius Vida, etc. Il donna, en outre, la version arménienne de ceux des discours de saint Jean Chrysostome qui manquaient dans les écrits des anciens traducteurs arméniens. Lorsque, par la suite, les anciennes traductions de ces discours furent découvertes, l'on constata que la version du P. Tovmadjian était presque aussi parfaite que les anciennes, avec cette réserve que son style s'est révélé moins concis.

VERTANES ASKERIAN (1720-1810) est connu surtout par ses traductions de la *Philosophie* de Gaudin, de l'*Histoire romaine* de Rollin, de l'*Imitation du Christ* de Thomas A. Kempis, de la *Philosophie morale* de Thésaurus. Le premier, il eut le mérite de donner à l'arménien le cachet de l'âge d'or. Il épura la langue des plates et absurdes innovations introduites par les Unitaires. Il délivra aussi la dialectique arménienne des disciplines étroitement scolastiques.

STEPANOS KUVER AKONTZ (1740-1824), issu d'une famille noble de la colonie arménienne de Djourdjova (Transylvanie), se distingua surtout comme professeur. Il enseigna l'arménien au P. Simon Lourdet, envoyé à Venise par Louis XVI, et l'aida à composer le *Dictionnaire arménien-latin*. Entre autres, il est l'auteur d'un traité de *Rhétorique* (1775), considéré comme le meilleur ouvrage qui ait été écrit depuis la décadence de la littérature classique.

MIKAEL TCHAMTCHIAN (1738-1823), historien, grammairien, théologien, a composé la première histoire d'Arménie digne de ce nom, en trois volumes réunissant près de trois mille pages, et publiée respectivement en 1784, 1785 et 1786. Pour accomplir ce travail considérable l'auteur étudia scrupuleusement une trentaine d'historiens arméniens, tant im-

primés qu'inédits. Il confronta les renseignements ainsi obtenus avec ceux fournis par plus de soixante-dix historiens grecs, latins ou syriens. Cet ouvrage fit l'admiration des critiques occidentaux. Il fut, pendant un siècle, et encore aujourd'hui, une riche source pour l'histoire du peuple arménien, bien que pour les chercheurs actuels, il présente des lacunes, car l'auteur, lors de la composition de son livre, ne connaissait pas les manuscrits de plusieurs historiens importants (Ghévond Eretz, Sébéos, Kaghankatovatsi, Ardzrouni, Oukhtanès, etc.), postérieurement découverts. De plus, le manque d'esprit critique y est sensible : chaque fois que l'auteur a trouvé un désaccord entre les historiens étrangers et les historiens arméniens, il a, par un sentiment de patriotisme mal conçu, donné la préférence aux auteurs nationaux.

Tchamtchian a écrit aussi un *Commentaire des Psaumes* en dix volumes, considéré comme un chef-d'œuvre théologique. Sa langue, bien que simple et correcte, est dépourvue de la pureté et de la splendeur de l'ancien classique.

GABRIEL AVEDIKIAN (1750-1827) était l'ecclésiastique arménien le plus érudit de son temps, le plus grand théologien de l'Académie de Venise. Voici ses principaux ouvrages : *Commentaire des quatorze Epîtres de saint Paul,* ouvrage d'érudition en trois volumes, chef-d'œuvre de l'auteur; *Explication des Charakans,* étude sur les hymnes arméniens; *Commentaire du Livre des Prières de Grigor Narékatsi.*

Le P. Avédikian est l'un des auteurs du *Grand Dictionnaire arménien* (la lettre Ա (A) est son œuvre; les autres auteurs de cette mine précieuse de références sont les PP. M. Avkérian et Kh. Surmélian. Il a à son actif un certain nombre d'écrits en vers où il fait preuve d'un véritable talent poétique. Parmi ses traductions il faut mentionner : *La Cité de Dieu* par saint Augustin, et le *Discours de la Résignation.* d'Alphonse Rodriguez. Le P. Pakradou-

ni, parlant de *La Cité de Dieu*, a dit : « Si toutes les productions des anciens auteurs arméniens étaient perdues, la version arménienne de cet ouvrage seule me suffirait à apprendre la langue classique ». Enfin, il a écrit une étude très détaillée sur les altérations de manuscrits arméniens des livres sacrés, faites par des scribes ignorants. Cet ouvrage est inédit ; il en existe une traduction italienne : *Dissertazione sulle correzioni del libri ecclesiastici armeni; opera postuma* (Venise, 1868).

GHOUKAS INDJIDJIAN (1758-1833) nous a laissé les principaux ouvrages suivants :

Antiquités d'Arménie (1835), travail important où l'auteur a réuni des renseignements détaillés sur le pays, le peuple, le gouvernement, l'organisation politique, administrative, militaire, ecclésiastique, les us et coutumes, les traditions de l'Arménie. Cappelletti a mis cet ouvrage a profit pour composer son *Armenia* (3 vol., Florence, 1841).

Description de l'ancienne Arménie (1822), dans laquelle l'auteur donne la physionomie géographique de chaque canton de l'Arménie, accompagnée de divers renseignements sur les habitants et leurs coutumes, ainsi que sur l'étymologie des noms de lieux.

Histoire générale (1824-1828), en huit volumes, en langue vulgaire, embrassant la période de 1750 à 1800;

Villégiature byzantine ou Description du Bosphore (1794) et des villages de son littoral. La première partie traduite en français par Saint-Martin : *Description du Bosphore* par le docteur Indjidjian (Paris, 1813), est en prose. Dans la seconde, en trois mille vers, traduite en italien par le P. Cherubino Aznavor : *Villeggiature de Byzantini sul Bosforo Tracio* (Venise, 1831). L'auteur fait preuve d'une certaine inspiration poétique, surtout dans le premier chant, mais sa versification laisse à désirer.

Indjidjian publia aussi, en arménien vulgaire,

deux périodiques : un *Almanach* (1800-1802) et la *Saison Byzantine* (de 1803 à 1820).

SOUKIAS SOMAL (1776-1846) est l'auteur de deux ouvrages en italien, qui pendant longtemps servirent à la documentation des savants étrangers : *Tableau de la Littérature arménienne* (*Quadro della storia letteraria d'Armenia* (Venise, 1820) et *Catalogue des ouvrages classiques des anciens écrivains arméniens* (*Catalogo delle opere classiche dei SS. Padri e di altri scrittori tradotte anticamente in armeno* (Venise, 1825).

HAROUTIOUN AVKERIAN (1774-1855), qui connaissait plus de dix langues, est l'auteur de plusieurs dictionnaires. Il a donné une version italienne du *Discours Synodal* de Nersès Lambronatsi et une traduction en prose du *Paradis perdu* de Milton. Il a écrit une *Explication des Poids et Mesures des Anciens*, d'après Epiphane, Khorénatsi et Anania Chirakatsi. Il fut le professeur d'arménien de lord Byron. Le poète anglais, lors d'un séjour à Venise, en 1816, visita l'île Saint-Lazare dont le couvent suscita son admiration ; il se lia aux moines, s'intéressa à leurs travaux et étudia l'arménien et sa littérature (Voir *Beauties of English Poets*, Venise, 1852 : *Lettre* de lord Byron à M. Moore, p. IV-XV et ses exercices arméniens, p. 2-41 (texte anglais et trad. arm.)

KEVORK HURMUZ (1797-1876) est connu par ses traductions : les *Discours* de Sénèque, *Athalie*, de Racine, *Polyeucte* de Corneille, *Retraite spirituelle* de Bourdaloue. En outre, il a traduit l'*Histoire générale* de Rollin, en collaboration avec son frère, et achevé la version arménienne des *Commentaires de la Guerre des Gaules*, commencée par le P. Pakradouni.

MEKERTITCH AVKERIAN (1762-1854) fut, peut-être, le plus actif de tous les Pères mekhitaris-

tes. Tout en exerçant diverses fonctions (prédicateur, professeur, administrateur, etc.), il exécuta des travaux littéraires considérables. Parmi ses ouvrages il faut mentionner : *Ménologe complet* (douze volumes) accompagné de notes savantes et de renseignements de tous genres; *Grand Dictionnaire de la Langue arménienne,* depuis la lettre « Է » (« E ») jusqu'à la fin. L'abrégé de ce dictionnaire, paru en 1846, est entièrement son œuvre; *Nombreuses traductions* (œuvres de Sénèque, de Cicéron, de Cornélius Népos, etc) ; *Patrum Armenorum,* version latine des Pères arméniens, entre autres, la traduction des œuvres de Hovhan le Philosophe; la version latine de la *Chronique* d'Eusèbe, dont le texte grec est perdu (*Eusebi Pamphili Caesariensis episcopi Chronicon bipartitum...,* Venise, 1818). Le service rendu ainsi par le traducteur à la critique européenne fut considérable; la traduction latine des *Trois Discours de Philon le Juif;* la version latine des *Paralipomènes* (*Paralipomena Armena,* Venise, 1826), d'après les textes arméniens, l'original grec étant perdu.

ETVART HURMUZ (1799-1876) publia, outre un grand nombre d'ouvrages théologiques et didactiques, des recueils de poésies, et donna de nombreuses traductions : l'*Enéïde* (1845) et les *Géorgiques* de Virgile, les *Fables* de Phèdre, les *Annales* de Tacite, les *Poèmes sur la Religion* de L. Racine, l'*Histoire générale* de Rollin, les *Aventures de Télémaque* de Fénélon, le *Numa Pompilius* de Florian, *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, les *Exilés de Sibérie* de Mme Cottin, etc., etc. Peu d'écrivains manièrent le grabar aussi remarquablement que lui. Dans ses vers comme dans sa prose, cette langue revêt un cachet frais, harmonieux, séduisant.

KAREKIN ZARBHANELIAN (1827-1901) exerça son activité littéraire principalement sur l'histoire de la littérature arménienne. Voici les plus importants de ses travaux :

Histoire littéraire de l'Arménie ancienne (1ère éd. 1865; 4ème éd. 1932), depuis les origines jusqu'au

XIIIe siècle. C'est le premier ouvrage qui ait été composé sur l'ensemble de la littérature arménienne. L'auteur eut la mérite, par un travail persévérant et minutieux, de découvrir et de dépouiller de nombreux manuscrits et documents pour reconstituer l'histoire de la littérature arménienne. Malgré ses défauts (manque d'esprit critique, style négligé et quelquefois confus), cet ouvrage est encore aujourd'hui consulté par les intéressés;

Histoire de la Littérature moderne de l'Arménie 1re éd. 1878, 2e éd. 1905) ; cet ouvrage, 2e tome du précédent, embrasse la période du XIVe siècle jusqu'au dernier quart du dix-neuvième. Moins détaillé que le premier, il est entaché des mêmes défauts, avec, en plus, le manque de méthode dans l'exposé comme dans la classification;

Histoire de l'Imprimerie arménienne (1895), depuis les origines (1512) jusqu'à la fin du siècle dernier;

Les Etudes arméniennes en Europe, siècles XIVe-XIXe (1895), exposé de la vie et des travaux des arménistes de l'Occident de toutes nationalités;

Bibliographie arménienne (1883), catalogue alphabétique des publications arméniennes, de 1565 jusqu'en 1883;

Catalogue des anciennes Traductions arméniennes du IVe siècle au treizième (1889).

MANUEL TCHAKHTCHAKHIAN (1770-1835) doit sa renommée à son grand *Dictionnaire arménien-italien* qui est un précieux compendium des mots de ces deux langues. C'est lui qui prit l'initiative de la traduction de contes et de romans profanes, *La Mort d'Abel* de Gessner, les *Aventures de Télémaque* de Fénelon. il écrivit aussi des poésies sous le pseudonyme de *Vahram Roubinian*.

KEROVPE KOUCHNERIAN (1841-1891) est connu surtout par ses fables, réunies en deux volumes (1876 et 1886) sous le titre *Etrennes, Florilège de Fables.* Elles sont pour la plupart imitées d'auteurs étrangers (Esope, Phèdre, La Fontaine, Florian, Krylov, etc.) ; cette imitation est faite avec bonheur; beaucoup sont assaisonnées de mots et de locutions provinciales pittoresques et savoureuses. En 1904, parut, en un seul volume, la seconde édition de cet ouvrage, augmentée de quelques poèmes originaux, ainsi que de la traduction d'environ soixante-dix psaumes de David, en une belle versification.

SEROPE DERVICHIAN (1846-1899) débuta dans la carrière littéraire comme poète, mais il dirigea de très bonne heure son activité vers la linguistique qu'il étudia à l'Université de Vienne, apprenant surtout le sanscrit et le pehlvi. Dans cette branche son premier travail fut une vaste étude en allemand sur la lettre arménienne Ք (ké). (Voir dans l'*Armeniaca, I, Das altarmenische « k ». Ein Beitrag zur indo-europâischen Lautlehre,* 1887). Son œuvre fondamentale, *La Langue primitive indo-européenne* (1885), le classa parmi les linguistes.

HOVHANNES THOROSSIAN (1864-1940) a laissé de nombreux travaux dont les plus importants sont :

Eznik et son Ouvrage, magistrale étude critique parue dans le *Pazmaveb* de 1889 et des années suivantes. L'auteur fut le premier, en s'appuyant sur des rapprochements de textes, à indiquer les sources auxquelles Eznik avait puisé : l'*Héxaméron* de saint Basile et surtout le *Contre les Schismes* de saint Epiphane. Le P. Kalémkiarian, l'abbé Mariès et d'autres critiques devaient ultérieurement développer cette thèse (Voir supra, p. 75-76) ; *Vie de l'abbé Mekhitar Sébastatsi* (1901) ; *Arméniens d'élite* (1873), vie de personnages historiques; une traduction inédite et fidèle du texte grec du *Sermon sur l'Héxaméron* de saint Basile.

ARSENE GHAZIKIAN (1870-1932) est l'un des plus lettrés, des plus modernes et des plus féconds des Mekhitaristes. Au début de sa carrière il se consacra surtout à l'étude du grabar, mais, peu à peu, il dirigea son activité vers l'arménien moderne, à la rénovation duquel il a contribué. On lui doit la version, en cet idiome, des dizaines d'œuvres d'auteurs anciens et modernes, tels que Homère, Virgile, Horace, Ossian, Dante, Le Tasse, Milton, Leopardi, Victoria Aghanour, F. Coppée, etc., etc. Ces traductions ne lui font que peu d'honneur. Certes, Ghazikian s'est fort adroitement servi de toutes les ressources offertes par l'arménien moderne, mais sa versification non rimée est à tel point défectueuse qu'elle ôte à l'œuvre originale tout son charme, si bien qu'on ne peut plus trouver aucun attrait à la lecture de la version arménienne.

Nouvelle Bibliographie encyclopédique de la Vie arménienne est le catalogue complet, accompagné des renseignements les plus détaillés relatifs, non seulement aux ouvrages parus en arménien depuis l'introduction de l'imprimerie chez les Arméniens (1512) jusqu'au début de notre siècle (1912), mais aussi de tous les articles importants publiés par les auteurs dans les journaux et périodiques arméniens. Cet ouvrage monumental où tout autre se serait lassé, suffirait à lui seul pour assurer au P. Ghazikian une place de premier ordre dans la littérature arménienne. Malheureusement, il est resté inachevé : le premier tome seul (de la lettre « Ա » (« A ») à la lettre « Ն » (« N ») a paru (1905-1912) ; personne n'a eu le courage de le terminer.

SIMON EREMIAN (1871-1938), qui signa aussi *Adrouchan*, est connu surtout par ses écrits de critique relatifs aux principales figures de la littérature arménienne moderne, réunis en dix volumes portant le titre général : *Hommes de lettres arméniens* (tome 1-IV, en 1913; V-VIII, en 1914; IX-X en 1931). L'exposé de cet ouvrage manque d'ordre. Fait plus grave, l'auteur porte souvent des jugements très contestables.

4. — AUTEURS MEKHITARISTES DE VIENNE

MADATIA KARAKACHIAN (1818-1903), attiré par la philosophie matérialiste de Buchner, jeta de bonne heure le froc aux orties. Il fut le défenseur le plus fanatique du grabar. Son œuvre capitale est l'*Histoire critique de l'Arménie* (1880) depuis les origines jusqu'à la fin du Ve siècle, dans laquelle l'auteur, se basant sur les récents renseignements historiques, linguistiques et philologiques, soumet à une critique serrée tous les événements rapportés par la tradition arménienne.

GHEVOND HOVNANIAN (1817-1897) a à son actif de nombreux ouvrages dont les principaux sont: *Histoire politique des Etats européens* (4 vol., 1856-1860), la *Vie de Nersès le Grand* (1851), la *Vie de Martin Luther* (1850), la *Poésie arménienne vulgaire du moyen âge* (1901, posthume). *Les Recherches sur la Langue vulgaire des Ancêtres arméniens* (2 vol., 1897), son œuvre capitale, exposent l'origine et le développement de l'arménien vulgaire et son ascension à la langue littéraire. Elles sont accompagnées d'études relatives aux documents en langue vulgaire connus jusqu''ici : fables, ouvrages de médecine et autres.

HOVSEP GATIRDJIAN (1820-1882) a laissé une production littéraire abondante. Son ouvrage principal est l'*Histoire universelle* (1849-1852, deux volumes) en langue classique, s'étendant jusqu'au XVIe siècle et traitant de l'histoire d'Arménie que l'auteur soumet à un examen critique, dans le dessein de vérifier la tradition nationale d'après les sources étrangères. C'est ainsi qu'il fut le premier à appliquer aux études historiques arméniennes la méthode scientifique qu'adoptèrent les savants mekhitaristes de Vienne venus après lui.

Son second ouvrage important est l'étude en ar-

ménien moderne des textes liturgiques de l'Eglise arménienne. Publié après sa mort par le P. Daschian (1897), il est accompagné de la traduction des liturgies grecque, syrienne et latine, avec de nombreuses et savantes notes. Le *Credo qui régit l'Eglise arménienne* est aussi posthume (1891). Une version latine de cet ouvrage parut à Vienne en 1893.

Le P. Gatirdjian publia encore une *Histoire de la Littérature arménienne*, dont le premier volume seul consacré à la littérature orale parut en 1851. Enfin, il donna en 1864 les *Différences fondamentales* où il expose les différences dogmatiques qui existent entre l'Eglise arménienne et l'Eglise catholique romaine. Parmi ses nombreuses traductions il faut citer le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, en collaboration avec Madatia Karakachian.

ARSENE AIDINIAN (1825-1902), esprit encyclopédique, possédait parfaitement une dizaine de langues anciennes et modernes, et était versé dans les sciences pures (mathématiques, cosmographie), ainsi que dans les arts d'agrément (musique, dessin, gravure, photographie). Par l'universalité de sa culture il fit l'admiration des savants occidentaux. Il est l'auteur d'innombrables articles et études; cependant, ce fut sa *Grammaire critique de la Langue arménienne moderne* (1866), chef-d'œuvre de la philologie arménienne, qui consacra sa réputation.

Grammaire critique. — Dans la première partie (Introduction) de cet ouvrage magistral, l'auteur étudie l'origine, la nature, l'histoire et l'état actuel de l'arménien moderne. Il examine les rapports réciproques du grabar, de l'arménien vulgaire du moyen âge et de l'achkharabar, et donne un aperçu des dialectes arméniens actuellement en usage. La seconde partie contient la grammaire détaillée de l'arménien moderne, accompagnée de notes de grammaire historique et suivie d'un abrégé de la grammaire classique. L'auteur y démontre que l'arménien moderne n'est pas une altération du grabar; il est la continuation de la langue parlée dans les temps an-

ciens. Il a donc un droit d'existence indépendante du classique. Tout en étant le défenseur zélé de l'arménien moderne, Aïdinian est convaincu que la fixation de la grammaire de cet idiome ne pouvait s'opérer sans le concours du grabar; il faut cultiver le grabar, non seulement parce qu'elle estune belle langue, mais aussi parce qu'elle est indispensable au progrès de l'arménien moderne.

Cet ouvrage conféra à cette langue un droit de cité que lui contestaient les partisans intransigeants du classique. Il apporta une contribution décisive au développement de l'achkharabar, et facilita grandement son triomphe définitif sur le grabar. C'est un livre qui fit époque.

GABRIEL MENEVICHIAN (1864-1936) n'est pas un écrivain fécond. Sa production littéraire contient quelques ouvrages qui assurent à l'auteur une place assez importante dans la littérature arménienne. Il donna une *Généalogie de la noble Famille des Duzian* (1890), un ouvrage sur l'*Art d'écrire* (1898) et un exposé sur la *Linguistique moderne* (1903).

GRIGORIS KALEMKIARIAN (1862-1917), théologien et professeur, est connu surtout par ses travaux de critique. Parmi ses nombreux ouvrages, citons : *Histoire du Journalisme arménien,* de 1794 à 1860 (1895) ; une *Etude sommaire sur l'Arménien classique de l'âge d'or* (1903) ; *Catalogue des Manuscrits arméniens de la Bibliothèque d'Etat de Munich* (1892), en allemand; *Nouvelles Sources d'Eznik,* (1913) ; *Biographie de deux Patriarches, dix Evêques, et Notes sur la Vie des Arméniens catholiques de l'époque* 1554-1822 (1915) ; *Biographie de l'évêque Sarkis Sarafian, et Notes sur la Vie des Arméniens catholiques de l'époque,* 1720-1775 (1908) ; *La septième Vision de Daniel* (1892), en allemand, examen critique avec texte arménien et traduction allemande; *La Vision d'Enoch,* en allemand, examen critique présenté par A. Carrière au congrès des Orientalistes, tenu à Paris, en 1897.

HAGOPOS DASCHIAN (1866-1933), doué d'une rare intelligence et d'une érudition universelle, est peut-être la plus grande gloire de la critique et de la philologie arméniennes. Sa vie était une belle vie de savant; sa tête était une bibliothèque, comme celle d'Alishan. Il laissa une immense production qui, par sa qualité comme par sa quantité, tient du prodige. L'esprit critique arménien fut rénové par lui. Muni d'une formidable érudition, il éclaircit de nombreux points d'histoire littéraire.

Voici quelques-uns de ses principaux ouvrages : *Etude sur les Ecrits d'Agathange* (1891) ; *Etude sur le Roman d'Alexandre du Pseudo-Callisthène* (1892) ; *Petites Etudes d'Histoire littéraire*, réunies en trois volumes et publiées en 1895, 1901 et 1933; *Coup d'œil sur la Paléographie arménienne* (1898) ; *La Population arménienne de la région comprise entre la mer Noire et Karin* (Erzéroum) (1921), que F. Macler a traduite en français, en 1922; *De la Légende d'Abgar* (1890), en allemand, reproduit de la *Wiener Zeitschrift fûr die Kunde des Morgenlandes*, t. IV; *Le Plateau de Zeitoun*, en allemand; *La Vie et les Sentences de Secundus le Taciturne* (*Das Leben und die Sentenzen des Philosophen Secundus des Schweigsamen in altarmenischer Uebersetzung*, Vienne, 1895).

Deux ouvrages du P. Daschian méritent d'être signalés tout particulièrement. Ce sont:

Catalogue des Manuscrits arméniens de la Bibliothèque des Mekhitaristes de Vienne (1895), description de cinq cent soixante-treize manuscrits, résultat d'un travail surhumain et d'une rare érudition. L'ouvrage est doté de notes précieuses concernant l'histoire, la civilisation et, en général, la vie de la nation arménienne;

Etude sur la langue classique arménienne. Commencé originairement par le P. Spénian, cet ouvrage fut remanié et complété par le P. Daschian, et embrasse, en quatre fascicules contenant sept cent quatre-vingt-quatre pages in-8, la période de la littérature orale de l'Arménie. L'auteur y fait l'histoire critique de l'origine de la nation armé-

nienne et de sa langue, avec de savants exposés sur les relations des anciens Arméniens avec les peuples d'Orient.

Style. — Dans ses œuvres en grabar, le style du P. Daschian est très correct. Il n'en est pas de même pour ses productions en arménien moderne. Il est trop souvent relâché dans sa langue, bien que ses exposés soient toujours énergiques et précis.

5. AUTRES AUTEURS DE LA RENAISSANCE

HOVHANNÈS (1678-1741), dit GOLOD, à cause de sa petite stature, était originaire de Bitlis. Il fit ses études au couvent d'Amerdol qui, comme nous l'avons signalé, était, au XVIIe siècle un important centre d'enseignement. Après un séjour au couvent de Saint-Jean-Baptiste à Mouch, il se rendit à Constantinople où il fut nommé représentant du patriarche de cette ville pour le siège de Jérusalem (1714). A son retour de la ville sainte il fut élu patriarche de Constantinople (1715). Il avait des idées larges et entretenait de cordiales relations avec les catholiques, ce qui le fit soupçonner de latinomanie. Il laissa le souvenir d'un des plus grands occupants du siège patriarcal par son action constructive, sa parole éloquente et son érudition théologique, ainsi que pour le zèle, avec lequel il s'efforça d'élever le niveau intellectuel du peuple : sous son patriarcat plus de soixante-dix volumes arméniens furent imprimés dans la capitale ottomane. Il ouvrit une école à Scutari, (banlieue de Constantinople) où les élèves s'initiaient aux sciences sacrées et profanes à la fois, et apprenaient les langues étrangères, en particulier le latin et l'italien. Cet institut fit époque dans la vie arménienne de la première moitié du XVIIIe siècle. Golod entreprit de faire traduire de nombreux ouvrages religieux et moraux. Il centralisa à Constantinople un grand nombre de publications et de manuscrits, dont l'ensemble,enrichi des livres du patriarche

Nalian, devait plus tard constituer le fonds de la Bibliothèque nationale arménienne de cette ville.

Golod n'a pas laissé d'œuvres de longue haleine, sauf plusieurs mémoriaux d'une certaine ampleur, destinés aux ouvrages qu'il avait fait traduire. Le long morceau joint à son édition de Zénob Glak sous le titre de *Mémorial historiquement rédigé*, est une véritable autobiographie depuis son départ d'Amerdol jusqu'en 1719. Le style n'en est pas brillant; il est plus soigné et plus sobre dans ses autres mémoriaux. L'auteur atteint les plus hauts sommets de l'éloquence lorsqu'il disserte sur l'importance des sciences théologiques, et quand, le cœur étreint, il se plaint de l'indifférence des Arméniens à l'égard des sciences. Les mémoriaux de la *Forêt des Allégories des Saintes Ecritures*, de la *Théologie de Jean Scot* (Erigène) et de l'*Illumination de la Confession* appartiennent à cette catégorie d'éloquence, imbue de la dialectique scolastique du moyen âge, mise en œuvre en une langue emphatique influencée par les idiomes étrangers. Malgré ces défauts, les écrits de Golod ont marqué un progrès pour cette époque de la littérature arménienne.

KEVORK MEKHLAIM (1681-1758), prêtre, né à Constantinople, fit des séjours à Paris et à Rome. Il eut une vie quelque peu aventureuse et fut même emprisonné dans cette dernière ville, à cause sans doute de son hostilité par trop flagrante contre l'Eglise romaine. Pendant son incarcération il écrivit *La vraie Signification de l'Orthodoxie*. Il a composé de nombreux autres livres religieux et de polémique, en une langue classique, simple et régulière. Son style n'offre aucun éclat particulier.

HAGOP NALIAN (1701-1764), théologien-philosophe, naquit dans le bourg de Zimara, canton d'Akn. Il fut, avec une courte interruption, patriarche de Constantinople, de 1714 à sa mort, et l'un des évêques les plus illustres par sa politique modérée et habile, par ses efforts pour répandre l'instruction. Il fit office de conciliateur entre les Arméniens

attachés à l'Eglise nationale et les Arméniens catholiques. Son attitude modérée lui créa des adversaires, qui l'accusèrent de faiblesse à l'égard de ceux qui s'étaient écartés des doctrines de l'Eglise arménienne. Ses œuvres littéraires, au nombre d'une vingtaine, contribuèrent de beaucoup à sa renommée. En voici les principaux: *Le Roc de la Foi* (1733), *Commentaires des Prières et .des Panégyriques de Grigor Narékatsi* (1744), *L'Arme spirituelle* (1758), *Livre appelé Trésor des Connaissances utiles* (1758), *La Flambeau de la Vérité* (1758), *Introduction à* Eznik publié pour la première fois à Smyrne, en 1762. Sa langue moderne contient des mots vulgaires et turcs. Mais son grabar est généralement simple et pur, bien que, par endroits, altéré par les néologismes de l'école latiniste.

GHOUKAS ABRAHAMIAN, vartapet, originaire de Kharpout, ayant fait ses études en Italie, était versé dans les langues latine et italienne. Son habileté de traducteur était exceptionnelle; aussi fut-il chargé par le patriarche Golod de traduire en arménien des ouvrages théologiques et moraux dont Hanné Vartabed a dressé la liste dans son *Histoire de Jérusalem* (éd. 1782, p. 150-156). Presque toutes ses traductions sont inédites, la plupart ne portent ni date ni mémorial. Elles restèrent une œuvre stérile pour la période suivante; elles ne doivent pas cependant manquer d'intérêt philologique; malheureusement, elles n'ont pas fait jusqu'à ce jour l'objet d'études critiques. Le langage de Ghoukas est fortement influencé par le latin et l'italien.

STEPANOS ROCHKIAN (1690-1739), né à Kamenetz (Pologne), fit ses études philosophiques et théologiques au Collège Urbanien de Rome. D'abord curé de la communauté arménienne de la ville de Stanilawski, il fut ensuite désigné *decanus* et plus tard *official*. Il jouit de l'estime et de la confiance de la population, même polonaise. C'est lui qui régla le différend surgi,en 1727,entre les moines du Tiers-ordre franciscain et les Carmélites. Il écri-

vit et traduisit plusieurs livres. Son ouvrage capital est le *Grand Dictionnaire arménien-latin*, le premier du genre qui ait été composé jusqu'alors.

HANNE VARTABED (?-1733) (Hovhannès), membre de la Congrégation de Saint-Jacques de Jérusalem, publia en 1727 une *Histoire de Jérusalem*, particulièrement intéressante par un de ses chapitres intitulé: *Au sujet des événements relatifs au Saint Siège du Christ à Jérusalem*, chapitre qui constitue l'unique source historique des événements de ce temps. Au point de vue littéraire cet ouvrage est médiocre; par contre, il a une réelle valeur documentaire.

KHATCHADOUR ARAKELIAN (1666-1740), vartabed, se rendit à Rome pour achever ses études commencées au Séminaire d'Etchmiadzine. Après avoir reçu la prêtrise, il alla à Constantinople. Ses sermons étaient tellement substantiels et instructifs que les fidèles arméniens, tout en sachant qu'il était catholique, accouraient tout de même en foule pour profiter de sa science. Cependant, persécuté plus tard avec ses compatriotes, partisans de l'Eglise ramaine, il se réfugia à Venise (1708) où il aida l'abbé Mekhitar dans l'organisation du couvent de Saint-Lazare. Il a laissé une douzaine d'ouvrages théologiques et scientifiques; dénués de valeur, ils n'ont pas eu la faveur du public, en raison de leur langue altérée et de leur style confus.

MARIAM KARAKACHIAN, auteur du XVIIIe siècle, est la première femme de lettres arménienne dont la postérité ait transmis les écrits. Elle passa à Venise la majeure partie de sa vie et publia, en 1728, un ouvrage sous le titre : *Les Yeux de l'Ame*. Elle traduisit du latin la *Théologie* de Kh. Arakélian, ainsi que l'*Introduction à la Perfection chrétienne* du même auteur.

AVEDIK (1657-1711), patriarche, était l'adversaire intransigeant et acharné des Arméniens la-

tinisants. L'ingérence dans les affaires arméniennes des Pères jésuites soutenus par le marquis de Ferriol, ambassadeur de France, envenimèrent les rapports arméno-latins, et Avédik fut de ce fait exilé en 1703. Peu après, il fut par la Sublime Porte rétabli dans ses fonctions sur l'insistance de ses ouailles. Eloigné de nouveau de Constantinople, il se mit en route pour aller occuper le siège patriarcal de Jérusalem (1706). Arrivé à Chio, il changea de bateau, mais il fut bientôt surpris de voir que son navire se dirigeait vers l'Occident. C'était une machination du marquis de Ferriol qui voulut ainsi se débarrasser d'Avédik, sur l'instance et avec la collaboration des pères jésuites. Conduit à Marseille, le patriarche fut enfermé dans un couvent; on le transféra ensuite au Mont Saint-Michel (1707-1709), et puis, à la Bastille (1710) où il se convertit au catholicisme. Pendant longtemps il fut confondu avec l'homme au Masque de fer. (Voir : Th. Joung, *La Vérité sur le Masque de fer*, Paris, 1873; M. Topin, *L'Homme au Masque de fer*, Paris, 1870; Brosset, *Le prétendu Masque de fer arménien ou Autobiographie d'Avédik, avec pièces justificatives officielles* (*Mélanges asiatiques*, tirés du *Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg*, t. VII, p. 1.8 et 179-322). Il laissa quelques petits poèmes d'un sentiment délicat et d'une langue correcte pour son époque. On a de lui une autobiographie en prose.

ABRAHAM KRÉTATSI (†1737), catholicos, a écrit l'*Histoire des Evénements survenus pendant son catholicossat et le Règne de Nadir Chah de Perse*, où l'on trouve des détails curieux sur les péripéties des guerres turco-persanes, sur la personnalité et le protocole de la cour du redoutable capitaine qui aimait et estimait fort l'auteur de cet ouvrage dont la valeur littéraire est presque nulle; la langue est du classique, mais très décadent, mélangée d'innombrables mots turcs et persans, et encombrée d'expressions populaires. Krétatsi a écrit aussi une *Histoire de la Ville d'Ani*, titre qui ne justifie pas le

contenu de l'ouvrage, car il s'agit bien moins d'histoire que du dérèglement des mœurs des habitants de cette ville. Le style est toutefois d'un classicisme incomparablement plus pur que celui de l'*Histoire des Evénements*.

BAGHDASSAR († vers 1770), dit *Tbir* (= le Clerc), fleurissait à Constantinople dans la première moitié du XVIIIe siècle. L'un des personnages célèbres de son temps, il nous a laissé un traité résumé de théologie, le *Chahaved* (= Livre utile), une *Grammaire* (1737) qui est son ouvrage capital, un sur le Nouveau Testament, intitulé *Tsang Kirk* (1753). Ses écrits poétiques sont pour les lettrés modernes autrement attrayants que ses productions en prose. Le premier recueil de ses vers a paru en 1723, suivi bientôt d'autres, comportant des additions et quelques suppressions. Le deuxième recueil publié en 1734 est intitulé *Petit Livre d'Odes d'Amour, de Nostalgie et Divers*.

KRICOR PECHTIMALDJIAN (1773-1837), connu sous l'épithète de *Badvéli*, jouit de la réputation surfaite d'intellectuel savantissime. Au demeurant, il ne possédait aucune langue européenne, et sa culture était très particulière. Il se mêla aux affaires publiques, et produisit de nombreuses œuvres, de valeur généralement médiocre. Il passa de son temps pour le plus grand poète. Il dut sa renommée à sa *Prosopopée à la Passion du Christ* (1845, posthume), écrit en vers et en langue classique, sans qualités poétiques remarquables; on y cherche en vain le langage du cœur et de l'imagination, bien que le style, les idées, l'inspiration en soient très au-dessus des médiocrités de son temps, si nous exceptons Ezékian, Taghitiantz et un ou deux autres. Il fut le premier auteur qui écrivit l'achkharabar mieux que quiconque de ses contemporains.

HOVHANNÈS EZÉKIAN († 1843) était l'un des plus évolués des Arméniens de son époque, le

seul spécialiste du français. Il traduisit en vers arméniens le *Refuge de l'Amour, Poésie sur les dieux* de Pierre Métastase, paru à Smyrne après la mort de notre auteur (1853). Comme poète, il s'éleva au-dessus des plats versificateurs de son temps.

HAROUTIOUN ALAMTARIAN (1796-1824), prêtre et professeur, est connu surtout pour son recueil de poèmes : *Vers*, publié à Saint-Pétersbourg en 1884 et contenant trente et une pièces en langue classique.

HOVHANNES MIRZA VANANDETSI (1772-1840) a laissé une vaste œuvre poétique : *Réveil de l'Arménie* (1836), dans lequel il chante la vie de saint Grégoire l'Illuminateur, ses prédications, sa retraite dans la montagne, etc. La langue est du pur grabar, simple et clair, mais l'œuvre manque d'inspiration, le style d'élévation. Après sa mort on a publié de lui : un poème épique, *L'âge d'or de l'Arménie* (1841), l'*Exposition des Actes de bravoure de Haïk, Aram, Ara* (1856), et la *Réfutation de l'opinion d'après laquelle saint Pierre serait allé à Rome* (1853).

BOGHOS SIMONIAN (1788-1855) dont les vastes connaissances des sciences physiques lui valurent le surnom de *Fizika* (physicien), fut, par l'ampleur de son esprit et la largesse de ses idées, le plus cultivé de ses compatriotes. Malgré cette épithète il était plutôt philosophe que savant. Il professa dans diverses villes, Constantinople, Smyrne, Brousse, Jérusalem, Mouch. Accusé de protestantisme et même d'athéisme, il fut pendant un certain temps exilé au couvent arménien de Césarée. Outre ses œuvres perdues, il a laissé une quinzaine de manuscrits sur des sujets philosophiques, scientifiques et religieux. Une partie seulement de sa *Logique* a été publiée après sa mort (1876). Ce livre contient, d'après ce que nous en connaissons, plutôt des principes de philosophie que de logique pure. Il est écrit en grabar,

mais l'éditeur l'a traduit en langue moderne, ne laissant en grabar que la préface.

MESROP TAGHITIANTZ (1803-1858) naquit à Erivan. Très jeune, il mena une vie errante. Il est dans l'Inde en 1823; il entre au Bishop's College de Calcutta comme étudiant en 1826, et plus tard y devint professeur. En 1830 il va à Tchougha(Perse), puis à Tauris (1836), et finalement à Constantinople (1838). L'année suivante, il retourne au Bishop's College, ensuite il ouvre une école privée, et dirige un journal, l'*Azgasser*, de 1845 à 1852. C'était un écrivain fécond produisant avec une grande facilité, mais dans sa vie ballottée d'aventure en aventure, son manque de caractère le voua à la vie misérable. Il a laissé les œuvres suivantes, toutes en langue classique :

Histoire de l'Inde ancienne jusqu'à l'Invasion musulmane (1841); *Histoire des Perses* (1846); *Le Voyage de Mesrop Taghitiantz* (1847), sorte de géographie de l'Ararat et des provinces environnantes; *Le Perroquet de Taghitiantz* (1847), recueil de poèmes; *Elégie sur la Mort de Takouk Taghitiantz*, sa femme (1837).

L'œuvre qui donne une idée complète du talent de Taghitiantz, c'est *Sos et Sondipi* (1847), poème bucolique-épique. Les deux romans suivants offrent les caractéristiques les plus pertinentes de sa prose: *Le Roman de Varsénik* (1847), récit des aventures de la fille de Vatchakan, roi des Alains, et de son gendre, Gourken; *Le Roman de Vardkès:* le passage de Movsès Khorénatsi, où il est question de Vardkès, prince des Douhk. Ces deux ouvrages appartiennent au genre dit roman d'aventures. Il est étonnant que ni l'un ni l'autre n'aient, que nous le sachions, attiré particulièrement l'attention des critiques arméniens; personne n'a remarqué qu'ils ont été les premiers romans arméniens, au sens propre du mot. Il est vrai que, surtout dans le *Roman de Vardkès*, la psychologie est faible, sans compter d'autres menus défauts; par contre, le style est généralement sobre, les types curieux et l'intrigue intéressante.

HOVHANNES DEROYENTZ (1801-1888), Ter-Garabédian Tchamourdjian, qui signa Déroyentz à partir de 1857, naquit à Brousse. Au séminaire d'Armach il approfondit la théologie et la philosophie. Il fut surtout un autodidacte; en peu d'années, il apprit non seulement plusieurs langues (l'italien, le latin, le grec, le français, l'anglais, l'allemand, l'arabe, le turc, le persan, le géorgien, l'hébreu), mais il poussa si loin l'étude des sciences, depuis la théologie jusqu'aux mathématiques, qu'aucun Arménien de son temps ne put l'égaler. En 1836, il fonda à Constantinople une sorte d'université libre où il enseigna l'histoire et la philosophie. Il fut ensuite recteur et principal professeur du *Djémaran* de Scutari. Il dirigea le premier journal arménien de Constantinople, le *Hayastan*. Il publia en 1855 le *Zohal* (= Saturne) écrit en langue turque avec des caractères arméniens, et qu'il remplaça, en 1857, par la revue *Erévak*, publiée jusqu'en 1866. En 1848, il eut des entretiens théologiques remarquables avec Mgr Ferieri, légat du pape, envoyé à Constantinople pour tenter l'union des Eglises orientales avec celle de Rome.

Déroyentz acquit par son érudition une réputation considérable; on l'appela « bibliothèque ambulante » (vivante). Publiciste savant, il apportait de l'ardeur dans la polémique; de ce fait, il provoqua des admirations et des antipathies également vives. Il fut l'adversaire acharné du protestantisme et le représentant typique de la fraction traditionaliste et conservatrice du peuple arménien de cette époque. Ses polémiques trouvèrent un écho en Occident, l'*Univers* du célèbre pamphlétaire Louis Veuillot et le *Monde* s'y sont intéressés. Ecrivain très fécond, il laissa une immense production originale ou traduite, composée de cent cinquante volumes tant publiés qu'inédits : *Grammaire arménienne* (1836), *Principes de la Politesse* de Gioja (1842), *Discours sur l'Education de l'homme* (1843), *Le Chemin du Bonheur* (1845) trad., *Les Pensées* de Pascal (1844) trad., *Discours sur le Baptême* (1849), *Lettre sur la Communion* (1845-1846), *Histoire des Peuples* (1846).

Déroyentz fut l'homme qui jouit de son temps de la plus grande autorité. Il sut concilier en lui les théories les plus abstraites avec le réalisme le plus marqué. Ecrivain laïc, de tempérament religieux, imprégné de la vieille sagesse orientale, il avait l'universalité d'Aristote. Il mania la langue classique et la langue vulgaire avec une égale maîtrise. Son grabar est concis, énergique, mais laisse à désirer au point de vue de la pureté et de l'élégance. Son achkharabar est aussi pur qu'il pouvait l'être en son temps. Selon le sujet traité, il est plus ou moins mélangé de tournures de phrases et de termes populaires ou turcs. (Consulter : H. Mermrian, *Le XIXe Siècle et Hovhannès Déroyentz,* Constantinople, 1908, et *Esquisse de Figures anciennes,* Constantinople, 1908, p. 49-55; G. Vapereau, *Dictionnaire universel des Contemporains,* Paris, 1880, p. 1726, art. *Tchamourdjian; Monde,* N° du 12 décembre 1846).

NIGOGHOS ZORAYAN (1821-1859) voyagea beaucoup en Europe : en 1843, à Manchester, en 1844, à Paris, en 1846, à Venise. Elève du collège Sainte-Barbe à Paris, il étudia surtout la philosophie et les sciences économiques. Il publia son premier article dans le *Pazmaveb* (année 1847, *Supplément,* p. 1.8), *Sur l'utilité et les influences du Commerce et de l'Association.* A Constantinople, il fut remarquable comme auteur et comme publiciste hardi, épris du progrès de son temps. Il a publié entre autres : *Caractère de l'Education nationale ou les principaux défauts de l'Education nationale* (1849), *Renseignements sur l'Economie politique* (1849).

MATHEOS TCHOUHADJIAN (1802-1865), patriarche de Constantinople (1844-1848) et catholicos d'Etchmiadzine (1858-1865), montra, dans ces deux fonctions, d'éminentes aptitudes administratives; il encouragea fortement les revendications du peuple qui réclamait le droit de prendre part à la vie publique. Il a laissé plusieurs ouvrages dogmatiques

et moraux écrits, tantôt en langue vulgaire, tantôt en langue classique. La critique moderne a battu en brèche certaines de ses idées. (Ormanian, *Azgapatoum*, t. III, p. 3798). Celle de ses œuvres qui eut le plus grand retentissement est le *Bon Homme et bon Chrétien* (1850). Sous ce même titre, les missionnaires protestants publièrent une riposte à cet ouvrage.

GARABED CHAHNAZARIAN (1814-1865), vartabed, né à Hamadan (Perse), fut parmi les ecclésiastiques un des plus intelligents, des plus actifs et des plus larges d'esprit. En 1839, il devint directeur du séminaire d'Etchmiadzine; en 1849, il alla à Constantinople où il acquit un grand renom par son libéralisme. Celui-ci lui valut les persécutions des conservateurs. Les Arméniens lui doivent la fondation du célèbre école Nubar - Chahnazarian de Hass-Keuy (banlieue de Constantinople). Il fonda en 1856, à Paris, une imprimerie où il édita les œuvres manuscrites et inédites d'anciens historiens arméniens. A Manchester, il publia la revue *Ergragound*.

KHATCHATOUR MISSAKIAN (1815-1891), surnommé *Bved* (= poète), professeur de langues et de littérature, fit un séjour de vingt-cinq ans à Paris où il s'initia aux lettres françaises, tout en collaborant aux journaux de Constantinople, notamment, au *Massis*. Il était l'un des plus grands intellectuels de son temps et le plus moderne des poètes. Sa production est aussi abondante que variée : poésies, roman (*Sophie*, inachevé), traductions, etc. Son style est harmonieux et soigné. Ses vers, écrits en langue classique, sont remarquables par la souplesse du rythme, la richesse des rimes. Parmi ses contemporains aucun poète arménien n'a pu l'égaler.

XIII. LITTERATURE MODERNE (1850-1950)

REMARQUE PRÉLIMINAIRE

Nous avons divisé en deux périodes la littérature moderne : 1. *Période de transition* (1850-1890) ; 2. *Période contemporaine* (1890-1950). Elles se distinguent l'une de l'autre non seulement par la langue, mais aussi par l'esprit et par les tendances. Bien que, depuis 1850, on s'acheminât vers le modernisme, ce n'est qu'après 1890 que le mouvement de progression s'accentue et donne naissance à une littérature accusant de sensibles différences par rapport à la période 1850-1890. Cependant, dans la période de transition, aurore de la littérature contemporaine, nous voyons déjà l'esprit moderne se dresser contre le pédantisme; les auteurs essaient de régénérer la poésie et rénover la langue littéraire; ils initient leurs contemporains aux chefs-d'œuvre de la littérature européenne et réduisent au silence les *badvéli,* versificateurs maniérés. Nous sommes loin de l'époque 1700-1850 où les œuvres sont impersonnelles. Il va sans dire qu'il n'est pas possible de tracer des limites précises entre ces périodes, car ni la généralisation de l'emploi de la langue moderne ni l'évolution sociale et intellectuelle des Arméniens de Turquie ni non plus l'apparition d'une nouvelle littérature chez les Arméniens de Russie n'ont eu lieu d'une année à l'autre; elles se sont achevées en un laps de temps d'une certaine durée. Avant de prendre leur forme définitive, elles ont été soumises à des influences et réactions plus ou moins fortes.

1. PÉRIODE DE TRANSITION (1850-1890)

1. FACTEURS DU DEVELOPPEMENT LITTERAIRE

a) *LANGUE*

Evolution de l'arménien moderne. — La promotion de l'idiome parlé au rang de langue écrite fut le résultat du travail inconscient des générations au cours de nombreux siècles.

On sait que le premier texte important connu en langue parlée est la *Consolation dans les Fièvres* de Mekhitar Hératsi (XIIe siècle). Depuis cette époque jusqu'à la fin du XVIIe siècle, la formation de la langue vulgaire est trop lente pour qu'il soit possible de bien suivre ses progrès. La langue littéraire, qui régna à ces époques-là, fut toujours le classique, du moins dans les ouvrages de sciences supérieures : théologie, philosophie, histoire. On n'écrivait en idiome vulgaire que les poésies populaires ou les ouvrages traitant de sciences pratiques, tels que les livres médicaux.

On peut considérer l'abbé Mekhitar comme le premier de ceux qui ont écrit en arménien moderne. C'est lui qui comprit que seul le dialecte employé en Asie Mineure occidentale pouvait devenir une langue littéraire. C'est pourquoi, laissant de côté tous les autres dialectes même le dialecte vulgaire de Cilicie, qui était déjà employé comme langue littéraire, il cultiva le dialecte occidental, composa la première grammaire et l'enseigna à ses élèves.

Dans cette voie il avança à pas prudents, parce que la mentalité de l'époque ne permettait pas d'abandonner brusquement le grabar, universellement reconnu comme langue littéraire et scientifique, bien qu'ayant perdu de sa pureté primitive. Ses succes-

seurs tentèrent de donner au classique son ancienne splendeur, sans oublier cependant de travailler à l'emploi de l'achkharabar. C'est ainsi que les PP. Tchamtchian, Surmélian, Avédikian, Zohrabian, M. Avker, Indjidjian écrivirent aussi en arménien moderne, quoique certains d'entre eux aient employé une langue bizarre, pleine d'expressions vulgaires et de mots étrangers, surtout turcs, à tel point, qu'encore au début du XIXe siècle, la langue littéraire ne différait pas beaucoup de celle de la conversation. Le passage suivant extrait de l'*Almanach* publié par le P. Indjidjian, en 1801, en donne une idée (Les mots imprimés en italiques sont d'origine vulgaire ou étrangère) :

« Գաճի հիմայ ձեծին վրայ։ Երբոր Նելսոնը ադէկ ծը աւրեց բճնամւոյն նաւերը, *խապար* խրկեց ցամաքը ճէնկէ դադրելու համար. զէրէճ Ինկլիզին առջի նիէթը Մոսկովը զարնել էր, չէր ուզեր որ Տաճրմարճայիճ ձեռ դառնայ ձեծկըվելով իր նաւերը *սախտէ* ».

D'année en année, l'idiome vulgaire se répandit et se développa, particulièrement grâce aux périodiques dont le nombre allait croissant. Le P. H. Zohrabian jugea même utile d'écrire en langue vulgaire son *Histoire de la Bible*. Du commencement du XIXe siècle jusqu'en 1850, une dizaine de périodiques parurent dans diverses villes (Constantinople, Smyrne, Venise, etc.). Mais il n'y avait pas encore d'unité de langue : en général celle-ci était mixte, farcie de mots turcs et d'expressions vulgaires, bien que, dans un certain nombre de publications (*Cours de Politesse* de K. Péchtimaldjian (1829), on pratiquât une langue assez pure. C'est surtout après 1850 que les publications en arménien moderne — journaux et périodiques, principalement — augmentèrent en nombre et en qualité.

Ainsi, dès la première moitié du XIXe s., le fossé qui séparait la langue écrite et la langue de la conversation, s'était considérablement élargi, parce que la langue littéraire se purifiait, se simplifiait de jour en jour : les mots étrangers étaient éliminés, les

tournures vulgaires tombaient en désuétude; les déclinaisons et les conjugaisons étaient raménées à des types uniques, les exceptions étaient supprimées; bref, les règles grammaticales se fixaient. La littérature, qui, jusqu'à la première moitié du XIXe siècle, était rédigée en classique et ne servait qu'à une minorité, devint, grâce à la langue moderne, accessible au grand public. La littérature cesse d'être le quasi monopole des ecclésiastiques; les écrivains profanes se multiplièrent; les lecteurs aussi.

Réforme linguistique. — Les progrès spontanés de l'arménien moderne ne donnèrent pas satisfaction à un certain nombre d'auteurs, qui entreprirent de le réformer. La première tentative fut celle du docteur Nahabed Roussinian. Cet écrivain, dans son *Orthologie de l'arménien moderne* (1) parue anonymement à Constantinople en 1853, prétendait établir pour la langue des règles artificielles foncièrement contraires au génie de l'arménien. Au début, quelques jeunes écrivains comme K. Odian, qui écrivit lui-meme sur ce sujet une *Proposition concernant la Langue moderne* (Constantinople, 1851), adoptèrent les théories de Roussinian, mais les auteurs plus âgés et surtout les ecclésiastiques, se scandalisèrent positivement, au point qu'en 1855, le Patriarcat interdit l'emploi de l'*Orthologie* dans les écoles arméniennes. D'ailleurs, la réforme était si contraire aux lois de l'évolution des langues, en général, que, peu de temps après, l'auteur lui-même et ses partisans renonçaient à son application.

« *Achkharabar éclectique* ». — Environ vingt ans plus tard (en 1874), M. Tchéraz, brûlant du louable zèle de tirer la langue du chaos, voulut établir pour l'arménien moderne des règles uniformes et créa une « langue éclectique », selon sa propre expression. Il publia une *Grammaire de la Langue éclectique* (2), qui en quelques pages, esquissait des

(1) Ուղղախօսութիւն արդի հայ լեզուի:

(2) Ընտրողական լեզուի Քերականութիւն:

règles dont les unes étaient empruntées à la langue classique, les autres aux divers dialectes. Cette tentative n'eut pas plus de succès que celle de Roussinian.

Formation de l'arménien moderne. — Dans le troisième quart du XIXe siècle un grand rôle fut joué dans le développement naturel de la langue moderne par le P. Aïdinian avec sa *Grammaire critique*, de même que par G. Utudjian, avec son journal *Massis* et ses traductions. Vers 1860, Aïdinian exprimait l'opinion que la langue classique avait fait son temps, qu'elle devait rester l'apanage des philologues; à son avis, il fallait faire de l'arménien moderne la langue du peuple. Quant à Utudjian, c'est en grande partie grâce à lui que l'arménien moderne devint une langue susceptible d'exprimer les idées et les choses dans tous les domaines de la pensée et de l'activité humaine. Il ne faut pas oublier cependant les rédacteurs de l'*Echdémaran*, paru à Smyrne, de 1839 à 1850, qui, avant même Utudjian, furent pleins d'ardeur sur ce chapitre. De même, le périodique *Evropa* publié par les Mekhitaristes de Vienne, de 1847 à 1863, joua un important rôle dans les tentatives de faire de la langue moderne une langue littéraire. C'est là que furent forgés beaucoup de mots des domaines politique et économique. L'achkharabar leur est redevable de beaucoup.

Partisans du grabar. — Ainsi, l'arménien moderne devint, vers 1870, prépondérant dans les journaux de Turquie et du Caucase. Mais les écrivains de langue classique s'alarmèrent; ils estimèrent que les conquêtes de l'achkharabar empêchaient l'enseignement du grabar et la publication de livres en cette langue. Ils ne pouvaient concevoir que l'on pût cultiver les sciences sérieuses en arménien moderne; ils sonnèrent donc le tocsin. Leurs deux principaux champions, M. Karakachian et H. Gourken, défendirent par la plume et par la parole la langue clas-

sique. Ils éditèrent même en 1887 un périodique intitulé : *Goût de la littérature de l'Age d'or* (Ճաշակ Ոսկեդէն Դարուն) où ils s'efforcèrent de prouver pratiquement que le classique était à même d'exprimer les idées et les images de la littérature la plus récente, tant européenne qu'arménienne.

La querelle du grabar et de l'achkharabar, devenue aiguë vers 1880, se prolongea jusqu'en 1890. A partir de cette dernière date, la langue classique céda la place à l'achkharabar, définitivement victorieux, et dès la fin du XIXe siècle, le classique cessa d'être langue littéraire. Les publications en grabar furent extrêmement rares. Seules les pièces émanant des autorités ecclésiastiques étaient rédigées en cette langue. Le dernier homme de lettres laïc employant le classique fut Dikran Yélkéndjian, qui donna d'heureuses traductions d'auteurs modernes, arméniens et européens (K. Zohrab, Longfellow, Byron, Sully Prud'homme, André Theuriet). Le dernier ouvrage en langue classique, l'ultime, fut l'*Etude de la Langue arménienne classique* du P. H. Daschian, essai gigantesque qui vit le jour en 1920.

La querelle de la langue classique et de la langue moderne se fit sentir aussi chez les Arméniens orientaux (Arménie russe), querelle qui, comme chez les occidentaux, se termina de bonne heure par le triomphe de la langue parlée.

b) *ECOLES*

L'enseignement avant le XIXe siècle. — Quand les monastères furent désertés faute de pouvoir, pour diverses raisons, remplir leur rôle éducatif, le niveau intellectuel de la nation tomba à défaut d'établissements d'instruction. Cette situation provoqua la décadence littéraire dont nous avons exposés déjà les diverses phases. Les monastères jouant un rôle enseignant furent rares dans les derniers siècles, leur éloignement des centres urbains les rendant inaccessibles à la jeunesse, avide d'instruction. L'absence d'écoles força donc les parents de confier

à un maître privé l'éducation de leurs enfants. Ce maître, qui était le plus souvent le prêtre de la localité, ne possédant lui-même qu'une instruction limitée, pouvait à peine apprendre à ses élèves la simple lecture du *Psautier* ou du *Narek*. Les élèves devaient se considérer heureux si leur maître était à même de les initier aux éléments de la grammaire, de la logique et de l'histoire nationale. Dans les grandes villes, comme Constantinople et Smyrne, l'organisation était plus perfectionnée : le maître louait une chambre ou une boutique et y donnait l'enseignement à des élèves plus ou moins nombreux.

Les écoles et leur rôle après 1850. — Jusqu'en 1850, le nombre des écoles dignes de ce nom fut très limité : quelques écoles communales furent ouvertes en 1790 à Constantinople sur l'initiative de Chnork Amira. En province, la première école fut ouverte à Smyrne (1798). De même, en 1838, fut créé le collège de Scutari, dit *Djémaran*. Hors de Turquie furent fondés : une école à Astrakan (1810), un institut supérieur (l'Académie Lazarian), à Moscou (1816), un collège à Calcutta (1821), l'école Nercissian, à Tiflis (1824). A partir de 1850 les établissements scolaires tant en Turquie qu'en Russie étaient si nombreux qu'il est impossible de les énumérer. Vers 1870, il y avait des écoles modernes, même dans les petits villages, souvent avec des divisions de garçons et de filles, car on ne tenait plus pour inconvenant l'enseignement du sexe féminin.

La diffusion de l'instruction contribua grandement au progrès littéraire. Cela se conçoit facilement : les jeunes gens sortis des écoles multipliaient le nombre des lecteurs et fournissaient des écrivains. Ce résultat fut obtenu surtout à partir du jour où des écoles secondaires s'ouvrirent à Constantinople : les écoles Nercissian et Nubar - Chahnazarian à Hass-Keuy, l'école Bérbérian, à Kadi-Keuy (1876), transférée ensuite à Scutari, l'école Centrale, à Galata (1886), le collège Sanassarian, à Erzeroum (1881), sans parler des écoles des Mekhitaristes, à Venise et à Vienne, ni des écoles Mourad et Raphaël-

ian, qui existaient déjà, à Paris et à Venise, depuis 1846.

c) *JOURNALISME*

Rôle des journaux dans l'épuration de la langue. — Au XIXe siècle, surtout après 1850, les journaux jouèrent un grand rôle dans le développement de l'achkharabar et rendirent d'importants services à la littérature; les rédacteurs, forcés d'aborder toutes sortes de sujets (politiques, sociaux, scientifiques), étaient contraints d'inventer de nouveaux mots et de nouvelles locutions pour combler les lacunes de la langue à cet égard. Pendant la première moitié du XIXe siècle ils furent plutôt des publications littéraires que des feuilles d'information. Ils accueillirent des œuvres de tous genres : contes, nouvelles, poésies, études théologiques, philosophiques, historiques et linguistiques. C'est pourquoi il est impossible d'étudier aujourd'hui la littérature arménienne du XIXe siècle sans parcourir les plus importantes feuilles parues.

Le premier journal arménien *Aztarar* (= Le Moniteur) fut édité en langue classique, à Patras (Inde), de 1794 à 1796, sous la direction du prêtre Haroutioun Chmavonian. Au XIXe siècle, parurent quelques vingt-cinq journaux différents, dont près de la moitié, entre 1840 et 1850. De 1850 à 1860, vingt-cinq nouvelles feuilles virent le jour. Plusieurs d'entre elles furent éphémères, à défaut de moyens financiers ou faute d'encouragement du public. Autre circonstance intéressante : la plupart des journalistes, éditeurs de ces feuilles, se mirent en route sans espoir de profit matériel, mais uniquement poussés par le désir d'écrire ou dans le noble dessein d'être utiles à la nation.

d) *REFORME ADMINISTRATIVE*

Forme oligarchique de l'Administration.— Quand après la chute des Bagratides, les émigrés affluèrent en Occident, les seigneurs arméniens les accom-

pagnèrent, s'ils ne les avaient pas précédés. Ce furent ces princes qui dirigèrent les affaires intérieures des colonies. Après leur mort, leurs fils leur succédèrent. Avec le temps, ces générations princières s'éteignirent. Dès lors, les bourgeois renommés pour leur richesse ou pour leur influence, les remplacèrent pour diriger, avec plus ou moins d'arbitraire, avec plus ou moins de succès, les affaires civiles. Quelquefois ils s'immisçaient même dans les questions ecclésiastiques, qui, cependant, ressortaient en principe à la compétence du clergé.

Pour ce qui concerne les Arméniens de Turquie en particulier, ils avaient comme chef administratif un patriarche reconnu par les sultans, mais des citoyens enrichis par le commerce et la banque, nommés *amira*, s'introduisaient peu à peu dans les assemblées chargées de la conduite des affaires publiques. Le vulgaire (classe des artisans et des petits commerçants, dite *esnaf*) était exclu de ces assemblées. Souvent les patriarches eux-mêmes devenaient un jouet entre les mains des *amira*, ces *patriciens* qui les déposaient à leur gré. Les plus puissants — banquiers ou protégés de pachas bien en cour — arrivaient toujours à leurs fins grâce à cette protection. Souvent cette situation trouble se compliquait davantage lorsque la dissension s'introduisait parmi les *amira* eux-mêmes, soit par jalousie, soit pour des motifs d'intérêt personnel. Alors on assistait à une lutte acharnée dont les affaires nationales faisaient les frais.

Discorde entre le peuple et les amira. — Comme les orthodoxes grecs, les catholiques romains et les protestants avaient déjà des écoles secondaires à Constantinople, l'amira Garabed Balian, architecte impérial, voulut, avec quelques amis, fonder un collège équivalent à ces écoles. Avec l'assentiment du Patriarcat, ce collège appelé *Djémaran*, fut ouvert à Scutari, à la fin de 1838. Cependant, quelques années après, les adversaires de Balian, non seulement refusèrent l'aide promise, mais aussi ils firent

supprimer la subvention allouée par le patriarcat de Jérusalem; ils incitèrent même leurs amis à retirer de l'école leurs enfants, élèves payants. Privé de ces subsides, le Djémaran fut fermé en 1841. Le peuple, indigné, s'adressa à la Sublime Porte pour protester contre l'attitude des amira. En vertu d'un iradé, un conseil de vingt-sept membres choisis parmi l'*esnaf* fut chargé des affaires publiques, sans la participation du Patriarcat ni des amira (12 décembre 1841). Ce Conseil fut incapable d'établir un budget équilibré. En désespoir de cause, il sollicita le concours des amira et alla à la Sublime Porte pour offrir sa démission (25 septembre 1842). Ainsi, la direction des affaires revint derechef aux amira. Deux ans ne s'étaient pas passés que ceux-ci forçaient le patriarche Astvadzadour à démissionner, parce qu'il avait cessé de leur plaire; ils le remplacèrent par l'évêque Mathéos Tchouhadjian (1844).

Le peuple, qui, entre temps, avait commencé à s'intéresser de près aux affaires publiques, protesta contre cet arbitraire sans redouter ni la prison ni l'exil, car, grâce aux réformes décrétées en 1839 connues sous le nom de Tanzimat, la Turquie vivait désormais, du moins en principe, sous un régime libéral : la sécurité de la vie, de l'honneur et de la propriété, ainsi que l'égalité devant l'impôt étaient, tout au moins à Constantinople, assurées à tous les sujets ottomans sans distinction de religion et de race. Les amira comprirent que l'ère des arbitraires des pachas, leurs protecteurs, était sur le point de finir. De peur d'être totalement évincés des affaires, ils crurent bon d'être conciliants; ils obtinrent un firman instituant deux assemblées : une *Assemblée spirituelle* de quatorze membres ecclésiastiques; une *Assemblée suprême* de vingt-quatre membres laïcs, dont une moitié formée d'artisans, et l'autre, d'amira (1847). C'est ainsi que, pour la première fois, le peuple participa officiellement et *de jure* aux affaires nationales.

Pour être juste il faut dire que les amira avaient rendu jadis de grands services à la nation, comme bienfaiteurs, mécènes, etc., et que, même au

XIXe siècle, il y eut des familles d'amira (les Duzian, les Balian et Kazaz Haroutioun, qui, par leur désintéressement et leur dévouement, se distinguèrent des autres amira prévaricateurs et ambitieux.

Le mouvement libéral prit de plus en plus de l'extension, surtout à partir du jour où les jeunes gens, partis pour l'étranger pour y recevoir l'enseignement supérieur, revinrent dans leur patrie. Nourris des idées philosophiques du XVIIIe siècle et élevés sous l'influence de la révolution de 1848, dont beaucoup d'entre eux avaient été à Paris les témoins oculaires, ces jeunes gens propagèrent l'esprit révolutionnaire. Ils voulurent fonder un ordre constitutionnel, car le régime à deux assemblées ne leur donnait pas satisfaction. Le conseil suprême élu en 1855, où les démocrates avaient la majorité, nomma une commission chargée de l'élaboration d'un projet qui, approuvé au cours d'une assemblée le 24 mai 1860, fut ratifié par la Sublime Porte le 17 mars 1863. (On trouvera la traduction française de la Constitution arménienne, effectuée par Prud'homme, dans la *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies*, juillet et août 1862).

La Constitution nationale. — La loi constitutionnelle adoptée ainsi était inspirée de la Constitution française. Chaque circonscription électorale des Arméniens de Turquie élisait, au scrutin général et secret, des représentants à l'Assemblée nationale. Celle-ci, à son tour, choisissait deux conseils : eclésiastique et laïc, qui, réunis, formaient le Conseil mixte présidé par le Patriarche.

Le Patriarche était une sorte de président de la République élu par l'Assemblée nationale, avec cette différence qu'il avait pour le règlement des affaires administratives, des attributions plus larges. Il conservait en même temps son rôle d'intermédiaire entre la nation arménienne et la Sublime Porte. Ainsi, au sein de l'Etat ottoman était formé une sorte d'Etat qui administrait les affaires de la nation arménienne sans l'intervention du gouver-

nement ottoman : la direction des écoles, des églises, des couvents et des hôpitaux, de même que le choix des chefs religieux des diocèses, la perception des taxes au profit du Patriarcat, la procédure matrimoniale et successorale rentraient dans ses attributions.

Ce régime fut en vigueur jusqu'au jour où le gouvernement des Jeunes Turcs, par la loi du 19 juillet 1916, limita considérablement les prérogatives du Patriarcat : l'Assemblée nationale fut supprimée et le patriarche fut investi du même titre et des mêmes privilèges que ceux du catholicos d'Etchmiadzine. Par cette mesure la Sublime Porte visait un double but : enlever aux Conseils nationaux tout caractère politique; soustraire les Arméniens de Turquie de l'influence du chef suprême de l'Eglise arménienne, le catholicos d'Etchmiadzine, dont le siège se trouvait sur le territoire de l'Etat russe, en guerre avec la Turquie, à cette époque.

Influence du nouveau régime sur la littérature. — Les réalisateurs de la réforme politique des années 60 étaient presque tous au premier rang par leur talent littéraire et l'importance de leur rôle politique. Parmi eux le docteur Roussinian, Kricor Odian, Stépan Aslanian, le docteur Servitchen, Garabed Utudjian, Mekerditch Aghaton et bien d'autres avaient fait leurs études en Europe. De même, la grande majorité de l'Assemblée nationale était composée d'hommes de lettres et de professeurs. A cet égard, la réforme politique eut une influence primordiale dans l'histoire de la littérature moderne. La publication de livres et de journaux se multiplia; de nouvelles écoles s'ouvrirent, et celles qui existaient, furent réorganisées; l'enseignement des langues étrangères fut accru. La langue moderne, elle-même, dut beaucoup à la Constitution, car l'Assemblée nationale fut, dans la nouvelle société démocratique et libre, le berceau de l'éloquence politique et du style administratif, qui n'existaient pas auparavant : pour les discours prononcés et les textes

législatifs ou administratifs on dut créer des mots, des locutions, des tournures, qui acquirent droit de cité dans l'achkharabar et enrichirent cette langue. En somme, c'est à l'Assemblée nationale que se formèrent les orateurs profanes et les écrivains modernes.

2. CARACTERES GENERAUX DE LA LITTERATURE DE LA PERIODE DE TRANSITION

a) *Rupture avec le passé*

Dans la première partie du XIXe siècle, les représentants de la littérature étaient encore des écrivains connus sous le nom de *badvéli*. Leur bagage intellectuel était généralement limité : les matières d'enseignement ne comprenaient que la grammaire, les connaissances théologiques et exégétiques, la logique et l'histoire strictement nationale. Ces *badvéli* étaient souvent plus doctes en religion que les ecclésiastiques; tels étaient Péchtimaldjian et Déroyentz, et, avant eux, Erémia Tchélébi. Les poètes étaient eux aussi des *badvéli*. Leurs œuvres n'avaient ni sentiments ni élevation de pensées : leur travail consistait à mettre en vers rimés ou en vers blancs des pensées philosophiques mêlées à des renseignements historiques et à des sujets théologiques. Ils s'attachaient surtout à la forme; la beauté de la langue et du style étaient leur seule préoccupation. Leurs vers sortaient rarement du ton suranné de la didactique; c'étaient des poésies de commande ou de circonstance, en vers prétentieux, pleins de lieux communs. Elles exprimaient des sentiments que leur auteur n'avait pas, et n'étaient, en somme, que de plates versifications, car le poète ne faisait que s'assimiler les sentiments de ceux pour lesquels il écri-

vait. On compte à peine quelques exceptions, comme les mekhitaristes Tchakhtchakhian et Pakradouni, à Venise, Péchtimaldjian et Ezékian à Constantinople, qui parvinrent un peu à se détacher de la foule des versificateurs; cependant, de toute leur production il ne reste que quelques passages agréables, des descriptions de la nature plus ou moins réussies, des morceaux d'éloquence, mais peu de poésie, faute d'inspiration.

Tout cela changea dans la période de transition. Les écrivains rompirent avec l'ancienne mentalité, les anciennes tendances. La nouvelle génération, sortie des Universités européennes et des collèges arméniens récemment ouverts à Constantinople et à l'étranger (les collèges Mouradian - Raphaëlian, Nubar Chahnazarian, Nercissian, etc.), nourrie des lettres italiennes et françaises, ne pouvait plus se contenter de l'ancienne littérature qui avait encore conservé son caractère religieux. Les nouveaux auteurs étudièrent l'histoire et les traditions arméniennes qu'ils traitèrent dans leurs ouvrages. Les poètes chantèrent les sentiments et les pensées de la patrie arménienne et donnèrent l'essor à leurs aspirations. La poésie subit ainsi un changement radical; elle perdit son caractère religieux et didactique pour devenir laïque et imaginative. En outre, les écrivains cultivèrent tous les genres et marquèrent la fin de la littérature déclamatoire et le début d'une littérature plus vivante et plus moderne dans son esprit. Ils préparèrent la réaction contre le pédantisme.

b) *La littérature quant à la forme et au fond.*

Malgré ce renouveau, la littérature était encore loin de justifier son nom. L'achkharabar n'était pas encore entièrement épuré; la langue différait d'auteur à auteur; elle était confuse, pleine des locutions du grabar. Certains écrivains usaient encore le classique, sinon toujours, du moins dans un certain nombre d'écrits en vers et en prose. Et ceux qui

ne trouvaient pas l'arménien moderne suffisamment évolué pour s'en servir, mais y étaient forcés pour être compris du peuple, mêlaient leurs écrits de tournures classiques, à tel point qu'il en résultait un mélange bizarre. De plus beaucoup d'auteurs n'étaient pas encore débarrassés du style doctoral et boursouflé ni des formes oratoires et déclamatoires désuètes.

La littérature resta également imparfaite quant au fond, bien que comparée à celle de la période précédente, elle lui fut sensiblement supérieure. On cultiva de nouveaux genres (contes, nouvelles, satire, morceaux d'éloquence, écrits philosophiques, principalement dans le style de l'école romantique). Parmi les romantiques on cite K. Odian, Sétian, Mme Dussap, Démirdjibachian, Tchéraz, B. Tourian, Berbérian et quelques autres. Une grande impulsion fut donnée à la traduction des œuvres maîtresses représentatives de la littérature moderne de l'Europe, et à celle des romans de Victor Hugo, de Musset, de Dumas, d'Eugène Sue et d'autres auteurs. Très souvent, ces traductions étaient faites sans discernement, mais grâce à elles la langue se débarrassa de mots étrangers et de locutions vulgaires; elle fut assouplie et s'enrichit d'idées et de termes.

Des théâtres furent fondés à Constantinople, ce qui suscita des œuvres dramatiques, originales ou traduites. Les premières pièces furent composées par les Mekhitaristes pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle. La véritable production dramatique commença avec le P. Bédros Minassian (1799-1867) qui, de 1829 à 1845, donna à Venise une série de pièces historiques. Ensuite, un recueil renfermant des pièces en langue moderne sur des sujets autres que les sujets historiques parut à Vienne vers 1850. Toutes ces œuvres étaient pour la plupart des traductions, quelques-unes, imitées de l'étranger.

Vers 1870, on porta sur la scène arménienne les pièces de Corneille, Racine, Molière, Beaumar-

chais et d'autres auteurs français. Karékine Rechtouni (1840-1879), acteur de talent, composa quelques comédies et farces, pour les jouer lui-même. Hagop Baronian (1842-1891) écrivit *La Dot, Le Flatteur, Le Maître Baghtassar, Le Dentiste oriental*, etc. Mais les pièces préférées du peuple étaient celles ayant comme sujet l'histoire d'Arménie ou les fables nationales. L'actualité n'intéressait ni les auteurs ni le public. Ces œuvres sont presque toujours plates et sans vie, d'un faux romantisme, surchargées de tirades et de constructions maladroites. Les personnages sont des déclamateurs; leur langage est solennel, leur style prétentieux. Aussi, ne survécurent-elles pas à leur temps, dépourvues qu'elles étaient de forme vivante et artistique. Même les poètes de talent, tels que Béchiktachlian, Tourian et Térzian, échouèrent pitoyablement dans ces productions. De leurs pièces, il n'est resté aucune œuvre viable. Cependant, tout cela suffit à donner au public le goût du théâtre et de l'histoire nationale, par la reconstitution pittoresque du passé. Ainsi, l'engouement du public pour la scène fit espérer un épanouissement futur qui se manifesta effectivement dans la période suivante. (Sur le théâtre et les auteurs dramatiques de la période de transition, voir les articles du P. P. Djanachian : *Pazmaveb*, mai-juin 1950, p. 97-103, et juillet-août, p. 145-159).

Quant à la poésie, nourrie de l'esprit et de l'esthétique de l'Occident, elle donna naissance à un certain nombre de productions lyriques de valeur, véritablement inspirées et de grande envolée, ayant comme thème l'Amour et la Nature, souvent aussi, la glorification de la race et du patriotisme.

c) *Littérature patriotique*

Dans la période de transition, la littérature attira, pour la première fois, l'attention du public sur la situation politique du peuple arménien. Elle

peignit les souffrances qu'endurait l'Arménie sous le joug étranger; elle éveilla ainsi la conscience nationale. Ce réveil, parti des Arméniens de Turquie, gagna leurs compatriotes de Russie, et atteignit les moindres colonies arméniennes. Le mouvement avait pour foyers Constantinople et Smyrne, mais d'autres villes de Turquie et de l'étranger (Jérusalem, Varak, Etchmiadzine, Armache, Tiflis, Moscou, Venise, Paris) devenaient des centres de rayonnement.

d) *Journalisme*

Le journalisme aussi fit d'intéressants progrès. Le *Massis*, fondé en 1852 par Garabed Utudjian, s'améliora d'année en année. Certes, cet écrivain ne provoqua pas de grands mouvements d'idées, mais servit utilement la littérature, en publiant des articles littéraires et en créant une langue et un style journalistiques; il contribua ainsi à mettre la littérature à la portée de tous, car le public qui lit, n'est plus limité aux intellectuels.

Nouveau et très appréciable progrès avec la fondation de l'*Arévélk*, en 1884 : la langue s'épura davantage, les problèmes d'intérêt général furent traités d'une manière plus technique et plus ample; une large place fut réservée à la vie et aux questions mondiales.

Le nombre des lecteurs ayant grossi avec le développement de la culture moyenne, la qualité et le nombre des périodiques augmentèrent. On y aborda tous les sujets : philosophie, questions d'ordre général; on y cultiva tous les genres littéraires : poésie, satire, traductions, romans, ainsi que pièces de théâtres européennes en vogue. Voici les principaux organes qui furent créés. *Erkragound* (Le Globe) et *Grakan ev Imasdassirakan Charjoum* (Mouvement littéraire et philosophique) de Démirdjibachian, *Arévélian Mamoul* (Presse orientale) de Mamourian,

Tadron (Le Théâtre) de Baronian; *Sion*, rédigé par les moines du couvent de Saint-Jacques de Jérusalem; *Massiats Aghavni* (La Colombe de l'Ararat), publié à Paris par les vartabed Aïvazowski et Kalfayan; *Ardzvi Vaspourakan* (L'Aigle du Vaspourakan) du vartabed Khrimian, plus tard catholicos (à Varak, près de Van) ; *Méghou* (L'Abeille), rédigé par Sivadjian et Baronian; *Archalouys Araratian* (L'Aurore d'Ararat) de Balthazarian, à Smyrne. Bref, on put saluer ainsi la naissance d'une grande presse capable de tenir en Orient l'un des premiers rangs, digne de représenter l'Arménie devant l'Europe.

3. — AUTEURS DE LA PERIODE DE TRANSITION

KRICOR ODIAN (1834 - 1887) joua un important rôle dans la diplomatie de l'Empire Ottoman comme fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères de ce pays. Il était intime avec Thiers. Il tint aussi un rôle de premier plan dans les affaires intérieures arméniennes. Ayant été le collaborateur de Midhat pacha à l'établissement de la Constitution ottomane en 1876, il devint suspect au sultan Abd-ul-Hamid, et fut forcé de se réfugier à Paris où il mourut. Il est l'auteur de très nombreux articles de presse. Il écrit en une langue assez pure; il exprime, en un style concis, des idées solides, pleines de sentiments délicats. Sa correspondance, adressée de Paris au journal *Massis* en 1882-1883 sous le pseudonyme de *Vahram*, est particulièrement intéressante. On a publié de lui un volume contenant des lettres intimes et des discours, la plupart prononcés à l'Assemblée nationale arménienne, de 1861 à 1870.

NAHABED ROUSSINIAN (1819-1886), médecin, doit sa célébrité à son talent d'orateur et à son rôle dans l'élaboration de la Constitution nationale, dont il fut l'un des promoteurs les plus zélés. Il est l'auteur de l'*Orthologie de l'Arménien moderne* (Voir supra, p. 262). Il publia des *Almanachs* et donna des traductions, dont une de *Ruy Blas* (1872).

DZERENTZ (1822-1888), de son vrai nom Hovsep Chichmanian, était médecin. Il se fit une renommée par trois romans : *Thoros Lévoni* (1877), l'*Enfantement* (1879), *Théodore Rechtouni* (1881), où l'évocation du passé tient une grande place. Il possède une forte imagination, présente des images agréables. Ses typles flattent l'amour-propre national, mais se ressemblent tous; ce sont des héros indomptables qui luttent pour la liberté. L'auteur devient souvent un annaliste d'événements historiques, au lieu de se confiner dans sa tâche de romancier. C'était l'époque où le roman historique faisait fureur et où on aimait de préférence évoquer les temps glorieux de l'Arménie, en se conformant ainsi au goût du public.

MEKERTITCH ADJEMIAN (1838-1917) a écrit des poésies en un style délicat et simple, parues en volumes en 1871, 1887, 1892 et 1908, mais dépourvues d'imagination. Poète supérieur à sa réputation, il simule l'émotion plus qu'il ne la ressent. Il a traduit des pièces de théâtre, les chansons de Béranger, les *Fables* de La Fontaine et le *Livre du Peuple* de Lamennais.

SRABION HEKIMIAN (1832-1892) publia, en 1857, un gros volume : *Chansons, Poèmes et Pièces de théâtre*, la majeure partie en grabar. Un souffle d'ardent nationalisme inspire ses œuvres, mais la gloire le combla au-delà de ses mérites comme poète. Il fonda la scène arménienne de Constantinople. Il fournissait le répertoire de pièces écrites ou traduites par lui. Il a donné, entre autre, la version armé-

nienne de *Polyeucte* de Corneille, qu'il fit représenter au Théâtre oriental (Nahoum) dont il était le directeur.

MEKERTITCH BECHIKTACHLIAN (1828-1868) chanta principalement l'amour et le patriotisme avec romantisme et dans le genre lyrique, sous l'influence de la littérature italienne, notamment. Il a peu d'originalité; par contre, s'exprimant avec un art fin et gracieux, il eut le mérite d'avoir apporté dans la poésie arménienne moderne une sensibilité que l'on chercherait vainement chez les poètes qui l'ont précédé. Chez ceux-ci, en effet, la science, les idées, ainsi que les sentiments exprimés artificiellement avaient plus de part que les élans spontanés du cœur. Il eut le pressentiment d'une vie brève. Son vers est pathétique, lorsqu'il peint ses propres souffrances. Le premier, il sut atteindre cette sincérité de sentiment qui trouva ensuite une réalisation plus parfaite dans l'œuvre de Bédros Tourian. Béchiktachlian a écrit en grabar et en achkharabar. Ses œuvres en grabar, dans un style classique, sont plus parfaites que ses écrits en langue moderne. Il concourut à la fondation du théâtre arménien (1856) et parut comme artiste sur la scène. Comme auteur dramatique, il donna des pièces, la plupart tirées de l'histoire ancienne de l'Arménie. Elles sont d'un style ampoulé et déclamatoire, mais le souffle patriotique qui les anime, souleva jadis un vif enthousiasme populaire.

HOVHANNES HISSARIAN (1827-1904) publia la revue *Banasser* (1851-1359) où il écrivit *Khosrov et Makrouhi*, roman, qui fut pour son temps, en dépit de ses points faibles, un ouvrage romantique remarquable, tant par la langue que par le sujet.

BEDROS ATAMIAN (1849-1891), acteur en vogue, obtint comme artiste de talent exceptionnel, une grande réputation dans les rôles d'Hamlet, d'Othello et de Corrado. Comme poète, il n'a pas de mérite particulier, mais ses vers dénotent chez l'auteur un

cœur sensible. Il a publié : *Poèmes et Traductions* (1880), *Shakespeare, la Source et les Critiques de son Hamlet* (1887).

SRABION TEGHELIAN († 1919) a écrit des pièces de théâtre de valeur médiocre. Il a laissé des traductions dont *Hernani* d'Hugo et *Thérèse* de Dumas.

GARABED PANOSSIAN (1826-1905) fonda et dirigea deux écoles dont une de filles. Il se consacra au journalisme en publiant, à partir de 1859, une feuille turque en caractères arméniens, le *Manzoumé-i.Efkiar* qui parut plus ou moins régulièrement jusqu'en 1896. Polémiste libéral et populaire, il fut célèbre pour ses critiques acerbes et hardies qui lui attirèrent parfois l'animosité des autorités nationales.

ARMENAG HAIGOUNI (1835-1866) fit paraître en 1857 la revue *Moussaïk Massiats* (les Muses de l'Ararat), puis d'autres journaux. Il était l'auteur le plus moderne de son temps. Il avait des dons de publiciste et de polémiste, doublés de connaissances scientifiques et philosophiques. Il s'attaqua aux préjugés et batailla contre les prêtres comme aussi contre le protestantisme que des missionaires américains venaient de propager chez les Arméniens. Ecrivain fécond, il a laissé de nombreux volumes touchant divers genres littéraires, en une langue moderne, qui, pour l'époque, est considérée comme très pure. Il a écrit aussi un roman, *Elisa* (1861), récit romantique sans grand valeur littéraire.

KHOREN NARBEY (1831-1892), archevêque, orateur célèbre, publia trois volumes de poèmes : *La Lyre de l'Emigré, Les Rosiers, Ombres arméniennes;* une tragédie, *Archak II*, tirée de l'antiquité arménienne, et une comédie, *Alla franca*. Il a une langue harmonieuse, beaucoup de goût et de sensibilité, mais le manque d'originalité diminue la va-

leur de ses poèmes, dont une grande partie est écrite en grabar. Il traduisit les *Harmonies poétiques* de Lamartine et rédigea à Paris la revue *Massiats Aghavni.*

TOVMAS TERZIAN (1840-1909) fut peut-être le poète le plus artiste de son temps. Sa lyre a des cordes sensibles; ses poésies sont pleines de vigueur et de vrai lyrisme. Il est souvent d'une originalité remarquable, mélange agréable de pensées arméniennes et européennes. Ses poèmes, écrits en grabar et en achkharabar, sont réunis en deux volumes (Venise, 1929). Il a écrit aussi quelques pièces de théâtre, de valeur médiocre.

HAROUTIOUN SIVADJIAN (1831-1874) publiciste combatif, fut le premier à persifler les abus et les vices de son temps, dans le journal *Méghou* (Abeille) qu'il rédigea depuis la fin de 1856 jusqu'à la fin de 1862, en 1865 et, enfin, de 1870 à 1872. Il a traité également des questions sérieuses. Ses articles émanaient d'une plume pleine de verve.

SIMON FELEKIAN (1835-1904), orateur, publiciste, poète, publia deux volumes : *Fleur flétrie et émigrée* (1884), *Sassoun et Zeïtoun* (1900), qui contiennent des poèmes en langue moderne et en grabar ou pseudo-grabar, d'un souffle tantôt classique tantôt romantique.

HOVHANNES SETIAN (1853-1930) a laissé un volume intitulé *De l'Aube au Crépuscule* (1912), recueil de poésies et de pages de prose, écrites de 1896 à 1912. Il est maître en l'art de manier la langue arménienne, mais il manque parfois de souffle poétique; il chante en un style romantique dénué de tout réalisme.

STEPAN OSKAN (1825-1901) publia à Paris deux journaux : l'*Arévélk* (L'Orient) (1855) et l'*Arévmoudk* (L'Occident) (1859), qui cessèrent bientôt de paraître, par suite de leurs tendances audacieuses

et agressives. En Italie, il donna des leçons aux fils de Cavour et servit, en même temps, de secrétaire à cet homme d'Etat. Après la mort de celui-ci, il retourna à Paris où il reprit la publication de l'*A. révmoudk* qui reparut ainsi de 1864 à 1865. En 1867, il fonda à Smyrne *La Réforme*, journal rédigé en français, jusqu'à sa mort. Il fut l'ami de Gambetta et d'Edmond About. C'est un des rares écrivains de son époque qui montra un véritable tempérament d'écrivain, tant par le fond que par la forme. Sa langue est de l'achkharabar, pur pour l'époque.

GARABED UTUDJIAN (1823-1904) fonda en 1852 le journal *Massis* dont il assuma seul la direction et la rédaction pendant trente-deux années; la période de 1879-1884 fut particulièrement brillante. En 1884, ce journal céda la place au quotidien *Arévelk*, et devint une revue littéraire. La culture européenne fit d'Utudjian (il avait étudié à Paris) un excellent journaliste. Bien que foncièrement défenseur d'opinions avancées, il fut fortement attaché aux traditions nationales. Il fustigea le clergé ignorant et fanatique, ainsi que les faux savants, sans vouloir cependant bouleverser l'ordre existant. Il a donné de nombreuses traductions, la plupart des romans. Nous avons signalé précédemment le rôle important qu'il joua dans l'amélioration de l'achkharabar.

KRICOR TCHILINGUIRIAN (1839-1916) est connu comme journaliste hardi (il est le fondateur du *Dzaghig* (La Fleur) et surtout comme traducteur infatigable des œuvres de l'abbé Prévôt, de Lamartine, de Victor Hugo, de George Sand, d'Octave Feuillet, d'Eugène Sue, d'Eugène de Mircourt, etc. Dans son *Voyage à Constantinople* (1883) il raconte, sous forme de lettres, les vicissitudes qui affligeaient alors les mœurs constantinopolitaines. Il a employé un achkharabar épuré. Ses traductions ont grandement contribué au perfectionnement de cette langue.

HAGOP GOURKEN (1850-1914 fonda, en 1876, et dirigea jusqu'en 1896, une école sous le nom de *Maison arménienne d'éducation*. Spécialiste de l'arménien classique, en collaboration avec M. Karakachian, il publia, de 1886 à 1888, la revue *Goût de la Littérature de l'Age d'or*. Son principal ouvrage est le *Voyage à Athènes et Smyrne*, écrit en une langue moderne très mêlée de grabar.

GARABED KARAKACHE (1840-1902), économiste de valeur, rédigea, en 1887, un hebdomadaire français : la *Gazette économique et financière*. Il a des poésies qui se signalaient par la fraîcheur du sentiment. Il est connu comme auteur d'excellentes traductions de poèmes européens, publiées en librairie en 1879 et 1886.

MEKERTITCH KHRIMIAN (1820-1906), connu sous le nom de *Haïrik* (Petit Père), fut l'un des patriarches arméniens (1869-1874) et l'un des catholicos (1892-1906) les plus populaires. Prédicateur émouvant et entraînant, il fonda la premère imprimerie arménienne au cœur même de l'Arménie (au couvent Varak, près de Van) ; il y édita le journal *Ardzvi Vaspourakan* (L'Aigle du Vaspourakan) (1858-1863), qu'il avait fondé à Constantinople, en 1855, dans le dessein de travailler à l'éducation de la population des campagnes. Ses œuvres sont : *La Famille du Paradis* (1876), *Le Discours de la Croix* (1876), *Celui qui invite (à voir) l'Ararat* (1850), *Celui qui invite (à voir) le pays de la Bonne Nouvelle* (1851), *La Perte du Royaume des Cieux* (1896), *Sirak et Samuel* (1878), *La mauvaise Nouvelle de Van* (1877), *La mauvaise Nouvelle d'Arménie*(1877), *L'Aïeuil et le Petit-fils* (1894), etc. Dans toutes ses œuvres, tant en vers qu'en prose, écrites d'une plume allègre, il y a un souffle patriotique et religieux qui se manifeste par un langage original et énergique. Son style simple, parce qu'il est naturel, n'exclue pas l'éloquence; l'auteur émeut quand il pleure les malheurs de la patrie, les ruines des villes et les

massacres d'Arméniens. Sa poésie a de l'envol, mais elle est sans art.

KAREKIN SERVANDZDIAN (1840-1892), évêque, composa des ouvrages, principalement folkloriques: *Thoros Aghpar ou le Voyageur d'Arménie* (1879), *Des Anciens et des Modernes* (1874), *La Manne* (1876), *Hamov-Hodov* (1884), *Grotz ou Brotz* (1874). Ce dernier contient l'épopée nationale appelée *David de Sassoun ou la Porte de Mher*, prise pour la première fois en 1871, de la bouche même du peuple. Par ses écrits et ses sermons, ce prélat contribua au réveil du sentiment patriotique, et jouit, de ce fait, d'une grande popularité. Son style est imagé, sa langue suave.

MATHEOS MAMOURIAN (1830-1901), professeur et directeur d'école à Smyrne, fonda dans cette ville la revue *Arévélian Mamoul* (La PresseOrientale) qu'il rédigea lui-même avec succès jusqu'à sa mort; après lui, son fils la continua jusqu'en 1909. Il est connu par ses nombreuses traductions de romans français. Il écrivit *L'Homme de la Montagne Noire* où il ne montre que peu de talent comme romancier. Par contre, son *Epistolier anglais* (1880) et son *Epistolier arménien* (1872) contiennent de belles pages; le dernier surtout peut être considéré comme une œuvre remarquable. Mamourian fut un des polisseurs de l'achkharabar et l'un des meilleurs ouvriers de la littérature moderne qu'il servit de sa plume féconde de polémiste et de son talent de publiciste.

EGHIA DEMIRDJIBACHIAN (1851-1908) fonda et rédigea l'*Erkragound* (Le Globe) (1884-1888) et le *Grakan ev Imastassirakan Charjoum* (Mouvement littéraire et philosophique) (1883- 1888). Il eut une activité littéraire multiple : il laissa des contes, des poésies, des écrits oratoires, économiques, philosophiques, etc. C'est lui, peut-être, qui, le premier parmi les Arméniens, introduisit dans la littérature des pensées philosophiques et lui donna un

caractère esthétique. Sa philosophie, essentiellement positiviste, ne s'attacha pas à une doctrine définie. Il fit souvent l'apologie de doctrines contraires, tantôt croyant, tantôt sceptique, tantot rêveur et mélancolique, tantôt pratique. Il fut plutôt un penseur qu'un rêveur, un poète. Ses changements d'humeur devaient être attribués à un déséquilibre mental: étant encore jeune, il tenta de se suicider et mourut effectivement de cette mort à l'âge mûr. Tchéraz l'a appelé le Gérard de Nerval arménien. Quoi qu'il en soit, Démirdjibachian fut un homme de lettres d'un rare talent. Il montra dans ses meilleures pages une vive imagination, des transports poétiques souvent exprimés en une langue musicale. Sa prose tend à des effets lyriques; dans ses descriptions de la nature ou dans l'exposition de ses sentiments personnels cet écrivain est un poète. Parfois la phrase, harmonieusement cadencée, devient emphatique et déclamatoire.

HAGOP BARONIAN (1842-1891) publia, en 1865, son premier ouvrage, *Le Dentiste oriental*. Il fut rédacteur du journal *Eprad* (Euphrate). Il prit ensuite la direction de *Méghou* (Abeille), de 1872 à 1874, date à laquelle il fonda son journal *Tadron* (Le Théâtre) (1874-1877), puis il publia successivement les satiriques *Louys* (Lumière), *Dzidzagh* (Sourire), *Khikar*, et en librairie, les volumes suivants: *Gros Bonnets de la Nation, Les Honorables Mendiants, Une promenade dans les Quartiers de Constantinople, Le Frère Balthazar*, (traduit en français, Ernest Leroux, Paris, 1913) et d'autres moins importants.

Il fut le premier satirique arménien au sens exact et large du terme. Il lut dans leurs textes les auteurs de l'ancienne Grèce et les classiques français (Molière), mais il ne subit l'influence d'aucun d'eux, n'ayant pris ses sujets que dans le milieu arménien. Doué d'une acuité d'observation, il fit la critique des travers humains avec une verve spirituelle; il n'épargna aucune des classes de la société. Dans son abondante œuvre, les parties d'actualité sont mal-

heureusement sont périmées.

Baronian s'est servi d'une langue moderne pure, avec, ça et là, une certaine prolixité. Il est l'un des rares auteurs de la période de transition dont on lise encore les ouvrages.

BEDROS TOURIAN (1851-1872) mena une existence de misère; il disparut prématurément, au moment où il s'élevait aux sommets de la poésie. Il laissa des morceaux entièrement personnels, dans lesquels il chanta, avec un bel accent naturel, ses rêves déçus, ses amours malheureuses, ses peines et ses souffrances. Ses tourments et la pensée de la mort, qui le poursuivait, lui inspirèrent des œuvres pleines de tendresse, de tristesse et de noble mélancolie. Une foule de jeunes gens crurent reconnaître leur âme dans l'âme tourmentée de ce poète qui berça la romantique génération de 1870-1890. Son art est dénué d'artifice, ses poésies, écrites en langue moderne épurée pour l'époque, ont une technique défectueuse, mais, émanant d'un poète-né, elles conservent encore aujourd'hui leur fraîcheur. Il écrivit aussi des pièces de théâtre, tirées, la plupart, de l'histoire ancienne de l'Arménie, œuvres en général médiocres.

Les vers de Tourian ont été traduits en langues étrangères : en français, par A. Tchobanian, dans la revue belge *La Pléïade* (années 1894-1896, n°s 69-75, 77-84), et dans ses *Poèmes arméniens* (Paris, 1902) ; par M. Tchéraz, dans l'*Arménie*, le journal *Vie et Poésie*, et le *Museum*, vol. XIII, p. 357-366). En anglais, par Alice Stone Blackwell, dans son volume intitulé *Armenian Poems* (Boston 1896).

MINAS TCHERAZ (1852-1929) passa la majeure partie de sa vie à faire de la politique. Il fut député à l'Assemblée nationale et secrétaire général du patriarcat de Constantinople. En cette qualité il fit partie d'une délégation, qui, sous la présidence de l'ex-patriarche Khrimian, fut chargée par le patriarche Varjabédian de demander au Congrès de Berlin (1878) que des réformes administratives et

judiciaires fussent appliquées par le sultan en Arménie turque. De 1886 à 1889, il fut directeur de l'Ecole centrale de Galata. A partir de 1889, il consacra toute son activité à la cause arménienne et à la propagation de la culture arménienne. Dans ce dessein, il fit en Europe des démarches diplomatiques, des conférences politiques et littéraires, publia des journaux, à Londres l'*Armenia - L'Arménie*, à Paris, *L'Arménie*, de 1898 à 1906. Il eut ainsi une carrière mouvementée de diplomate bénévole. Enfin, il collabora à de nombreux journaux français. En 1890, il fut nommé professeur d'arménien au King's College, en Angleterre. Il exerça une activité littéraire féconde, surtout dans la première partie de sa vie. Il occupa aussi une place de premier plan non seulement par son talent d'écrivain, mais encore comme rénovateur de la langue et de la littérature moderne. On a de lui les ouvrages suivants : *Essais littéraires* (1874), qui contient entre autres, sa *Grammaire éclectique; Education nationale* (1876), recueil de discours pédagogiques; *Plume et Epée* (1881) renfermant les articles qu'il écrivit, en réponse aux critiques qui lui furent faites au sujet de l'achkharabar éclectique; *Nouvelles orientales* (1927). Nous avons aussi de lui quelques petits volumes : *Qu'avons-nous gagné au Congrès de Berlin ?* (1878), *L'Arménie et l'Italie* (1879). Parmi les œuvres qu'il composa en français pendant son séjour à l'étranger, il faut citer : *Poètes arméniens* (1913), *Orient inédit* (1912), *Nouvelles orientales* (1911).

EGHIAZAR MOURADIAN (1841-1891) acquit par son travail opiniâtre un bagage de connaissances pratiques et des conceptions pédagogiques personnelles. Les manuels scolaires qu'il publia, sont inspirés de cette méthode, neuve pour l'époque. Sa compétence dans les lettres arméniennes et étrangères était grande. Il s'est révélé un critique impartial et indépendant dans les questions de politique nationale. Ce critique fut aussi poète; il écrivit des

poèmes harmonieux pleins de verve. Ses *Méditations poétiques* parurent après sa mort (1929).

RETHEOS BERBERIAN (1851-1907) fonda, en 1876, une école secondaire à Constantinople, qui donna à la nation arménienne des centaines de bacheliers, dont beaucoup devinrent des écrivains et intellectuels illustres. Il fut le maître de toute une génération. Il remplit aussi diverses fonctions publiques. Il avait les compétences les plus diverses, fort surtout en sciences philosophiques et pédagogiques ainsi qu'en histoire littéraire universelle. D'esprit essentiellement classique et académique, il fut, comme écrivain, pédagogue, orateur, la figure la plus marquante des Arméniens de Turquie de son temps. Ses principales œuvres sont : *Premières Feuilles* (1877), recueil de poèmes et de discours, suivis de la version en grabar de *La Mort de Socrate* de Lamartine; deux conférences : *Infortune et Pitié, Le Beau et les Beaux-Arts* (1880) ; *Hommes et Choses* (1885) ; *Les Paroles d'un Instituteur* (1901) ; *Ecole et Littérature* (1907) ; *Pensées et Souvenirs* (1903), et deux traductions : *Paroles d'un Croyant* de Lamennais, *Hermann et Dorothée* de Gœthe. Les œuvres de sa première période littéraire sont écrites dans le style romantique. Sa langue est mêlée de grabar. Après 1890, sa syntaxe et son vocabulaire s'éloignent de plus en plus de la tournure et du lexique du grabar. Sa prose est majestueuse, d'allure académique; ses vers ne manquent pas d'inspiration, mais la versification en est souvent défectueuse, car le poète ne donnait pas beaucoup d'importance à la facture et à la rime.

Mme SRPOUHI DUSSAP (1842-1901) est la première femme de lettres en date, après Mariam Karakachian. Ecrivain d'esprit cultivé, elle a laissé trois romans de caractère romantique : *Maïda* (1883), *Siranouche* (1884), *Araxia* (1887), où, la première, elle a émis des revendications féministes. Sa langue est limpide, son style est clair, mais l'action

et la structure de ses romans sont déficientes. Malgré leurs défauts, ces œuvres firent sensation dans la vie littéraire des Arméniens de Turquie du XIXe siècle, comme la première tentative d'une femme auteur, qui écrivait des romans à une époque où ce genre littéraire était dans ses langes. Elle a laissé aussi un petit volume sous le titre *Un Exposé sur la Langue moderne arménienne* (1880).

GALOUST KOSTANDIAN (1843-1898) avait étudié la philosophie et les sciences pures dont il voulait être vulgarisateur. Adepte de la doctrine positiviste d'Auguste Comte, il publia, entre autres, un ouvrage intitulé : *De la Méthode* (1878) où il démontre que le *Progrès par la Science* ne pouvait se réaliser que par la méthode expérimentale. Ses compatriotes lui ayant fait grief de ses tendances matérialiste, il les bouda et cessa d'écrire en arménien, trouvant que ses lecteurs n'étaient pas mûrs pour comprendre les matières qu'ils traitait. Dès lors, il n'écrivit qu'en français.

MESROP NOUBARIAN (1842-1924) fut le traducteur fécond des œuvres de Racine, de Boileau, de Molière, de La Fontaine, d'Hugo, de Gœthe etc. Il est aussi l'auteur du *Dictionnaire français-arménien moderne* (1892), le meilleur du genre, à l'époque.

VAHAN BARDIZAKTSI (1850-1909), archimandrite, de son vrai nom Minassian, publia à Constantinople la revue *Louys*. Ses principales œuvres sont : *Littérature orale et Fables* (2 vol. 1893 et 1904) et *Moinillon, Souvenirs fragmentaires* (1895). Ce dernier ouvrage est une sorte d'autobiographie écrite en un style gai, avec une verve truculente. Les mœurs de ce religieux différaient de celles des ecclésiastiques arméniens de son temps ; il ressemblait aux joyeux moines bon vivants du moyen âge européen.

2. PÉRIODE CONTEMPORAINE

(1890-1950)

VUE GENERALE

Pendant cette période la langue moderne acquiert sa forme définitive. Bien entendu, lorsque nous disons « forme définitive », il ne faut pas prendre ce terme dans un sens absolu. L'achkharabar ne pouvait en effet se figer, puisque, langue vivante, elle continue à se perfectionner, grâce à son extrême souplesse. Toujours est-il que le vocabulaire se régularise, les règles de la grammaire se précisent. Ceux qui emploient une langue farcie de grabar, se font plus rares; la génération en est tout à fait éteinte au début du XXe siècle. Ainsi, l'arménien moderne est affranchi de la tutelle du classique. La littérature se différencie aussi de celle de la période précédente par le fond, les sujets traités et la manière de les traiter. Les genres se transforment dans le sens de l'observation, objectivement précise. Les questions morales sont laissées de côté; les effusions patriotiques cèdent la place à l'étude des mœurs et du milieu arménien. C'est l'époque du réalisme.

1. NOUVELLES TENDANCES

Le Haïrénik et ses collaborateurs. — — Le passage du romantisme au réalisme ne fut pas brusque. On en perçoit les premiers signes avant-coureurs vers 1885 lorsque le quotidien *Arévélk* est créé (1884) et que l'hebdomadaire *Massis*

a amorcé une nouvelle orientation littéraire. La véritable révolution ne commença qu'avec la parution du quotidien *Haïrénik*, en juillet 1891. Arpiar Arpiarian fut l'animateur et le rédacteur en chef de ce quotidien où les jeunes écrivains eurent leur point de ralliement. Arpiarian faisait déjà partie du groupe qui dirigeait l'*Arévélk* et le *Massis*. Mais, placé sous la dépendance financière d'un comité rétrograde et arbitraire, la tâche lui était rendue difficile. C'est dans une publication absolument indépendante qu'il pouvait réaliser pleinement ses conceptions du journalisme et de la littérature nouvelle. Cette publication fut précisément le *Haïrénik* dont la notoriété grandit de jour en jour; il devint une importante feuille à la fois moderne et populaire, ayant ses rubriques politique, économique, scientifique et littéraire, très estimées des lecteurs qu'il retint aussi par l'attrait du roman feuilleton. Ainsi, la date de la fondation de ce quotidien fut en même temps celle de la création du journal moderne.

Arpiarian obtint ce résultat en groupant autour de sa personne et de ses idées des hommes de talent très jeunes. Leur aîné et leur chef, il venait d'atteindre la quarantaine; les autres (Pachalian, Zohrab, Gurdjian, Gamsaragan, Séhpossian (Chanth), Srmakéchkhanlian, Panossian, Alpiar, Tchobanian) étaient des jeunes gens de vingt à trente ans. Nous voyons Tchobanian et Chanth, seuls survivants de la génération des années 90, au centre de la vie intellectuelle, déployant encore aujourd'hui une activité débordante dans la vie publique.

Le *Haïrénik* qui poussa l'esprit critique aussi loin que lui permit la censure turque, avait ce mot d'ordre: «guider l'opinion arménienne, au lieu de se laisser guider par elle». Il réclamait la réforme des mœurs ecclésiastiques, flétrissait la cupidité du clergé, s'élevait contre une fausse conception de la morale et insistait sur la nécessité de réorganiser l'éducation nationale. Il propageait des idées démocratiques, réagissait contre la pernicieuse activité des personnalités riches et influentes, les «Excellences»

du régime en vigueur, et se montrait l'adversaire résolu et intransigeant des aristocratiques «Effendis» (gros bonnets).

Triomphe du Réalisme. — Depuis 1850, la littérature arménienne avait traversé une période d'incertitudes et de tâtonnements. Les écrivains, n'ayant pas de direction propre, s'étaient joints aux romantiques français, au lieu de chercher leur voie dans la peinture exacte des divers aspects de la vie arménienne. On traduisait des romans mal choisis. On écrivait des œuvres sur des sujets largement généraux, laissant de côté ce qui était authentiquement national. Les poèmes et les romans, pleins de clairs de lune, de sombres forêts, de promenades sur les lacs, de larmes abondantes, de douleurs désespérées à la mode romantique avaient inondé le marché. Ou bien on composait des discours grandiloquents et boursoufflés, d'un style emphatique et déclamatoire sur des thèmes outrés et surhumains. Les belles tournures tenaient encore souvent lieu de pensée et d'inspiration.

Un changement radical s'opéra vers 1890. On rompit avec le passé. Avec la naissance de l'esprit moderne apparut l'école réaliste qui s'efforça de peindre les personnes et les choses telles qu'elles apparaissaient. La langue acheva de se former; on abandonna ce langage prétentieux et plein de périphrases que parlaient les écrivains. La littérature s'enrichit d'œuvres originales, de romans, de chroniques, de nouvelles; les fantaisies et les écrits satiriques firent leur apparition. Une période de maturité s'ouvrit pour les Arméniens de Turquie. Les genres les plus fins des lettres européennes eurent ainsi leurs représentants arméniens. Au lieu des mots sonores et creux du grabar, on forgea des termes pittoresques et vibrants. (A. Tchobanian, *Notre Public, Haïrénik* du 22 Juillet 1891).

De plus, un souffle national ranima les productions littéraires. Un certain nombre d'écrivains, — Gamsaragan, Gurdjian, Pachalian, Srmakéchkhan-

lian, plus tard, R. Zartarian et d'autres — dans leurs récits et romans prirent pour sujets des scènes de la vie provinciale; ils peignirent les mœurs de la capitale et de la province, campèrent des types foncièrement, spécifiquement arméniens. Le terroir devint une source d'inspiration nationale. Ainsi, la réaction contre les procédés artificiels nous ramena au réalisme, ce qui libéra et renouvela tous les genres et donna naissance à une littérature nouvelle.

La littérature dramatique fit aussi des progrès. Nous avons déjà signalé le peu de valeur des pièces théâtrales composées entre 1850 et 1890. Cenpendant, malgré leur médiocrité, elles avaient à l'époque suscité l'engouement du public pour la scène et fait espérer un épanouissement futur, comme il arriva effectivement entre 1890 et 1950. A. Tchobanian donna la *Calomnie* (1893) qui, remaniée, fut représentée à Paris, en 1944 (Un autre drame de cet auteur : *Le Miracle*, écrit en 1945, fut joué à Paris en 1946). Yervant Odian écrivit, en collaboration avec Mikaël Gurdjian, son *Tcharchili Artin Agha* (1906).

Plus tard, le théâtre des Arméniens occidentaux devait s'enrichir de nouvelles pièces, plus réussies que celles de la période de transition. Ces œuvres sont, en majeure partie, tirées de la vie arménienne: *Anciens dieux* (1912), *L'Enchaîné* (1918), *La Princesse de la forteresse tombée* (1921), *Empereur* (1914), *Ochin Bayle* 1945) par Lévon Sehpossian (Chanth) ; *Arménouche* (1918) par Gévond Méloyan; *Stépan Sunétsi* (1938) par Ochagan; *Dalila, Mahomet II, Sapho* par Eghia Kasparian; *Ara et Chamiram*, par Kaspar Ipékian; *Grigor Narékatsi et Sembat II* (1950) par Nichan Béchiktachlian.

2. RALENTISSEMENT DU PROGRES LITTERAIRE

La floraison littéraire des années 90 coïncida malheureusement avec des conditions politiques défavorables.

La délégation envoyée à Berlin, en 1878, sous la présidence de l'ex-patriarche Khrimian avec mission de demander au Congrès l'application de l'article XVI du traité de San Stéfano, échoua. Les Grandes Puissances ne voulurent pas prendre d'engagements contractuels tangibles pour l'introduction de réformes dans les provinces orientales de la Turquie habitées par les Arméniens. Plus tard, l'article XVI des Préliminaires de San Stéfano, remplacé par l'article LXI du Traité de Berlin, demeura lettre morte. Les massacres et les exactions turcs continuèrent de plus belle; la garantie pour la vie, les biens, l'honneur des Arméniens fut un vain mot. C'est alors que la jeunesse arménienne, désespérant de l'intervention européenne pour améliorer le sort de la nation, décida de prendre elle-même sa cause en mains; elle provoqua un mouvement révolutionnaire en vue de protéger ses frères de race, les paysans arméniens, contre les vexations des Turcs et des Kurdes.

A peine le premier organisme révolutionnaire, le *Hentchak,* fut-il fondé (1888) que le sultan Abdul-Hamid, à titre de représailles, redoubla les persécutions. Il organisa de nouveaux massacres, condamna à la prison, à l'exil et au gibet, même ceux des intellectuels qui n'avaient pris aucune part à l'action révolutionnaire. La terreur régna dans tout le pays. Dans les rues de Constantinople, capitale de l'Empire, d'innocents Arméniens furent égorgés sous les yeux des ambassadeurs européens (1896). Le peuple se mit à émigrer par milliers d'individus; parmi eux, presque tous les collaborateur du *Haïrénik.* Ainsi, le progrès littéraire qui autorisait les plus grandes espérances, fut brusquement interrompu, cependant qu'à l'étranger l'activité intellectuelle renaissait avec un caractère franchement révolutionnaire.

Malgré toutes ces traverses, l'orientation littéraire, commencée dans les années 90, laissa des traces parmi les Arméniens de Turquie. Ceux qui étaient restés dans le pays, écrivirent de façon à être tolérés par la censure turque; ils furent suivis par les jeunes débutants dans les lettres. Seulement, la littérature perdit beaucoup de son caractère natio-

nal; elle fut largement ouverte aux influences étrangères, en particulier, françaises. A peine un ou deux genres (la poésie et la critique) eurent-ils quelques représentants saillants. D'une manière générale la médiocrité régna jusqu'en 1908. S'il y avait des adeptes de l'école décadente française et du symbolisme, leurs œuvres n'étaient, pour la plupart, guère plus que des tentatives maladroites.

3. SECONDE REGENERATION DE LA LITTERATURE CONTEMPORAINE (1908-1915)

Grâce au rétablissement, en juillet 1908, de la Constitution Ottomane, la Turquie devint un Etat démocratique libre, et une nouvelle ère s'ouvrit pour les Arméniens de Turquie. La nation naquit à la vie politique et intellectuelle. La liberté de presse était inscrite dans la Constitution; la liberté de parole et la pratique des réunions publiques aussi. Le peuple entra en scène, avide de s'instruire et de jouir de ses libertés. Les lettres devinrent populaires; l'éloquence politique et le jouranlisme y contribuèrent beaucoup. La littérature fit des efforts sérieux pour un relèvement et y réussit;elle tendit vers la sobriété et la précision. Ainsi, 1908 marqua une époque de rénovation.

Avec le rétablissement de la liberté de circuler entre Constantinople, le reste de la Turquie et l'étranger les intellectuels proscrits et les patriotes travaillant à l'étranger s'empressèrent de revenir au pays. Ils répandirent de nouvelles conceptions, de nouveaux principes sociaux et politiques. Ils les prêchèrent non seulement dans les grandes villes comme Constantinople et Smyrne, mais aussi jusque dans les coins les plus reculés de l'Empire. Les journaux de la Capitale pénétrèrent dans les provinces arméniennes les plus lointaines. Des régionaux parurent. Ainsi, s'éveilla la vie de la province, qui, avant

1908, ne se manifestait presque plus; une large place fut réservée à la vie intellectuelle, sociale et économique dans les organes de presse qui donnèrent l'hospitalité à des correspondances substantielles, rédigées par des collaborateurs attitrés. Les quotidiens d'information ou d'opinion furent rédigés selon les méthodes européennes. Des feuilles comme le *Puzantion*, l'*Azadamard* et le *Haïrénik* (ce dernier reparu) firent honneur au journalisme arménien, bien que, parfois, trop d'importance fut donnée à des discussions saugrenues sur la politique de clocher.

De grands efforts furent déployés dans le domaine culturel. De nouvelles écoles secondaires furent ouvertes, et celles qui existaient, furent réorganisées. Les cours de l'histoire d'Arménie, sévèrement interdits sous Abd-ul-Hamid, et l'enseignement des sciences sociales, surveillé étroitement, furent rétablis. Les jeunes provinciaux affluèrent en foule dans les universités turques et européennes. A leur retour dans leurs villes natales, ils donnèrent au journalisme et à l'éducation nationale une nouvelle impulsion. Des relations intellectuelles plus étroites se nouèrent avec les Arméniens du Caucase; les ouvrages des écrivains de l'Arménie russe se répandirent sans encombre en Turquie dans un large cercle de lettrés, et exercèrent une heureuse influence sur la littérature des Arméniens occidentaux, parfois même sur leur langue. Toutes ces circonstances favorisèrent le réveil de la littérature chez les Arméniens de Turquie. L'esprit critique se développa. Le public exigea un art plus fécond en ressources, un aliment intellectuel plus substantiel, si bien que les auteurs médiocres durent quitter la place.

4. LE COUVENT-ECOLE D'ARMACHE

Son rôle dans la formation du clergé. — Le couvent d'Armache, près d'Izmidt, qui date de plus de trois siècles, traversa de 1889 à 1915, une courte, mais très brillante période de prospérité, sous la

direction d'Ormanian et de Tourian, prieurs. Une école cléricale, appelée *Tbrévank* (couvent-école), y fut créée en 1889, avec un programme d'études supérieures ecclésiastiques, en un cycle d'études de sept ans. On y enseignait les langues étrangères, l'histoire des religions, la philosophie et la théologie, avec des branches annexes pour l'histoire, la liturgie, le dogme, la critique, la prédication. Une formation spéciale complémentaire était réservée aux futurs ecclésiastiques soumis au célibat.

Le couvent-école rendit des services éminents non seulement à l'Eglise, mais encore à la littérature. Par lui, la formation intellectuelle des religieux fut développée, leur valeur morale et leur prestige relevés. Après un stage, ils allaient diriger les diocèses des coins les plus perdus des provinces de la Turquie, en un temps où l'unique désir des ecclésiastiques était de se soustraire à ce devoir pour ne briguer que les sièges de tout repos de Constantinople.

En une période de vingt-six années le séminaire eut plus de trois cents pensionnaires, dont trente-six sont devenus prêtres célibataires. La plupart des autres devinrent prêtres séculiers ou entrèrent dans l'enseignement comme laïcs. Ils rendirent ainsi d'importants services à la culture nationale, car presque tous, malgré l'enseignement religieux qu'ils avaient reçu, furent très larges d'esprit; à certains on reprocha même leur libéralisme.

Principaux auteurs. — Avant de parler des auteurs sortis du couvent d'Armache, nous citerons deux religieux de grand talent, Maghakia Ormanian et Eghiché Tourian, qui, en qualité de vice-prieurs et de professeurs, introduisirent dans le couvent un nouvel esprit, des principes bienfaisants, et les inculquèrent à leurs élèves.

MAGHAKIA ORMANIAN (1841-1919) entra, en 1851, au couvent Saint-Antoine de Rome. En 1860, il est docteur en philosophie et nommé professeur dans ce couvent. En 1863, il fut prêtre célibataire. Docteur en théologie en 1865, docteur en

droit canon en 1868, il est élu membre de l'Académie théologique de Rome. En 1879, il quitta l'Eglise romaine pour devenir vartabed de l'Eglise arménienne. En 1880, il fut nommé *aratchnort* (chef de diocèse) d'Erzeroum, fonction qu'il remplit pendant sept ans. En 1887, il est chargé de la chaire de théologie de l'Académie Kévorkian d'Etchmiadzine. En 1889, il est directeur, professeur et vice-prieur au couvent d'Armache, jusqu'à son élévation sur le trône patriarcal de Constantinople (1896). Ses travaux littéraires sont en général des œuvres historiques et théologiques : *Azgapatoum*, trois volumes (le IIIe en 1927), histoire de l'Eglise et de la nation arméniennes, celle des catholicos, en particulier; *L'Eglise arménienne, son histoire, sa doctrine, son administration, sa discipline, sa liturgie et son état présent* (1913) ; *Hamapatoum* (= Concordance des Evangiles) (1911). Il a laissé aussi des ouvrages en langues étrangères : *Gli Armeni catholici orientali, rivista storico-polemica* (1870) ; *Il reservurus, ovvero la Turchia ed il papato, studi giuridici*(1872) ; *Les Droits civils et la Liberté religieuse des Catholiques d'Orient* (1872) ; *La Question arménienne, articles historiques publiés dans l'*Espérance *de Rome* (1872-1873) ; *Lettere sulla questione armena* (1872-1873) ; *Le Vatican et les Arméniens* (1873).

EGHICHE TOURIAN (1860-1930), frère du poète Bédros Tourian, fut professeur et vice-prieur au séminaire d'Armache. *Aratchnort* à Smyrne (1906), patriarche de Constantinople (1908) et de Jérusalem (1921), il servit, intelligemment et avec un zèle égal, la Nation, l'Eglise et la Littérature. Ses sermons sont d'une éloquence et d'une inspiration poétique remarquables. Savant de grande notoriété auprès de ses collègues européens, il était en correspondance avec Ernest Renan qu'il avait connu à Paris. Il a publié dans diverses revues de nombreuses études sur la Bible et ses traductions, ainsi que des observations de critique lexicologiques et exégétiques sur d'anciens ouvrages arméniens et étrangers, fruit de recherches minutieuses et sa-

gaces. Il fut en même temps un admirable poète religieux inspiré des Ecritures Saintes; il créa dans cette branche où il s'élève parfois à des contemplations mystiques, une nouvelle forme toute faite de rythme, d'harmonie et de force. Une partie de ses poèmes est réunie en un volume : *Flûte pastorale* (1907). Plein de douceur évangélique, tout était dominé chez lui par la foi sereine. Depuis sa mort paraissent à Jérusalem ses *Œuvres Complètes*. Jusqu'à ce jour, ont paru : *Les anciennes croyances des Arméniens, Histoire de la Littérature arménienne.*

PAPKENE GULESSERIAN (1868-1936) a exercé dans les provinces diverses fonctions ecclésiastiques. Il publia à Constantinople le périodique religieux *Louys* (1905-1907) ; il devint le rédacteur en chef du *Sion* lorsque cette revue reprit sa publication en 1927. En 1928, élu successeur du Catholicos de Cilicie, dont le siège est transféré à Antiléas (Liban), il y fonda un nouveau séminaire et une imprimerie; il y publia l'hebdomadaire *Hask*, comme organe officiel du Catholicossat. Il a laissé des travaux historiques, religieux et critiques : *L'Islam dans la Littérature arménienne*(1930), *Les Mémoires du patriarche Basmadjian Kricor* (1913), *Le patriarche Golod Hovhannès* (1904), *Dzovk, Dzovk-Dlouk et Hrom-Kla* (1904), *L'Eglise d'Arménie au Ve siècle* (1912), *Eghiché*, étude critique sur l'Histoire des Vardaniens et son auteur (1909), *Histoire des Catholicos et du Siège de Cilicie* (sous presse.).

TORKOM GOUCHAKIAN (1874-1939) fut, en 1931, élu patriarche de Jérusalem où il dirigea aussi la rédaction de la revue *Sion*. Il améliora la situation financière du couvent de cette ville. Il fit montre de hautes capacités d'administrateur et de grand politique. Il traduisit le *Narek* en achkharabar et composa un ouvrage religieux: *Du chemin de l'Evangile*, ainsi que deux études sur *Khrimian Haïrik* et sur *le Patriarche Eghiché Tourian.*

Sa prose est très personnelle, sa langue colorée.

Son style est soutenu, mais un peu compassé; parfois la réthorique s'y fait sentir.

MESROP NAROYAN (1875-1944), professeur d'histoire ecclésiastique et de psychologie au séminaire d'Armache dont il devint plus tard le vice-prieur, monta sur le trône patriarcal de Constantinople, en 1923, fonction qu'il exerça jusqu'à sa mort. Sous le pseudonyme de *Harmak* il publia dans les journaux et périodiques des écrits remarquables sur des sujets religieux et moraux.

5. NOUVEAU RALENTISSEMENT LITTERAIRE (1915-1918)

La régénération que nous venons d'esquisser, fut éphémère; elle alla de 1908 à 1915. Quelques mois après l'entrée de la Turquie dans la guerre mondiale les persécutions recommencèrent. Le gouvernement du parti ultra-nationaliste *Union et Progrès* envoya la plupart des intellectuels arméniens dans des contrées lointaines où il les fit assassiner. Puis, des centaines de milliers de gens du peuple, arrachés de force à leurs foyers, furent conduits dans les déserts de Mésopotamie et de Syrie. La plupart y moururent de faim et de soif. Toujours poursuivis par les policiers et gendarmes, les survivants errèrent, exténués, malades, nus, affamés. Ainsi, dans ces contrées désertiques périrent, en trois ans, près d'un million d'Arméniens.

Les destructions des monuments culturels ne furent pas moins terribles. Toutes les églises, toutes les écoles, tous les couvents arméniens furent pillés et démolis à la façon des Vandales. Les livres, les manuscrits précieux, les œuvres d'art arméniennes, les souvenirs historiques furent volés ou anéantis, jusqu'aux inscriptions lapidaires qui furent détruites. Dans cette situation tragique le mouvement lit-

téraire cessa complètement en province, et fut étouffé à Constantinople et à Smyrne jusqu'à l'armistice de Moudros (30 octobre 1918).

6. AUTEURS CONTEMPORAINS

Nous ne pouvons donner ici place à tous les écrivains dont la presse quotidienne et périodique a publié les œuvres. Nous ne citons que les plus connus.

ARPIAR ARPIARIAN (1852-1907) se jeta de bonne heure dans les affaires publiques et devint député à L'Assemblée nationale. En1889il entra dans le parti révolutionnaire *Hentchak*, fondé pour délivrer la nation arménienne du joug ottoman. L'année suivante il fut emprisonné, mais bientôt relâché. Lors des persécutions de 1895, il redouta pour sa liberté et s'enfuit à l'étranger. De 1896 à 1901, il resta à Londres au service de son Parti. Il y dirigea en même temps les journaux *Nor Guiank* (Nouvelle Vie) et *Mard* (Combat). En 1902, il fonda à Venise le *Haï Handès* (Revue arménienne) ; en 1903, il prit en Egypte la direction du périodique *Chirak*. En 1907, il fut tué au Caire par ses adversaires politiques.

Son activité littéraire s'étendit à deux branches principales: œuvres de publiciste, et romans. Polémiste, il fut le plus énergique, le plus hardi, le plus libéral de son temps. Il lutta contre les principes vieillis, et l'emporta sur ses adversaires. Ses articles de journaux sont aujourd'hui oubliés; ce qui reste de lui, ce sont ses productions littéraires, parmi lesquelles :*Tableau de la vie*(1885) recueil de trois nouvelles, suivi, en 1886, d'un second volume sous le même titre, comprenant un seul conte; *Aumône rouge*(1903). Il écrivit plusieurs autres contes dans divers périodiques, publia des études sur la littérature arménienne et se rangea parmi les meilleurs critiques. Dans ses écrits il pétille d'esprit et de cinglante ironie; les plus intéressantes de ses satires sont :la *Famille bénie* et l'*Arménie du Caucase qui va à l'Exposition* (de Paris).

Arpiarian introduisit le réalisme dans le roman arménien. Ses contes, par leur formes comme par leur sujet, sont les premières œuvres réalistes remarquables de la littérature des Arméniens occidentaux et furent imités par nombre d'auteurs contempo - rains. Il s'affranchit des règles des pseudo-classiques et romantiques, forgea une nouvelle technique de roman en un style sobre, neuf et tranchant. Il semble que toute la littérature moderne date de lui. Il tenta le roman politique (*Aumône rouge*, 1903), le roman social (*Jusqu'à quand?*, le *Bracelet d'or* 1906), évitant, dans ce genre, le ton pédant et didactique qui était encore cher à la plupart des écrivains de son temps.

LEON PACHALIAN (1868-1943) débuta dans le journalisme à l'âge de quinze ans. Rédacteur au *Massis* et à l'*Arévélk*, il fut ensuite au *Haïrénik* le collaborateur le plus immédiat d'Arpiarian. Refugié à l'étranger dès 1896, il collabora à divers périodiques, et participa à l'activité révolutionnaire dans les rangs hentchakistes. Ne pouvant vivre de littérature, il partit pour Bakou, comme employé d'une société française de forage de puits de pétrole et en devint directeur. Dès lors, il cessa toute activité littéraire. Il a signé des pages de valeur. Ses contes et ses nouvelles, ses éditoriaux, chroniques et reportages, très littéraires, sont remarquables; ses billets, *Au jour le jour*, sur les événements quotidiens -- une nouveauté à cette époque -- sont pleins de verve. Comme conteur réaliste, il réunit les qualités de profond observateur, d'écrivain raffiné à l'ironie fine. Sa langue est riche, nuancée, très simple ou profonde suivant le sujet traité; sa période est aisée et souple. Nous avons de lui un volume posthume, *Nouvelles et Contes*, paru en 1947.

KRICOR ZOHRAB (1861-1915) fut un des avocats les plus distingués de Turquie, tant par sa science juridique que par son éloquence. A partir de 1908, il se mêla à la politique active et défendit le régime parlementaire en Turquie. Comme député

à la Chambre ottomane et à l'Assemblée nationale arménienne, il déploya une activité de premier plan et acquit une grande autorité. Il fut aussi professeur de droit pénal à l'Université de Constantinople. Il mourut assassiné en exil. Il a touché tous les genres : roman, conte, poésie, critique, journalisme. Il a laissé : *Une Génération disparue* (1887) ; des nouvelles réunies en trois volumes : *Voix de la Conscience* (1909), *La Vie telle qu'elle est* (1911), *Douleurs muettes* (1911), *Pages extraites du Journal d'un Voyageur* (posthume, 1922). *Une Génération disparue* est un roman médiocre ; par contre, ses contes montrent un talent indiscutable. Par leur style vigoureux et leur réalisme ils font de leur auteur l'un des précurseurs de la littérature moderne des Arméniens occidentaux.

DIKRAN GAMSARAGAN (1866-1943) collabora à l'*Arévélk* où il publia en feuilleton son roman : *La Fille de l'Instituteur*, par lequel il atteignit la notoriété et qui parut ensuite en librairie (1888) ; il signa des contes dans diverses publications. L'un des meilleurs prosateurs de la génération des années 90, il fut l'un des pionniers de l'école réaliste. *La Fille de l'Instituteur* fit grand bruit et provoqua beaucoup de polémique à cause justement de ce réalisme.

HRAND ASSADOUR (1862-1928), avocat, professeur de lettres, conseiller au Tribunal du commerce maritime de l'Empire ottoman, a laissé de nombreuses études linguistiques et historiques, dispersées dans les journaux, revues et almanachs. Il a publié en volume *Silhouettes* (1921), son principal ouvrage, biographies et caractères de seize figures littéraires arméniennes. Il est un grand maître de l'achkharabar ; sa langue, à part quelques rares faiblesses, est un modèle de tenue classique.

Mme ZABEL ASSADOUR (1863-1934) (pseudonyme Sibylle), née Zabel Khandjian, s'appelait Mme Donélian par son premier mariage ; elle devint Mme

Hrand Assadour par son second mariage. Professeur de lettres, elle écrivit d'innombrables articles traitant surtout de questions féminines. Elle laissa des contes et un roman, *Le Cœur d'une Femme* (1891), et un volume de poésies : *Reflets* (1901). Comme prosateur et comme poète, elle occupa une place de premier plan parmi les femmes arméniennes de Turquie. Ses poèmes, de caractère souvent triste, ne visent pas à la profondeur des idées, mais au charme et à la sensibilité, auxquels la font parvenir facilement la souplesse de son langage et la dextérité de sa versification.

ALEXANDRE PANOSSIAN (1858-1919), de son pseudonyme *Alpaslan*, fut le premier poète humoristique et fantaisiste des Arméniens occidentaux. Très fécond, il porta cette branche à la perfection; il mania les vers avec beaucoup d'adresse, sans parvenir cependant à s'élever aux sommets de la poésie. C'est le chantre de la liesse et de la joie, exprimées en des vers harmonieux avec une richesse de rimes inégalable. C'est un versificateur habile, un artiste du vers et de la cadence. Il a publié des recueils de poésies légères : *Rayons et Rosées, Vendange, Libre Lyre.*

MISSAK KOTCHOUNIAN (1863-1913), connu sous son nom de guerre *Kassim*, signa dans divers journaux de multiples articles, inspirés d'idées conservatrices, principalement sur des questions familiales, morales et sociales, en un style alerte. En 1908, il fonda le quotidien *Jamanak* où il publia des romans populaires, sans prétentions littéraires.

PUZANT KETCHIAN (1859 - 1927) débuta comme rédacteur à divers journaux, puis à l'*Arévélk* où il attira l'attention par son intelligence et ses idées claires, pratiques. En 1896, il fonda et publia jusqu'en 1918 un grand quotidien, le *Puzantion*. Le bon esprit qui découlait des colonnes de ce journal, le goût et le talent de ses collaborateurs firent sa réputation, surtout chez les conservateurs;

il acquit un grand crédit comme feuille littéraire et d'informations générales. Ce journaliste a laissé une *Histoire de l'Hôpital de Yédi Koulé* (1887) qui contient des renseignements intéressants sur les événements politiques et sociaux de la vie arménienne en Turquie durant la période 1830-1885.

ERVANT ODIAN (1869-1926), neveu de l'illustre Kricor Odian, fit, en 1895, partie de la rédaction du *Haïrénik*. En 1896, il s'éloigna de Constantinople. Il résida dans diverses villes d'Europe, d'Asie et d'Afrique, où il se livra à différentes occupations sans abandonner les travaux littéraires. En 1908, il rentra à Constantinople pour se consacrer tout entier à la littérature. En 1915, il fut exilé à Deïr-ez-Zor. Après l'armistice de 1918, il retourna dans la Capitale, mais en 1922, la victoire des Kémalistes le força de passer à l'étranger.

Odian déploya une activité très féconde. Il écrivit une vingtaine de romans, plus de quinze petits romans, plusieurs pièces de théâtre, des études sur les personnalités et les événements de son temps, des souvenirs personnels et littéraires, d'innombrables *Billets* satiriques dans les quotidiens, plusieurs volumes de traduction de Zola, de Tolstoï et d'autres auteurs; il fonda et dirigea une quinzaine de journaux humoristiques. Ses œuvres les plus intéressantes sont : *Une Mission à Dzabelvar* (1913) et *Le Camarade Pantchouni dans le Vaspourakan* (1914), où, avec un don d'observation rare et une remarquable finesse d'esprit, il raille les ridicules des révolutionnaires arméniens et stigmatise leur démagogie avec une verve qui atteint son plus haut diapason. Caricaturiste spirituel comme Baronian, il est à la fois un humoriste qui sourit avec une ironie sans méchanceté. Il se distingue par sa clarté, par son bon sens, sa vérité, ainsi que par sa gaîté teintée de beaucoup de scepticisme. Quelques-unes de ses œuvres sont toutefois des écrits de circonstance, qui perdent leur intérêt avec la fuite du temps, car l'actualité y tient une large place.

HAROUTIOUN ALPIAR (1864-1919) qui a souvent signé *Chrysanthème*, fut un écrivain fantaisiste. Sans manier la satire d'une façon aussi subtile et aussi acerbe que Baronian, et moins encore qu'Odian, il cultiva avec succès et esprit la littérature gaie, à l'imitation des périodiques légers français. Il a la réputation d'écrivain leste. Très nombreux, ses articles sont dispersés dans diverses publications. On n'a qu'un seul livre de lui : *Fantasio* (1913).

ERVANT SRMAKECHKHANLIAN (1870-1915) dont le pseudonyme est *Eroukhan*, débuta, en 1893, par des contes tirés de la vie populaire et réunis en un volume sous le titre : *Dans la Vie* (1912). Il signa quelques romans : *La Fille de l'Amira*, *Amour rebuté* et *Le Fils légitime*. Il est le premier écrivain arménien de Turquie qui a pris pour sujets de ses contes la vie de la classe la plus humble de la population, créant des types intéressants par le réalisme de leur présentation. Son style est d'une beauté caractéristique.

MELKON GURDJIAN (1859-1915), plus connu sous le pseudonyme de *Hrant*, est un écrivain de mérite par sa langue riche et aussi par son style bien personnel, ferme et plein, semblable à son caractère, alerte et prime-sautier. Parmi ses œuvres signalons les sombres tableaux de la vie des émigrés arméniens pauvres, vivant isolés à Constantinople pour y gagner le pain de leurs familles restées au pays natal. Une dizaine de ces récits, publiés dans le *Massis* à partir de 1888, ainsi que quelques-uns de ses *Contes* et de ses *Lettres de la Vie d'un Emigré*, ont été édités à Paris, en 1931, par les « Amis des Ecrivains martyrs ».

TILGADINTSI (1858-1915) est le pseudonyme de Hovhannès Haroutiounian, qui débuta en 1880, mais c'est en 1893 qu'il dévoila ses hautes qualités de style et d'esprit, au lendemain de la publication

dans le *Haïrénik* de son article intitulé *Emilé* où il donna le caractère de la missionnaire américaine de ce nom, rehaussé d'observations spirituelles et satiriques. Il a écrit des chroniques, des nouvelles, des épîtres villageoises, des poèmes et des pièces de théâtre.

Dans toutes ses œuvres se reflètent la vie et les mœurs paysannes avec leurs coutumes et leurs détails authentiques, relevées avec un humour vraiment arménien. Ni chez Khrimian ni chez Servandzdian la langue provinciale arménienne n'a été aussi souple, aussi agréable que chez lui. Par son style, extrêmement riche et pittoresque, il est le premier maître de la littérature provinciale. Ses petites pièces de théâtre : *De l'Au-delà* (1902), *L'Enfant terrible* (1905), *Le Voyageur et ceux qui le conduisent*, *Le Testament*, *Vers l'Etranger*, bien qu'ayant des défauts sous le rapport de l'art dramatique, sont intéressantes par leur originalité et la vérité de leurs personnages. La plus réussie est *De l'Au-delà* où l'on voit les dons littéraires de l'auteur dans toute leur intégrité. Il a laissé aussi quelques poèmes, qui, écrits à la manière des trouvères arméniens, ont un caractère folklorique.

ARAKEL BEDIKIAN (1860-1902), pasteur protestant, qui prit en littérature le pseudonyme de *Kissak*, se révéla comme moraliste moderne dans ses *Réflexions de jours de fête* (2 vol., 1901 et 1925, ce dernier posthume), où, en une prose de style agréable n'excluant ni la verve poétique ni l'élévation des pensées,il a pris pour prétexte la célébration de chacune des fêtes de l'année pour se livrer à des méditations morales et pieuses, en un langage attrayant, remarquable par la beauté de la forme.

ERVANT DER-ANDREASSIAN (1865-1945), professeur de langues et de lettres, publiciste distingué, a donné à la presse arménienne d'innombrables articles où se manifestent ses hautes connaissances. Traducteur infatigable, il est connu surtout par ses versions, en arménien moderne, des hymnes

(Charakans) de l'église arménienne, ainsi que par celle des *Quarante jours de Moussa-Dagh*, œuvre de l'écrivain autrichien Franz Werfel. Il a laissé en manuscrits une dizaine de volumes.

HAROUTIOUN MERMRIAN (1860-1926) vécut en original, à la fois bohême et artiste; il était végétarien. Il publia des œuvres historiques et biographiques : *Les anciens jours et les Richards de ces jours-là* (1901, 2e éd., 1909), *Les anciens jours et le poète Khatchatour Missakian* (1907), *Le XIXe siècle et Hovhannès Déroyentz de Brousse* (1908), *Le Commerce et les Commerçants arméno-turcs d'autrefois* (1908). Il a quelques traductions d'Ugo Foscolo, d'Hyppolyte de Pindemonte et de Spencer. Ses ouvrages littéraires proprement dits sont : *Alléluia, Dizaine philosophique* (1908, 2e éd.) et *Alléluia à Jérusalem* (1903). La *Dizaine philosophique* contient, exprimé sous une forme poétique, des considérations sur des sujets philosophiques. Comme l'auteur lui-même l'avoue, le « style en est un peu insolite et la langue inaccessible à beaucoup de gens». *Alléluia à Jérusalem* est plutôt un reportage, illustré, par endroits, d'envolées poétiques et de réflexions philosophiques. Dans toutes ces œuvres, le style, bien qu'original, est cependant loin d'être exemplaire; la construction généralement compliquée des périodes et le sens souvent arbitraire donné aux mots rendent son texte obscur. Vers la fin de sa carrière, dans une déclaration publique, Mermrian renonça à la littérature, voulant même brûler ses manuscrits.

KEGHAM DER-GARABEDIAN (1865-1918), connu en littérature sous son prénom Kégham, fut remarquable par sa fécondité comme historien, romancier et ethnographe. Ses tableaux provinciaux où il représente la vie paysanne de Mouch, sa ville natale, sous ses divers aspects et avec des tendances réalistes, attirèrent l'attention du public, avide de pittoresque. Ses écrits, fourmillant de mots et d'expressions dialectaux, gardent un goût foncier du terroir.

ARAM TCHARIK (1868-1947) qui signa aussi *Vdaranti*, est un poète doué d'une grâce naturelle; il se rattache à l'école décadente et symboliste. Ses poésies ont pour sujets les souffrances de ses compatriotes : mères malheureuses, orphelins affamés, fugitifs poursuivis par l'ennemi, tout cela peint d'une manière poignante.

GALOUST ANDREASSIAN (1869-1905), intellectuel brillant, critique sagace, partisan de la littérature essentiellement nationale, a notamment écrit une série d'impressions de voyage en un langage moderne pur, parsemé d'expressions et d'images du terroir.

KAREKIN BECHKEUTURIAN (1867-1891), poète lyrique, a écrit plusieurs poèmes empreints d'une exquise sensibilité. L'un d'eux, *L Flûte*, qu'il composa sur son lit de mort, rendit son nom célèbre.

GARABED VOSGUIAN (1869-1901) publia, à partir de 1885, des poésies dans les journaux de Constantinople. Une partie de ses œuvres, vers et proses, a été réunie après sa mort sous le titre : *Heures du Cœur* (1911). Les sujets enfantins et amoureux, en particulier, ont inspiré ce poète dont la lyre est sans apprêt, la langue simple, mais capable d'exprimer les effusions de son âme.

ARTACHES HAROUTIOUNIAN (1873-1915), connu, lors de ses débuts, sous le pseudonyme de *Garo*, naquit à Malgara, petit bourg, où il ne pouvait recevoir qu'une instruction élémentaire; il ne doit qu'à lui-même l'épanouissement intellectuel merveilleux qui fit de lui l'un des plus grands esprits des Arméniens de son temps. Après la guerre balkanique (1912-1913), il émigra avec sa famille à Constantinople où il fut professeur de lettres. En 1915, exilé à Ismidt comme suspect, il y fut assassiné avec son père, après avoir subi d'atroces tortures.

A. Haroutiounian montra des capacités comme poète, critique, essayiste et comme prosateur de

premier ordre, toujours à la recherche de l'expression juste et concise. Nature vigoureuse et bien équilibrée, il fut par son style intense un maître de la phrase. Tout d'abord il se révéla par ses *Tableaux provinciaux* parus dans le *Haïrénik;* plus tard, critique littéraire d'une grande sûreté de jugement, il fit preuve de vues très larges dans le domaine philosophique. Il était spécialiste de sciences occultes et de graphologie. Véritable adepte de la philosophie sceptique, il ne croyait pas à la perfectibilité de l'Homme, tout en étant indulgent pour les faiblesses humaines.

En correspondance avec Léon Bazalgette, il publia dans le *Magazine International* des articles sur la littérature arménienne. Il collabora à l'*Echo* de Verhaeren. Formé à l'école de ce symboliste, il fut le premier parmi les Arméniens à employer avec succès le vers libre. Il a correspondu aussi avec Rémy de Gourmond qu'il avait tendance à imiter dans sa première jeunesse. Il a publié des poèmes dans diverses revues françaises. Il laissa trois volumes de poèmes : *Lyre abandonnée* (1902), *Enfantement* (1906), *Nouvelle Lyre* (1912) ; cependant, c'est plutôt comme prosateur que cet auteur a montré toute la grandeur de son talent. Sa poésie contient plus d'art que d'inspiration ; elle est trop une production de l'esprit.

DIRAN TCHIRAKIAN (1875-1920), de son pseudonyme *Indra,* fit de l'enseignement à Constantinople et dans d'autres villes de Turquie. De bonne heure, sa nature mystique fut attirée par la foi ; finalement il abandonna toute occupation pour devenir prédicateur protestant, mission qu'il remplit avec une dévotion et un fanatisme de fakir. Il mourut aux environs de Bitlis, à la suite d'horribles souffrances que les gendarmes lui infligèrent pendant tout le parcours Koniah-Bitlis, lors de sa déportation sous escorte. Il était doué de divers talents : poète, philosophe, artiste-peintre, botaniste, etc. Comme œuvre parue en volume nous avons de lui *Le Monde interne* (1906) et *La Cyprière* (1908).

Le Monde interne est l'analyse de l'âme de l'auteur, âme « misanthrope et faible, baignant dans des doutes écœurants », suivant ses propres termes. C'est un poème en prose aux notations d'une envolée sublime, une fine analyse des choses matérielles et immatérielles, faite par un poète inspiré et un philosophe subtil. Malgré l'impossibilité qu'il y a à pénétrer complètement et clairement le sens de certains passages, cet ouvrage se révèle dans la littérature arménienne comme une œuvre aussi forte qu'harmonieuse, incomparable en son genre. C'est une création synthétique étrange et bigarrée à la manière de Grigor Narékatsi ou de Marcel Proust. Sa période est en général lourde, mais attachante.

La *Cyprière* est un recueil de poèmes où l'auteur donne — quelquefois avec un accent élégiaque — les impressions profondes qu'il a reçues de la vision morne des cyprès de Scutari. Dans certaines pièces, le rythme fait défaut; on y remarque l'emploi fréquent de mots et d'expressions du grabar, prohibés par les écrivains de sa génération. Dans ses autres écrits disséminés dans les périodiques, la prose de Tchirakian est généralement majestueuse, exempte des défauts du *Monde interne*. Son *Passage du Taurus*, paru dans le *Chirak* (année 1909, n°s 4-7), est un morceau ramarquable.

SOUREN BARTEVIAN (1876-1922) dirigea avec succès à l'étranger plusieurs journaux; en 1908, il fonda à Smyrne le quotidien *Tachink*. Journaliste impétueux, orateur fougueux, il est l'un des maîtres prosateurs contemporains. Il a de la chaleur et du pathétique lorsqu'il parle d'un événement tragique. La plupart de ses ouvrages sont des recueils de contes et de récits, ayant comme sujet les malheurs de la patrie : *La Terreur cilicienne* (1909), *L'Arménienne* (1911), *Dissolution* (1910), *Le Livre du Sang* (1915), *Arara* (1919), *La Flamme immortelle, La Voix a retenti*. Les deux derniers (le premier, un drame en trois actes, le second, une pièce en quatre actes) sont réunis en un seul volume, publié en 1917. Sa langue est riche; son style énergique et imagé.

ADOM YARDJANIAN (1877-1915) qui prit le pseudonyme de *Siamanto*, a publié plusieurs volumes de poésies : *Héroïquement* (1902), *Les Fils de l'Arménie* (trois séries : A. 1905, B. 1906, C. 1908), *Torches d'Agonie et d'Espoir* (1907), *Nouvelles rouges de mon Ami* (1909), *Invitation de la Patrie* (1910), *Saint Mesrop* (1913). Rêveur et sentimental, il mena une existence quelque peu tourmentée. Il apparaît comme un poète lyrique qui ne méprise pas le romantisme, mais il est plutôt symboliste, ou encore un véritable poète épique sinon dans la conception, du moins dans la forme d'expression. Dans nombre de ses écrits se reflète son imagination fertile, quoique dépourvue de création et de variété. Cette imagination se montre nettement dans les fortes images tracées au cours de ses meilleures œuvres. Il a pratiqué une métrique sans rime, analogue à la prose, mais qui n'est pas le vrai vers libre. Cette versification ne manque pas de grâce et de force, mais devient parfois monotone. Il nous reste de lui quelques pages parfaites où il atteint les sommets du lyrisme lorsqu'il glorifie l'héroïsme des combattants de la Liberté, ou quand il se révolte contre les ennemis de son peuple.

ANAIS (1872-1950), de son vrai nom Mme Epimé Avédissian, signa, très jeune, des poésies et des contes, dans la presse arménienne de la capitale ottomane. C'est une poétesse-née qui provoque une émotion délicate. La nature est mêlée à tous ses sentiments. Sa manière d'écrire est parfois aérienne, et souvent, romantique. Son premier recueil : *Aube et Crépuscule*, ne parut qu'en 1942; il contient environ soixante-dix morceaux poétiques, vers et prose. En 1949, elle publia un volume en prose : *Mes Souvenirs*, où elle raconte sa vie, ainsi que les événements nationaux et littéraires de son temps; elle y esquisse avec originalité et en un style poétique les portraits des hommes de lettres et des artistes qu'elle a personnellement connus. On relève dans ses écrits quelques négligences de langage et de ver-

sification.

On dirait qu'Anaïs a suivi le conseil de P. Valéry qui a dit que le poète doit contenir en lui-même son propre critique. En effet, l'art de cette poétesse a constamment évolué vers la perfection, évolution qui ne cessa de continuer malgré son grand âge; ainsi, à près de quatre-vingts ans, elle nous a donné des écrits incomparablement plus parfaits que n'étaient ses œuvres de jeunesse. A cet égard, elle offre un exemple rare dans la littérature arménienne occidentale.

ONNIK TCHIFTE-SARAF (1874-1932), pseudonyme: *Hovhannès Asbed*, consacra au journalisme la majeure partie de son activité. Dès 1900 il cultiva divers genres : nouvelles, critique littéraire, notes de voyage, questions sociales. Son style est pittoresque, ses idées généralement saines. Bien que fécond, il a peu publié en librairie. Citons : *Les Aventures d'un Jeune Homme naïf* (1907), *Scènes du Temps de la Terreur turque* (1919).

ROUBEN VORPERIAN (1874-1931) a laissé des écrits en prose et des vers. Dans ses meilleurs poèmes, il fait, en poète sincère et ému, preuve d'un tempérament poétique et d'une noble inspiration, surtout lorsque son pays natal est en cause. On y sent palpiter une âme. Il a publié trois volumes : *Fleurs de Souvenir* (1892), *Flots* (1906) et *Oasis* (1920).

ROUBEN ZARTARIAN (1874-1915) fit de l'enseignement. Pour échapper à la police hamidienne il s'enfuit à Plovdiv (Bulgarie) où il fonda le *Razmik*, paru de 1906 à 1909, comme journal du parti révolutionnaire *Daschnak*. De 1909 à 1915 il fut le rédacteur en chef de l'*Azadamard*, organe de ce parti à Constantinople; dans la dernière partie de sa vie il se donna tout entier à la politique. Il avait fait ses débuts littéraires en 1890. Il a laissé des contes, des légendes, des idylles pastorales. C'est plutôt par la qualité que par la quantité que son œuvre a de l'importance. Par sa riche imagination,

sa belle langue et son style captivant il fut l'un des auteurs les plus en vue des Arméniens occidentaux, le premier à donner un cachet esthétique aux récits du terroir. Sa plume est la palette du peintre aussi bien que le style du poète. On possède de lui un volume de contes intitulé *Clarté nocturne* (1910).

VAHAN TEKEYAN (1877-1944) débuta par la poèsie, après un court passage dans une maison d'importation à Hambourg et à Marseille. Journaliste et homme politique, il devint une des figures les plus marquantes de la vie arménienne de son époque. Il dirigea plusieurs quotidiens et revues littéraires. Dans la presse, il répandit avec abondance ses idées sous toutes les formes : articles de fond, articles de polémique et satires sociales, chroniques, nouvelles et contes. Son style facile et coulant n'empêche pas sa plume d'être énergique, virulant, quand il le faut. Son meilleur titre de gloire est sa production poétique, quatre volumes de vers: *Soucis* (1901), *Merveilleuse Résurrection* (1914), *De Minuit à l'Aube* (1919), *Amour* (1933), *Recueil d'Odes* (1944). Son langage poétique, en dépit de quelques duretés, est harmonieux; les images viennent naturellement sous sa plume, la pensée gagne facilement les cimes, grâce à un style direct et clair. Dans la littérature contemporaine des Arméniens de Turquie, il est peut-être le poète le plus accompli. Ses qualités poétiques le mettent au-dessus des poètes de son époque, car il donna à la poésie contemporaine un éclat et une structure de forme incomparables, et la releva par une haute et noble inspiration. Ses poésies parlent à la fois à l'esprit et au cœur. Rares sont ceux de ses émules qui ont une telle fraîcheur d'inspiration et atteignent une pareille hauteur de pensée.

Les œuvres complètes de Tékéyan (quinze volumes) sont en cours de publication par les soins du Comité du Fonds National Arménien d'Égypte.

Mme ZABEL ESSAYAN (1876-1947), née à Constatinople, a suivi à Paris les cours de la Faculté des lettres. Elle a été membre de la Fédération

révolutionnaire arménienne *Daschnak*. Après la fondation du gouvernement soviétique en Arménie, elle pencha vers le communisme et alla, en 1934, s'établir à Erivan. Elle est la plus évoluée des femmes arméniennes et la plus talentueuse des femmes auteurs. Nous possédons d'elle: *Gens comme il faut* (1907), roman; *Faux Génies* (1910), roman satirique; *Dans les Ruines* (1911) ;*Quand ils n'aiment plus* (1914), conte; *Mon Ame exilée* (1922), conte; *Heure d'Angoisse* (1924), conte; *Le dernier Calice* (1924); *Forces en retraite* (1926) ;*Prométhée délivré* (1927) *Méliha Nouri Hanoum* (1929); *Les Jardins de Silihdar* (1935). Ces ouvrages ont tous une haute valeur littéraire. Mme Essayan a su créer des types vivants, nettement tracés. Elle analyse les passions humaines, peint en vives couleurs des types et des scènes empreints de réalisme.On sent chez elle l'écrivain de race, consciente de son talent, d'une fine observation féminine, avec des accents mâles. Sa prose est nerveuse.

THEOTIG LAPDJINDJIAN (1878-1928), qui signait simplement Théotig, est connu par ses articles publiés dans le quotidien *Manzoumé-i-Efkiar* sous le titre général: *Figures connues* représentant une soixantaine de personnalités contemporaines, littéraires et politiques. Ces silhouettes, inspirées par une profonde observation, sont dessinées avec un crayon spirituel. Il est connu aussi par ses charmants contes portant le titre de *Pages arrachées au Livre de la Vie*, contes dont une partie a paru en librairie, en 1913, sous la rubrique *Gaghant*. Sa langue simple et son style pittoresque ont un caractère populaire, familier. Il est l'éditeur de l'*Almanach pour Tous*, sorte de recueil encyclopédique, publié très régulièrement chaque année, de 1907 jusqu'à sa mort. Il a laissé des œuvres philologiques: *Le Dialecte arménien de Constantinople* (en manuscrit), *Imprimerie et Caractères* (1912).

MIKAEL CHAMDANDJIAN (1874 - 1926) fonda et dirigea plusieurs périodiques. Au point de vue strictement littéraire, son meilleur ouvrage est

Le Tribut de la Pensée arménienne payé au Crime (1920) où il a consigné ses émotions et ses pensées d'exilé. Sa langue, surtout dans la première période de se vie littéraire, n'est ni très pure ni très simple.

VAHAN HAROUTIOUNIAN(1878-1946), frère d'Artachès Haroutiounian, conteur réaliste d'un style limpide, sobre et attachant, était un esprit très cultivé. Ses écrits sont répandus dans diverses publications. Spécialiste apicole, il a donné au *Rucher de France* et à la *Gazette apicole* de nombreux articles en français sur la vie des abeilles avec de fines observations qui font songer à Maurice Maeterlinck.

DANIEL VAROUJAN (1884-1915), de son vrai nom Tchiboukkiarian, publia cinq recueils de poésies : *Frissons* (1906), *Le Massacre* (1907), *Le Cœur de la Race* (1910), *Chants païens* (1912), *Le Chant du Pain* (posthume, 1921). Ses meilleurs poèmes, les plus puissants quant à la pensée et les plus parfaits quant à la forme, réalisent l'accord du fond et de la structure. Ils sont réunis dans *Le Cœur de la Race* et les *Chants païens*. Le premier est inspiré par les luttes et les espérances du peuple arménien, les exploits de ses héros et les malheurs qu'il a subis. Dans les *Chants païens* il aborde l'universel. Il y glorifie le Beau, exalte la Joie et magnifie la Souffrance humaine. Belle âme de poète sujette à toutes les émotions, souple talent, tantôt délicat, tantôt réaliste, Varoujan est toujours plein d'élans. Son style est riche, coloré, énergique, le verbe majestueux. Il élargit le vocabulaire poétique; aucun auteur moderne n'a su mieux que lui utiliser avec une telle maîtrise les ressources de la langue arménienne. Mais le poète n'atteint plus cette perfection dans *Le Chant du Pain*, où il exalte le laboureur au travail dans sa force et dans sa grandeur, ainsi que toutes les activités qui concourent à faire le pain; toutefois, l'inspiration y est toujours sincère et les peintures pastorales sont attrayantes.

HAGOP OCHAGAN (1883-1948) qui fut, aux environs de 1910, entraîné vers la littérature par A. Haroutiounian, se révéla dans la première partie du XXe siècle une figure exceptionnelle comme conteur, romancier et critique. Dans tous ces genres il fit preuve d'originalité au sens littéraire de ce terme. Esprit éminemment cultivé par l'étude approfondie de la littérature universelle, il se montra critique sans indulgence, s'assignant comme but de renverser (ՀարթԱնել. « applatir » , suivant sa propre expression) les idoles, les poètes et les prosateurs — de réputation surfaite, à son avis — dont la manière n'était pas conforme à son tempérament ou à son critérium littéraire. En cette entreprise il se montra parfois injustement sévère à leur égard. Aussi, quelques-uns de ses jugements ont-ils besoin d'être révisés.

Assujetti à l'influence des écrivains européens, Ochagan sut néanmoins conserver dans son recueil de nouvelles, *Les Humbles*, un cachet essentiellement national. Dans ses romans-fleuves, de facture plus profonde, il garda presque toujours le même cachet. Soucieux de rester hors ligne, il manifesta dans ses moyens d'expression — langue et style — une originalité marquée, quelquefois factice, qui le rendit impopulaire et inaccessible au lecteur moyen. Son style comporte des faiblesses, des fautes de goût; on a parfois peine à suivre sa pensée. Dans son roman-fleuve *Paralipomènes*, par exemple, pour un certain nombre de beaux passages il faut lire des pages entières diffuses, ne permettant pas d'en soutenir la lecture. Malgré ses imperfections son autorité s'est affirmée croissante. Parmi ses productions, aussi variées que fécondes, citons les œuvres parues en librairie : *Les Humbles* (1921), *Le Temple des Mystères* (1922), *Quand ils sont adolescents* (1925), *Paralipomènes* (3 vol., 1931-1934), *Stépanos Sunétsi* (1938), *Littérature arménienne* (1942), *Tableau synoptique de la Littérature arménienne occidentale* (t. I, 1945), *La Diaspora et la vraie Poésie* (1945).

MEROUJAN BARSAMIAN (1883-1944) fit une entrée tapageuse dans l'arène littéraire avec ses quatre recueils de poésies, parus successivement entre 1904 et 1910. Débutant comme poète lyrique, il devint, par la suite, le chantre individualiste et mélancolique de l'amour. Mme Gabrielle Réval écrit dans la lettre préface d'*Elle et Moi* : « Beaudelaire, Verlaine, et avant eux Vigny, ont été vos guides. On retrouve en vous leurs pensées, leur vigueur, leur amertume, leur désespoir. C'est une pensée française qui anime un esprit arménien ». Ses principales œuvres sont : *Rêveries* (1904), *Fleurs d'Illusion* (1908), *Chrysanthème* (1908), *Les Victimes de l'Euphrate* (1908), *Le Cœur du Poète*(1910), *Chants d'Amour charnel* (1919), *Humain* (1939). En français, il publia *Les Deux Morts* (1913), *Elle et moi* (1922), *l'Homme et la Femme* (1925), *le Feu assouvi* (1928), *Pierreries* (1939). Il édita à Constantinople la revue *Chanth* (1911-1919), où il signa des pages de critique. A Paris, il publia, sous le pseudonyme de Jean Mérou, *Les Cahiers Drouot* (1934-1937) et *Les Cahiers de France* (1938-1940) (en français). Il laissa aussi un recueil de nouvelles, *Filles, Choses vécues* (1932), également en français.

KEGHAM PARSEGHIAN (1883-1915) apporta dans la littérature peu caractérisée de 1900 à 1908 un tempérament original de prosateur soucieux du fond et de la forme, mélange de réalisme et de symbolisme. Le peu qu'il a produit a été réuni en un volume à Paris, en 1938.

MISSAK MEDZARENTZ (1886-1908) qui signait aussi *Chavasp-Dziadzan,* a laissé deux volumes de poèmes : *l'Arc-en-Ciel* (1906) et les *Nouveaux Vers* (1907). Une mort prématurée l'empêcha d'atteindre sa plénitude; malgré cela, il occupa dans la série des poètes arméniens de Turquie une place de premier ordre. Dans la période peu brillante de la littérature (1895-1908) il exprima ses sentiments en un style personnel et avec une profonde sincérité. Ses descriptions de la nature sont empreintes de charme pastoral. Dans quelques-unes de ses pièces

il manifeste un naturalisme que peu de poètes arméniens ont égalé. Il a chanté aussi l'Amour, l'amour immatériel, idéal. On a de lui un recueil posthume intitulé *Sous la Treille d'or* (1934) contenant des écrits en prose : *Un Essai d'autocritique, Portraits* et *Critiques littéraires, Tableaux villageois*, etc.

DIKRAN TCHEUGURIAN (1884-1915) a publié un petit volume de contes, *Voix de la Patrie* (1910). En 1910, il fonda avec Chamdandjian le grand périodique *Vostan* où il publia des contes, des pages de critique littéraire et des traductions. En 1914, parut son roman, *Le Couvent*, ouvrage intéressant, en un style soigné, retraçant des types et des scènes de la vie monastique arménienne. Il a laissé aussi des poésies en prose. Ses qualités littéraires étaient plutôt acquises qu'innées.

ROUBEN TCHILINGUIRIAN (1885-1915), médecin, de son nom littéraire *Sévak*, a fait paraître un recueil de poésies où il se montre poète sensible, non dépourvu de verve. Il est aussi prosateur heureux comme en témoignent les récits écrits en 1913 et 1914 et réunis après sa mort en un volume, sous le titre de : *Pages arrachées au Livre du Médecin* (1925). Par son style captivant il sut donner une forme ravissante à bien des questions médicales inspirant de l'horreur ou du dégoût.

LEVON ESSADJANIAN (1885-1935), poète original, influencé par le *Divan* de Hafiz et les traductions turques des poètes persans du Chiraz, réussit à donner un caractère purement arménien à ses poèmes dont beaucoup portent la marque de l'ancienne poésie populaire arménienne. Il a un tour personnel dans l'idée et dans la forme; cependant, la majeure partie de son œuvre est obscure et inégale. Il a publié en librairie : *Une étude sur Eghia Démirdjibachian* et la *Lyre brûlée sur les cendres de Pinghian*.

Mlle HRANOUCHE ARCHAKIAN (1887-1905) a écrit, en un langage sans recherche, de petits chants inspirés par des pensées chagrines reflétant les épanchements naïfs d'un cœur tendre, très féminin. Dans ses lettres intimes, dont les extraits figurent dans le recueil de ses poésies publié en 1910, on sent frémir une sensibilité aiguë.

VAHRAM TATOUL (1887-1943), de son vrai nom Karakachian, a laissé trois volumes de poésies : *Nouveaux Vers* (1942), *Avec la plus grande Précaution* (1943), *Abou l'Ala al Maari*. Ce dernier, pièce en trois actes (posthume 1948), est inspiré par le poème du même nom d'Issahakian. La pupart de ses vers sont conçus selon les normes symbolistes. Guidé par un souci d'art, il fut plus soigneux de la forme que du fond; le manque d'inspiration naturelle ne lui permit pas de s'élever très haut.

MATHEOS ZARIFIAN (1894-1922), déchiré par les tortures d'une maladie implacable, nous a donné deux volumes : *Chants de Tristesse et de Sérénité* (1921), *Chants de Vie et de Mort* (1922), recueils de petits poèmes tourmentés, d'une poignante sincérité, empreints d'un souffle à la Henri Heine. Ses vers sont de purs sanglots; le poète était phtisique, et c'est dans les affres d'une mort prochaine qu'il composa des chants pénétrés de pessimisme élégiaque, qui, en dépit des imperfections du fond et de la forme, retiennent le lecteur par leur naïve simplicité.

KEVORK GARVARENTZ (1892-1946) a laissé trois recueils de poésies : *Sanglots* (1910), *Fleurs de Cimetière* (1921), *Lyre éolienne* (1932). Pour la plupart imprégnées de tristesse, ses poésies sont cependant dépourvues de ce feu sacré qui marque le vrai poète. Quelques-uns de ses morceaux — dans la *Lyre éolienne* notamment — sont le produit de méditations exprimées avec art.

VAZKEN CHOUCHANIAN (1903-1941) mena une vie littéraire assez féconde. Comme livres, nous ne possédons de lui que *Printanier* (1928) et *Nuits d'Eté* (1930). Tout en lui était élan passionné. Sa prose est riche et compacte. Son style est comme son caractère : combatif et aimant la contradiction. Il a plus de talent comme poète que comme prosateur.

KEGHAM ATMADJIAN (1911-1940), poète et prosateur de tempérament enthousiaste, doubléd'une sensibilté aiguë, a laissé, sous le pseudonyme de A. Séma, une production variée : poésies, pièces de théâtre, études sociales. Citons : *Printemps cuirassé*, poésies (1936), *Sémiramis*, pièce en cinq actes, en vers (1938), *Monsieur Galouni*, comédie en un acte (1938). Il a édité les revues *Mechakouyt* (= Culture et *Tchank* (= Effort). Il est tombé au Front, en Flandre, très jeune, en pleine floraison littéraire.

AVEDIS TERZIBACHIAN (1871-1948) a à son actif : *L'Aigle dans son nid* (1938), *Nubar* (1939), *Andranik* (1942), sorte de biographies romancées ayant respectivement comme sujets le catholicos Khrimian appelé l'*Aigle du Vaspourakan;* l'homme politique Boghos Nubar pacha et le général Andranik. Il a laissé aussi : *Les cent-et-une historiettes d'Athos* (1945), recueil de sujets fort variés, et *Deux années à Adis Abeba* (1944), reportage.

Son langage est peu soigné. Sa période où se répand un humour souvent forcé, est assez originale, mais pèche par la prolixité dans maints endroits. Ses ouvrages ont le mérite de fournir sur des personnages et faits nationaux des notes qui enrichissent la petite histoire, fort négligée par les auteurs arméniens.

LAS, pseudonyme de Mme Louisa Aslanian (1905-1944), participa à la Résistance française; arrêtée, elle fut tuée par les Allemands. Elle a laissé comme principale œuvre un roman : *Point d'interrogation* (2 vol., 1936). Faible d'intrigue pour être un roman au sens propre du terme, cette œuvre est, par contre, remarquable comme suite de tableaux, riches en idées et en descriptions admirables.

MISSAK MANOUCHIAN (1906-1944), militant communiste, rédigea à Paris le *Zangou* (1935-1938), organe hebdomadaire des travailleurs arméniens de France. Soldat de l'armée française en 1939, il entra, dès 1940, dans la Résistance où il devait bientôt, à cause de son ardeur et de son esprit de décision, être chargé, de la part de l'état-major des F. T. P. F., du commandement de tous les combattants immigrés en France. Arrêté et condamné à mort par le Tribunal militaire allemand, il fut fusillé en février 1944.

Sous le titre de *Poésies*, ses amis réunirent une soixantaine de ses poèmes en un volume paru en 1946 comme œuvre posthume. En un langage sans artifice le poète y fait preuve d'une mélancolique sensibilté qui contraste quelque peu avec sa nature d'homme d'action révolutionnaire,qui devait se révéler en lui dans les dernières années de sa vie.

XIV. LA LITTERATURE DES ARMENIENS DE RUSSIE

VUE GENERALE

Origine. — Tant que la langue littéraire fut le grabar, la littérature conserva son unité sous le rapport du langage et du contenu. Mais lorsque soit en Arménie russe soit en Arménie turque l'idiome parlé devint langue littéraire, la littérature se sépara en deux, l'*orientale* (celle des Arméniens de Russie Արեւելահայ ou Ռուսահայ) et l'*occidentale* (celle des Arméniens de Turquie, Արեւմտահայ ou Թրքահայ). Elles ne prirent pas naissance en même temps. Les Arméniens de Turquie s'éveillèrent à la littérature avant leurs compatriotes de Russie. Comme nous l'avons vu, les Arméniens occidentaux

eurent, dès le commencement du XIXe siècle, concurremment avec le grabar, leur littérature en achkharabar, alors que ce ne fut que dans la seconde moitié de ce siècle que les Arméniens orientaux se mirent à composer en langue moderne.

Il est vrai que Khatchatour Abovian avait, vers 1840, écrit ses *Plaies de l'Arménie* dans le dialecte d'Erivan (dialecte araratien) ; mais sa langue n'était en somme qu'un dialecte et non la langue moderne commune à tous les Arméniens de Russie. D'ailleurs, l'ouvrage d'Abovian n'avait vu le jour qu'en 1858. Et si, dès 1852,Hakhvertian (1818-1861) s'était servi de l'idiome populaire dans sa préface aux poèmes de Sayat-Nova, édités par lui, cette langue était le dialecte de Tiflis et pas autre chose. De même, plus tard, il y eut des auteurs qui employèrent divers dialectes dans certains de leurs écrits: Soundoukiantz, le dialecte de Tiflis, R. Patkanian, le dialecte de Nakhitchévan;d'autres, le dialecte de Karabagh. Donc, ni Abovian ni Hakhvertian n'ont employé une langue commune à tous les Arméniens de Russie,bien que ces deux écrivains soient regardés comme les fondateurs de la littérature orientale, en ce sens qu'ils s'étaient émancipés de la tutelle du grabar pour écrire en langue populaire.

La littérature orientale arménienne commença effectivement en 1858, quand Stépan Nazariantz publia son journal, le *Hussussapaïl* (Հիւսիսափայլ Aurore boréale), à Moscou, ville étrangère, ce qui paraît singulier. Cela s'explique pourtant par le fait qu'il s'était déjà formé à l'Académie Lazarian de Moscou un langage littéraire plus ou moins régulier que Nazariantz et ses amis améliorèrent, de sorte qu'il devînt bientôt commun à tous les Arméniens de Russie, du Caucase à Saint-Pétersbourg. Dès lors, on observa que la nation arménienne constituait non seulement politiquement, mais encore intellectuellement deux grandes fractions, différentes par la langue, le tempérament, les mœurs, la mentalité.

Le *Hussussapaïl* devint le rendez-vous de la jeunesse évoluée et ardente, inspirée d'un idéal supérieur :*préparer le peuple à la renaissance littéraire et sociale de la nation.* Nalbantian, Kamar-Katiba et Chahaziz, champions d'idées progressistes, travaillèrent avec Nazariantz à l'éducation du peuple, et luttèrent avec fanatisme contre l'emploi du grabar. Ainsi, grâce à ces auteurs , la littérature devint populaire en devenant nationale.

Influences russe et allemande. — Fortement influencé par le russe, l'arménien oriental, sous la plume des écrivains, n'était souvent que du russe écrit avec des mots arméniens. La prédominance du russe dans l'arménien oriental fit apparaître des expressions qu'il est impossible de comprendre parfaitement sans les traduire en russe mot à mot. (Voir, K. Durian, *La langue littéraire des Arméniens de Russie, Handès Amsorya,* année 1888, p. 22).

Cette langue bâtarde s'épura peu à peu pour donner naissance à une langue moderne assez pure, avec laquelle on put bientôt produire des œuvres de valeur.

L'influence russe se fit sentir également dans la littérature, comme l'influence française avait été sensible dans celle des Arméniens occidentaux au XIXe siècle et plus tard. Ainsi, la littérature des Arméniens de Russie peut, par son orientation comme par ses tendances et ses formes, être considérée comme partie intégrante de la littérature russe. Mais elle a subi aussi l'influence allemande. En effet, les meilleurs élèves de l'Académie Lazarian étaient envoyés à Dorpat où se formait une jeunesse arménienne enthousiaste et patriote, douée de dons littéraires. Or, bien qu'en territoire russe, cette ville avait un caractère allemand : le programme de son Université était allemand, les cours se faisaient en allemand par des professeurs allemands. De plus, de nombreux jeunes Arméniens allaient à Berlin, à Iéna, à Heidelberg parfaire leurs études; rares étaient ceux qui fréquentaient les autres universités

étrangères. Par contre, les Arméniens de Turquie avaient l'habitude de fréquenter de préférence les universités françaises, italiennes et suisses. C'est pour cette raison qu'ils furent influencés par les littératures latines de ces pays. Il n'est donc pas étonnant que la littérature des Arméniens orientaux ait subi aussi l'influence allemande.

Poésie. — Au Caucase, la nouvelle littérature débuta par la poésie (*Les Plaies de l'Arménie* d'Abovian n'étaient pas encore connues; comme nous l'avons signalé, ce roman n'avait paru qu'en 1858). Les étudiants arméniens de Dorpat peignirent la vie estudiantine dans des chants traduits de l'allemand et adaptés à la vie arménienne, tels que le *Grambambouli*, le *Si la pipe à la main...*, le *Voici la diligence*, qui devinrent vite populaires. Puis, ce fut le tour des chants patriotiques composés par R. Patkanian (Kamar-Katiba), Nalbantian, Chahaziz, Dodokhiantz, K. Patkanian.

Au début, les poèmes prirent des allures de prônes. Le peuple, courbé sous le joug étranger, endurait mille maux. Les écrivains ne pouvaient se soustraire aux événements douloureux de leur temps, néfastes pour le pays, et chanter le rossignol, la rose, le soleil et l'amour. Aussi, les œuvres étaient-elles de longs sermons exaltant les idées nationalistes, patriotiques ou des homélies à la Liberté, sur le mode romantique. L'objectif des auteurs étant la renaissance de la nation et son affranchissement, il fallait rappeler les souffrances séculaires de l'Arménie sous la domination cruelle de l'étranger; il fallait éveiller la conscience nationale en évoquant le passé glorieux de la patrie. Ainsi, une nouvelle source d'inspiration s'ouvrit pour les poètes, avec la naissance du sentiment de la Patrie dans tous les cœurs.

Cette tendance dura jusque vers 1885, date après laquelle la poésie, se présentant sous un autre aspect, fit preuve d'une fécondité extraordinaire. Elle traita de préférence des sujets largement humains; elle exprima des sentiments individuels, chanta l'Amour, les beautés de la Nature. Dès lors,

elle atteignit de très hauts sommets tant par l'expression que par la pensée.

Roman. — Après la poésie, le roman et le théâtre prirent leur essor presque simultanément. La littérature des Arméniens de Russie, quoique née après celle des Arméniens de Turquie, la surpassa bien vite : des œuvres virent le jour qui furent supérieures aux plus belles productions des auteurs arméniens occidentaux.

Le premier roman paru en librairie fut *La Parole à l'un, la Fiancée à l'autre* (1857) de Nalbantian, mais c'était une pauvre histoire, une œuvre faible. Son seul mérite est de donner des scènes vivantes, des tableaux folkloriques, de peindre les mœurs et coutumes, les préjugés de la population de Nor-Nakhitchévan. Un an après, parurent les *Plaies de l'Arménie* d'Abovian, auxquelles succédèrent des romans de valeur de divers auteurs.

Dans cette première période, le roman rustique eut particulièrement du succès. Abovian, Aghayantz, Prochiantz ont décrit le village, les gens, les coutumes. Cette orientation fut souvent poussée jusqu'à l'exagération, comme dans *Sos et Varditer* de Prochiantz, où il n'y a pas d'art, mais du folklore, forme de roman qui dégageait de la monotonie. Puis, vint le roman des mœurs citadines, et l'horizon s'élargit devant l'art. Toutefois, le roman rustique ne fut non plus tout à fait délaissé.

Théâtre. — Au début, les œuvres dramatiques ne furent pas plus réussies que celles des auteurs arméniens occidentaux. Elles avaient suffi cependant à éveiller le goût pour ce genre littéraire. Ce devint alors une manie d'écrire des pièces de théâtre, et l'on fut inondé d'œuvres médiocres, voire pires. Enfin, Soundoukiantz (1825-1912) vint, et, par des œuvres remarquables : *La Patience nocturne est bienfaisante, Khatabala, Oskan Pétrovitch, rêve, Encore une Victime,* et surtout *Bébo,* son chef-d'œuvre, il rejeta dans l'ombre toutes les médiocrités. Il fut suivi de dramaturges de valeur, comme Chir-

vanzaté (1859-1935) qui donna des pièces tirées de ses propres romans : *La Princesse, Eugénie, Avait-il raison ?, Pour l'Honneur, l'Ecroulé, Le Parent de Morgan,* etc. A signaler aussi Aharonian (1866-1948) avec sa *Vallée des Larmes.*

Suivant la voie tracée par ces avant-coureurs, les auteurs de l'Arménie soviétique produisent, depuis une quinzaine d'années, des œuvres dramatiques qui, par l'ampleur comme par le souci d'art qu'ils y mettent, surpassent les productions de leurs prédécesseurs. Parmi ces auteurs citons : Dérénik Témirdjian (*Jugement, Hovnan le Richard, Le vaillant Nazar, Les Vardaniens, Sous l'Empire de la Terreur*) ; Stépan Zorian (*Ara le Bel*) ; Tchanan (*Chahnamé*) ; Vagharchian (*A l'Aube*) ; A. et A. Babayan (*Un grand Mariage*).

Quant aux représentations théâtrales, elles commencèrent en 1859, à Moscou et à Tiflis ; elles atteignirent un éclat particulier de 1878 à 1883. Un coûteux théâtre fut fondé à Tiflis ; des acteurs et actrices de talent, venus de Constantinople, donnèrent à la scène caucasienne un lustre inconnu jusqu'alors, et enthousiasmèrent le public. En ce qui concerne l'Arménie soviétique actuelle, les progrès réalisés dans ce domaine sont considérables. Sans parler des théâtres populaires des villes provinciales, la scène d'Erivan, capitale de la République, peut aujourd'hui, tant au point de vue de la qualité des représentations que de la richesse des décors, rivaliser avec les scènes européennes.

1. LES PERIODES DE LA LITTERATURE ORIENTALE

On peut distinguer trois périodes. Dans la première (1860-1885), la principale préoccupation des écrivains fut le progrès du peuple ; le caractère fondamental de la littérature fut déclamatoire. Dans la seconde (1885-1920), celle-ci prit un cachet esthé-

tique; le souci d'art en fut le trait dominant. La troisième période est celle de la littérature prolétarienne qui commença avec l'établissement du régime soviétique en Arménie et qui dure encore aujourd'hui.

2. AUTEURS ANTERIEURS A 1860

Avant d'étudier les auteurs de chacune de ces périodes, il convient de parler d'Abovian et de Patkanian, dont les œuvres datent de la période antérieure à 1860.

KHATCHATOUR ABOVIAN (1804-1848) naquit à Kanaker, village de la province d'Erivan. Comme interprète et guide il accompagna le professeur Parrod, de l'Université de Dorpat, venu en Arménie pour faire l'ascension du mont Ararat (1829). Il gagna la sympathie de ce savant qui le fit entrer à l'Université de Dorpat (1830) pour y étudier la pédagogie et les belles-lettres. Rentré en Arménie (1836), il enseigna la langue vulgaire et composa même, en cette langue, des livres de classe. Son initiative n'eut aucun succès; il était devenu antipathique au public, surtout aux conservateurs qui le considérant comme un être bizarre, s'effarouchaient de ses idées modernes, car il se trouvait en avance sur ses compatriotes. Il disparut en 1848; on croit qu'il se suicida, ou qu'il fut tué par les Persans. Il a laissé de nombreux écrits : poésies, discours en grabar, contes, travaux ethnographiques et pédagogiques. Cependant, l'œuvre qui l'a immortalisé, c'est son roman intitulé : *Plaies de l'Arménie, Lamentations d'un Patriote*, terminé en 1841, mais publié en 1858, après la mort de l'auteur.

Plaies de l'Arménie. — L'action de ce roman se passe en 1826, pendant la guerre russo-persane. Abovian nous décrit, d'une part, les dévastations, les massacres et les atrocités dont les Perses se rendaient coupables à l'encontre des populations armé-

niennes sans défense, et, d'autre part, il nous relate les exploits d'un noble héros, nommé Aghassi. Il nous montre un tempérament de poète et de romancier réaliste, nous donnant de nombreux tableaux de la vie familiale et publique, brossés d'un pinceau vivant. Il fait des descriptions de la nature et peint les mœurs et coutumes paysannes. Les souffrances, les mauvais traitements, les humiliations infligés aux Arméniens n'ont jamais été représentés avec des accents aussi douloureux que dans ce roman où l'auteur exalte en même temps les exploits des héros arméniens, et à cette occasion, fait l'éloge de sa race et expose ses aspirations à la liberté.

Les Plaies de l'Arménie sont en réalité une tragédie et une élégie en prose; une œuvre de propagande politique aussi. On y trouve en effet des exhortations, des suggestions, des appels destinés à réveiller le peuple de sa torpeur séculaire pour conquérir sa liberté, pour se rapprocher de la civilisation européenne, sans toucher toutefois aux caractéristiques de sa race, de sa langue et de sa foi. L'ouvrage ne manque pas de défauts : l'affabulation du roman est insuffisante; des sujets disparates s'y succèdent, si bien que le lien du récit se rompt souvent; des redites et des longueurs, ainsi qu'une langue émaillée de mots étrangers gâtent le plaisir causé par sa lecture. On y remarque de nombreux passages d'une grande beauté, qui cependant sont noyés au milieu de tirades fatigantes.

GABRIEL PATKANIAN (1802-1889), prêtre, laissa quelques œuvres religieuses et historiques, de nombreuses épopées, des romans historiques et des traductions, les uns en grabar, les autres en langue moderne. La plupart ont trait à la vie des anciens monarques arméniens : Haïk, Aram, Tigrane. L'auteur montre de la compétence historique; il a un tempérament poétique, mais son style s'avère déplorable, sa manière d'écrire primitive. C'est plutôt par leur contenu historique que par leur valeur littéraire que ses œuvres ont intéressé ses contemporains.

3. AUTEURS DE LA PERIODE 1860-1885

STEPAN NAZARIANTZ (1812-1879) étudia à l'Université de Dorpat, puis il fréquenta celle de Kazan. Professeur à l'Académie Lazarian, de 1849 jusqu'à sa mort, il publia, de 1858 à 1864, la revue *Hussussapaïl,* avec une courte interruption. Comme on le lit dans sa déclaration publiée à Moscou (30 mai 1857), cette revue avait comme buts de généraliser l'emploi de l'arménien moderne et de jeter un pont intellectuel entre les Arméniens et les Européens, en vue d'établir des relations (culturelles) entre les Arméniens et les Européens.

Ayant voulu écrire en un style plus proche de l'idiome parlé, Nazariantz fut le principal promoteur du développement de l'arménien oriental. Il eut aussi le mérite d'avoir introduit chez ses compatriotes l'esprit de critique impartial, courageux et indépendant, pour signaler les défauts du peuple et stigmatiser son indifférence à l'égard de la chose publique et de l'éducation nationale. Enfin, c'est dans *Hussussapaïl* que se manifestèrent pour la première fois trois poètes : Nalbantian, Kamar-Katiba et Chahaziz, précurseurs de la renaissance des Arméniens orientaux.

RAPHAEL PATKANIAN (1830-1892) qui prit le pseudonyme de Kamar-Katiba, était de l'Université de Dorpat. Il fut le père de la poésie en langue moderne des Arméniens orientaux; ses vers, peu nombreux, obtinrent, comme chants nationaux, une popularité sans exemple; ils ont touché le cœur de plusieurs générations et sont chantés encore aujourd'hui, parce qu'ils reflètent l'âme du peuple, le truchement de ses sentiments patriotiques (*La Mère Araxe* (Maïr Araxi), parue en 1856, est la plus connue). C'est pour cela que sa renommée est plus grande que son talent. Il a écrit aussi des romans, mais il n'y témoigne pas des mêmes qualités que dans ses poésies.

MIKAEL NALBANTIAN (1829-1866) a laissé des vers, pour la plupart, des traductions, ne révélant pas un grand talent. Il doit sa réputation de grand poète à quelques poèmes, tels que : *Notre Patrie, Le Libre Dieu, Comme un rêve les jours d'Enfance...*, fréquemment reproduits dans les recueils de chants populaires. Il est surtout remarquable comme polémiste et journaliste moralisateur. Parmi ses œuvres en prose son *Agriculture* et ses *Mémoires* retiennent notre attention.

GABRIEL SOUNDOUKIANTZ (1825-1912), le plus grand représentant de la littérature théâtrale, fut le maître vénéré des auteurs dramatiques. Le premier, il mit sur scène des personnages vivants, pris dans la vie. Sa première œuvre, *La Patience nocturne est bienfaisante,* fut représentée, en 1863, à Tiflis; la seconde, *Khatabala,* en 1866. Puis, ce furent *Oskan Pétrovitch rêve* (1866) et *Encore une Victime* (1870). Parmi ces dernières, *Khatabala* est une pièce réaliste de grande valeur, mais le chef-d'œuvre de notre dramaturge est *Bébo,* une des productions maîtresses de la littérature arménienne, représentée pour la première fois en 1871. Il a donné aussi *Le Foyer détruit* (1873), *Les Epoux* (1890), comédiestrès au-dessous de *Bébo.* Soundoukiantz a surtout représenté la vie populaire arménienne de Tiflis; il a pris ses sujets et ses héros dans les couches inférieures du peuple. Il a fait un tableau du heurt de l'ancienne et de la nouvelle génération, montrant chaque classe avec sa vie et sa mentalité. Il excelle à créer des types exceptionnels de fourbes, d'avares, d'usuriers, mais aussi, des figures sympathiques, ainsi que des hommes de caractère, comme le pêcheur Bébo. Quelques-unes de ses pièces ont été traduites en géorgien et représentées sur la scène géorgienne. *Bébo,* traduite en russe, fut représenté sur la scène russe.

RAFFI (1835-1888), de son vrai nom Hagop Mélik-Hagopian, est sans aucun doute le plus grand romancier arménien par la qualité et par la quantité de ses œuvres. Ce n'est pas assurément lui qui a été le créateur du roman arménien, mais c'est lui qui le développa en y apportant sa force créatrice, génératrice d'une diversité de sujets. Animé d'un constant souci de la forme et de l'expression, et ayant l'aisance du style, il créa une langue de roman, polie, simple, qu'imitèrent d'autres romanciers. Dans presque toutes ses productions on voit une imagination riche et ardente, de minutieuses descriptions, des intrigues bien charpentées et des coups de théâtre qui piquent la curiosité du lecteur et le séduisent. Ses romans lui valurent une renommée incontestable. Nous possédons de lui deux recueils de contes intitulés *Bouquet* (1874), et les romans suivants : *Le Fou* (1881), *David Bek* (1881), *Le Coq d'or* (1882), *Les Mémoires d'un Sacrilège* (1883), *Tchalaleddine* (1884), *Etincelles* (1883 et 1887), *Samuel* (1884), etc. Il fut le premier auteur arménien qui critiqua le clergé obscurantiste (*Le Coq d'or, Le Professeur, Tchalaleddine, La Marchandise innocente*) ; il peignit la vie des Arméniens de Turquie dans : *Etincelles, Le Fou, Tchalaleddine, L'Emigré de Mouch;* il représenta la situation des Arméniens de Perse dans : *La belle Petite rose, La Famine, Le Recensement des Jeunes Filles vierges, La malheureuse Hripsimé, Un Arpent de terre.* Dans le *Harem* et le *Bibi Charabani,* en particulier, il prit comme sujet d'études les mœurs des peuples voisins. Il a laissé aussi des poèmes, mais n'a pas réussi en ce domaine.

Les critiques relèvent chez Raffi nombre de défauts : abus de détails, imperfection de structure, manque d'équilibre, défauts qui sont surtout sensibles dans *David Bek* et *Etincelles.* Toutefois, si son style et sa composition ne sont pas irréprochables, ses idées et ses évocations s'avèrent fort ramarquables. Il a compris quels riches trésors l'histoire arménienne recèle pour un romancier national qui désire entretenir la flamme patriotique. Son amour de la patrie commande l'admiration. Il voue un culte

au glorieux passé de la nation arménienne, se fait l'apôtre du progrès, réveille le peuple de sa torpeur. De ce fait, il eut une influence considérable sur le mouvement arménien d'émancipation, en attisant les sentiments raciaux et en poussant la jeunesse à la révolte contre les Turcs et les Kurdes. De là sa popularité. Son action sur le mouvement révolutionnaire arménien est comparable, à un certain point de vue, à celle des Encyclopédistes du XVIIIe siècle sur la Révolution française. Il est l'un des rares écrivains qu'on lit encore de nos jours.

PERDJ PROCHIANTZ (1837-1907) laissa de nombreux romans dont les principaux sont : *Sos et Varditer* (1860), *Question de Pain* (1880), *Chahen* (1883). Le but de ces ouvrages est d'éveiller le sentiment patriotique chez les lecteurs. On y voit la peinture exacte et détaillée de la vie, des costumes, des cérémonies, des occupations de la population de la province d'Ararat. Ce sont plutôt des œuvres socio-ethnographiques que des romans. Leur intérêt réside en ce qu'elles nous rapportent des proverbes et des tournures d'expressions, des préjugés et des croyances populaires, en un mot, le tableau du folklore de cette province.

GHAZAROS AGHAYANTZ (1840-1911), imprimeur, professeur, écrivit des romans. Il dirigea l'*Aghpur*, journal pédagogique pour enfants, et fut presque inégalable dans ce genre. Il est aussi le chantre du village, par excellence. Il connaît bien la vie du paysan, ses coutumes, ses traditions, ses chants. Il s'en inspire pour en faire des chansons et des poésies incomparables. Dans son *Dork le Laid et Haïkanouche la Belle* (1888) il a peint d'une manière charmante et en un style simple mais vivant, le héros légendaire, Dork le Laid, d'après le récit rapporté par Khorénatsi dans son *Histoire* (liv. II, ch. VIII). Il a donné divers autres ouvrages : *Haroutioun et Manuel* (1867), roman national; *Anahit* (1881), recueil de vieilles légendes arméniennes pour adolescents; *La Flûte pastorale* (1882), recueil de

chants et de poésies pour enfants; *Aréknazan* ou *Le Monde des Magies* (1887), roman tiré de vieilles légendes populaires; deux recueils de *Poèmes* (1890 et 1903); enfin, *Les principaux Evénements de ma vie* (1894), autobiographie d'un style si vivant que la lecture en est on ne peut plus agréable.

SEMBAT CHAHAZIZ (1841-1907), professeur à l'Académie Lazarian, débuta comme poète dans le *Hussussapaïl*. Il chanta d'abord la Nature, l'Amour, puis il donna des poésies patriotiques. Son poème, *Les Souffrances de Léon* (1865), qu'il appelle « roman contemporain », fit sa renommée. C'est la première œuvre poétique de longue haleine en arménien moderne, donnant la peinture de la vie de son temps et réagissant contre l'obscurantisme. L'auteur chante et déplore cet état de choses avec des accents touchants et une verve poétique, mais il méconnaît les lois essentielles de la versification; de là la médiocrité de ses vers. Il publia aussi deux ouvrages en prose : *Lettres estivales* (1891), *Souvenirs à l'occasion de la Fête de Vardan et de ses Compagnons* (1901).

KRICOR ARDZROUNI (1845-1892) était fils d'Erémia, général dans l'armée russe et gouverneur de Tiflis. Journaliste d'une verve intarissable, toujours sur la brèche, il bouleversa avec le *Mechak* (Մշակ) qu'il fonda à Tiflis, en 1872, la vie intellectuelle et sociale des Arméniens du Caucase. Nourri des principes libéraux des écrivains russes des années 60, il développa ces principes jusqu'à leurs extrêmes conséquences, grâce à une culture générale acquise en Allemagne. Pendant vingt années, il propagea dans le peuple arménien, engourdi et plein de préjugés, des opinions avancées. Dans cette entreprise, il s'associa des écrivains de talent, dans le choix desquels il était aussi difficile qu'heureux. Il consacra à son journal son importante fortune personnelle, se contentant, dans les dernières années de sa carrière, d'un train de vie modeste. Son style est direct et cassant, mais négligé et manquant de chaleur. Sa langue, incorrecte et pauvre au début, s'épura peu à peu, et finalement devint aisée. Il a

donné deux romans sur la vie estudiantine : *Là-bas et ici* (1878) et *Eveline* (1891), œuvres lourdes, dépourvues de valeur littéraire.

4. AUTEURS DE LA PERIODE 1885-1920

HOVHANNES HOVHANNISSIAN (1864-1929) publia en 1877 son premier volume, *Poésies*, et obtint beaucoup de succès. Son grand recueil de poèmes parut en 1908. Il a chanté la Nature, l'Amour et la Douleur. Il a composé des chants patriotiques inspirés par un sentiment ardent, peignant en couleurs vives la situation du peuple arménien. Il a laissé aussi des *motifs* populaires écrits en style bardique. Ce fut lui, qui, l'un des premiers, abandonna les thèmes nationaux-révolutionnaires à la gloire de la race et de la patrie arméniennes pour choisir le village comme source d'inspiration, genre que Toumanian devait porter à la perfection, peu de temps après lui.

ALEXANDRE DZATOURIAN (1864-1917) a publié deux recueils de poésies dont l'un parut en 1891, l'autre, en 1898. Son talent n'est ni grand ni profond, mais ses vers où les chants d'amour occupent une importante place, sont spontanés, polis, et reflètent une naïveté enfantine. En 1901, il donna un volume intitulé : *Divertissements littéraires*, renfermant, pour la plupart, de petites pièces en vers où le poète se présente comme un écrivain satirique; il y fustige les travers humains.

LEON MANUELIAN (1864-1919), un des premiers, s'essaya en des œuvres de longue haleine : *Tigranouhi* (1892), drame historique en cinq actes; *Galilée et Milton*, grand poème; *Vers le Haut* (1902), poème dramatique. Ces productions sont d'intérêt inégal. La meilleure est *Galilée et Milton*. Notre poète n'est pas le chantre de l'Amour et de la Rose; il a

cherché ailleurs les sujets de son inspiration. Sa lyre larmoyante, se lamente et pleure. En 1900, il publia deux comédies : *Le Docteur Ervant Pochayan, Le Billet,* et un drame, l'*Artiste-Peintre Tachdjian,* sans grande valeur. Quant au roman-fleuve *Vie Brisée,* écrit en une langue pleine d'aisance, il contient de belles pages descriptives, mais son héros est quelconque; de plus, l'œuvre est lourde de détails oiseux.

HOVHANNES TOUMANIAN (1869-1923), évocateur de la patrie et interprète de l'esprit arménien, est l'un des poètes les plus aimés. Il a donné une place importante aux motifs folkloriques, conformes aux aspirations de son talent; c'est ce qui a fait en grande partie le succès de ses écrits. Il a repris les thèmes populaires, en évoquant la vie rustique, la mentalité du villageois, sa morale surannée, Il montre, en des scènes pittoresques ou dramatiques, les déchéances, les défaillances accumulées par cet ordre de choses. Il peint les sites campagnards, évoque les héros nationaux, les légendes du terroir, leur redonne la vie, les embellit par la force de son art. Outre ses petites poésies, dont le sens et les accents sont frais et tendres, il a produit en une langue harmonieuse des romans héroïques aux épisodes tirés de la vie paysanne. Sous le titre : *Poésies,* il donna en 1890 et 1892 deux volumes. Ses œuvres ont été rééditées en 1903 sous ce même titre, en presque totalité. On y trouve vingt-sept chants, huit légendes, dix grands poèmes, dont *Anouche, Sako de Lori* et *David de Sassoun.* Son chef-d'œuvre est *Anouche,* qui à part quelques longueurs, est une production parée de toutes les grâces. On y trouve tous les types de paysans, la description des fêtes villageoises, la peinture des mœurs, des coutumes, des préjugés aussi, en un langage coulant et imagé. On en a tiré un opéra, représenté sur les scènes arméniennes et russes.

MOURATSAN (1854-1908) est l'auteur de nombreuses œuvres variées. Quelques-unes, romans ou

drames, ont paru en librairie. Parmi elles, *Kévork Marzpétouni* offre de l'intérêt; c'est un drame historique où l'auteur a réussi à donner de la vie à des événements secs et arides.

CHIRVANZATE (1858-1935), pseudonyme d'Alexandre Movsissian, est l'un des plus grands romanciers et dramaturges arméniens de Russie; il n'a comme devancier que Soundoukiantz. Ses œuvres sont fort nombreuses : *Extraits des Mémoires d'un Factotum* (1883), *L'Honneur* (1885), *La Mariée* (1886), *Vains Espoirs* (1888), *Arsène Dimaksian* (1892), *Le Feu* (1896), *La Possédée* (1895), *Pour l'Honneur* (1903), *Le Chaos* (1898), *La Princesse* (1891), *Evkiné* (1900), *Avait-il raison ?* (1902), etc. En 1932, il alla finir ses jours dans sa patrie, l'Arménie soviétique, où le gouvernement lui décerna le titre d'*Ecrivain du peuple*. C'est là qu'il composa sa dernière pièce de théâtre : *Le Parent de Morgan*, et un gros ouvrage : *De la Fournaise de la Vie*, paru dans le *Nor Oughi* publié à Erivan.

On considère *L'Honneur* et *Le Chaos* comme ses œuvres les mieux réussies. Dans *L'Honneur*, il peint la vie et les mœurs de la population de Chamakh, sa ville natale, et, en traits fort précis il y représente la conception orientale de l'Honneur. Dans le *Chaos* il représente la vie à Bakou, vie étrangement déréglée par des richesses fabuleuses. Il y a là des peintures dont beaucoup, comme l'orgie nocturne chez un noceur turc, sont des tranches de vie d'un réalisme impressionnant. Non moins intéressante est la *Possédée* où l'auteur dépeint son pays natal.

Il est exact que chez Chirvanzaté, il n'y a guère de types puissants de caractère extraordinaire et cependant ses ouvrages se lisent avec plaisir parce que l'auteur s'y révèle un romancier habile, sachant élaborer un plan, construire une intrigue, ordonner l'action et doser les émotions. Il a perfectionné et modernisé l'œuvre de Soundoukiantz et de Raffi, en mettant dans ses romans plus d'art et une observation plus profonde.

LEO (1860-1932), de son vrai nom Arakel Babakhanian, fut collaborateur et ensuite, membre du comité de rédaction du *Mechak*. Journaliste, romancier, philologue, critique pénétrant et vulgarisateur minutieux d'histoire, il tint une place marquante parmi les écrivains arméniens du Caucase. A part ses contes et ses romans, dont *La Fille du Mélik* (1898), il publia de très nombreuses œuvres; les principales sont : *L'Imprimerie arménienne* (2 vol., 1901 et 1902), *La Littérature des Arméniens de Russie* (1904), *Saint Mesrop* (1904), *Stépanos Nazariantz* (2 vol., 1902), *Le catholicos Hovhannès Arghoutian* (1902), *Kricor Ardzrouni* (3 vol.,1902, 1903 et 1905), *Idéologie de la Révolution des Arméniens de Turquie* (2 vol., 1934), *Ani, histoire et description de la capitale des Bagratides* (1946), *Histoire d'Arménie* (3 vol., t. I, 1917, t. II, 1947,. t. III, 1946).

Les ouvrages de Léo, relatifs à la vie d'illustres personnalités ou à l'imprimerie arménienne, sont plus que des biographies, car l'auteur y retrace abondamment la vie intellectuelle, culturelle et politique des Arméniens dans ses diverses manifestations, ce qui confère à ses œuvres un intérêt tout particulier. Son érudition solide est mise en relief par un style attrayant.

VERTANES PAPAZIAN (1866-1920) devint vite, après des débuts en 1883, l'un des romanciers arméniens les plus féconds. Il donna une série de romans sous le titre de : *Tableaux de la Vie des Arméniens de Turquie*. Ensuite, sans délaisser les peintures nationales, il traita dans ses romans des sujets et des types largement humains. Plus de cinquante de ses œuvres ont paru en librairie, parmi lesquelles : *Le Janissaire, Le Testament, L'Ermite Egho, Lalo, La Fille du Vigneron, Khéran, La Foudre, Juste Jugement, Emma, Santo, Lignes prises dans la Vie, Souvenirs d'un Touriste, Contes, Tableaux, Dans la plaine d'Abaza, Hadji-Bek, L'Alar-*

me, Aveugles, Anna, Tableaux du Village, Travailleurs de la Terre, Les Chants d'un Révolté, Le Dragon, La Justice perdue, l'Homme-Loup, Le Roc. Il a laissé aussi une *Histoire abrégée de la Littérature arménienne* et une étude très estimable sur les *Bohémiens arméniens* qui lui valut son siège à la société d'Ethnographie de Moscou. Maître conteur, sa langue est alerte, son style sobre; le récit va bon train.

NAR-DOS, pseudonyme de Mikaël Hovhannessian (1867-1933), a écrit plusieurs romans : *Anna Saroyan, La Fille de mon propriétaire, Nouné, Vrais Amis,* et des contes dont six, de la série *Notre Quartier,* sont publiés en un volume sous le titre de : *Contes choisis* (1935). Romancier réaliste, il a un talent de conteur, mais ne se soucie pas d'atteindre les hauteurs de l'art. Il est bref dans ses peintures, et sobre dans la description des paysages. Son style est soigné.

AVETIS AHARONIAN (1866-1947) vit le jour à Iktir, au pied de l'Ararat. Il compléta ses études aux Universités de Lausanne et de Paris. A son retour d'Europe il assuma la direction littéraire de divers journaux : *Mourdj, Haratch, Alik, Zank.* Pendant la première guerre mondiale il participa activement aux affaires publiques. Président de la Délégation arménienne, il représenta son pays à la conférence de la Paix à Paris, et signa, en cette qualité, le traité de Sèvres, conclu entre les Alliés et la Turquie (10 août 1920). Il publia une trentaine d'ouvrages : romans, nouvelles et contes, impressions et descriptions de voyages, et aussi, quelques pièces de théâtre. Voici les principaux titres : *Nouvelles de l'autre côté de la Frontière* (1894), *Tableaux de la Vie des Emigrés arméniens de Turquie* (1889), *Sur la Route de la Liberté* (1902), *En Italie* (1902), *Le Saint de l'Orage* (1903), *Les Mères* (1905), *Silence* (1909), *La Vallée des Larmes* (1907), *Dans l'Obscurité* (1910), *L'Abîme* (1910), *Les Vaincus* (1912), *Le Voyageur* (1926), *Nostalgie* (1927), *Mon Livre,* 2 vol. : *Enfance* (1927), *Adolescence* (1931).

Dans la plupart de ses productions, Aharonian, qui possède une fine sensibilité et beaucoup de diversité dans l'expression, est par excellence le romancier des victimes d'atrocités, de persécutions et de massacres. S'il encourt le reproche de monotonie, la cause en doit être attribuée aux sentiments profonds et horribles éprouvés par l'écrivain, témoin oculaire de dantesques événements. Ses récits, tout en étant authentiques, sont exempts de sécheresse. Son art impressionnant est personnel. Il raconte le malheur non comme malheur, mais comme injustice extrême. Parfois il invite le lecteur à la révolte, en lui inculquant le désir de secouer le joug de la tyrannie. Sa littérature « pleurnicharde », comme on l'a appelée, n'est que la manifestation de la vie réelle d'alors et pas autre chose. Son talent descriptif est en général évocateur. Avec des couleurs somptueuses il décrit la Nature; d'un crayon subtil il dessine ses personnages, pénètre dans leurs âmes et les éclaire. Il excelle dans toutes les scènes pathétiques et se sert d'un langage qui décèle le poète dans l'écrivain. Sa langue atteint souvent le sublime, bien qu'alourdie parfois de tournures emphatiques. Plusieurs de ses œuvres ont été traduites en langues étrangères, en français, en allemand, en anglais, en russe, en tchèque, en bulgare, en grec.

5. LITTERATURE PROLETARIENNE (1920-1950)

Ce qu'est la littérature soviétique. — Il existe aujourd'hui en Arménie une littérature soviétique, littérature prolétarienne, qui débuta lors de la révolution russe de 1905. Dans les grands centres du Caucase, tels que Tiflis et Bakou, parurent à cette époque quelques écrivains (Mme Chouchanik Kourghinian, Hagop Hagopian), apôtres de la lutte ouvrière contre l'exploitation capitaliste. Mais c'est surtout en 1917, après la Révolution, dite d'Octobre, que se généralisa la littérature prolétarienne chez

les Arméniens de Russie comme chez tous les peuples de l'U.R.S.S.

Pour ce qui est de l'Arménie, en particulier, tant que ce pays fut gouverné par le parti *Daschnak*, la littérature prolétarienne ne put pénétrer dans le territoire de la République arménienne, Etat bourgeois. Certes, ce parti avait une plate-forme socialiste, mais l'esprit nationaliste était si solidement ancré chez ses militants que sous le régime daschnakiste il ne pouvait être question d'une littérature prolétarienne. Celle-ci ne fut prépondérante que du jour où l'Arménie fit partie de la Russie soviétique (29 novembre 1920).

L'Union des écrivains de l'Arménie soviétique. — Dans les premières années de la soviétisation de l'Arménie il y eut des auteurs qui conservèrent dans leurs œuvres l'esprit national-bourgeois. D'autres furent essentiellement des écrivains ouvriers, mais il a fallu un certain temps pour que ceux-ci adaptassent leurs idées aux conceptions du nouveau régime. Par contre, un troisième groupe, composé de purs, dont le nombre allait croissant, forma la majorité, grâce aux jeunes auteurs qui se faisaient connaître peu à peu.

Dans ces groupes deux tendances : la droite embourgeoisée et la gauche trotzkiste. Le parti communiste ne pouvait tolérer cette diversité. Aussi fonda-t-on l'*Union des Ecrivains de l'Arménie soviétique*, ralliant tous les hommes de lettres qui acceptaient sans réserves les principes soviétiques.

L'*Union* groupe deux catégories de membres : les communistes qui y forment la fraction dite du Parti, et les autres. Cette distinction n'a d'importance que sous le rapport politique, car tous les membres sont tenus de se conformer aux directives des Pouvoirs centraux soviétiques : la littérature prolétarienne ne pouvait être nationale que par la forme; par l'esprit et le contenu, elle devait rester *socialiste prolétarienne.*

Présent et avenir de la littérature prolétarienne. — En Russie, la littérature prolétarienne fit de

grands progrès entre 1920 et 1930, bien qu'elle ne donnât pas encore satisfaction aux désidérata du gouvernement central. Aussi, le Parti, par une importante décision prise le 23 avril 1932, indiqua-t-il aux écrivains ce que devait être l'avenir de la littérature soviétique.

Il semble que certains écrivains n'aient pas pris cet appel en considération comme il l'eût fallu. En effet, la *Pravda* se plaignit que « les directives du Parti n'étaient pas suivies d'une manière rigoureuse ». Et en Arménie, le secrétaire du *Kentkom* կենտկոմ, Comité Central), déclarait sans ambages au VIIIe congrès du *Komkous* (Կոմկուս, Parti communiste) de ce pays que la production littéraire prolétarienne était insuffisante, et que les convictions des écrivains lui semblaient trop tièdes. Il estimait que la qualité de la littérature soviétique était «trop en retard par rapport aux exigences les plus hautes du nouvel état de choses ». « Notre littérature, avait-il ajouté, n'a pu jusqu'à présent exprimer avec art notre lutte et l'œuvre de notre Reconstruction dans toute leur ampleur et profondeur. Elle n'a pas été capable de montrer par des œuvres remarquables les idées de notre temps, ainsi que les ouvriers, les *Kolkhoz* luttant sur le front de la construction socialiste du village. Dans ce domaine, l'insuffisance n'est pas dans le choix du sujet des productions littéraires, puisque nos écrivains chantent et le kolkhoz et la kolkhoziste et les ouvriers de l'usine; l'insuffisance réside plutôt dans la qualité artistique; notre littérature n'a pas encore donné de grandes toiles représentant notre époque ». (H. Sourkhatian, *La littérature de l'Arménie soviétique* dans : *Octobre-Novembre, Annuaire de littérature, d'art, de sciences et d'économie populaire*, Erivan, 1932, p. 145-168).

Il est dit dans l'ordre du jour adopté au Congrès que cet état de choses provient de ce que les organes dirigeants de la littérature de l'Arménie soviétique commettent des fautes de nature à altérer « la ligne du Parti dans le domaine littéraire, en montrant un

libéralisme pourri à l'égard des idéologies prolétariennes. L'opportunisme de droite et la déviation vers la « gauche » trouvent encore leur expression dans une série d'œuvres prolétariennes ». (Voir H. Sourkhatian, ibid.).

Langue. Réforme de l'orthographe. — Le langage littéraire de l'Arménie soviétique est l'arménien oriental en usage au début du XXe siècle, mais épuré. Par contre, la langue des journaux, dans les textes officiels et techniques, en particulier, est farcie de mots étrangers, surtout russes.

Après consultation des spécialistes, le gouvernement de l'Arménie soviétique introduisit en 1922 une série de réformes dans l'emploi de quelques consonnes, voyelles et diphtongues (Voir les détails des changements opérés dans la *Chrestomathie de l'arménien moderne* par F. Macler, Paris, 1932, p. 209-224).

Les changements, bien que peu importants et opérés pour des considérations pratiques, donnèrent cependant à la langue un aspect désagréable à l'œil. La réforme ne rencontra pas d'opposition dans la métropole; elle ne provoqua de mécontentement que dans certains milieux de la Diaspora. Il y a quelques années, le gouvernement, instruit par l'expérience antérieure, amodia en partie la réforme de 1922 en faveur de l'orthographe traditionnelle, vieille de quinze siècles.

6. AUTEURS PROLETARIENS

HAGOP HAGOPIAN (1865-1935), fils d'un modeste cordonnier, reçut une instruction rudimentaire, devint ouvrier d'usine, puis comptable. Partout où il travailla, il manifesta de l'insubordination. Plus tard, il se signala par un zèle ardent pour les classes laborieuses. Il acquit une grande renommée avec ses poésies et ses articles d'intérêt général, parus dans le *Mourdj*, en 1893. En 1899 il publia, à

Tiflis, le premier fascicule de ses œuvres. Après 1905 il se révéla l'aède de la Révolution et devint le poète du Prolétariat et de l'Internationalisme. Ses vers ont, pour la plupart, la forme de sermons. Leur auteur n'est pas un poète de haut vol, mais il a des vers et des descriptions qui ne manquent pas de coloris. Le *Recueil de ses Œuvres*, en trois volumes, parut à Erivan, en 1935. Ses pièces en vers, réunies sous le titre de : *Poésies* (1935), sont groupées en plusieurs chapitres : *Credo, Chants du Travail, Elégie du Travail, Les Usines, Chants révolutionnaires, Chants du Communard, Chants de la Ville, Motifs printaniers, Motifs populaires*, etc.

VAHAN TERIAN (1885-1920) publia à Tiflis, en 1908, son premier recueil de poésies : *Rêveries de Crépuscule*; son second, à Moscou, en 1912. Après cette date il écrivit de nombreux poèmes dispersés dans des périodiques. Poète-né, sa production a des accents émouvants, spontanés et sincères. Ce qui le préoccupe surtout c'est l'aspiration au bonheur de la classe ouvrière, le bien-être général de l'Humanité et la lutte engagée à cette fin. Il chante avec naturel et franchise, sans tendance apparente de propagande politique.

Mme CHOUCHANIK KOURGHINIAN (1876-1927), inspirée par la Révolution russe de 1905, a chanté, en des vers parfois émouvants, la souffrance et la lutte des ouvriers et des déshérités. Elle a laissé des chants d'amour aussi simples que délicats. Ses premiers poèmes parurent en 1907, sous le titre de : *Voix d'Aurore*.

EGHICHE TCHARENTZ (1897-1937), orinaire de Magou, en Perse, fut à Moscou, témoin de la Grande Révolution russe (1905) qui exerça sur ses idées politiques une influence décisive. Toutefois, c'est la Révolution d'Octobre (1917) qui donna à ses aspirations le plus d'envol et de force. Lyrisme, sensibilité et imagination, telles sont les qualités maîtresses de son art. Il a subi l'influence de Mayakowsky, mais sut conserver un cachet personnel. A

son tour, il eut des imitateurs parmi les poètes soviétiques; aucun ne parvint cependant à chanter aussi fortement que lui les aspirations de l'ouvrier et ses luttes pour une future délivrance.

Le meilleur de sa production composée de romans et de poésies, est le poème intitulé : *Les Masses sont devenues folles* (1918). Il écrivit encore : *Romance sans Amour, Poézozourna, Chevaleresque, Le Poème des Poèmes, Chant sur le Peuple, Le Livre de la Route, Aurore épique.* Dans ce dernier, il chante la Révolution d'Octobre et critique le parti Daschnak. Dans son roman *Pays de Naïri* (1920-1923) il s'attaque derechef au Daschnak, l'ironise et stigmatise la politique réactionnaire-nationaliste de ce parti. Deux volumes de poésies furent publiés par ses soins, en 1922. Un autre recueil, paru en 1932, comprend le *Pays de Naïri* et ses meilleurs écrits en prose et en vers.

*
**

Il est impossible de mentionner un à un les hommes de lettres, extrêmement nombreux, qui fleurissent actuellement en Arménie soviétique. Citons, les plus en vue avec leur date de naissance :

Avétis Issahakian (1875), Dérénik Témirdjian (1877), Arazi (1878), Karen Mikaëlian(1883), Vesper (1889), Stépan Zorian (1890),Azat Vechtouni (1894), Axel Bagountz (1897), Naïri Zarian (1900), Khatchik Dachtentz (1900), Sarmen (1901), Hmayak Siras (1902), Araxe (1903), Alazan (1903), Vagharchak Norentz (1903), Vahan Totoventz (1903), Soghomon Tarontsi (1904), Gourguen Mahari (1905), Mekertitch Armen (1906), Sargis Bayazat (1909), Garéguin Pess (1910), Achot Krachi (1910), Vahan Souren (1910), Aghavni (1911), Tatoul Hourian(1912-1942), Hratchia Kotcharian (1910),Gourguen Borian (1915), Maro Margarian (1915),Viken Khétchoumian (1916), Gévorg Emin (1918), Silva Kapoutikian (1919), Chahen Karikian (1924), Hovhannès Chiraz (1915).

XV. LA LITTERATURE DE LA DIASPORA DE 1918 A 1950

Ralentissement du mouvement littéraire. — A la fin de 1918, il arriva en Turquie à peu près ce qui était advenu en 1908. L'activité intellectuelle reprit, mais, cette fois-ci, sans ardeur. Cela s'explique facilement. Les grands écrivains avaient péri dans les tourmentes des déportations. La guerre finie, les survivants se consacrèrent à la reconstuction de la patrie nouvelle, la République arménienne fondée au Caucase avec l'aide des Alliés. Quant aux jeunes, ils n'eurent guère le loisir de se livrer sérieusement aux arts; ils ne produisirent aucune œuvre remarquable.

Cette situation peu brillante qui ne pouvait être que passagère tirait à sa fin lorsqu'en octobre 1922 les Kémalistes entrèrent à Constantinople occupé par les Alliés depuis l'armistice de Moundros. Ce fut alors le signal d'un nouvel exode vers l'étranger. Des centres de réfugiés se constituèrent en Grèce, en Bulgarie, en Roumanie, en France, en Belgique, aux Etats-Unis et dans d'autres pays. Ils eurent leurs églises, leurs écoles, leurs imprimeries, leurs journaux. Mais la vie littéraire fut en sommeil. Dans l'incertitude politique et faute d'organisation culturelle adéquate, on ne vit paraître que des œuvres médiocres.

Reprise d'activité. — Après le ralentissement de la première partie de cette période, un sage équilibre s'établit vers 1930. Depuis cette date, les centres littéraires dans les colonies déploient une activité satisfaisante : Beyrouth et Alep, au Levant; Le Caire et Alexandrie, en Egypte; Athènes, Sofia, Bucarest, Paris, Marseille, Lyon, etc., en Europe; Boston, New-York, Buenos-Ayres, etc, en Amérique.

A Jérusalem, siège du patriarcat, le couvent, le séminaire et l'imprimerie avec la revue le *Sion* continuèrent à entretenir la flamme. Le siège patriarcal de Cilicie, transféré de Sis à Antélias (Liban), y créa un nouveau foyer intellectuel avec un séminaire, une imprimerie et un organe littéraire historico - philologique, le *Hask*, foyer qui joue, depuis 1930, le même rôle que le couvent-école d'Armache, de 1889 à 1915 (Voir supra, p. 295). Bref, dans toutes ces villes, les agglomérations arméniennes s'efforcent de conserver les traditions littéraires.

Près de trois cents hommes de lettres sont actuellement en activité dans la Diaspora. On y compte un grand nombre d'écrivains distingués, dont plusieurs de grand talent, remarquables par leur fécondité comme aussi par la valeur de leurs productions. D'autres,quoique d'un moindre talent,méritent une place honorable dans la littérature contemporaine. Il est impossible de relever tous les noms des écrivains de ce temps, leurs écrits étant répandus dans des publications qui paraissent dans les divers pays des deux hémisphères et qui ne nous parviennent que fort irrégulièrement. Parmi les plus connus, citons les auteurs suivants avec leur date de naissance :

En France :

Vahan Malézian (1871), poète, conteur; Archag Tchobanian (1872), poète, critique, folkloriste, auteur dramatique; Andranik Guéndjian (1874), poète, conteur; Aram Andonian (1879), critique, conteur, publiciste; Mme Zarouhi Bahri (1880), romancière; Vahan Kouyoumdjian (1880), folkloriste; Dikran Tchitouny (1881), folkloriste; Hagop Der-Hagopian (1881), conteur, publiciste; Lévon Mesrop (1883), romancier; Ghévond Méloyan (1883), auteur dramatique; Archam Khondkarian (1883), critique, publiciste; Yénovk Armen (1883), conteur, critique; Zareh Kazazian (1883), poète, critique; K. Tellalian (Krimitell) (1883), prosateur, poète; Chavarche Missakian (1885), prosateur, publiciste; Mekertitch Barsamian (1886), critique, prosateur; Garo Ou-

chaklian (Bédouche), humoriste; Aharon Dadourian (1887), poète; Haïk Berbérian (1887), critique, historien; Onnik Berbérian (1887), essayiste; Haroutioun Dabaghian (1888), poète; Mgr Ardavazt Surméyan (1889), prosateur, historien, critique; Hovhannès Boghossian (1889), poète, publiciste; Abel Nazarian (1890), critique, publiciste; Lévon Mozian (1890), critique, publiciste; Eghiché Aïvazian (1896), conteur, essayiste; Lévon Tchormissian (1896), critique, publiciste; Raphaël Zartarian (1896), poète; Chavarche Nartouni (1898), conteur, critique, poète; Nichan Béchiktachlian (1898), humoriste, auteur dramatique, poète; Hratch Zartarian (1898), prosateur, conteur; Mlle Araxie Thorossian (1898), critique ; Mme Ellen Puzant (1898), romancière; Puzant Topalian (1902), poète; Archavir Khanédanian (1902), prosateur; Chahan Chahnour (Kérestédjian) (1903), conteur; Bédros Zaroyan (1903), conteur, critique; Zareh Vorpouni (1904), conteur; Vahram Gakavian (1905), conteur, publiciste ; Nigoghos Sarafian (1905), poète, essayiste; Garabed Poladian (1905), romancier; Haroutioun Gosdantian (1909), poète; Assadour Sophoklian (1909), conteur; Mlle Nazéni Der-Mikaélian (1912), poète; Mme Marie Atmadjian (1914), poète;

En Italie :

Hrand Nazarian (1885), poète; P. Vahan Hovhannéssian (1894), poète, critique; P. Mesrop Djanachian (1908), prosateur, critique; Aramaïs Sirabian (1910), poète.

En Roumanie :

Etvart Colandjian (1883), poète;H. Dj. Sirouni (1890), critique; Armen Sévan (1892), poète.

En Bulgarie :

Garo Ghazarossian (1898), conteur, auteur dramatique.

En Turquie :

Mgr Karékin Khatchadourian (1880), prosateur, critique; Mme Haïkanouche Marc (1882), poète; Hagop Mentzouri (1888), conteur; V. S. Dzovak (1889),

prosateur; Thoros Azadian (1898), poète, critique; Etvart Simkéchian (1904), poète, critique; Varoujan Adjémian (1912), conteur, humoriste; Mlle Sirvart Gulbenkian (1916), poète.

En Egypte :

Mikaél Gurdjian (1876), conteur, humoriste; Mlle Mannik Berbérian (1885), poète; Arsène Ergat (1890), poète; Péniamine Tachian (1901), critique; Jacques Hagopian (1917), poète.

En Syrie et au Liban :

Lévon Chanth (1869), romancier, auteur dramatique, poète; Garo Sassouni (1889), critique, conteur; Chahan Berbérian (1890), prosateur, philosophe; Eghiché vartabed Derdérian (Eghivart) (1910), poète; Vahé-Vahian (1907), poète; Andranik Dzaroukian (1912), poète, prosateur; M. Ichkhan (1913), poète.

En Iran :

Vostanik (1898), poète; Aram Erémian (1898), critique, folkloriste; M. Gharabéguian (Dev) (1902), poète; Mme Loussik (1920), conteur.

Aux Etats-Unis :

Mouchegh Séropian (1874), prosateur, critique; Mme Zarouhi Kalemkiarian (1876), poète, conteur; Hovhannès Avakian (1882), critique; Gostan Zarian (1885), romancier, poète; Hagop Andonian (1887), poète; Gourken Mekhitarian (1890), critique; Hamasdegh (1895), conteur; Vahé Haïk (1897), conteur; Andranik Bédikian, Rév. (1898), moraliste; Péniamine Nourikian (1898), conteur; Hagop Kouyoumdjian (1900), poète, conteur; Aram Haïkaz (1900), conteur; Zaven Surmélian (1905), poète; Andranik Andréassian (1909), conteur; Nevart Der-Mikaélian (Mme Odadjian) (1909), poète.

En Amérique du Sud :

Ren (1890), conteur; Vartan Kévorkian (1905), poète.

Nous nous abstenons pour le moment de louer ou de critiquer tous ces écrivains; nous leur consacrerons un volume à part. Nous nous contentons, par conséquent, de faire des remarques générales sur les tendances et les caractéristiques qui prévalent dans la Diaspora à l'heure présente :

A la différence des périodes précédentes, notre époque se distingue par ce qu'elle est assaillie de toutes parts par le courant des idées avancées. Les écrivains arméniens, à l'imitation de leurs confrères de l'Occident, introduisent, dans leur prose comme dans leurs vers, des formes nouvelles. Seulement, avec leur tendance à faire de l'original, à rechercher le subtil et l'extraordinaire à tout prix, ils tombent, souvent à dessein, dans l'emphase et l'obscurité. D'aucuns s'en flattent même; ils prétendent que la génération actuelle n'est pas encore suffisamment mûre pour les comprendre; aussi comptent-ils sur l'avenir pour être appréciés sans parti pris.

Production accrue. — Jamais on n'avait encore vu éclore chez les Arméniens des productions littéraires aussi fertiles que de nos jours. Et pourtant, l'éditeur professionnel visant le but commercial est un personnage inconnu dans la vie littéraire arménienne, le nombre limité des lecteurs ne permettant pas de lui assurer des profits suffisants. La publication de bon nombre d'ouvrages est due à des mécènes qui se chargent des frais d'impression, par charité ou par amour pour les lettres. Il en résulte que les œuvres de valeur d'auteurs pauvres peuvent rester en manuscrit, alors que d'autres, sorties de la plume d'écrivains aisés, mais souvent sans talent, voient le jour grâce aux moyens financiers dont ils disposent.

Poésie. — Dans cette pléthore, les productions poétiques tiennent la première place par leur nombre et leur importance. On rime plus que jamais, mais les vers ne sont lus que par un public restreint. La plupart se signalent par une effarante médiocrité. Quelques poètes de réel mérite nous consolent de cette situation. Il faut leur rendre cette justice qu'ils

se gardent des effusions lyriques de jadis. On trouve chez eux une foule de morceaux qui tiennent une place honorable dans la littérature universelle.

Roman. Œuvres dramatiques. — On ne pourrait en dire autant ni des romans ni des pièces de théâtre, bien que ces deux genres aient, depuis une vingtaine d'années, atteint un degré de perfection plus élevé que dans les périodes antérieures.

Les romanciers délaissent les thèmes historiques en style romantique et sermoneux pour s'attacher à l'observation de leurs milieux, en vue de camper des personnages réels, vivants, mais ils sont encore loin de « cette technique du roman qui exige beaucoup d'art ».

Le théâtre, libéré depuis 1890 des procédés artificiels des Béchiktachlian, des Tourian et des Terzian, fit quelques nouveaux progrès depuis 1918. Finies les tirades lyriques, les dissertations qui interrompaient l'action et faisaient apparaître dans l'intrigue une pauvreté déconcertante. Aujourd'hui les auteurs dramatiques, quoique peu nombreux encore, s'ingénient à introduire dans leurs pièces plus de vie, plus d'analyse, plus de mouvement pour les rendre plus parfaites dans la forme comme dans le contenu.

Mémoires. — Notre époque diffère aussi des précédentes par l'apparition d'un genre peu cultivé chez les Arméniens: les *Mémoires*. Ceux-ci n'avaient jamais tenu tant de place dans la littérature arménienne; on en publia une foule. Abstraction faite de quelques écrits, tels que *Mon Livre* d'Aharonian (Paris, 1927, 1930), *Mes Souvenirs* d'Anaïs (Paris, 1949)), *Mille neuf cent-quinze, Année Terrible* de Minakhorina (1949), les autres, sont, pour la plupart, des œuvres de peu de valeur. La vérité s'y trouve souvent déguisée, la langue laisse à désirer. On a l'impression qu'en voulant transmettre à la postérité le souvenir de ce qu'ils ont vu ou de ce qu'ils ont fait, leurs auteurs n'ont eu pour but que de faire valoir leurs personnes ou le rôle qu'ils ont

joué dans la vie publique. Ils doivent donc être consultés avec beaucoup de précaution.

Critique littéraire. — Dans cet état des choses la critique littéraire a sa part de responsabilité. Presque inconnue aux générations d'avant 1890, elle fut inaugurée, sous sa forme moderne, par A. Tchobanian, et poursuivie avec succès par A. Haroutiounian et H. Ochagan (pour ce dernier avec les réserves que nous avons formulées). Elle a pris de nos jours un développement considérable; elle ne se borne pas à l'analyse des ouvrages; elle étudie, selon les règles de la psychologie, l'homme dans l'écrivain, les influences qui ont pu agir sur lui. Cependant, à l'heure actuelle, la littérature arménienne attend encore son juge impartial. Les critiques de nos jours, à de rares exceptions près, sont guidés par leurs antipathies ou leurs préférences personnelles. Partagés entre les complaisances de la camaraderie et la peur des réciprocités, leurs jugements sont faussés. Chaque parti politique, chaque clan littéraire est prodigue de louanges pour ses amis, ne réservant ses flèches qu'aux œuvres de ses adversaires, si valeureuses qu'elles soient; c'est encore heureux s'il ne les ignore pas complètement. Si nous insistons sur ces mœurs, c'est que, bien qu'elles existent plus ou moins chez tous les peuples, elles ont pris chez les Arméniens de la Diaspora une déplorable acuité.

Journalisme. — En ce qui concerne le journalisme, il se caractérise par le foisonnement. On compte quelque cent-vingt publications, revues et feuilles d'information. La plupart sont éphémères; elles disparaissent quelque temps après leur parution pour céder la place à d'autres. Dirigées très souvent par des folliculaires étrangers au métier, elles sont pauvres de substance, et la langue, de même que dans les œuvres parues en librairie, y est de plus en plus maltraitée; aucun effort pour rajeunir le vocabulaire ou soigner le style. Cette situation doit être attribuée à l'insuffisance des études grammaticales, insuffisance qui est due, à son tour, aux per-

turbations causées par les émigrations continuelles d'un pays à l'autre, provoquant dans les colonies l'instabilité d'existence. Il faut reconnaître néanmoins que depuis quelques années on observe en ce domaine, du moins pour quelques publications, une amélioration qui va s'accentuant. La langue littéraire d'aujourd'hui est, dans les mains des meilleurs hommes de lettres, un instrument souple, propre à peindre les descriptions les plus nuancées, à exprimer les pensées les plus élevées.

Conclusion. — Sous les réserves indiquées, la littérature spécifiquement nationale donne, à cette heure même, des preuves de sa vitalité. Les œuvres qui voient le jour, sont des gages qu'en un avenir qui n'est peut-être pas éloigné, les lettres arméniennes trouveront un éclat inconnu jusqu'ici.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

1. Ouvrages à lire ou à consulter

EN ARMENIEN

ԱԲԵՂԵԱՆ Մ., Հայոց հին Գրականութեան Պատմութիւն, հատ. Ա., 1944, հատ. Բ. 1946, Երեւան:

(ABEGHIAN M. ,*Histoire de l'ancienne littérature arménienne*, t. I, 1944; t. II, 1946, Erivan).

—, Սասնա Ծռեր, 2 հատ., Երեւան, 1936 եւ 1942:

—, *Sasna Dzrer*, texte de l'épopée: *Sassounakan*, avec plus de trente variantes, 2 vol., Erivan, 1936 et 1942.

ԱՏՈՆՑ Ն., Մաշտոց եւ նրա Աշակերտները ըստ օտար Աղբիւրների, Վիեննա, 1925:

(ADONTZ N., *Machtotz et ses disciples d'après les sources étrangères*, Vienne, 1925).

ԱԼԻՇԱՆ Ղ. Ղ., Շնորհալի եւ Պարագայ իւր, Վենետիկ, 1873:

(ALISHAN P. L., *Chnorali et sa famille*, Venise, 1873).

—, Սիսուան կամ Համագրութիւն հայկական Կիլիկիոյ, Վենետիկ, 1885:

(—, *Sissouan* ou *Description générale de la Cilicie arménienne*, Venise, 1885).

—, Սիսական կամ Տեղագրութիւն Սիւնեաց աշխարհի, Վենետիկ, 1893:

(—, *Sissakan* ou *Description de la province des Sunik*, Venise, 1893).

—, Մուխեթար հայկական, Վենետիկ, 24 հատ., Ա-Թ, 1853. Ժ-ԺԹ, 1854. Ի-ԻԲ, 1861. ԻԳ., 1933. ԻԴ, 1934:

(—, *Ecrits arméniens*, Venise, 24 vol., 1853,1854, 1861, 1933, 1934).

—, Այրարատ, Համառօտութիւն Այրարատեան աշխարհին, Վենետիկ, 1890:

(—, *Aïrarat, Description de la province d'Aïrarat*, Venise, 1890).

—, Հայապատում, Վենետիկ, 1901–1902:
(—, *Hayapatoum*, Venise, 1901-1902).
—, Շիրակ, Տեղագրութիւն Շիրակ գաւառի, Վենետիկ, 1881:
—, *Chirak, description du canton de Chirak*, Venise, 1881).
—, Յուշիկք Հայրենեաց Հայոց, պատմական եւ ազգասիրական դէմքեր եւ դրուագներ, 2 հատ., Վենետիկ, 1869–1870:
(—, *Souvenirs de la patrie arménienne*, 2 vol., Venise, 1869-1870).

ԱԼՊՈՅԱՃԵԱՆ Ա., Պատմութիւն հայ Դպրոցի, հատ. Ա., Հնթաւոսական շրջանէն մինչեւ ԺԸ. դարու վերջը, Գահիրէ, 1947:
(ALBOYADJIAN A., *Histoire des Ecoles arméniennes*, t. I, depuis la période du paganisme jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, Le Caire, 1947).
ԱԿԻՆԵԱՆ Հ. Ն., Դասական հայերէնի եւ վիեննական Մխիթարեան Դպրոցը. Պատմութիւն հայ դասական լեզուի զարգացման, ուսման եւ վերածնութեան..., Վիեննա, 1932:
(AKINIAN P. N., *L'arménien classique et l'Ecole des Mekhitaristes de Vienne*, avec résumé en allemand, Vienne, 1932).
—, Եղիշէ վարդապետ եւ իւր Պատմութիւնն Հայոց պատերազմի, Վիեննա, Ա. հատ., 1932. Բ. հատ. 1936:
(—, *Le Vartabed Elisée et son Histoire de la bataille des Arméniens*, t. I, 1932; t. II, 1936).
—, Մովսէս Գ. Տաթեւացի, կաթողիկոս Հայոց Յէջմիածին, եւ իւր ժամանակը (1557–1633)..., Վիեննա, 1935:
(—, *Le catholicos Movsès III d'Etchmiadzine et son temps* (1557-1633), Vienne, 1935).
—, Մատենագրական հետազօտութիւններ, Վիեննա, հատ. Ա., 1922. հատ. Բ., 1924. հատ. Գ., 1930:
—, *Recherches littéraires*, 3 vol., 1922, 1924, 1930).

ԱՃԱՌԵԱՆ Հ., Հայոց Գրերը, Վիեննա, 1913–1927:
(ADJARIAN H., *Les caractères alphabétiques arméniens*, Vienne, 1913-1927).

—, Ս. Մեսրոպի եւ գրերու գիւտի պատմութեան աղբիւրները եւ անոնց ճնշումը, Փարիզ, 1907:

(—, *Les sources de l'Histoire de saint Mesrop, de l'invention des caractères alphabétiques et leur examen*, Paris, 1907).

ԱՅՏԸՆԵԱՆ Հ. Ա., Քննական քերականութիւն արդի հայերէն լեզուի, Վիեննա, 1866:

(AIDINIAN P. A., *Grammaire critique de l'arménien moderne*, Vienne, 1866).

ԱՐՓԻԱՐԵԱՆ Ա., Պատմութիւն ԺԹ. դարու Թուրքիոյ Հայոց գրականութեան, Գահիրէ, 1944:

(ARPIARIAN A., *Histoire de la littérature des Arméniens de Turquie du XIXe siècle*, Le Caire, 1944).

ԲԱՍՏԱՄԵԱՆՑ Վ. Վ.Ր., Մխիթար Գոշի Դատաստանագիրքը, Վաղարշապատ, 1880:

(BASTAMIANTZ V., *Le Livre des Tribunaux de M. Gosch*, étude juridique, Vagharchapat, 1880).

ԳԱԼԷՄՔԵԱՐԵԱՆ Հ. Գ., Նորագոյն աղբերք եզնկայ կողբացւոյ, Վիեննա, 1919:

(KALEMKIARIAN P. G., *Les sources les plus récentes d'Eznik de Goghp*, Vienne, 1919).

—, Պատմութիւն հայ լրագրութեան (1796–1860), հատ. Ա., Վիեննա, 1893):

(—, *Histoire du journalisme arménien*, t. I, Vienne, 1893).

ԴԱՂԲԱՇԵԱՆ Յ., Փ. Բիւզանդացի եւ իր Պատմութեան խարդախողը. Խորենացւոյ աղբիւրների ուսումնասիրութիւն, Վիեննա, 1898:

(DAGHBACHIAN H., *Puzant Pavstos et le falsificateur de son Histoire. Etude des sources de Khorénatsi*, Vienne, 1898).

ԴՈՒՐԵԱՆ Ե., Պատմութիւն հայ գրականութեան, Երուսաղէմ, 1933:

(TOURIAN E., *Histoire de la littérature arménienne*, Jérusalem, 1933).

ԵՐԵՄԵԱՆ Հ. Ս., Գրագէտ Հայեր, կենսագրական եւ ճնշադատական ուսումնասիրութիւն ԺԹ. դարու հայ գրողներու, Վենետիկ, Շարք Ա.–Ե., 1913. Շարք Զ.–Ը., 1914. Շարք Թ.–Ժ., 1931:

(EREMIAN P. S., *Ecrivains arméniens du XIXe siècle*, Venise, Séries, I-V, 1913; VI-VIII, 1914; IX-X, 1931).

ԶԱՐԲՀԱՆԷԼԵԱՆ Հ. Գ., Պատմութիւն հայերէն հին եւ նոր Դպրութեանց, 2 հատ., Վենետիկ, Ա. 1865, 1886, 1897, 1932. Բ., 1878, 1905:

(ZARBHANELIAN P. K., *Histoire littéraire ancienne et moderne de l'Arménie*, t. I, 1865, 1886, 1897, 1932; t. II, 1878, 1905).

—, Հայկական Մատենագիտութիւն (1565–1883), Վենետիկ, 1883:

(—, *Bibliographie arménienne* (1565-1883), Venise, 1883).

—, Պատմութիւն հայկական տպարանաց եւ տպագրութեանց, Վենետիկ, 1898:

(—, *Histoire de l'imprimerie et des publications arméniennes*, Venise, 1898).

—, Հայկական ուսումնասիրութիւնք կամ ուսումն հայ լեզուի եւ մատենագրութեան յԱրեւմուտս (ԺԴ.–ԺԹ. դար), Վենետիկ, 1895:

(—, *Les études arméniennes en Europe* (XIVe-XIXe *siècles*), Venise, 1895).

—, Մատենադարան հայկական թարգմանութեանց (Դ.–ԺԴ. դար), Վենետիկ, 1889:

(—, *Catalogue des anciennes traductions arméniennes*, Venise, 1889).

ԹՈՐՈՍԵԱՆ Հ. Յ., Վարք Մխիթարայ Աբբայի, *Վենետիկ*, 1901:

(THOROSSIAN P. H., *Vie de l'abbé Mekhitar*, Venise, 1901).

ԻՆՃԻՃԵԱՆ Հ. Ղ., Հնախօսութիւն Հայաստանի, 3 *հատ.*, *Վենետիկ*, 1835:

(INDJIDJIAN P. Gh., *Antiquités de l'Arménie*, Venise, 1835).

ԼԻՕ, Ռուսահայ գրականութիւն սկզբից մինչեւ մեր օրերը, *Վենետիկ*, 1904, *Բ. տպ.*, 1928:

(LEO, *La littérature des Arméniens de Russie...*, Venise, 1904; 2e éd., 1928).

ԽԱԼԱԹԵԱՆՑ Դր., Մովսէս Խորենացւոյ նորագոյն աղբիւրների մասին ֆիլիպատական ուսումնասիրութիւն, *Վիեննա*, 1898:

(KHALATIANTZ G., *Etude critique sur les plus récentes sources de Movsès Khorénatsi*, Vienne, 1898).

—, Զենոբ Գլակ, համեմատական ուսումնասիրութիւն, *Վիեննա*, 1893:

(—, *Zénob Glak, Etude comparée,* Vienne, 1893).

—, Ղազար Փարպեցի եւ գործ նորին, *Մոսկուա*, 1883:

(—, *Ghazar Parbétsi et ses œuvres,* Moscou, 1883).

ԽԱԼԱԹԵԱՆՑ Բ., Հայ ժողովրդական դիւցազնավէպը, *Վիեննա*, 1903:

(KHALATIANTZ P. *L'épopée populaire arménienne,* Vienne, 1903).

ԿԱՐԱՊԵՏԵԱՆ Հ. Ռ., Լիակատար ցուցակ հայերէն լրագիրներու... 1794–1921, *Վիեննա*, 1924:

(GARABEDIAN P. R., *Liste complète des journaux arméniens...,* 1794-1921, Vienne, 1924).

ԿԻՒԼԷՍԷՐԵԱՆ ԲԱԲԳԷՆ, Կոլոտ Յովհաննէս պատրիարք. Պատմագրական եւ բանասիրական ուսումնասիրութիւն, *Վիեննա*, 1904:

(GULESSERIAN P., *Le patriarche Golod. Etude historique et littéraire,* Vienne, 1904).

—, Եղիշէ. Քննական ուսումնասիրութիւն, *Վիեննա*, 1900:

(—, *Eghiché, Etude critique,* Vienne, 1900).

ՀԱՑՈՒՆԻ Հ. Վ., Դաստիարակութիւնը հին Հայոց մօվ, *Վենետիկ*, 1923:

(HATSOUNI P. V., *L'éducation chez les anciens Arméniens,* Venise, 1923).

—, Խորենացի կը դառնայ ի Ե. դար, *Վենետիկ*, 1935:

(—, *Khorénatsi retourne au Ve siècle,* Venise, 1935).

ՂԱԶԻԿԵԱՆ Հ. Ա., Հայկական նոր մատենագիտութիւն եւ համբագիտարան հայ կեանքի (1512–1912), 2 հատ., *Վենետիկ*, 1905, 1912:

(GHAZIKIAN P. A., *Nouvelle bibliographie arménienne et Encyclopédie de la vie arménienne* (1512-1912), 2 vol., Venise, 1905, 1912).

ՄԱԼԽԱՍԵԱՆ Ս., Ուսումնասիրութիւն Փաւստոս Բիւզանդի Պատմութեան, *Վիեննա*, 1896:

(MALKHASSIAN S., *Etude sur l'Histoire de Pavstos,* Vienne, 1896).

ՄԱՆԱՆԴԵԱՆ Յ., Յուլիանոս Դպրոցը եւ նրա գար-

զացման շրջանները, *Վիեննա*, 1928:

(MANANDIAN H., *L'école hellénistique et les phases de son développement*, Vienne, 1928).

—, Խորենացւոյ առեղծուածը լուծուած, *Երեւան*, 1934:

(—, *L'énigme de Khorénatsi résolu* (avec un résumé en russe et en allemand), Erivan, 1934).

ՄԽԻԹԱՐԵԱՆ Կ., Քառորդ դար գրականութիւն, *Գահիրէ*, 1946:

(MEKHITARIAN K., *Un quart de siècle de littérature*, Le Caire, 1946).

ՅՈՎՆԱՆԵԱՆ Հ. Ղ., Հետազօտութիւնք նախնեաց ռամկօրէնի վրայ, 2 *հատ.*, *Վիեննա*, 1897:

(HOVNANIAN P. Gh., *Recherches sur la langue vulgaire de nos ancêtres*, 2 vol., Vienne, 1897).

ՉԱՄՉԵԱՆ Հ. Մ., Պատմութիւն Հայոց, 3 *հատ.*, *Վենետիկ*, 1781–1786:

(TCHAMTCHIAN P. M., *Histoire d'Arménie*, 3 vol., Venise, 1781-1786).

ՉԻԹՈՒՆԻ Տ., Սասունական, *Ա. հատ.*, *վէպին բնագիրը*, *Փարիզ*, 1942:

(TCHITOUNY D., *Sassounakan*, t. I, texte du roman de David de Sassoun, Paris, 1942).

ՊԵՏՐՈՍԵԱՆ Յ., Սովետահայ գեղարուեստական գրականութեան բիբլիոկրաֆիա, *Երեւան*, 1949:

(PETROSSIAN H., *Bibliographie de la littérature esthétique de l'Arménie soviétique*, Erivan, 1949).

ՉԻՐԱՔԵԱՆ Հ. Ք., Հայ մատենագիրներ ԺԹ. դարու, *Մասն Ա.*, *Ռուսահայեր*, *Վենետիկ*, 1904:

(TCHIRAKIAN P. K., *Hommes de lettres arméniens du XIXe siècle*, t. I, *Ecrivains arméniens de Russie*, Venise, 1904).

ՊԱՂՃԵԱՆ Հ. Ա., Պատմութիւն կաթուղիկէ վարդապետութեան ի Հայս, *Վիեննա*, 1878:

(BALDJIAN P. A., *Histoire du dogme catholique en Arménie*, Vienne, 1878).

ՊՕՏՈՒՐԵԱՆ Հ. Մ., Հայ մամուլը տասնեւհինգ տարուան մէջ (1894–1909), *Վենետիկ*, 1910:

(BODOURIAN P. M., *La presse arménienne* (1894-1909), Venise, 1910).

ՍԱՍՈՒՆԻ Կ., Պատմութիւն արեւմտահայ արդի գրականութեան (1840–1914), *Պէյրութ*, 1951:

(SASSOUNI G., *Histoire de la littérature moderne des Arméniens occidentaux* (1840-1914), Beyrouth, 1951).

—, Սասունցի Դաւիթ, *բնագիրը չարահիւսուած*, *Պէյրութ*, 1947:

(—, *David de Sassoun*, texte abrégé, Beyrouth, 1947).

ՍԱՐԳԻՍԵԱՆ Հ. Բ., Երկհարիւրամեայ գրական գործունէութիւն եւ նշանաւոր գործիչներ Վենետկոյ Մխիթարեան Միաբանութեան, *Վենետիկ*, 1905:

(SARKISSIAN P. P., *Activité littéraire bi-centenaire de la Congrégation de Venise...*, Venise, 1905).

—, Քննադատութիւն Յովհան Մանդակունւոյ եւ իր երկասիրութեանց վրայ, *Վենետիկ*, 1896:

(—,*Critiques au sujet de Hovhan Mandakouni et ses œuvres*, Venise, 1896).

—, Ագաթանգեղոս եւ իւր բազմադարեան գաղտնիքը..., *Վենետիկ*, 1890:

—, *Agathange et son secret plusieurs fois séculaires...*, Venise, 1890).

—, Ուսումնասիրութիւն Մանիքէա – Պաւղիկեան Թոնդրակեցիներու աղանդին եւ Գր. Նարեկացւոյ թուղթը, *Վենետիկ*, 1893:

—, *La secte des Manichéens-Pauliciens-Thondrakiens et l'épître de Narékatsi*, Venise, 1893).

ՍԵՒԱԿ Գ., Հայ լեզուի զարգացման սովետական փուլը, *Երեւան*, 1946:

(SEVAK G., *La phase soviétique du développement de la langue arménienne*, Erivan, 1946).

ՏԱՇԵԱՆ Հ. Յ., Ուսումնասիրութիւն Ստոյգ-կալիսթենեայ վարուց Աղեքսանդրի, *Վիեննա*, 1892:

(DASCHIAN P. H. ,*Etude sur la Vie d'Alexandre du Pseudo-Callisthène*, Vienne, 1892).

—, Ուսումն դասական հայերէն լեզուի..., *Հատ.* Ա., Անգիր շրջան, *Վիեննա*, 1920:

(—, *Etude sur l'arménien classique...*, t. I. *Période de la littérature orale*, Vienne, 1920).

—, Մատենագրական մանր ուսումնասիրութիւն, *Հատ.* Ա., *Վիեննա*, 1895· *Հատ.* Բ., 1901:

(—, *Petites études littéraires*, Vienne, t. I, 1895, t. II, 1901).

—, Ակնարկ մը հայ հնագրութեան վրայ· Ուսումնասիրութիւն Հայոց գրչութեան արուեստին, *Վիեննա*, 1898:

(—, *Coup d'œil sur la paléographie et la graphie arméniennes,* Vienne, 1898).

—, Յուցակ հայերէն ձեռագրաց Մատենադարանին Մխիթարեանց ի Վիեննա, *Վիեննա*, 1895:

(—, *Catalogue des manuscrits arméniens de la Bibliothèque des Mekhitaristes à Vienne,* Vienne, 1895).

ՏԷՐ-ՂՕՂՈՍԵԱՆ Գ·, Նկատողութիւններ Փաւստոսի Պատմութեան վերաբերեալ, *Վիեննա*, *Մասն Ա·*, 1901, *Մասն Բ·*, 1919:

(TER-BOGHOSSIAN K., *Considérations sur l'Histoire de Pavstos,* Vienne, 1re partie, 1901; IIe partie, 1919).

ՓԱՓԱԶԵԱՆ Վ·, Պատմութիւն հայ գրականութեան, *հատ· Ա·, սկիզբէն մինչեւ ԺԷ· դար*, *Երեւան*, 1908· *հատ· Բ·*, Թրքահայ գրականութիւն, *Կ· Պոլիս*, 1914:

(PAPAZIAN V., *Histoire de la littérature arménienne,* t. I, des origines jusqu'au XVIIe siècle, Erivan, 1908; t. II, *La littérature des Arméniens de Turquie,* Constantinople, 1914).

ՓԱՅԼԱԿԵԱՆ ԱԴԻԷ ՓԱՇԱ·, Եկեղեցական պատմութիւն Հայոց, *Փարիզ*, 1942:

(PAILAKIAN P. A., *Histoire de l'Eglise arménienne,* Paris, 1942).

ՓՈՐԹՈՒԿԱԼ ՓԱՇԱ ՄԻՔԱՅԷԼ, Քննադատական ուսումնասիրութիւն Եղիշէի Պատմութեան, *Վենետիկ*, 1903:

(PORTOUKAL PACHA MIKAEL, *Etude critique de l'Histoire d'Eghiché,* Venise, 1903).

ՔԻՊԱՐԵԱՆ Հ· Կ·, Պատմութիւն հայ գրականութեան, *Ա·Մաս, սկիզբէն մինչեւ* 1300, *Վենետիկ*, 1944:

(KIBARIAN P. G., *Histoire de la littérature arménienne, t. I, des origines à* 1300, Venise, 1944).

ՕԶԱՆԵԱՆ Գ·, Պատմութիւն հայ լեզուի եւ բանասիրութեան, *Մարզուան*, 1913:

(OZANIAN K., *Histoire de la langue et de la littérature arméniennes.* Merzifoun, 1913).

ՕՇԱԿԱՆ Յ., Համապատկեր արեւմտահայ գրականութեան, հատ. Ա., Երուսաղէմ, 1945:

(OCHAGAN H., *Tableau synoptique de la littérature arménienne occidentale*, t. I, Jérusalem, 1945).

—, Սփիւռքը եւ իրաւ բանաստեղծութիւնը, Երուսաղէմ, 1945:

(—, *La Diaspora et la vraie poésie*, Jérusalem, 1945).

—, Հայ գրականութիւն, Երուսաղէմ, 1942:

(—, La littérature arménienne, Jérusalem, 1942).

ՕՐՄԱՆԵԱՆ Մ., Ազգապատում, 3 հատ., Ա., Կ. Պոլիս, 1913· Բ., Կ. Պոլիս, 1914· Գ., Երուսաղէմ, 1927:

(ORMANIAN M., *Azgapatoum* (*Histiore de la nation et de l'Eglise arméniennes*, 3 vol., I, Constantinople, 1913; II, Constantinople, 1914; III, Jérusalem, 1927).

—, Հայոց Եկեղեցին եւ իր պատմութիւնը, վարդապետութիւնը··· գրականութիւնը եւ ներկայ կացութիւնը, Կ. Պոլիս, 1912:

(—, *L'Eglise arménienne, son histoire,... sa littérature, son présent*, Constantinople, 1912).

ՖԻՆՏԻԿԵԱՆ Գ., Կորիւն, վարք Մաշտոցի, ուղղեալ եւ լուսաբանեալ, Երուսաղէմ, 1930:

(FINDIKLIAN K., *Korioun, la Vie de Machtotz, corrigée et expliquée*, Jérusalem, 1930).

lem, 1927).

*** Արդի հայ գրականութիւն, հատ. Ա., 1939· հատ. Բ., 1941, Արտասահմանի հայ գրողներ· հատ. Գ., 1941, Հայաստանի գրողներ, Փարիզ, Հրատ. Հայ Գրագէտներու Բարեկամներու ընկերակցութեան:

(*Chrestomathie de la littérature arménienne contemporaine. Ecrivains de la Diaspora et de l'Arménie Soviétique*, 3 vol., Paris, 1939, 1941).

EN FRANÇAIS

ADJARIAN H, *Classification des dialectes arméniens*, Paris, 1909.

ADONTZ N., *Histoire d'Arménie. Les origines, du Xe siècle au VIe* (av. J.-Ch.), Paris, 1946.

ALISHAN P L., *Sissouan ou l'Arméno-Cilicie, description géographique et historique*, trad. du texte arménien, Venise, 1899.

ASLAN K., *Etudes historiques sur le peuple arménien*, 2e éd., Paris, 1928.

BORE E., *Correspondance et lettres d'un voyageur en Orient*, 2 vol., Paris, 1840.

—, *Le couvent de Saint-Lazare à Venise ou l'histoire succinte de l'Ordre des Mekhitaristes arméniens...*, Paris, 1837.

BROSSET M., *Deux historiens arméniens : Kirakos de Gantzac, XIIIe siècle, Histoire d'Arménie; Oukhtanès d'Ourha*, Xe siècle, Histoire en trois parties, trad., 2 livraisons, Saint-Pétersbourg, 1870-1871.

—, *Notice sur le diacre arménien Zacharia..., auteur des mémoires historiques sur les Sophis XVe-XVIIe siècle*, Saint-Pétersbourg, 1874.

—, *Notice sur l'historien arménien Thomas Ardzrouni*, Saint-Pétersbourg, 1862.

—, *Etudes sur l'historien arménien Mekhitar d'Aïrivank*, Saint-Pétersbourg, 1865.

—, *Collection d'historiens arméniens*, trad. avec notes, 2 vol., Saint-Pétersbourg, 1874, 1876.

—, CARRIERE A., *Nouvelles sources de Moïse de Khorèn*. Etudes critiques, Vienne, 1893; *Supplément*, 1894.

CUENDET G., *Exactitude et adresse dans la version arménienne de la Bible*, Vienne, 1935.

DADIAN B., *La société arménienne contemporaine...* (Extrait de la *Revue des Deux Mondes*), Paris, 1867.

DODOMIANTZ V., *Le rôle des Arméniens dans la civilisation mondiale*, Belgrade, 1938.

DULAURIER Ed., *Recueil des historiens des*

Croisades. Documents arméniens, t. I, Paris, 1869.

—, *Etude sur l'organisation politique, religieuse et administrative du Royaume de la Petite Arménie à l'epoque des Croisades*, Paris, 1862.

—, *Les chants populaires de l'Arménie* (Extrait de la *Revue des Deux Mondes*), t. XIV, p. 224-255.

—, *Histoire, dogme, traditions et liturgie de l'Eglise armenienne orientale*, Paris, 1857.

—, *Etudes sur les chants historiques et les traditions populaires de l'ancienne Arménie*, Paris, 1852.

—, *L'Institut Lazareff (Lazarian) des langues orientales*, Paris, 1856.

DUMEZIL G., *L'arménien à l'Ecole nationale des langues orientales vivantes* (Extrait de l'ouvrage consacré au Cent-Cinquantenaire de l'Ecole des langues orientales, — Histoire, Organisation et Enseignements par J. Deny, Administrateur, et les Professeurs de l'Ecole), Paris, 1948.

EMIN J. B., *De l'alphabet arménien*, trad. du russe par E. Prud'homme, Paris, 1865.

ESOFF G., d'., *Aperçu de l'étude de la langue arménienne en Europe*, Leide, 1890.

GARITTE G., *Documents pour l'étude du livre d'Agathange*, Cité du Vatican, 1946.

GASPARD A., *La geste de David le Sossouniote*, trad. de l'arm., d'après la version de H. Toumanian, Genève, 1945.

GROUSSET R., *Histoire de l'Arménie des origines à* 1071, Paris, 1947.

KHEROUMIAN R., *Introduction à l'anthropologie du Caucase. Les Arméniens*, Paris, 1943.

LANGLOIS V., *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, 2 vol., Paris, 1867, 1869.

LAURENT J., *L'Arménie entre Byzance et l'Islam... jusqu'en* 886, Paris, 1919.

LEROY M., *Grégoire Magistros et les traductions arméniennes d'auteurs grecs*, Bruxelles, 1935.

LYONNET St., *Les versions arméniennes et géorgiennes du Nouveau Testament*, Paris, 1936.

MACLER F., *Contes et légendes de l'Arménie*, trad., Paris, 1911.

—, *Contes, légendes et épopées populaires de l'Arménie,* trad., Paris, 1928.

—, *La chaire d'arménien à l'Ecole nationale des langues orientales,* Paris, 1912.

—, *Les couvents arméniens,* à propos de la publication de K. Kostaniantz sur le même sujet (Extrait de la *Revue de l'histoire des religions,* t. LXXIII), Paris, 1916.

MARIES L., *Le De Deo d'Eznik de Goghp,* études de critiques littéraires et textuelles, Paris, 1924.

—, *L'arménien classique pour lui-même,* Paris 1927.

MARQUART J., *L'origine et la reconstitution de la nation arménienne,* trad. par Marie Basmadjian, Paris 1919.

MATINDJIANE M. *Etude sur la poésie populaire arménienne,* Paris, 1907.

MEILLET A., *Les études arméniennes,* Paris, 1922.

—, *La langue arménienne,* Paris, 1918.

—, *Recherches sur la syntaxe comparée de l'arménien.* Mémoire de la *Société linguistique de Paris,* t. XVI, 1909.

—, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes,* Paris, 1915.

—, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique,* Vienne, 1903; 2e éd., 1936.

MORGAN J. de, *Histoire du peuple arménien depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours,* Paris, 1919.

NANSEN F., *L'Arménie et le Proche-Orient,* Paris, 1928.

NAVARIAN A., *Anthologie des poètes arméniens,* Paris, 1928.

NEUMANN C. F., *Mémoire sur la vie et les ouvrages de David* (Extrait du *Journal Asiatique*), Paris, 1829.

NEVE F., *L'Arménie chrétienne et sa littérature,* Louvain, 1886.

—, *Etude sur Thomas de Medzoph et sur son Histoire de l'Arménie...,* Paris 1855.

—, *Les hymnes funèbres de l'Eglise arménienne*, trad. sur le texte arménien du Charagan, Louvain, 1855.

PASTIRMADJIAN H., *Histoire de l'Arménie depuis les origines jusqu'au traité de Lausanne*, Paris, 1949.

PATKANIAN K., *Recherches sur la formation de la langue arménienne*, mémoire trad. du russe par E. Prud'homme, revu... et annoté par E. Dulaurier, Paris, 1871.

SAINT-MARTIN J., *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, 2 vol,. Paris, 1818, 1819.

SALMASLIAN A., *Bibliographie de l'Arménie*, Paris, 1946.

SANDALDJIAN J., *Histoire documentaire de l'Arménie*, Rome, 1917.

PEETERS P. P., *Pour l'histoire des origines de l'alphabet arménien, Revue des Etudes arméniennes*, 1929, t. IX, fasc. I, p. 203-237.

TCHOBANIAN A., *La roseraie d'Arménie*, Paris, t. I, 1918; t. II, 1925; t. III, 1929.

—, *Les trouvères arméniens...*, trad. française avec une introduction..., Paris, 1906.

—, *Poèmes arméniens anciens et modernes*, trad. précédée d'une étude de G. Mourey sur la poésie et l'art arméniens, Paris, 1902.

—, *Chants populaires arméniens*, Paris, 1903.

TOURNEBIZE F., *Histoire politique et religieuse de l'Arménie* depuis les origines des Arméniens jusqu'à la mort de leur dernier roi (l'an 1393), Paris, 1910.

ORMANIAN M., *L'Eglise arménienne, son histoire, sa doctrine, son régime, sa discipline, sa liturgie, sa littérature, son présent*, Paris, 1910.

X, *Rome et l'Arménie depuis le commencement du IVe siècle jusqu'en* 1830, Paris, s.d.

EN ALLEMAND

AKINIAN P. N., *Moses Khorenatsi, die Abfassungszeit der " Geschichte Armeniens ... "* Vienne, 1930.

ASTOURIAN P. P., *Die politische Beziehungen zwischen Armenien und Rom von* 190 *v. Chr. bis* 428 *n. Chr. ...*, Freiburg, 1911.

BAUMGARTNER A., *Dr Lauer und das zweite Buch des Moses Chorenazi,* Leipzig, 1885.

BISCHOFF F., *Das alte Recht der Armenier in Lemberg,* Vienne, 1862 (notice et version latine, d'après M. Gosch).

BROCKELMANN C., *Die armenische Uebersetzung der "Geoponica",* Breslau. s.d.

BUGGE S., *Beitraege zur etymologischen Erlâuterung der armenischen Sprache,* Christiania, 1889.

—, *Etruskisch und Armenisch. Sprachvergleichende Forschungen.* Erste Reiche, Christiania, 1890.

CHALATIANTZ G., *Maerchen und Sagen, mit einer Einleitung,* Leipzig, s.d.

DASCHIAN P. J., *Katalog der armenischen Handschriften in der Mechitharisten- Bibliothek zu* Wien, Vienne, 1895-1896.

FINCK F.-N., *Geschichte der armenischen Litteratur* (Extrait des *Litteraturen des Ostens,* VII, 2, p. 77-130).

FRIEDRICH J., *Einfuerung ins Urartaïsche,* Leipzig, 1933.

GUTSCHMID A., *Kleine Schriften,* 5 vol., Leipzig, 1889-1894.

—, *Agathangelos,* Leipzig, 1877.

—, *Ueber die Glaubwürdigkeit der arm. Geschichte des Moses von Choren. Berichte ueber die Verhandlungen des K. Saechs.* Ges. d. Wiss. Philologische u. Hist. Klasse, vol. XVIII, Leipzig, 1877.

HUEBSCHMANN H., *Armenische Studien,* I, *Grundzuege der armenischen Etymologie,* Leipzig, 1883.

—, *Armenische Grammatik. I. Theil, Armenische Etymologie, I. Abteilung : Die persischen und arabischen Lehnwoerter im Altarmenischen,* Leipzig, 1895.

—, *Die altarmenischen Ortsnamen, mit Beitraegen zur historischen Topographie Armeniens...* (Indogermanische Forschungen, XVI, p.197-490),Strasbourg, 1904.

—, *Ueber die Stellung des Armenischen im Kreise der indogermanischen Sprachen,* Weimar, 1885.

INGLISIAN P. V., *Der Diener Gottes Mechithar von Sebast, Stifter der Mechitharisten...* mit einem Geleitwort von P. A. Innerkofler, Vienne, 1929.

JOHANNISSIAN H., *Das literarische Partraet der Armenier vom V - VIII Jahrhundert...,* Rotha, 1912. —

KAPRI F. M., *Zwei Vortraege ueber die historische und kulturelle Bedeutung des armenischen Volkes,* Vienne, 1913.

KARST J., *Historische Grammatik des Kilikisch-Armenischen...,* Strasbourg, 1901.

—, *Geschichte der armenischen Philologie* in kritischer Beleuchtung nach ihren ethnologischen Zusammenhaengen dargestellt mit Beilagen und Exkursen ueber die asianisch- mediterranische Vorgeschichte, Heidelberg, 1930.

KHALATIANTZ B., *Die armenische Litteratur des 19. Jahrhunderts,* Heidelberg, 1905.

KHOSTIKIAN M., *David der Philosoph,* Leipzig,1907.

LAGARDE P. de, *Armenische Studien,* Goettingen, 1877.

—, *Zur Urgeschichte der Armenier. Ein philologischer Versuch,* Berlin, 1854.

—, *Gesammelte Abhandlungen...,* Goettingen, 1866.

LEHMANN-HAUPT C. F., *Armenien Einst und jetzt, Reisen und Forschungen,* Berlin, t. I, 1910; t. II, Ire partie, 1926; 2^e^ partie, 1931.

LIDEN E., *Armenische Studien,* Goeteberg, 1906.

MARQUART J., *Ueber den Ursprung des armenischen Alphabets in Verbindung mit der Bio-*

graphie des hl. Maschtotz, Vienne, 1917.

—, *Die Entstehung und Wiederherstellung der armenischen Nation*, Berlin, 1919.

MUELLER F., *Ueber die Stellung des Armenischen im Kreise der indogermanischen Sprachen*, Vienne, 1877.

NEUMANN C. F., *Versuch einer Geschichte der armenischen Literatur*, Leipzig, 1836.

PEDERSEN H., *Armenisch und die Nachbarsprachen*, Guetersloh, 1904.

—, *Zur armenischen Sprachgeschichte*, Guetersloh, s.d.

PETERMANN H., *Ueber die kritische Grammatik der armenischen Vulgaersprache von dem Vardapet A. Aïtenian*, Berlin, 1867.

—, *Beitraege der Geschichte der Kreuzzuege aus armenischen Quellen*, Berlin, 1860.

PETERSSON H., *Arische und armenische Studien*, Lunds Universitets. N. F. Avd. I. Bd. 16, Nr. 3, Lund et Leipzig, 1920.

TER-MIKAELIAN A., *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zur Byzantinischen* (vom IV bis zum XIII Jahr.), Leipzig, 1892.

TER-MIKAELIAN N., *Das armenische Hymnarium. Studien zu seiner geschichtlichen Entwicklung*, Leipzig, 1905.

TER-MKRTITSCHIAN K., *Die Paulikaner im Byzantinischen Kaiserreiche und verwandte ketzerische Erscheinungen in Armenien*, Leipzig, 1893.

TER-MINASSIAN E., *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zu den Syrischen bis zum Ende des* 13. *Jahr.*, Leipzig, 1904.

VETTER P., *Moses von Koren* (*Kirchenlexikon*, t. VIII, 1893).

—, *Die nationale Gesaenge der alten Armenier*, Tuebingen, 1894.

WEBER S., *Die Katholische Kirche in Armenien*, Freiburg im Breisgau, 1903.

WINDISCHMANN F., *Die Grundlage des Armenischen im arischen Sprachstamme*, Berlin, s.d.

X, *Abriss der Geschichte der Wiener Mechitharisten- Kongregation und ihrer wirksamkeit*, Vienne, 1887.

EN ANGLAIS

ALISHAN P. L., *Armenian popular songs ...*, Venise, 1852.

BALGY A., *History of the catholic doctrine among the Armenians and of their union with the Church of Rom, at the Council of Florence*, Vienne, 1878.

BLACKWELL Alice, *Armenian Poems* (trad.), Boston, 1917.

BOETTIGER L. A., *Armenian Legends and Festivals*, Minneapolis, 1920.

BOYADJIAN Z., *Armenian Legends and Poems*, Londres, 1916 (trad. avec notices).

CONYBEARE, F. C., *The key of truth, a manual of the Paulician Church of Armenia.* The armenian text ed. and translated with illustrative documents and introduction, Oxford, 1898.

—, *A collection with the ancient versions of Greek text of Aristotle's Categories... and Porphyr's Introduction*, Oxford, 1892.

GOODE A., *A brief Account of the Mekhitaristen Society*, Venise, 1835.

LYNCH, H.F.B., *Armenia. Travels and Studies*, 2 vol., Londres, 1901.

TCHAMTCHIAN M., *History of Armenia from B. C.* 2247 *to* ... 1780. Translated... by Johannes Avdall..., 2 vol., Calcutta, 1827.

EN RUSSE

EMIN N., *Moïseï Khorenski i drevni epos armianski*, Moscou, 1881.

GLINKA S., *Sobranie aktov otnosiachtchikhsia k obozreniiou istorii armianskago naroda*, Tchasti I, II, III, Moscou, 1833-1838.

—, *Obozrenie istorii armianskago naroda.* Tchast pervaïa (—vtaraïa).

MARR *N., Sborniki prittch Vardana* (Matériaux pour l'histoire de la littérature arménienne au moyen âge), Saint-Pétersbourg, t. II, III, 1894; t. I, 1899.

PATKANOV K., *Izsledovanie o sostave armianskago iazyka*, Saint-Pétersbourg, 1864.

—, *Izsledovanie o dialektakh armianskago iazyka. Filologitcheski opyt.* Saint-Pétersbourg, 1869.

EN LATIN

BALDJIAN P. A., *Historia doctrinae catholicae inter Armenos*, Vienne, 1878.

BRENNER H., *Epitome Commentariorum Moysis Armeni...*, Stockholm, 1723.

GALANUS C., *Historia armena, ecclesiastica et politica...*, Cologne, 1686.

—, *Conciliationis Ecclesiae armeniae cum romana ex ipsis armenorum patrum et doctorum testimoniis...*, 3 vol., Rome, 1650, 1661.

2. TRADUCTION, EN DIVERSES LANGUES des œuvres des anciens écrivains arméniens

Grigor l'Illuminateur

En allemand. — J. M. Schmid, *Reden und Lehren des heiligen Grigorius des Erleuchters, Patriarch von Armenien*, Regensburg, 1872.

Zenob Glak

En français. — *Histoire de Taron...*, trad. accompagnée de notes, par E. Prud'homme; extrait du *Journal Asiatique*, Paris, 1864.

— , par Emin, dans la *Collection...*, de Langlois, I, p. 337-355.

Agathangeghos

En français. — trad. intégrale (*Collection...* de Langlois, t. I, p. 105-194.

— , par Toumayan G., *Agathangelos et la doctrine de l'Eglise arménienne au Ve siècle...*, Lausanne, 1879. (Ne contient que la partie relative à la doctrine de l'Illuminateur).

En latin. — *Acta sanctorum*, Septembris, Tome VIII, Anvers, p. 295-319, 320-413.

En italien. — *Storia di Agatangelo. Versione italiana illustrata dai monaci armeni Mechitaristi riveduta quanto allo stile*, N. Tommaséo, Venise, 1843.

En russe. — Par N. Marr, Saint-Pétersbourg, 1905.

Pavstos Puzantatsi

En français. — *Collection...* de Langlois, t. I, p. 209-310.

En allemand. — Faustus von Byzanz, *Geschichte Armeniens*, trad. annotée par M. Lauer, Cologne, 1879.

Eznik

En français : *Réfutation des différentes sectes des païens...*, trad. par Le Vaillant de Florival, Paris 1853.

—, Trad. d'un extrait du chap. II sur la religion des Perses (*Collection...*de Langlois, t. II, p. 375-382).

En allemand. — Des Vardapet Eznik von Kolb : *Wieder die Sekten. Aus der Armenischen übersetzt und mit Einleitung. Inhaltsübersichten und Anmerkungen versehen von Joh. Michael Schmid*, Vienne, 1900.

Korioun

En français.- *Collection...* de Langois, t. II, p. 9-16.

En allemand. — *Goriun's Lebensbeschreibung des heil-Mesrob*, trad. par Welte, Tübingen, 1841.

Eghiché

En français. — *Collection...* de Langlois, t. II, p. 183-251.

—, *Soulèvement national de l'Arménie chrétienne...*, trad. par G. Kabaragy, Paris, 1844.

En anglais. — *The History of Vartan and of the battle of the Armenians* par C. F. Neumann, Londres, 1830.

En italien. — *Eliseo Storico armeno del V secolo* par G. Cappelletti, Venise, 1840.

En russe. — *Histoire de la lutte du christianisme en Arménie au Ve siècle*, trad. par P. Chanchiev, Tiflis, 1853.

Ghazar Parbétsi

En français — *Collection...* de Langlois, t. 11, p. 260-367.

— , *Abrégé de la vie politique et guerrière du*

prince Vahan Mamigonian, trad. partielle par G. Kabaragy, Paris, 1843.

Khorénatsi

En français. — *Histoire d'Arménie,* trad. avec notes explicatives, par Le Vaillant de Florival, 2 vol., 1re éd., Paris, 1836; 2e éd., Venise, 1841; 3e éd., Paris, 1845.

—, *Histoire d'Arménie,* (*Collection*...de Langlois, t. II, p. 53-175).

— , *Géographie,* trad. par A. Soukry, Venise, 1881; par Saint-Martin (*Mémoires*..., t. II, p. 318-377, Paris, 1819).

En allemand. — *Geschichte Gross-Armeniens,* trad. par A. Lauer, Regensburg, 1869.

— , *Géographie,* trad. des parties relatives à l'Iran et à l'Arménie, par J. Marquart : *Eranşahr* nach der *Geographie des Ps. Moses Chorenaci*..., Berlin, 1901, p. 6 et suiv.

En italien. — *Mosè Corenese, Storico armeno del V secolo,* trad. par Cappelletti, Venise, 1841.

— , *Storia di Mosè Corenese*..., trad. par N. Tommaséo, Venise, 1850.

En russe. — *Histoire d'Arménie,* trad. par H. Hovhannessian, Saint-Pétersbourg, 1809.

— , La même, trad. par M. Emin, Moscou, 1re éd., 1858; 2e éd., 1893.

En latin. — *Moysis Chorenensis Historiae Armeniacae Libri III. Accedit ejusdem Scriptoris Epitome Geographiae*..., trad. par les frères Whiston, Londres, 1736.

Hovhan Mamikonian

En français. — *Collection*... de Langlois, t. I, p. 361-382.

Sébéos

En français. — *Histoire d'Héraclius*..., trad. annotée par F. Macler, Paris, 1904.

—, *Pseudo-Sébéos,* trad. annotée par F. Macler, Paris, 1905.

—, *Histoire d'Héraclius* ..., trad. de divers passages par Dulaurier dans ses *Recherches sur la chronologie arménienne,* Paris, 1859.

En allemand.— *Zur Geschichte Armeniens und*

der ersten Kriege der Araber, trad. par H. Hûbschmann, Leipzig, s. d.

En russe .— Trad. par Patkanian, Saint-Pétersbourg, 1862.

Movsès Kaghankatovatsi

En français.— *Histoire des Aghouans*, trad. par E. Boré (*Institut scientifique et historique*, n° 136, avril 1847, et *Nouvelles Annales des voyages*, par V. de Saint-Martin, II, 1848, p. 53-93).

—,*Extraits de l'Histoire des Aghovans*, trad. par M. Brosset, Saint-Pétersbourg, 1851.

En russe. — Trad. par Patkanian, Saint-Pétersbourg, 1861.

Le catholicos Hovhannès Otznétsi

En latin.— *Domini Johannis Philosophi Armeniorum Catholici Opera*, trad. par le P. M. Aucher, Venise, 1834.

Ghévond Eretz

En français.— *Histoire des guerres et des conquêtes des Arabes en Arménie...*, trad. avec notes, par G. Chahnazarian, Paris, 1856.

En allemand.— Trad. par J. Marquart (*Osteuropâische und Ostasiatische Streifzûge*), Leipzig, 1930, p. 436-465.

Le catholicos Hovhan, l'Historien

En français . — *Jean VI, dit Jean Catholicos, Histoire d'Arménie*, trad. par Saint-Martin, Paris, 1841.

Thomas Ardzrouni

En français .— *Histoire des Ardzrouni*, trad. par Brosset, dans sa *Collection...*, I, p. 4-263.

Khosrov Antzévatsi

En latin. — *Chosroae Magni episcopi... Explicatio precum Missae*, trad. par P. Vetter, Freiburg im Breisgau, 1880.

Grigor Narékatsi

En français .— Trad. de plusieurs passages du *Narek*, par A. Tchobanian (*Mercure de France*, 1900, *novembre*), et Luc-André Marcel (*Cahiers du Sud*, 1950, n° 299).

En italien. — *Discorso panagirico alla Beatissima Vergine*, trad. par P. A. Tiroyan, Venise, 1904.

Grigor Magistros

En français. — *Analyse et traduction en extraits des lettres de Magistros* par Langlois, sous le titre de : *Mémoire sur la vie et les écrits du prince Magistros*, Paris, 1869.

Assoghik

En français. — *Histoire universelle*, trad. annotée par Dulaurier, 1re partie, Paris, 1883.

— , La même, IIe partie, trad. annotée par F. Macler, Paris, 1917.

En allemand : *Des Stephanos von Taron armenische Geschichte*, trad. par H. Gelzer et A. Burckhardt, Leipzig, 1907.

En russe. — trad. par Emin, Moscou, 1864.

Oukhtanès

En français. — *Histoire en trois parties...*, trad. par Brosset, dans ses *Deux historiens arméniens...*.

Mesrop Eretz

En français. — *Généalogie de la famille de saint Grégoire... et Vie de saint Nersès...* (Collection ... de Langlois, t. II, p. 21-44).

Lastiverdtsi

En français. — *Histoire d'Arménie...*, trad. accompagnée de notes, par Prud'homme, Paris, 1864.

Nersès Chnorhali

En français. — *Elégie sur la prise d'Edesse*, trad. par Dulaurier (*Recueil des historiens des Croisades. Documents arméniens*, t. I, p. 226-268).

En latin. — Œuvres, sous le titre de : *Sancti Nersetis Clajensis Armeniorum catholici Opera, nunc primum ex armenio in latinum conversa notisque illustrata studio et labore D. Joseph Cappelletti*, Venise, 1833.

— , *Epistola pastoralis S. Nersetis Clajensis quam ex armenio latinitate primum donatam... publici juris facit Joseph Cappelletti*, Venise, 1829.

En diverses langues. — *Traduction en trente-six langues de la prière : Je confesse avec foi...*, sous le titre de : *Preces Sancti Nersetis Clajensis Arme-*

niorum Patriarchae triginta sex linguis editae, Venise, 1882.

Nersès Lambronatsi

En français. — *Exposé des Institutions de l'Eglise et Explication du mystère de la Messe*, trad. par Dulaurier (*Recueil des historiens des Croisades. Documents arméniens*, t. I, p. 567-603).

— , *Discours synodal de saint Nersès de Lampron*, trad. par Ch.-B. Mercier, Venise, 1948).

En allemand .— *Synodalrede des Nerses von Lampron...*, trad. par C. F. Neumann, Leipzig, 1834.

En italien. — *Orazione synodale...*, trad. par le P. P. Aucher, Venise, 1812.

— , *Alcuni squarci del Commentario di S. N. Lambronese sulla Liturgia Armena, accusati et difesi*, Venise, 1851.

En latin. — *Commentaires sur les livres de Salomon* (*les Proverbes, l'Ecclésiaste*), trad. par le prince Max de Saxe, Leipzig, t. I, 1919; t. II, 1921; t. III, 1926.

Mathéos Ourhayétsi

En français. — *Récit de la première croisade*, extrait de la *Chronique de Mathieu d'Edesse*, trad. par Dulaurier, Paris, 1850.

— , *Bibliothèque historique arménienne... Chronique de Mathieu d'Edesse avec la continuation de Grégoire le Prêtre*, trad. par Dulaurier, Paris, 1858.

— , Voir aussi : *Recueil des historiens des Croisades. Documents arméniens*, t. I, p. 4-150.

— , Traduction de divers passages de la *Chronique* par F. Nève (*L'Arménie chrétienne...*, p. 346-367).

Grigor Eretz

En français. — Trad., en extraits, par Dulaurier (*Recueil des historiens des croisades. Documents arméniens*, t. I, p. 152-201, et *Bibliothèque historique arménienne... Chronique de Mathieu d'Edesse, continuée par Grégoire le Prêtre*, Paris, 1858.

Mekhitar Hératsi

En allemand. — *Mechithars des Meisterarztes aus Her Trost bei Fiebern...*, trad. annotée par E. Seidel, Leipzig, 1908.

Grigor Degha

En français. — *Elégie sur la prise de Jérusalem*, trad. par Dulaurier (*Recueil des historiens des Croisades. Documents arméniens*, t. I, p. 272-307).

Samuel Eretz

En français. — *Chronique*, trad. par Brosset (*Collection...*, t. II, p. 340-483).

— , La même, trad., en extraits, par Dulaurier (*Recueil des historiens des Croisades. Documents arméniens*, t. I, p. 447-468).

En latin. — *Samuelis... Temporum usque ad suam actatem ratio e libris historicurum summatim collecta...*, trad. par Maï, 1re éd., Milan, **1818**, 2e éd., Rome, 1839.

Mekhitar Gosch

En français. — *Choix de Fables*, trad. par F. Macler, Paris, 1902.

En allemand. — *Armenische Rechtsbuch...* par J. Karst, Strasbourg, 1905.

En latin. — sous le titre de : *Das alte Recht der Armenier in Lemberg* (avec notes en allemand), par F. Bischoff, Vienne, 1862.

Vardan Arévéltsi

En français. — *La domination arabe en Arménie*, extrait de l'*Histoire universelle* de Vardan, trad. annotée. Etude de critique textuelle et littéraire, par J. Muyldermans, Louvain, 1927.

— , Trad. partielle par Dulaurier (*Recueil des historiens des Croisades. Documents arméniens;* t. II, p. 434-443).

— , *Choix de Fables*, trad. par Saint-Martin, Paris, 1825.

— , *Extrait du livre intitulé Solutions des passages de l'Ecriture Sainte...*, trad. par Prud'homme, Paris, 1867.

Géographie, trad. par Saint-Martin (*Mémoires...* t. II, p. 406-453, Paris, 1819).

En russe.— *Histoire Universelle*, trad. avec notes, par M. Emin, Moscou, 1861.

Kirakos

En français. — *Histoire d'Arménie*, trad. par Brosset (*Deux historiens arméniens...*).

— , *Les Mongols*, trad. partielle, extrait de Kirakos par Dulaurier, Paris, 1858.

— , *Histoire d'Arménie*, trad., en extrait, par Dulaurier (*Recueil des historiens des Croisades. Documents arméniens*, t. I, p. 413-430).

En allemand.— *De Ostikanis arabiens Armeniae gubernatoribus...*, (titre latin), Berlin, 1840.

Vahram Raboun

En français. — *Chronique du Royaume arménien de la Cilicie...*, trad. par S. Bédrossian, Paris 1864.

— , *Chronologie rimée des rois de la Petite Arménie*, trad. par Dulaurier (*Recueil des historiens des Croisades. Documents arméniens*, t. I, p. 493-540).

En anglais. — *Translations from the chinese and armenian.* III : *Wahram's Chronicle of the Armenian Kingdom of Cilicia*, trad. par C. F. Neumann, Londres, 1831.

Le Connétable Sembat

En français. — *Assises d'Antioche...*, trad. par Alishan, Venise, 1876.

— , *Chronique du Royaume de la Petite Arménie*, trad. par Dulaurier (*Recueil des historiens des Croisades. Documents arméniens*, t. I, p. 610-680).

— , *Extrait de la Chronique de Sembat...*, trad. par Langlois, Saint-Pétersbourg, 1862.

En allemand. — J. Karst, *Armenisches Rechtsbuch...*, I, (*Text und Uebersetzung*) *Sempadscher Kodex aus dem* 13. *Jahrhundert...*, *II*, (*Kommentar*), *Sempadscher Kodex... in Verbindung mit dem Grossarmenischen Rechtsbuch des Mechithar Gosch...*, 2 vol., Strasbourg, 1905.

Mekhitar Ayrivanétsi

En français. — *Histoire chronologique*, trad. par Brosset (*Mémoires de l'Académie Impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, VII série, t. XIII, n° 5), Saint-Pétersbourg, 1869.

En russe . — La même, trad. par Patkanian, Saint-Pétersbourg, 1869. (Extrait des *Mémoires de la Société Impériale d'archéologie*, 1868, p. 309-418).

Maghakia Abégha

En français. — *Histoire de l'invasion des Mongols jusqu'en* 1272, trad. par Brosset, Saint-Pétersbourg, 1851.

En russe. — La même, par Patkanian, Saint-Pétersbourg, 1851.

Stépanos Orbélian

En français. — *Histoire,* trad. par Saint-Martin (*Mémoires...*, t. II, p. 56-175, Paris, 1819).

— , *Histoire de la Siounie,* trad. par Brosset, 2 vol., Saint-Pétersbourg, 1864-1866.

Tovma Médzopétsi

F. Nève, dans son *Exposé des guerres de Tamerlan et de Schah-Rokh...* (Bruxelles, 1860), a publié la version française presque intégrale de l'*Histoire* de Médzopétsi.

Arakel Tavrijétsi

En français. — *Histoire,* trad. par Brosset (Collection..., t. I, p. 269-604).

Zakaria Sarkavag

En français. — *Histoire,* trad. sous le titre de : *Mémoires historiques sur les Sofis* par Brosset (*Collection...*, t. II, p. 1-151).

— , *Cartulaire du S. Asile de Johannou-Vank,* trad. (Ibid., p. 157-189).

Hétoum II

En français. — Trad. du *Poème de Hétoum II* (*Recueil des historiens des Croisades. Documents arméniens,* t. I, p. 550-555).

Abraham Krétatsi

En français. — *Mon histoire et celle de Nadir, chah de Perse,* trad. par Brosset (*Collection...*, t. II, p. 259-335).

●

TRANSCRIPTION OU TRADUCTION DE NOMS PROPRES ARMENIENS

Agathangeghos = Agathange; Anania = Ananias.

Baghdassar = Balthazar; Boghos = Paul.

Dikran = Tigrane.

Eghia = Elie; Eghiazar = Eléazar; Eghiché = Elysée; Erémia = Jérémie; Essayi = Esaïe; Etvart = Edouard; Ezr = Esdras.

Garabed = Précurseur (saint Jean); Garo = v. Garabed; Georg = v. Kévork; Ghazar = Lazare; Ghévond = Léonce; Ghoukas = Luc, Lucas; Grigor = Grégoire; Grigoris = v. Grigor.

Hagop = Jacques; Hagopos = v. Hagop; Haroutioun = Pascal; Hovhan = v. Hovhannès; Hovhannès = Jean; Hovnathan = Jonathan; Hovsep = Joseph.

Ignatios = Ignace.

Kévork = Georges; Khosrov = Chosroès; Kricor = v. Grigor.

Lévon = Léon.

Madatia = Matthias; Maghakia = Malachie; Mariam = Marie; Mathéos = Mathieu; Mekertitch = Baptiste; Mélkon = Melchior; Mikaél = Michel; Missak = Misach; Movsès = Moïse.

Nigoghos = Nicolas.

Parsegh = Basile; Pétros = Pierre.

Sahak = Isaac; Sargis = v. Sarkis; Sarkis = Serge; Soghomon = Salomon; Stépan = Etienne; Stépanos = v. Stépan.

Théodoros = Théodore; Thoma = Thomas; Thoros = v. Théodoros; Tovmas = Thomas.

Yénovk = Jenoch.

Zakaria = Zacharie.

Index alphabétique des noms d'auteurs anciens

Abraham le Catholicos: 111.
Abraham Mamikonian: 89.
Agathange: voir Agathangeghos
Agathangeghos : 58-60, 50, 79, 84, 92, 152.
Amirdovlat Amassiatsi: 182-183, 194, 205.
Anania Chirakatsi: 106-107,130.
Anania Narékatsi : 115-116.
Arakel Sunétsi: 217-218.
Arakel Tavrijétsi: 166, 205-206, 207, 210.
Aristakès Lastiverdtsi: 127-129.
Assar Sébasdatsi: 194, 205.
Assoghik: v. Stépanos Assoghik.
Bardesane : 54.
Barsegh Djon : 185.
Bouniat Sébasdatsi : 194, 205.
Chapouh Bagratouni: 109-110, 126, 191.
Constantin Ier : 168, 169.
Constantin Erzinkatsi: 216,217.
David l'Invincible: 67, 96-98.
David, fils d'Alavik : 145-146.
Eghiché: 12, 21, 68, 80-82,84,184.
Elisée: voir Eghiché.
Erémia Tchélébi: 207-212, 271.
Essayi Nitchétsi: 156, 179-180, 197, 198.
Eznik Goghbatsi : 67, 72-77.
Faustus de Byzance: v. Pavstos Puzantatsi.
Frik : 216.
Ghazar Parbétsi : 63,64, 82-84, 85, 90, 184, 190.
Ghévond Erétz : 108-109, 111, 174.
Goukas Vanandétsi : 210.
Grigor Akhtamartsi : 220-221.
Grigor Anavarzétsi : 140-141, 194.
Grigor Archarouni : 111.
Grigor Degha : 143-144, 189.
Grigor l'Illuminateur : 19-20, 39, 54-56.
Grigor Khlatétsi : 180.
Grigor Magistros : 52-53, 69, 92, 107, 112, 120-124, 130, 189.
Grigor le Martyrophile : 42, 130, 130-131.
Grigor Narékatsi : 91, 112, 113, 118-120, 159, 189.
Grigor Skévratsi : 140.
Grigor Tathévatsi : 156, 201, 203, 204, 228.
Guévorg Skévratsi : 140.
Gut : 89, 163.
Hagop Tokhatétsi : 222-223.
Hagop Vartabed : 197, 202, 203.
Hétoum II : 189, 196, 215.
Hétoum l'Historien : 177-178.
Hovhan l'Historien : 91, 113-115, 190.
Hovhan Mamikonian : 68, 102-103, 192.
Hovhan Mandakouni : 89.
Hovhan le Philosophe : 85, 102, 107-108.
Hovhannès Erzinkatsi : 172-173, 185, 191.
Hovhannès Holov : 208.
Hovhannès Kakhik : 156, 203, 204.
Hovhannès Krnétsi : 157, 197, 198, 199, 202.
Hovhannès Sarkavag: 130, 131-132, 172.
Hovhannès Telkourantsi : 218-219.
Hovnatan Naghach : 223.
Hovsep Baghnétsi : 67.
Ignadios : 149.
Keumurdjian : v. Erémia Tchélébi.
Khatchatour Daronétsi : 149-150.
Khatchatour Kétcharétsi : 217.
Khatchatour Vartabed : 166.
Khorénatsi : v. Movsès Khorénatsi.
Khorohpoud : 54.
Khosrov Antzévatsi : 118.

Khosrovik : 110.
Komitas : 102, 185, 186, 187.
Korioun : 63, 64, 67, 77-79, 92, 190.
Léroubna : 54.
Machtotz : v. Mesrop Machtotz.
Maghakia Abégha : 176-177, 194.
Mathéos Ourhayétsi : 141-142, 174.
Mathieu d'Edesse : v. Mathéos Ourhayétsi.
Meklrtitch Naghach : 219.
Mekhitar Anétsi : 150.
Mekhitar Aparanétsi : 203.
Mekhitar Ayrivanétsi : 175-176.
Mekhitar Gosch : 146-149, 175.
Mekhitar Hératsi : 129, 142-143, 192, 193, 194, 205, 260.
Mekhitar Sasnétsi : 180.
Mekhitar Skévratsi : 170-171.
Mesrop Eretz : 127.
Mesrop Machtotz : 64, 66, 70-72.
Minas Tokhatétsi : 221-222.
Moïse de Khorène : v. Movsès Khorénatsi.
Movsès Daschkhouranétsi : 105.
Movsès Kaghankatovatsi : 89, 102, 104-106.
Movsès Khorénatsi : 49, 52, 53, 63, 64, 65, 68, 84-88, 117, 184.
Movsès le Rhéteur : 85.
Movsès Sunétsi : 99.
Nersès Chnorhali : 43, 130, 132-137, 173, 185, 189, 194.
Nersès Lambronatsi : 43, 130, 137-140, 185.
Nersès Paghon : 203.
Nouridjanian : v. Ghoukas Vanandétsi.
Olympius d'Ani : 54.
Orbélian : v. Stépanos Orbélian.
Oskan Erivantsi : 208-209.
Otznétsi : v. Hovhan le Philosophe.
Oukhtanès : 125-127, 151.
Parbétsi : v. Ghazar Parbétsi.
Parsegh Vartabed : 166.
Pavstos Puzantatsi : 60-62, 79, 84, 190.
Pétros Kétadartz : 185.
Pétros des Sunik : 99-100.
Pilon Tirakatsi : 69, 111.
Puzant Pavstos : v. Pavstos Puzantatsi.
Sahak le Grand : 66, 70.
Sahak Tzoraporétsi : 111, 185.
Samuel Anétsi : v. Samuel Eretz.
Samuel Eretz : 144.
Sarkis Chnorhali : 149.
Sébéos : 102, 103-104.
Sempad le Connétable : 174-175, 193.
Siméon Vartabed : 166.
Stépanos Assoghik : 124-125.
Stépanos Léhatsi : 207.
Stépanos Orbélian : 99, 162, 178-179.
Stépanos Sunétsi : 69, 100-101, 185.
Stépanos Tokhatétsi: 222.
Théodoros Kerténavor: 112.
Thomas Ardzrouni: 80, 116-117, 190.
Tovma Médzopétsi: 180-183, 204.
Vahram Raboun : 173, 174, 189.
Vanakan Vartabed : 150-151, 171.
Vardan Arévéltsi : 167-170, 193, 194.
Vardan Ayguéktsi : 169.
Vardan Bartzerberdtsi : 168.
Vardan Haïkazn : 215-216.
Vertanès : 111-112, 163, 192.
Vorotnétsi : v. Hovhannès Kakhik.
Zakaria, poète : 221.
Zakaria Sarkavag : 206-207.
Zénob Glak : 56-58, 102.

TABLE DES MATIERES

PREFACE 5
AVANT-PROPOS 9
INTRODUCTION 15
I. Le pays. Aperçu historique, 15; II. Le peuple et la race, 28; III. La langue, 32; IV. L'Eglise arménienne, 38; V. Les périodes de la littérature arménienne, 48.
A. LITTERATURE ORALE
Les Chants de Goghten 49
B. LITTERATURE ECRITE
I. Période intermédiaire (305-403) 54
I. L'âge d'or (403-450) 63
III. Première époque de décadence (550-1100) 93
a) L'Ecole hellénistique (550-600), 93; b) La littérature sous la domination byzantine et arabe (600-895), 101; c) La littérature sous les Bagratides (895-1100), 112.
IV. L'âge d'argent (1100-1200) 129
V. Les couvents arméniens des origines jusqu'au XVIIIe siècle 152
VI. Deuxième époque de décadence (1200-1700) 165
VII. La poésie arménienne à l'époque classique 184
VIII. L'origine de l'arménien moderne. — La littérature vulgaire jusqu'au XVe siècle 190
IX. Influence européenne sur la religion et la littérature du Xe au XVIIe siècle 196
X. Autres auteurs de la période 1200-1700 205
XI. La poésie arménienne du XIIIe au XVIIIe siècle 212
XII. Renaissance arménienne (1700-1850) .. 226
1. L'abbé Mekhitar.— Fondation de la Congrégation des Mekhitaristes, 228; 2. Congrégation des Mekhitaristes de Vienne, 231; 3. Auteurs mekhitaristes de Venise, 233;

4. Auteurs mekhitaristes de Vienne, 244;
5. Autres auteurs de la Renaissance, 248.
XIII. Littérature moderne (1850-1890) 259
1. Période de transition (1850-1890), 260;
2. Période contemporaine (1890-1950), 289.
XIV. La littérature des Arméniens de Russie .. 321
Vue générale, 321; 1. Les périodes, 326; 2. Auteurs antérieurs à 1860, 327; 3. Auteurs de la période 1860-1885, 329;4.Auteurs de la période 1885-1920, 334; 5. La littérature prolétarienne, 339; 6. Auteurs prolétariens, 342.
XV. La littérature de la Diaspora de 1918 à 1950 345
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE 353
TRANSCRIPTION OU TRADUCTION DE NOMS PROPRES ARMENIENS 379
INDEX ALPHABETIQUE DES NOMS D'AUTEURS ANCIENS 380
TABLE DES MATIÈRES 382

●

ERRATA

Page 13, ligne 6. — Gaiano, lire : Galanus.
Page 30, note 4. Al Madrasi, lire : Massoudi.
Page 31, lignes 29-31. — modifié sinon sensiblement, du moins dans une mesure suffisamment large pour altérer le caractère de la race au point de vue physique, lire : modifié le caractère physique de la race.
Page 41, ligne 9. — Chalcédonie, lire: Chalcédoine.
Page 42, ligne 38. — 1166, lire : 1165.
Page 54, ligne 30.— (302-325), lire: (catholicos de 302 à 325).
Page 54, note 1.— Plutarque, *Vies Parallèles*, IV, 138, lire : Plutarque, *Vies Parallèles* : Crassus, XXXIII.
Page 58, note 4. — p. 86, lire : p. 83.
Page 71, note 2.— (liv. IV, ch. LI), lire: (III, ch. LX).
Page 72, note 5.— Ibid. lire : Ibid. ch. LXI.
Page 82, note 3, ligne 4.— p. 572, lire: p. 5-7.
Page 83, ligne 12.— A supprimer: (384-485).
Page 87, note 2, ligne 3.— Khorénian, lire: Chorene's.
Page 95, ligne 6.— embrassaient, lire : qui embrassaient.
Page 97, note 2, ligne 1.— p. 66 - 97, lire: p. 96 - 97.
Page 99, note 2, ligne 1.— A supprimer: XXX.
Page 100, note 5.— p. 117, lire: p. 177.
Page 101, ligne 19.— b), lire: 2).

Page 104, ligne 31.— (XVIII, XXVI, lire: XVIII, XXIII, XXVI,.

— , Ligne 35.— LV, lire: xxxix—xl).

Page 105, ligne 13.— (ch. xxxix), lire: (ch. xxxiv).

Page 108, note 1, ligne 2.— 1833, lire 1865. —, note 1, ligne 3.— ch. xxxvii, lire: xxxviii..

Page 109.— La ligne 28 est à reporter à la fin de la ligne 35.

Page 110, ligne 28.— (2), lire: (3).

Page 111, note 3, ligne 2.— 1867, lire: 1857.

Page 112, ligne 19.— c), lire: 3).

Page 122, ligne 22.— lxxv, lire: lxxxvi. —, note 1.—1828, lire: 1928.

Page 136, note 1, ligne 2.— 1823, lire: 1828. —, —, ligne 3 p. xxvl, lire: xxvi.—, note 4.— Armenienum, lire: Armenium.

Page 140.— A reporter à la page 176 tout le paragraphe relatif à *Guévorg Skévratsi.*

Page 141, note 1.— p. 261-262, lire: p. 241-242.

Page 143, note 1.— 1906, lire: 1908.

Page 151, note 1, ligne 2.— Gottwaldt, lire : Leipzig.

—, ligne 16.— Il en est tiré, lire: Il en a tiré.

Page 166, note 1.— ch. xx, lire: ch. xxi.

Page 167, note 2, ligne 2.— 1515, lire: 1565.

Page 168, note 2, ligne 2.— ch. LI, lire: ch. XLI.

Page 193, ligne 18-19. — A ajouter après le vulgaire de nos ancêtres : (Հայերաց առաջին).

Page 202, lignes 15-16.— Innocent II, lire: Innocent III.

Page 210, ligne 15.— 1695, lire: 1696.

Page 219, ligne 5.— né vers 1470, lire: († vers 1470, né.

Page 238, ligne 35.— Tracio (Venise, 1831). L'auteur fait preuve d'une, lire: Tracio (Venise, 1831), l'auteur fait preuve d'une.

Page 253.— A ajouter après la ligne 10: *Commentaire résumé de la Logique;* enfin, un livre.

Page 255, ligne 30.— Le *Roman de Vardkès:* le passage, lire: Le *Roman de Vardkès* qui a pour sujet le passage.

Page 264, ligne 1.— 1887, lire: 1886.

Page 270, ligne 31.— primordiale, lire: décisive.

Page 286, ligne 31. — A ajouter après la date (1911) : (Pour la biographie de Minas Tchéraz, voir l'article *Tchéraz* dans le *Dictionnaire national des contemporains*... rédigé... sous la direction de C.-E. Curinier, Paris, s.d., t. IV, p. 125-127).

●

Imp. Araxes - 46 rue Richer, Paris (9e)

CARTE DE L'ANCIENNE ARMÉNIE (Grande Arménie et Royaume de Cilicie)

à l'usage de l'*Histoire de la littérature arménienne* par H. Thorossian, Paris, 1951.



Nous devons cette carte à l'obligeance de M. G. Bahry, géographe, qui a bien voulu la dessiner pour le présent ouvrage.

Dépositaire
LIBRAIRIE DES CINQ CONTINENTS
18, rue de Lille, Paris (VII e)